



Bodleian Libraries

UNIVERSITY OF OXFORD

This book is part of the collection held by the Bodleian Libraries
and scanned by Google, Inc. for the Google Books Library Project.

For more information see:

<http://www.bodleian.ox.ac.uk/dbooks>

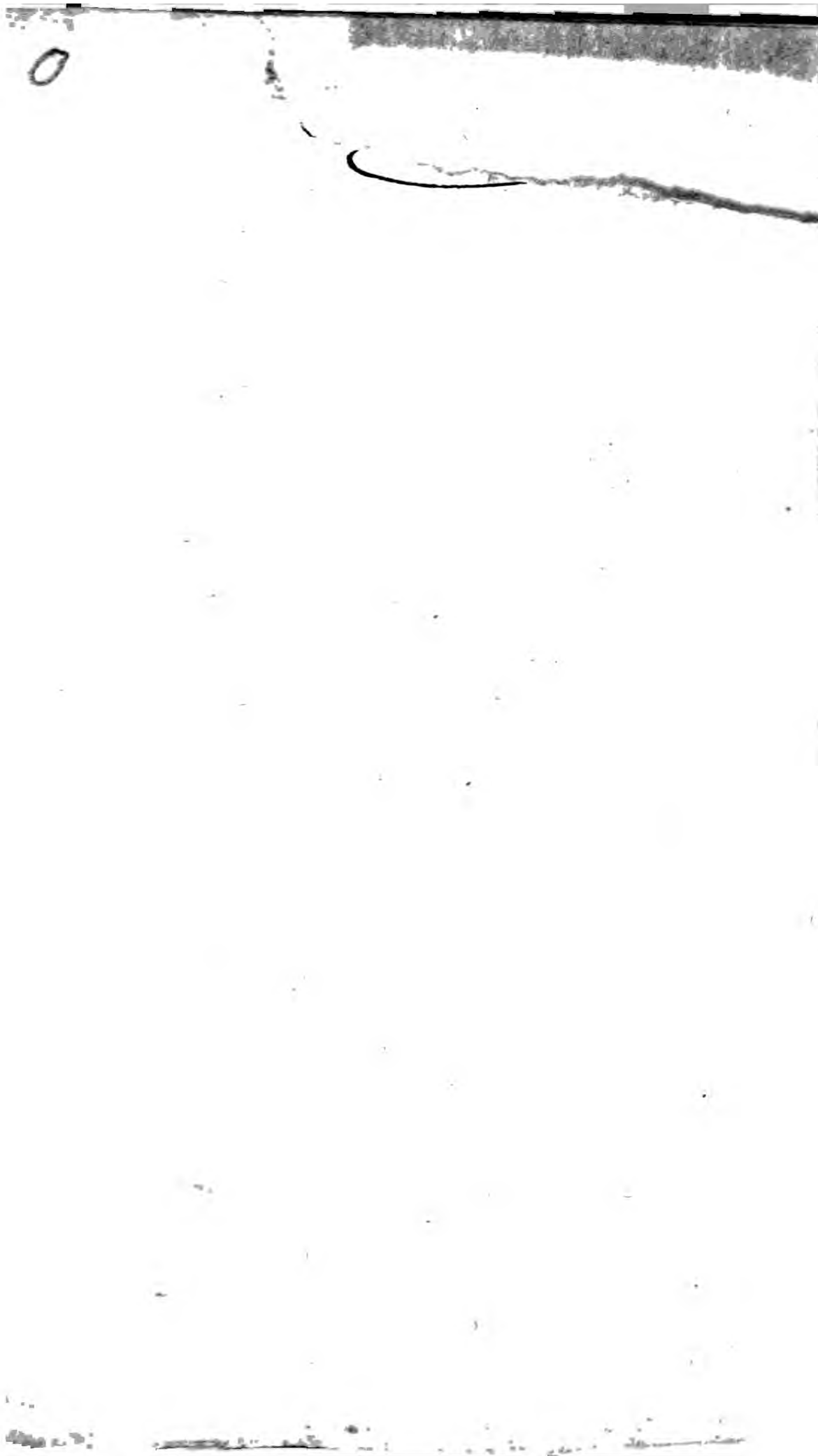


This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-
ShareAlike 2.0 UK: England & Wales (CC BY-NC-SA 2.0) licence.





G. D. L. Horburgh.





OEUVRES
DE MONSIEUR
DESTOUCHES,

DE

L'ACADEMIE FRANÇOISE

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTÉE DE PIÈCES
nouvelles, & mise en meilleur ordre.

TOME TROISIÈME.



A LA HAYE,
Chez BENJAMIN GIBERT, Libraire.

M. DCC. LI.



T A B L E

*Des Pièces contenues dans ce troisième
Volume.*

- I. LE TAMBOUR NOCTURNE ou le
Mari Devin , Comédie en Prose & en cinq
Actes. pag. I
- II. LE PHILOSOPHE MARIE' ou le Mari
honteux de l'être , Comédie en Vers & en
cinq Actes. 123
- III. L'ENVIEUX ou la Critique du Philoso-
phe Marié. 231
- IV. Seconde Lettre à Mde la Comtesse de
C** sur l'Ambitieux. 275
- V. PROLOGUE de l'Ambitieux , Comédie.
277
- VI. L'AMBITIEUX & L'INDISCRETE,
Tragi Comédie en Vers & en cinq Actes.
296
- VII. Lettre de Mr Destouches , sur la Co-
médie de l'Amour Usé. 424
- VIII. L'AMOUR USE' , Comédie en Prose
& en cinq Actes. 433
- IX. Lettre de Mr Tanevot , sur les Amours
de Ragonde & Colin. 539
- X. Le Mariage de Ragonde & Colin , ou la

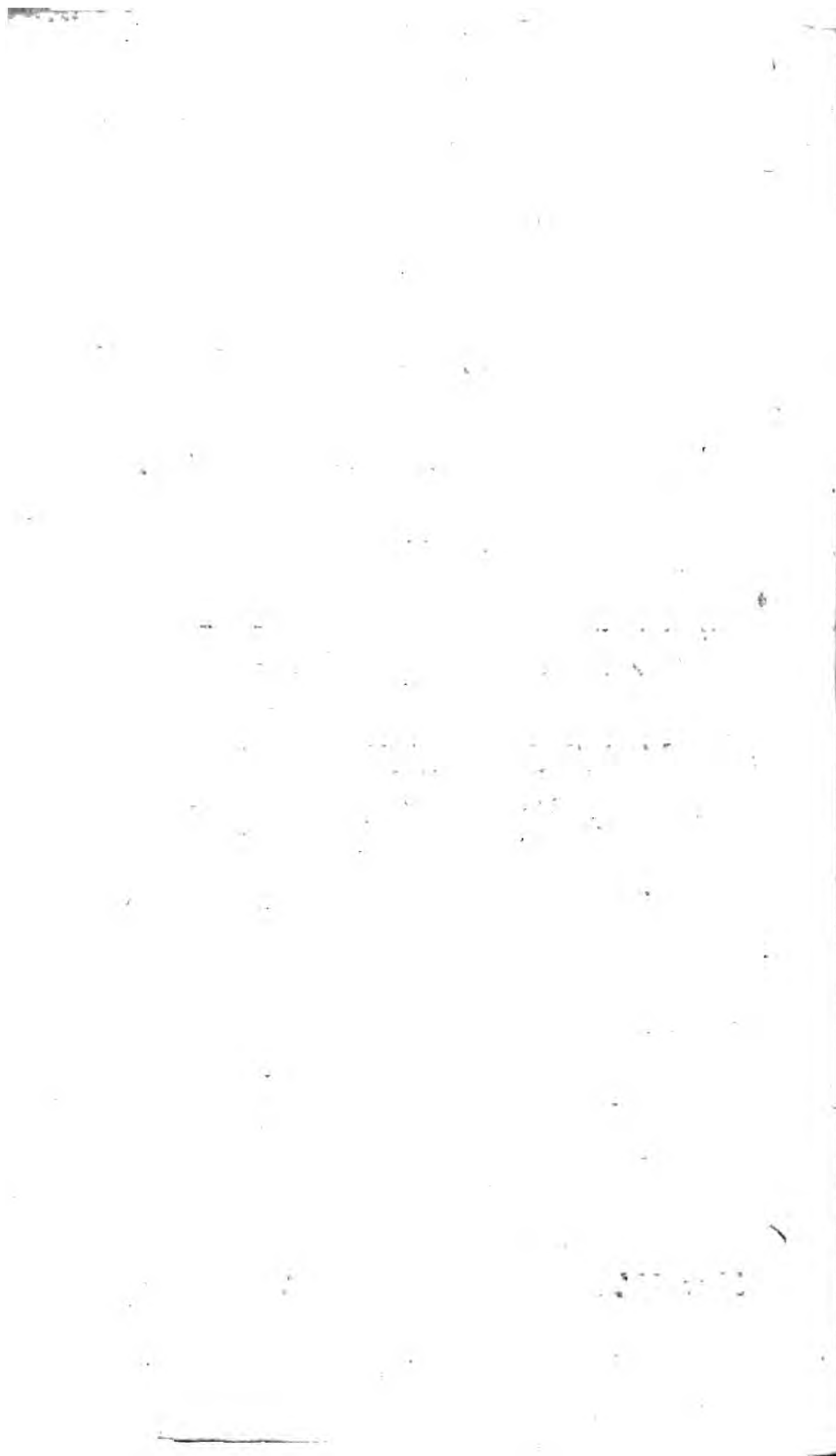
Veillée du Village, Divertissement en Mu- sique.	543
XI. Les Fêtes de l'Inconnu, Divertissement en Musique.	563
XII. La Fête de la Nymphé Lutece, Di- vertissement en Musique.	573

Fin de la Table du Troisième Volume.

LE
TAMBOUR NOCTURNE,
O U
LE MARI DEVIN;
COMEDIE ANGLOISE
Accommodée au Théâtre François.
EN CINQ ACTES, EN PROSE.

Tome III.

A





P R E F A C E.

JE me garderai bien d'imiter ici la plupart des meilleurs Ecrivains Anglois , principalement leur fameux *Dryden* , qui , après s'être enrichis aux dépens de nos Auteurs , font une longue Préface pour les critiquer , & pour les tourner en ridicule ; ou prennent le parti de ne les point citer , pour ne faire nulle mention de ce qu'ils ont emprunté de leurs Ouvrages.

Pour moi , j'avouerai franchement , que celui-ci n'est point de mon invention , & que c'est plutôt une Traduction libre , qu'une production de mon esprit. La plus grande part que j'y puisse prétendre , c'est d'y avoir fait beaucoup de changement , pour le mettre en état de le soutenir sur notre Théâtre , & de n'y point paroître trop étranger.

Malgré cette liberté que j'ai prise , & que j'ai dû prendre , je crains qu'on ne trouve encore dans cette Comédie bien des traits , des actions & des incidens ,

d'un goût peu conforme au nôtre. Je doute qu'on se prête facilement au caractère singulier de l'Intendant , & à l'excessive yvrognerie des autres domestiques qui sont introduits sur la Scène. J'ai *Francisé* le Petit-Maître Anglois , autant que je l'ai pû ; mais je sens qu'il n'a point encore la légère fatuité des nôtres.

Cependant de toutes les Pièces Angloises que j'ai lûës , ou que j'ai vû représenter sur les Théâtres de Londres , celle-ci , sans contredit , approche le plus de nos Comédies , par la conduite & par les mœurs. Elle est de feu *Monsieur Addisson* , l'un des plus beaux génies que l'Angleterre ait produit de nos jours , & l'homme de son País qui avoit le moins d'averfion pour le Théâtre François. Il souhaitoit même que les Auteurs Dramatiques ses compatriotes, se défissent de leurs excessifs préjugés en leur faveur & contre nous , afin d'imiter au moins notre exactitude , & les bienséances que nous gardons sur la Scène. Il voulut lui-même en donner l'exemple ; & ce fut à ce dessein qu'il fit une Comédie intitulée *the Drummer* , ou *le Tambour* , qui est l'Original de celle que je donne au Public : mais il n'osa la risquer de son vivant , & elle n'eut qu'un médiocre succès après sa mort. Il seroit à souhaiter pour sa gloire & pour notre plaisir , qu'il eût fait choix d'un sujet

P R E F A C E.

moins trivial : Je suis persuadé néanmoins que sa Pièce étoit digne d'un meilleur sort , quoiqu'elle eût des défauts essentiels pour les Spectateurs de son Païs : Trop de simplicité , de régularité , & trop peu d'incidens ; trop de sagesse dans les mœurs , dans les principaux caractères , & dans le dialogue. Car il est presque impossible d'exprimer les énormes libertés que les Auteurs Comiques se donnent en Angleterre. Ils ignorent , ou plutôt ils méprisent les trois Unités , & se moquent de nous , qui les observons si soigneusement. Loin de se borner à une seule action : trois ou quatre à peine leur suffisent ; à peine y distinguerez-vous la principale , souvent étouffée par les épisodiques , avec lesquelles elle n'a point , ou presque point de rapport ni de liaison. Ensorte que les Auteurs & les Spectateurs aiment également à changer d'objet , & n'en trouvent aucun qui mérite de dominer , ni de les fixer , croyant que toute règle est une servitude à laquelle il seroit ridicule de se soumettre. Non-seulement la Scène change à tous les Actes , mais souvent plusieurs fois dans le même Acte ; d'où il s'ensuit , que les Décorateurs Anglois sont encore plus en mouvement que les Acteurs. Cependant on trouve dans ces Comédies des choses excellentes ; beaucoup d'esprit , des caractères plaisans ,

Bien soutenus , bien variés , & d'une vérité qui frappe ; les mœurs du País si naturellement dépeintes , qu'il est impossible de les apliquer à d'autres Nations ; un Dialogue vif , agréable , énergique , élégant , très-comique : la Satyre la plus piquante y domine ; elle y attaque tout , & ne respecte rien , pas même le beau Sexe , qui souvent est l'objet de ses traits les plus effrenez. Le ridicule y est merveilleusement copié ; le vice n'y est que trop bien représenté , mais on l'y représente comme une mode , suivie par les gens d'esprit & de bon goût. C'est le bel air des principaux personnages : en un mot , nulle bienséance. La pudeur la moins austère y trouveroit de quoi s'allarmer ; & c'est ce qui a toujours causé ma surprise , lorsque j'ai vû des Dames vertueuses & modestes , assister souvent à des Pièces si licencieuses ; tant il est vrai que tout n'est qu'habitude , & que la vertu même peut s'accoutumer à souffrir qu'on lui manque de respect , pourvû qu'elle ait la foible ressource d'en rougir sous un éventail.

On ne verra point ces libertés si blâmables dans la Comédie que je donne au Public ; l'illustre *Mr Addisson* , qui en est le véritable Auteur , étoit l'homme du monde qu'elles révoltoient le plus ; & si sa voix eût suffi pour rapeller les bienséances , (il

me l'a dit lui-même , & on le voit par ses Ecrits) le Théâtre Anglois en seroit le plus scrupuleux observateur. Il faut même rendre justice aux meilleurs Esprits d'Angleterre. Ils pensent aujourd'hui comme pensoit *Mr Addisson* ; & quelques-uns d'entr'eux viennent de faire paroître une élégante & fidèle Traduction des Oeuvres de Molière , qu'ils ont ornée d'une Préface très-sçavante & très-judicieuse , dans laquelle ils rendent toute la justice que nous rendrions nous-même à ce grand Homme , & saisissent l'occasion de s'élever avec toute la force & le courage possible , contre l'irrégularité & l'extrême licence du Théâtre Anglois , n'oubliant rien pour engager les Auteurs qui s'y distinguent , à se réformer sur l'excellent modèle qu'ils leur présentent. Si ce généreux effort peut réussir , j'ose dire à la louange de la Nation Angloise , qu'elle est capable d'égaliser , dans le Dramatique , tous les plus célèbres Auteurs anciens & modernes ; ce qu'il me seroit très-facile de prouver démonstrativement , si j'avois le loisir de traduire les Oeuvres de *Ben-Johnson* , de *Dryden* & de *Congreve*.

A C T E U R S.

LE BARON.

LA BARONNE, Femme du Baron.

LE MARQUIS, Amant de la Baronne.

LEANDRE, autre Amant de la Baronne.

Mde CATAU, Femme de charge du Château.

Mr PINCE', Intendant du Baron.

LA RAME'E, Sommelier.

Me PIERRE, Cocher.

Me NICOLAS, Jardinier.

*La Scène est dans un vieux Château appartenant
au Baron.*



L E
TAMBOUR NOCTURNE;

O U

LE MARI DEVIN,
COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LA RAMEE, Me PIERRE,
Me NICOLAS à table.

LA RAMEE.



H ça, mes Amis, divertissons-nous. Madame est à la promenade, & ne reviendra que pour dîner; car il fait le plus beau tems du monde. Madame Catau, notre Gouvernante, est en visite chez sa Commere. Notre vieux Intendant n'est pas encore revenu de la Ville. Il n'y a dans le Château que nous & le Revenant.

10 LE TAMBOUR NOCTURNE,
Me N I C O L A S.

Morgué, sauf correction, Monsieur de la Ramée ; je crois que je boirions plus à notre aise à votre Office que dans cette Antichambre. Tout le monde passe ici, & quand je suis interrompu, le vin que j'avale ne fait que m'altérer.

L A R A M E' E *bûvant.*

Taisez-vous, & bûvez, Monsieur le Jardinier. C'est dans cet endroit-ci que l'Esprit bat le Tambour ordinairement, & je veux y boire à sa santé, afin qu'il me soit obligé de sa politesse, & qu'il ne vienne point faire le sabat dans ma chambre.

Me P I E R R E.

Pardié, c'est bien pensé. Vous êtes homme de tête, Mr de la Ramée, & vous avez justement trouvé le moyen de gagner l'amitié du Revenant ; je veux aussi être de ses amis. Allons, à sa santé : Messieurs, je vous la porte.

(*Ils se levent tous trois, se découvrent & se tiennent en posture de gens qui boivent une santé avec beaucoup de respect.*)

L A R A M E' E *le verre à la main.*

Esprit qui nous lutines depuis quinze jours, & qui te plais à nous faire mourir de peur, nous te conjurons, mes camarades & moi, de nous laisser manger, boire & dormir en repos, & nous te promettons, foi de gens d'honneur, de nous enivrer régulièrement tous les jours, en bûvant à ta santé.

T O U S T R O I S E N S E M B L E,

A ta santé.

(*Après avoir bû, ils se couvrent & s'assèment.*)

Me P I E R R E.

Tout cela est bel & bon. Je suis Cocher, & je défie aucun de mes confreres d'aimer le vin plus que je l'aime ; mais, mordié, je me lasse de boire à la santé du Diable. Je veux demander mon congé à Madame. J'ai toujours servi des gens d'honneur, &

C O M E D I E.

II

je ne prétens pas perdre ma réputation, en servant dans un Château où il revient des Esprits.

L A R A M E' E *bévant.*

Ma foi, Maître Pierre, je suis de votre avis : j'ai envie aussi de me retirer, & de me faire Cabaretier dans le Village ; je m'enrichirai à traiter & à loger tous ceux qui viennent dans ce Château pour entendre l'Esprit.

Me N I C O L A S.

Si vous forcez tous deux, je vous suivrai, & j'épouserai tout de go la Fille du gros Colas, qui aura trois bons quartiers de terre en mariage ; je vivrai doucement avec elle. Ce n'est pas que Madame ne soit une bonne Maîtresse ; mais morgué, tout franc, Madame Catau la gâte ; allons, à sa santé néanmoins.

L A R A M E' E *après avoir bu.*

C'est une terrible peine que d'être Sommelier dans une maison où il revient ! l'Esprit fait un si grand tintamare dans ma cave, que j'ai peur que cela ne fasse tourner tout notre vin.

Me P I E R R E *Je versant une rasade.*

Voilà pourquoi il faut nous dépêcher de le boire. Le diable d'Esprit a tant rabasté sur les tuiles, que j'ai cru que l'écurie me tomberoit sur la tête. Croiriez-vous bien que je n'aurois jamais eu le courage d'aller au grenier quérir du foin, si la Cuisinière n'y fut pas venue avec moi ?

Me N I C O L A S.

Vrai comme je suis Chrétien, je l'ai entendu cette nuit grimper comme un chat tout le long des rideaux de mon lit. Comment se peut-il faire, Maître Pierre, qu'il ait entré dans ma chambre ? car j'avois bien fermé la porte & les fenêtres.

Me P I E R R E.

Ah pardié, il se mocque bien de ça ! S'il trouve la porte fermée, il se glisse par le trou de la serrure. Notre pauvre Maîtresse est dans de grandes frayeurs ; elle croit que le Revenant est l'Esprit de son Mari.

12 LE TAMBOUR NOCTURNE ;
qui a été tué à la dernière Campagne de Flandres.

L A R A M E' E.

Elle a raison , Maître Pierre , ce ne peut être que Monsieur le Baron qui revient ; il a toujours aimé la guerre. Vous souvenez-vous que quand il étoit petit , il n'y avoit point d'instrument qui lui fît tant de plaisir que le Tambour ?

Me N I C O L A S.

Mais je m'étonne qu'on n'ait jamais pû trouver son corps sur le champ de Bataille.

L A R A M E' E.

Et comment l'auroit t'on trouvé , nigaut ; N'est-il pas ici dans le Château ? Crois-tu qu'il pût battre le Tambour , comme il fait toutes les nuits , s'il n'avoit pas gardé ses bras & ses mains ?

Me P I E R R E.

Monsieur de la Ramée a raison. Notre Maître revient en corps & en ame. Tenez , je crois l'avoir vû hier au soir dans mon grenier , qui faisoit des caracoles sur un tas de foin.

Me N I C O L A S.

Et quelle figure avoit-il ?

Me P I E R R E.

La figure d'un cheval blanc.

L A R A M E' E.

D'un cheval blanc ! oh c'est notre Maître assurément.

Me P I E R R E.

Pour moi , j'aimerois autant mourir que de vivre comme je fais. (*Il boit.*) J'ai peur de mon ombre à présent , moi qui avois un courage de lion. Un de ces soirs , comme je m'en revenois de mon écurie sans lanterne , je me heurtai contre une poutre qui me fit trébucher. Le diable m'emporte si je ne crus que j'étois tombé sur l'Esprit.

L A R A M E' E.

Cela est aussi aisé que de tomber sur une puce. Tenez , Maître Pierre , j'ai oui dire au Magister du

COMEDIE.

13

Village , qui est un homme fort sçavant , qu'un Esprit est si mince & si leger , qu'il danseroit le passepié sur la pointe d'une aiguille.

Me N I C O L A S.

Oh , taftigué , il faut que Madame cherche quelqu'un qui ait le pouvoir de chasser les Revenans. Il y a depuis quelques jours dans le Village un Sorcier , qui avec quatre paroles vous les renvoye à tous les diables. Mais attendez , je crois que Madame Catau , qui gronde si bien , y réussiroit encore mieux que le Sorcier ; je vais parier que si elle entreprend l'Esprit , elle lui fera desferter le Château.

Me P I E R R E.

Ma foi , c'est bien pensé. Si elle le querelle une fois , elle fera plus de bruit que son Tambour.

L A R A M E' E.

Ecoutez , mes amis , j'ai trouvé encore un meilleur moyen de faire peur à l'Esprit. Il faut que notre Intendant lui parle en Latin.

Me N I C O L A S.

Oui , s'il en avoit le courage. Mordi ! si j'étois aussi sçavant que lui , & que je rencontraisse l'Esprit , je lui dirois bien son fait. Mais il se mocque d'un homme qui ne sçait ni lire ni écrire.

L A R A M E' E.

Vous craquez toujours , Maître Nicolas. Quand vous parleriez Latin comme un Alexandre , vous n'oseriez jamais regarder l'Esprit en face ; & si vous l'osiez , il vous écorcheroit tout vif , pour faire un Tambour de votre peau. Ah ! Quel bruit est-ce que j'entens , c'est lui-même.

(On frappe.)

Me PIERRE effrayé, & se cachant sous la table.
C'est le diable.

Me N I C O L A S effrayé.

A peu près ; c'est Madame Catau.

S C E N E I I.

Mde C A T A U , L A R A M É E ,
Me P I E R R E , Me N I C O L A S.

Mde C A T A U.

EH bien ? Que font-là ces yvrognes ? Ils ne sont pas contents de boire jour & nuit ; il faut qu'ils viennent s'enyvrer dans l'antichambre de Madame ?

L A R A M É E.

A votre santé, Madame Catau.

Me N I C O L A S.

Et rasade.

Me P I E R R E.

Taupe.

Mde C A T A U.

Quelle insolence ! Quelle vie ! Quel desordre ! Est-il tems , Messieurs les coquins , de faire ce train-là , dans le moment que des personnes de qualité arrivent au Château ? Allez mettre le couvert, Monsieur de la Ramée. Allez donner l'avoine à vos chevaux, Maître Pierre. Pourquoi n'êtes-vous pas à votre Jardin , Maître Nicolas.

Me N I C O L A S *bâvant.*

^a Doucement , Madame Catau , j'en suis sorti , parce que Madame s'y promène avec ce biau Monsieur de la Cour , qui lui rend visite tous les jours. Morgué je ne suis pas sot , voyez-vous ; ils ont loué la beauté de mon Jardin ; mais je me suis aperçu qu'ils le trouveroient encore plus biau , si le Jardinier n'y étoit pas.

L A R A M É E.

Et comme nous nous sommes trouvez tous trois de loisir , que pouvions-nous faire de mieux , que

C O M E D I E.

15

d'essayer en bûvant , si nous ne pourrions point nous donner du courage contre l'esprit ?

Me N I C O L A S *boit.*

Car, voyez-vous , Madame Catau , je sommes tous trois d'opinion , qu'on n'a jamais plus de courage que quand on est yvre.

Me P I E R R E *boit.*

Il faut que vous sçachiez , Madame Catau , que je suis résolu de demander mon congé ; car j'étois au service de Monsieur pendant qu'il vivoit , & puisqu'il est mort , m'est avis qu'il n'a plus besoin de Cocher.

L A R A M E' *E.*

Tout franc , l'esprit de mon Maître a tort , de tenir sa Veuve dans de continuelles frayeurs , & de faire mourir de peur d'anciens domestiques , qui l'ont servi fidèlement.

Me N I C O L A S *frapant sur la table.*

Par la ventrebille , je puis me vanter de lui avoir été tout dévoué tant qu'il a vécu ; mais je ne veux point être le Jardinier d'un homme qui revient , à moins qu'il ne me rehaussé mes gages.

Mde C A T A U.

Hom , les poltrons ! Ce sont eux qui , avec leurs contes impertinens , perdent ce Château de réputation , & sont cause que mille gens y accourent de toutes parts. Les marauts s'effrayent sans raison , & inspirent leur frayeur à tous nos voisins.

Me N I C O L A S.

Je nous effrayons , dit-elle ! Jarnigué , je ne crains rien , entendez-vous , Madame Catau.

Mde C A T A U.

Le maroufle ! voyez comme il fait le brave ; parce qu'il est yvre.

Me N I C O L A S.

J'aurois peur d'un Tambour , moi ? Hé , morgué , il ne nous fera pas de mal ! Il ne fera point répandre de sang , sur ma parole. C'est un vrai Tambour de milice.

LE TAMBOUR NOCTURNE,
L A R A M E' E.

Au nom de Dieu, Maître Nicolas, ne blasphémez point. Respectez l'Esprit & son Tambour.

Me P I E R R E.

Vous avez tort, Maître Nicolas, & vous serez cause qu'il nous arrivera quelque malheur.

Mde C A T A U à part.

Bon. Voilà mes yvrognes aussi persuadez que je le souhaitois, qu'il revient un Esprit dans ce Château.

Me N I C O L A S *se versant un rajade.*

Par la telledié, je me goberge de l'Esprit, encore une fois. Je suis dans mon fort, & avec cette arme-là je ne craindrois pas le diable, s'il me montrait ses cornes.

Me P I E R R E.

Ah! Maître Nicolas, vous vous perdez, mon ami.

Me N I C O L A S.

Oui, si le diable m'aparoissoit à présent, je vous l'étrillerois, je vous le saboulerois, je vous le gratterois, je vous...

(On bat le Tambour, & Maître Nicolas
laisse tomber son verre.)

Ah! je suis mort! Miséricorde! ayez pitié de moi,
Monsieur l'Esprit!

(Ils se relèvent, courent au tour de
la table, & tombent.)

L A R A M E' E.

Où courir, où nous sauver!

Me P I E R R E.

Allons nous cacher dans la cave.

(Ils s'enfuient tous trois.)

S C E N E I I I.

Mde CATAU *seule, après avoir ri toute sa force.*

L Es voilà disparus. Je puis maintenant risquer une petite conversation avec mon Esprit familier. Mais fermons toutes les portes, de peur de surprise. Léandre, Léandre, (*On bat le Tambour.*) les ennemis sont en fuite. J'ai quelque chose à vous dire. Ouvrez & paroissez.

S C E N E X I.

(*Le mur s'ouvre, & Léandre paroit avec son Tambour.*)

LEANDRE, Mde CATAU.

LEANDRE.

M A chère Catau, j'ai entendu une partie des discours qui se sont tenus ici. J'en ai ri de bon cœur, & je vois que tu as conduit cette intrigue avec tant d'adresse, que je t'embrasserois volontiers pour te remercier, si mon Tambour ne m'en empêchoit pas.

Mde. CATAU.

Voilà un Esprit bien gaillard! Ma foi, plus je vous considère, plus vous me confirmez ce qu'on a toujours dit, que vous ressembliez à feu Monsieur le Baron, comme si vous eussiez été son Frere jumeau.

LEANDRE.

Si je n'étois pas son Frere, au moins étois-je son Cousin. On se ressemble de plus loin, comme tu

18 LE TAMBOUR NOCTURNE ,

çais. D'ailleurs , la précaution que j'ai eue de concert avec toi , de prendre un de ses habits , doit augmenter merveilleusement sa ressemblance. Mais n'admires-tu pas que le hasard veuille aussi que j'aye une cicatrice au front , comme mon Cousin en avoit une ?

Mde C A T A U.

Quand elle seroit peinte d'après la sienne , elle ne seroit pas mieux imitée.

L E A N D R E.

Oh ça , raisonnons un peu. Tout ceci va le mieux du monde ; mais que produira notre fourberie ? Comment pourrai je faire des progrès sur le cœur de ta Maîtresse , s'il faut que je demeure toujours invisible ?

Mde C A T A U.

Eh , dites-moi , je vous prie , quelles merveilles avez-vous fait lorsque vous lui avez rendu vos hommages ? Madame vous a écouté pendant quelques jours , parce qu'elle ne s'apercevoit pas du dessein que vous aviez de vous faire aimer d'elle ; mais dès que vous lui avez fait votre déclaration en forme , elle vous a donné votre congé. Elle eroit que vous l'avez pris pour toujours , & que vous êtes de retour à Paris.

L E A N D R E.

Je l'aime passionnément , je l'avoue. Mais le dépit m'auroit fait partir en effet , si ce petit fat de Marquis , dont elle est obsédée , ne fût arrivé justement dans le tems qu'elle recevoit mes adieux. La jalousie s'empara de mon cœur , & je résolus sur le champ de mettre tout en usage pour le bannir d'auprès d'elle. C'est pour réussir dans ce dessein , que j'ai pris le parti de faire l'Esprit.

Mde C A T A U.

Vous sçavez que dès que vous m'eûtes communiqué votre idée , non-seulement je l'approuvai , mais

C O M E D I E.

19

même je m'offris de la faire réussir. Cependant n'êtes-vous pas surpris, dites-moi, que je puisse me résoudre à tromper ma Maîtresse, pour trois cens pistoles que vous m'avez promises ?

L E A N D R E.

A chaque instant tu me fais souvenir de cette promesse. Je te la confirme, à condition que tu m'aideras à parvenir au but où j'aspire.

Mde C A T A U.

Ma foi, quand j'y fais réflexion, c'est conscience de donner les mains à une pareille tromperie, pour une somme aussi modique que celle-là.

L E A N D R E.

Pas si modique.

Mde. C A T A U.

Il me vient quelquefois des scrupules, qui me forcent presque à exiger de vous que vous alliez jusqu'à quatre mille francs.

L E A N D R E.

Oh ! je te prie, ne sois pas si scrupuleuse.

Mde C A T A U.

Non, je ne pourrai résister à mes remords, si vous ne me donnez pas vingt pistoles d'avance.

L E A N D R E.

Hé bien, les voilà. Cela mettra-t'il ta conscience en repos ?

Mde C A T A U.

Je la sens un peu soulagée.

L E A N D R E.

Dieu soit loué !

Mde C A T A U.

Ecoutez, Monsieur, ce n'est pas pour me vanter, mais je défie mes plus grands ennemis, de pouvoir dire que j'aye jamais servi personne sans m'être fait bien payer.

L E A N D R E.

Oh ! je te crois. Mais revenons à notre affaire. La Baronne est elle bien persuadée que je sois l'Esprit de ton son Mari ?

20 LE TAMBOUR NOCTURNE,

Mde C A T A U.

Au moins puis-je vous assurer , que j'emploie toute mon adresse à l'en convaincre. Je lui dis à tout moment , que son Mari revient exprès pour l'empêcher d'épouser le Marquis en secondes nœces.

L E A N D R E.

Redouble tes efforts , je te prie , pour m'en délivrer au plutôt. Car je commence à me lasser du personnage que je joue depuis quinze jours , & de courir toutes les nuits dans ce vieux Château comme un vrai lutin. Je risque beaucoup.

Mde C A T A U.

Et que risquez vous ? Si quelqu'un s'avisait de vous suivre , n'avez vous pas une retraite sûre en cet endroit ? Vous y êtes à l'abri de toutes les recherches. Il n'y a que moi dans la maison qui le connoisse , & ce n'est que par un pur hazard que je l'ai découvert , en cherchant une cache pour certaines nipes que j'escamotois , & que je voulois dérober à la vue des curieux. Il faut qu'autrefois on ait caché là de l'argent Car , entre vous & moi , j'y ai trouvé quelques vieilles espèces , que j'ai converties en espèces courantes.

L E A N D R E.

Quoique cette retraite me paroisse fort sûre , je veux en sortir dès que j'aurai chassé d'ici ce fade Courtisan dont je suis jaloux , & que j'aurai mis ta Maîtresse dans la nécessité de m'épouser. Je crois que , tout intrépide qu'il affecte de paroître , il aura belle peur , quand il me verra sortir au travers du mur , sous la figure & les habits du défunt. Je suis résolu de faire mon apparition ce soir au plus tard.

Mde. C A T A U.

Je vais tout préparer pour qu'elle ait son effet. Mais on frappe. Rentrez au plus vite.

S C E N E - V.

LA BARONNE, Mde CATAU.

Mde CATAU.

AH! Madame, est-ce vous qui frapiez si fort ?
Le cœur me bat. Vous m'avez fait une frayeur mortelle. J'ai cru que c'étoit l'Esprit qui jouoit de son Tambour.

LA BARONNE.

Je viens de faire quelques tours de Jardin avec le Marquis. Il a employé toute son éloquence, à me convaincre que l'Histoire du Tambour est un conte des plus ridicules.

Mde CATAU.

C'est un petit impertinent de médire des Esprits. Ils pourroient bien se venger de lui. En vérité, Madame, je crois que ce sont ses fréquentes visites qui troublent le repos de feu Monsieur votre Mari, & qui l'obligent à revenir de l'autre monde.

LA BARONNE.

Je ne le sçaurois croire ; quoiqu'après m'être moquée de la frayeur des autres, je commence à trembler moi même.

Mde CATAU.

Cependant, ce n'est que depuis que le Marquis vient dans ce Château, que ce maudit Tambour nous fait tant de frayeur. Tant que Léandre vous a fait l'amour, on n'a pas entendu ici trotter une souris.

LA BARONNE *à part.*

Elle revient toujours à son Léandre, & je m'aperçois qu'elle veut me prévenir en sa faveur ; mais elle n'y réussira pas. (*Haut.*) Il me semble que tu as bien du penchant pour Léandre ?

C'est que je suis sûre qu'il vous convient, & vous l'auriez épousé en secondes nœces, si vous eussiez voulu suivre mes conseils. Que lui manque-t'il pour vous plaire ? Il n'est ni fat, ni indiscret, ni présomptueux comme votre Marquis. Il joint à tous les agrémens de la jeunesse, tout le phlegme & toute la solidité des Vieillards. C'est un homme plein d'honneur & de sentimens, & qui vous aime de tout son cœur. Ah, le pauvre garçon ! qu'il m'a fait pleurer de fois, en m'exprimant la tendresse qu'il avoit pour vous, & la douleur que vos mépris lui caussent ! Sur mon Dieu, il pouffoit des soupirs qu'on auroit entendus de deux cens pas. Enfin, je voudrois être aussi sûre de gagner trois cens pistoles, que je suis sûre que vous feriez bien de vous marier avec lui.

L A B A R O N N E.

A te dire le vrai, je ne le haïssois point, & je l'ai considéré comme mon Ami, jusqu'au moment où je me suis aperçue qu'il vouloit être mon Amant. L'excès de sa passion m'a révoltée contre lui.

Mde C A T A U.

Mais enfin, le Marquis vous en conte aussi.

L A B A R O N N E.

Oui ; mais c'est avec un certain air d'indifférence, d'impolitesse, de confiance & de fatuité qui me réjouit. On dit que ce sont là les airs des jeunes gens de la Cour. Il faut avouer qu'ils sont bien nouveaux pour moi, qui ne l'ai point fréquentée, & qui ne suis jamais sortie de la Province. Ils me paroissent même impertinens ; & le plus aimable homme du monde, qui me feroit l'amour sur ce ton là, ne feroit pas en dix ans le moindre progrès sur mon cœur.

Mde C A T A U.

Mort de ma vie, Madame, ne vous y jouez pas. Ce ton-là est à la mode, & la mode la plus extra-

vagante plaît aux Femmes par sa nouveauté. Pour moi, si j'étois à votre place, je n'écouterois plus ce jeune godelureau, je le bannirois de céans, & j'y recevrais ceux qui m'aimeroient de bonne foi, & qui me le diroient d'une manière tendre & respectueuse.

L A B A R O N N E *à part.*

Elle veut encore me parler de Léandre. Pour la punir, je vais feindre que j'ai quelques vuës sur le Marquis.

Mde C A T A U.

Vous rêvez, Madame ?

L A B A R O N N E.

Oui, je songe que si je l'épousois, je pourrois bien le corriger de ses défauts.

Mde C A T A U.

Qui ? Léandre ?

L A B A R O N N E.

Laisse-là ton Léandre : Je parle du Marquis.

Mde C A T A U.

Vous le corrigeriez de ses défauts ? Je vous garantis, moi, que vous le rendriez encore plus impertinent, si la chose est possible.

L A B A R O N N E.

Et pourquoi ?

Mde C A T A U.

Pourquoi ? Etant votre Amant, il vous étale toutes ses imperfections ; il en fera gloire quand il sera votre Mari.

L A B A R O N N E.

J'avoue qu'il est un peu libre dans ses expressions.

Mde C A T A U.

Un peu libre ? Dites qu'il est très grossier, très-impoli.

L A B A R O N N E.

Tu traites d'impolitesse, ce qui n'est qu'un excès de sincérité. Ce que je blâme le plus en lui, c'est qu'il fait l'esprit-fort.

Mde C A T A U.

Il fait l'impie bien plutôt. Un homme qui ne croit pas aux Esprits , est un réprouvé.

L A B A R O N N E.

Je conviens de plus , qu'il parle beaucoup , & qu'il dit fort peu de chose.

Mde C A T A U.

Au contraire , je trouve qu'il dit beaucoup de sottises.

L A B A R O N N E.

C'est le stile des jeunes gens d'aujourd'hui ; je me souviens que feu Monsieur le Baron m'a dit mille fois , que toutes les conversations du beau monde ne rouloient jamais que sur des médifances , ou sur des fadaïses. Veux-tu que je t'avoue ce qui me révolte contre le Marquis ? C'est qu'il est trop décisif.

Mde C A T A U.

Il l'est jusqu'à l'impudence , & ne cesse point de vous contredire.

L A B A R O N N E.

Oh ! s'il me contredit , c'est de peur de m'ennuyer. Rien n'est si fastidieux qu'une conversation où l'on est toujours d'accord.

Mde C A T A U.

Fort bien. Vous citez ses défauts pour les justifier. Est-il possible qu'une Femme raisonnable ait pu s'entêter d'un petit freluquet comme celui-là ?

L A B A R O N N E.

Mais je crois que tu le haïs.

Mde C A T A U.

Mais , je crois que vous l'aimez.

L A B A R O N N E.

Tais-toi , le voici qui vient.

SCENE

S C E N E V I.

LA BARONNE, LE MARQUIS,
Mde CATAU.

LE MARQUIS.

Que j'étois impatient de vous revoir, ma chere
Veuve !

Mde CATAU à la Baronne.

Ma chere Veuve ! ce petit air de familiarité !

LA BARONNE.

Va, va, laisse-le dire : c'est un air de Cour.

LE MARQUIS.

Vous ne sçauriez croire combien je me suis di-
verti depuis que je vous ai quitté.

Mde CATAU à la Baronne.

Cela est obligeant pour vous. Est-ce encore-là
un air de Cour ?

LE MARQUIS.

Vos domestiques ont converti mon Valet de cham-
bre. Il ne croyoit point aux Esprits ; il en est pré-
sentement si effrayé, que je crois, Dieu me le par-
donne, que le coquin n'osera plus porter mes bil-
lets dès qu'il sera nuit.

LA BARONNE.

Ah, Ciel ! que de jolies Femmes vont se déses-
pérer !

Mde CATAU.

Vous croyez donc, Monsieur, que le Tambour
qui fait tant de bruit dans ce Château, n'est pas une
chose effroyable ? Demandez à Madame, elle l'a en-
tendu elle-même.

LE MARQUIS *riant*.

Ah, ah, ah, ah.

Mort de ma vie, Monsieur, vous ne nous ferez pas croire que les oreilles nous cornent à tous tant que nous sommes ici.

LE MARQUIS *riant encore plus fort.*

Ah, ah, ah, ah, ah.

Mde C A T A U *à part.*

Que j'appliquerois volontiers une bonne paire de soufflets sur ce visage-là! (*À la Baronne.*) Ce ris moqueur est fort respectueux, Madame, en vérité.

LA BARONNE *au Marquis.*

Mais que direz-vous encore, quand je vous aurai protesté, que la nuit dernière le bruit de ce Tambour m'a réveillée?

LE MARQUIS.

Chimere ! imagination !

LA BARONNE.

Mais une de mes femmes qui couche dans ma chambre, l'a entendu comme moi.

LE MARQUIS.

Vapeurs, vapeurs ! L'oïveté, l'ennui, la solitude, vous inspirent des idées noires & des terreurs paniques. Je veux mourir si le tambour est autre part que dans votre tête. Ce sont des vapeurs, vous dis-je ; & si vous voulez me croire, j'ai un remède infailible pour les guérir.

Mde C A T A U.

Ah ! le beau Médecin de neige, avec ses remèdes ! J'ai entendu le Tambour comme je vous entend. Est-ce que j'ai des vapeurs, moi ?

LE MARQUIS.

Pourquoi non ? Les vieilles Filles y sont fort sujettes.

Mde C A T A U.

Si je suis Fille, c'est que je le veux bien, entendez-vous ? & je puis cesser de l'être quand il me plaira.

C O M E D I E.
L E M A R Q U I S.

27

Je le veux croire. Mais dussiez-vous enrager, Madame Catau, je vous dirai tout net, que tout ce que l'on vient de me conter, n'est que l'effet d'une imagination blessée. Petits esprits, petits esprits qui donnent dans ces visions !

L A B A R O N N E.

Cela est aussi raisonnable que ce que vous me dites tout-à-l'heure dans le Jardin. Cette variété admirable de fleurs, de plantes, d'arbres, de fruits, sur laquelle je me récriois, vous paroissoit indigne de votre attention. Ces chefs-d'œuvre de la Nature, dont l'art ne peut approcher, sont, si l'on veut vous en croire, une production du hazard. Croyez-moi, Monsieur le Marquis, défaites-vous de cette Philosophie. Outre qu'elle pourroit vous être fatale, je vous avertis qu'elle est très-ridicule.

L E M A R Q U I S.

Comment donc, mon adorable ! je crois que vous prenez votre sérieux ?

L A B A R O N N E.

Je le prens toujours sur pareilles matières ; je suppose cependant que tout ce que vous m'avez dit là-dessus, n'étoit que pour faire briller votre esprit. Je vous pardonne cette petite vanité, mais n'y retournez plus. De grâce, où avez-vous puisé cette doctrine-là ? Elle me paroît bien étrange.

L E M A R Q U I S.

C'est votre innocence campagnarde qui vous la fait trouver telle. Si vous aviez vû le beau monde, vous n'en seriez pas si scandalisée.

L A B A R O N N E.

Dès que vous dites une fadeur ou une mauvaise chose, vous citez toujours le beau monde pour vous justifier. Cela ne m'impose point, je vous en avertis. Mais avez-vous bien étudié ces matières, pour en parler si décisivement ?

LE TAMBOUR NOCTURNE,
LE MARQUIS.

Qui ? moi ? non vraiment. Mon tems m'est trop précieux pour l'employer à de pareilles vétilles. Mais j'ai des amis qui étudient pour moi. Je fréquente quelquefois de beaux esprits , qui m'assurent que nos ancêtres étoient de bonnes gens. Ils croyoient tout sans examiner. Nous examinons tout avant que de croire. Voilà la différence.

LA BARONNE.

Revenons aux Esprits. Vous ne croyez donc pas qu'il en revienne ?

LE MARQUIS.

Demandez-moi aussi , Madame , si je ne crois pas le conte de Peau d'âne. Dieu me damne , c'est la même chose.

Made. C A T A U.

Hé ! Madame , n'écoutez point cet homme-là ; c'est un hérétique.

LE MARQUIS.

Vous voulez me persuader qu'il revient chez vous. Apparemment que l'Esprit prend son tems tous les soirs après que vous m'avez renvoyé. Mais qu'il paroisse donc devant moi , cet animal-là ; je vous promets de lui donner les étrivières.

Made. C A T A U.

Quoi , Madame ! vous souffrez qu'il menace des étrivières l'Esprit de feu Monsieur votre Mari ?

LE MARQUIS.

Supposons un moment qu'il y ait des Esprits qui reviennent. Avez-vous la simplicité de croire , que votre Mari soit assez déraisonnable , pour vouloir conserver des droits sur vous après sa mort ? N'est-il pas trop heureux de vous avoir possédée pendant qu'il a vécu ?

LA BARONNE *s'attendrissant*.

Marquis , n'insultez point à sa mémoire. Je me flatte qu'il s'est tenu fort heureux de me posséder ; &

C O M É D I E.

29

Je me tiens très-malheureuse de ne le posséder plus.

L E M A R Q U I S.

Parbleu ! c'est bien fait de parler de la sorte. J'aime les bienféances.

L A B A R O N N E.

Je laisse ces bienféances aux Dames de la Cour. Pour moi, je ne joue point la Comédie, je parle toujours comme je pense : & je vous jure, que si j'étois bien aise d'être Veuve, je vous l'avouerois sans façon.

L E M A R Q U I S.

Quoi, sérieusement ! vous êtes fâchée d'être en liberté de vous remarier ?

L A B A R O N N E.

Je donneroïis volontiers tout ce que je possède, pour n'avoir pas cette fatale liberté.

L E M A R Q U I S *riant*.

Ah, ah, ah, ah. Je veux mourir si ce n'est la peur de l'esprit qui vous fait parler de la sorte.

L A B A R O N N E.

Puisse-t-il me tourmenter jusqu'à me faire mourir, si je ne parle pas sincèrement.

L E M A R Q U I S.

Ma foi, vous m'étonnez. Je connois bien des Veuves à la Cour & à Paris ; mais je n'en connois point qui soient fâchées de l'être, si ce n'est de l'être trop long-tems. Sur ce pied-là, ma chere Veuve, vous avez donc juré de ne vous remarier jamais ?

L A B A R O N N E.

C'est une témérité que de faire de pareils sermens.

Mde C A T A U *à part*.

Ah ! je respire.

L A B A R O N N E.

Je connois trop la foiblesse de mon sexe, pour m'exposer à être parjure : mais si je pense toujours comme je fais, je vous proteste que je mourrai Veuve du Baron.

**LE TAMBOUR NOCTURNE,
LE MARQUIS.**

Et moi, je vous proteste que vous ne le ferez pas encore huit jours. Je vous ferai bien-tôt, changer de sentiment.

LA BARONNE.

C'est ce qu'il faudra voir.

LE MARQUIS.

Votre cœur n'a qu'à se bien tenir.

Mde **CATAU** à part.

Le fat!

LE MARQUIS.

Je vais l'attaquer dans les formes.

Mde **CATAU** à part.

L'impertinent!

LE MARQUIS.

Je n'en ai point encore trouvé d'imprenable, & je me flatte que je n'échouerais pas devant le vôtre.

Mde **CATAU.**

Nous verrons. A bien attaqué, bien défendu.

LA BARONNE.

J'entends un carrosse. Allons recevoir la Compagnie.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

*La Scène représente l'Appartement
de la Baronne.*

SCENE PREMIERE.

Mr PINCE, UN LAQUAIS.

*Mr PINCE' seul, assis devant une table,
sur laquelle il y a beaucoup de papiers.*

N'AI-je rien oublié ? Non. Plus je relis mon Mémoire, & plus je me persuade que la dépense de ce mois excède de beaucoup celle des mois précédens. Ce n'est pas ma faute, & j'ai trois raisons pour me justifier auprès de Madame : La première, c'est que j'ai ménagé autant qu'il m'a été possible ; la seconde, c'est que l'Esprit attire ici, avec son Tambour, une infinité de curieux que l'on régale ; la troisième, c'est que... Qu'y a-t-il ?

UN LAQUAIS.

Monsieur, voici une Lettre qu'une personne inconnue vient d'apporter pour vous, & qu'on m'a recommandé de vous remettre en main propre.

Mr PINCE' *remettant ses lunettes.*

De qui peut être cette Lettre ? Elle n'a point d'adresse.

UN LAQUAIS.

Non, mais l'homme de qui je l'ai reçue, m'a assuré qu'elle étoit pour vous.

Il y a là-dessous quelque mystère. Va-t'en, la Jonquille. Ouvrirai-je cette Lettre avant que de relire mon Mémoire, ou relirai je mon Mémoire avant que d'ouvrir cette Lettre ? Je trouve plusieurs raisons pour & contre. D'un côté, l'ordre que Madame m'a envoyé de l'attendre ici dans son appartement, & d'y préparer mes Comptes, de l'autre, la curiosité qui me presse, & à laquelle je ne puis résister. Tout bien considéré, ma curiosité l'emporte. Ouvrons. (*Il met ses lunettes pour lire.*) Ciel ! que vois-je ? En croirai je mes yeux, ou plutôt en croirai-je mes lunettes ? C'est l'écriture de mon Maître, de mon cher Maître. Je ne puis retenir les larmes que la joye me fait répandre. Il faut que je baise cette Lettre avant que de la lire.

(*Il baise plusieurs fois la Lettre, il essuye ses yeux, remet ses lunettes, & lit.*)

„ Mon cher Monsieur Pincé.

„ Comme vous m'avez élevé dès ma plus tendre
 „ enfance, & que vous avez été mon Précepteur
 „ & mon Gouverneur avant que je vous fisse mon
 „ Intendant, vous êtes celui de mes Domestiques
 „ en qui j'ai le plus de confiance, & je vais vous
 „ en donner une preuve bien évidente. Je me flatte
 „ que vous ferez charmé d'apprendre que je suis
 „ en vie, & que j'irai vous trouver dans une demi-
 „ heure. Le bruit qui a couru que j'avois été tué
 „ en Flandres l'année passée, a produit ce me sem-
 „ ble quelque desordre dans ma famille. Je suis
 „ curieux de m'en éclaircir par moi-même, & c'est
 „ à quoi je veux travailler de concert avec vous.
 „ Si un vieux homme, portant une longue barbe
 „ blanche & un manteau noir, demande à vous
 „ parler, ne manquez pas de le faire entrer sur le
 „ champ. Il passe pour Devin, & même pour
 „ Sorcier depuis quelques jours dans ce voisinage.

mais c'est votre Maître & votre bon ami.

LE BARON DE L'ARC.

Je suis dans le dernier étonnement. Mais je puis croire par plusieurs raisons, qu'en effet mon cher Maître n'est point mort. Premièrement, parce que de semblables aventures arrivent souvent à des gens de guerre. Secondement, parce que la nouvelle de sa mort n'a jamais été bien avérée. Troisièmement, parce que cette Lettre est écrite de sa main, & qu'il ne l'auroit pas écrite s'il étoit mort. Quatrièmement. . . .

S C E N E I I.

Mr P I N C E', L A R A M E' E.

L A R A M E' E.

Monsieur Pincé, il y a ici un vieux homme qui demande à vous parler. Il dit qu'il est un grand Devin. Je n'ai pas de peine à le croire, car il a l'air d'un Sorcier. C'est bien la plus vilaine & la plus horrible figure que j'aye jamais vûe.

Mr P I N C E'.

Fais-le entrer.

L A R A M E' E.

Vous voulez le recevoir ?

Mr P I N C E'.

Affurément.

L A R A M E' E.

Ma foi, Monsieur, j'ai peur que vous ne vous en repentiez. Que sçait-on ? s'il alloit jeter quelque sort sur vous ?

Mr P I N C E'.

Va, va, je le connois. C'est un sçavant qui devine le passé, le présent & le futur. Il a du crédit en Enfer, mais il est bon homme. Va-t'en le

34 LE TAMBOUR NOCTURNE,
chercher. (*Après que la Ramée est sorti.*) Quatriè-
mement donc , je crois qu'il est encore vivant ,
parce que. . .

S C E N E I I I.

LE BARON, Mr PINCE',
LA R A M E' E.

LA R A M E' E.

Tenez, Monsieur, je vous amène la fleur des
Sorcières. (*A part.*) Quelle horrible barbe ! Il
faut qu'elle ait plus de cent ans. (*Il sort.*)

LE BARON.

Oh ça , mon cher Monsieur Pincé , avez-vous
reçu ma lettre ?

Mr PINCE'.

Oui, Monsieur , mais dans ce moment.

LE BARON.

Avant que nous entrions en matière commencez
par fermer la porte.

Mr PINCE' *à part.*

C'est sa voix !

LE BARON.

Nous voici dans l'appartement de ma Femme. Est-
elle sortie ?

Mr PINCE'.

Depuis un quart d'heure elle est à la promenade.

LE BARON.

Tant mieux ! Prenez ma baguette. Aidez-moi à
ôter ce pesant manteau de dessus mes épaules.

Mr PINCE' *à part.*

C'est sa taille !

LE BARON.

Mettons mon nez , mon bonnet & ma longue
barbe sur cette table.

Mr P I N C E' après avoir mis ses lunettes ,
pour l'examiner.

Ce sont ses traits ; c'est lui-même !

L E B A R O N.

Me reconnoissez-vous ?

Mr P I N C E'.

Oui , je vous reconnois présentement , mon cher Maître. Souffrez que je vous embrasse. Je vous jure que j'ai autant de joye de vous revoir , que j'en ressentis le jour que vous vintes au monde. Hélas ! pourquoi votre nom s'est-il trouvé dans toutes les listes des Officiers de distinction qui avoient été tuez.

L E B A R O N.

Je n'ai pas le loisir d'entrer dans de longs détails. Sçachez seulement , que dans le fort du combat je fus blessé & fait prisonnier ; & que les Ennemis , qui ne vouloient point m'échanger , par des raisons qu'il est inutile de vous dire , après avoir tenté mille moyens de me fixer chez eux , m'ont resserré si étroitement pendant dix huit mois , qu'il m'a été impossible de donner de mes nouvelles. Heureusement pour moi on a fait la paix , & ils m'ont relâché. Mais ayant sçû qu'en France on me croyoit mort , j'ai pris sur le champ la résolution de profiter de ce faux bruit , pour pénétrer les sentimens de ma Femme à mon égard , & pour découvrir par moi-même ce qui s'étoit passé chez moi pendant mon absence. Jusqu'à ce moment mon dessein a bien réussi ; je veux le poursuivre. Tout ce que je crains , c'est que la Baronne , qui se croit Veuve , & qui est peut-être sur le point de se remarier , ne soit fâchée de me revoir. Le bruit de ma mort l'a-t'il bien affligée ?

Mr P I N C E'.

Excessivement.

36 LE TAMBOUR NOCTURNE,
 LE B A R O N.

Combien de tems m'a-t'elle pleuré ?

Mr P I N C E'.

Pendant trois grands jours.

LE B A R O N à part.

Peste soit du vieux fou ! (*Haut.*) Pendant trois grands jours ! Mais vraiment cela est extraordinaire.

Mr P I N C E'.

Il faut que vous sçachiez , Monsieur , qu'il y a deux sortes d'afflictions.

LE B A R O N à part.

Cet animal là est aussi pédant & aussi méthodique que jamais. Il faut lui passer ses divisions , j'ai besoin de lui.

Mr P I N C E'.

Affliction de cœur , affliction de bienséance. La première est muette , la seconde est tumultueuse. A l'égard de Madame , on peut dire que son affliction a été de la première espèce.

LE B A R O N.

Oui , pendant trois jours. Belle constance ! . . .

Mr P I N C E'.

Ses yeux furent noyez de pleurs jusqu'au moment où le Tailleur vint lui essayer ses habits de Veuve. Dès qu'elle les vit , ses larmes tarirent , elle demeura muette & immobile , & la parole ne lui revint , qu'après qu'on lui eut dit que le deuil lui fèyoit parfaitement. En effet , il lui alloit à merveille.

LE B A R O N.

Il lui alloit à merveille ! & c'est ce qui la consolaparemmment ?

Mr P I N C E'.

Ah , Monsieur ! point du tout. Il est vrai que quand elle étoit seule elle ne pleuroit point , mais dès que quelqu'un lui rendoit visite , elle verfoit un torrent de larmes.

L E B A R O N.

Elle me faisoit trop d'honneur de me pleurer en compagnie. (*A part.*) Il semble que ce diable de pédant affecte de me dire tout ce qui peut me désespérer. (*Haut.*) J'ai appris qu'il s'étoit présenté beaucoup de gens pour l'épouser en secondes nocces ; qui peut avoir causé cela ?

M r P I N C E'.

Elle n'a point d'enfans de vous , & elle a eu beaucoup de bien en mariage.

L E B A R O N *à part.*

Il m'affomme !

M r P I N C E'.

Le deuil redoubloit sa beauté.

L E B A R O N *à part.*

Je brûle !

M r P I N C E'.

Et son air triste & langoureux avoit quelque chose de si doux & de si attrayant , qu'il n'y avoit pas moyen d'y résister.

L E B A R O N *à part.*

Ventrebleu ! (*Haut.*) Ce n'est pas-là ce que je vous demande. De quelle manière s'est-elle comportée ?

M r P I N C E'.

Comme une Pénélope.

L E B A R O N.

Je n'en doute pas. Car elle a eu autant d'Amans que cette Héroïne.

M r P I N C E'.

Il est vrai que de jeunes gens fort aimables lui ont fait des propositions.

L E B A R O N.

De jeunes gens fort aimables ! Et les a-t-elle écoutées ces propositions ?

M r P I N C E'.

Le plus gracieusement du monde.

Je suis mort.

Mr P I N C E'.

Mais elle les a toutes rejetées.

L E B A R O N à part.

Ah ! je ressuscite ! (*Haut.*) Cependant j'apprens que le Marquis du Tour est fort assidu auprès d'elle depuis quelques jours. Est ce qu'il a trouvé le moyen de s'attirer la préférence ?

Mr P I N C E' *riant.*

Hé , hé. Il est jeune.

L E B A R O N.

Plairait-il à ma Femme ?

Mr P I N C E'.

Il est vif.

L E B A R O N.

Vous êtes-vous aperçu qu'elle l'écoutât favorablement ?

Mr P I N C E'.

Il est toujours parfaitement bien mis.

L E B A R O N.

Il n'est pas possible qu'elle soit assez folle pour vouloir l'épouser ?

Mr P I N C E'.

Il est bien bâti , ce pendart-là.

L E B A R O N.

Oh Femmes ! oh Femmes ! Voilà quelle est votre constance ! voilà le fond qu'il faut faire sur votre amour ! Encore je lui pardonnerois , si elle me destinait un plus digne successeur ; mais le Marquis du Tour ! mais le plus fat & le plus impertinent de tous les hommes ! Ingrate, infidèle , est-ce ainsi que vous m'avez aimé ! Est-ce-là l'honneur que vous faites à ma mémoire !

Mr P I N C E'.

Mon cher Maître , vous ne faites pas réflexion qu'il y a dix-huit mois que vous êtes mort.

C O M E D I E.

39

L E B A R O N à part.

Que la peste t'étouffe , pédant insupportable ?

Mr P I N C E'.

Et que pendant tout ce tems-là , elle n'a pas cessé de dire , qu'elle ne retrouveroit jamais un homme tel que vous.

L E B A R O N.

Quoi ! sérieusement ?

Mr P I N C E'.

Rien n'est plus véritable.

L E B A R O N.

Il n'est donc pas possible qu'elle se soit coëffée du Marquis. Mais l'histoire d'un Esprit qui bat toutes les nuits du Tambour dans ce Château , mérite que je l'aprofondisse , & elle peut même vous donner lieu de m'introduire auprès de votre Maîtresse. Il faut que vous lui disiez que vous venez de parler à un fameux Devin , qui se fait fort de découvrir par son art ce que demande l'Esprit qui revient ici , & même de le chasser de la maison.

Mr P I N C E'.

Je m'en vais rendre mes comptes à Madame , & je me servirai de cette occasion pour lui parler de votre personne comme vous me l'ordonnez. Madame Catau , qui veut nous persuader que c'est vous qui revenez ici , fera bien surprise quand elle vous reverra. Ha , ha , ha , ha. (*Il rit.*)

L E B A R O N.

Quoi ! c'est Catau qui fait courir ce bruit-là ? Allons , allons , il y a là dessous quelque intrigue amoureuse.

Mr P I N C E'.

Ma foi , je l'ai toujours soupçonné. Hé , hé , hé , hé. (*Il rit.*)

L E B A R O N.

Comme elle a toujours eu beaucoup d'ascendant sur l'esprit de sa Maîtresse , elle est au fond de cette intrigue , sur ma parole. Il faut que vous tâchiez

40 LE TAMBOUR NOCTURNE ,
de la faire parler ; je sçais que vous avez eu autre-
fois dessein de l'épouser , & qu'elle en étoit ravie .
Je vous prie de recommencer à lui faire l'amour ,
& même des propositions .

Mr P I N C E'.

Elle a toujours écouté fort amiablement celles que
je lui ai faites , hé , hé , hé ; & j'espère qu'elle ne
fera pas moins complaisante aujourd'hui , car je
vais lui parler d'un stile pathétique .

LE B A R O N .

Venez m'enfermer dans votre chambre , où vous
me rendrez compte de ce qui se passera .

Mr P I N C E'.

J'entens Madame , allez m'y attendre , & je vous
rejoins à l'instant .

(*Le Baron sort après s'être r'habillé .*)

S C E N E I V.

LA BARONNE, MR P I N C E'.

L A B A R O N N E .

O H ça , tandis que me voilà débarassée des im-
portuns , lisons un peu votre Mémoire ; mais
dépêchez-vous .

Mr P I N C E'.

Avec votre permission , Madame , une affaire
pressée m'oblige à sortir , mais j'aurai l'honneur de
venir vous retrouver dans le moment .

L A B A R O N N E .

Allez. Je vous attens.



S C E N E V.

LA BARONNE *seule dans un fauteuil.*

LEs Femmes qui ont été heureuses avec leur premier Mari , sont toujours les plus disposées à en prendre un second. Pour moi , qui aimois le mien de tout mon cœur , & qui le trouvois digne de toute ma tendresse , il faudra que je l'oublie absolument , avant que je puisse me résoudre à me remarier ; & je sens bien que je ne l'oublierai jamais. Il y a dix-huit mois que je suis Veuve. Combien de Prétendants de toute espèce se sont presentez pour m'épouser ! Ils m'estimoient , ils m'aimoient , ils m'adouroient ; mais mon bien leur paroissoit encore plus adorable que moi. C'étoit leur objet favori. Ils vouloient me persuader le contraire , & ma délicatesse , qui pénétroit jusqu'au fond de leurs cœurs , y voyoit l'intérêt bien plus vif que l'inclination. Pour ce qui est du Marquis , je le trouve plus sincère ; il m'avoue librement qu'il est au moins aussi touché de mon bien que de ma personne. Son impudence & sa vanité méritent châtiment. Pour le mieux punir , je veux animer sa passion par l'espoir , quand il se croira sur le point d'être heureux , le bannir de ma présence avec éclat , & d'une manière qui puisse l'humilier. C'est une vengeance que je me dois , & le plaisir que je vais me donner , suspendra peut-être pendant quelque tems la juste douleur qui m'accable. Voici Catau , qui se flâte de son côté qu'elle disposera de moi ; je vais la desabuser peu-à-peu , & me divertir à la mortifier.

S C E N E V I.

LA BARONNE , Mde CATAU.

LA BARONNE.

TE voilà bien agitée. De quoi s'agit-il ?

Mde CATAU.

Oh ! Madame , je suis dans une colère... Je ne
sçaurois parler.

LA BARONNE.

Comment ? Que t'est-il donc arrivé ?

Mde CATAU.

Rien. Mais ce que je viens de voir me met en fureur.

LA BARONNE.

Eh bien , qu'as tu vû ?

Mde CATAU.

Votre impertinent de Marquis.

LA BARONNE.

Quoi ! sa vuë t'agite à ce point ? Tu devrois , ce
me semble , y être accoutumée.

Mde CATAU.

Moi , Madame ! Je ne m'accoutumerai jamais à cet
original-là. Ce qu'il vient de faire mériterait cent
nazardes.

LA BARONNE.

Et qu'a t'il donc fait ? Voyons.

Mde CATAU.

Comment ? Il se donne déjà des airs de Maître. Il
prend possession du Château , il le visite depuis le
haut jusqu'en bas ; il dispose de chaque appartement ;
il s'empare de celui de feu Monsieur votre Mari ;
il le trouve même trop petit , & il prétend l'agran-
dir. Mais vous ne croiriez jamais jusqu'où va son
impudence.

LA BARONNE.

Comment !

Mde CATAU *pleurant.*

Il m'a montré la chambre dans laquelle il veut ;
dit-il, consommer le mariage.

LA BARONNE *à part.*

Voilà effectivement un impertinent Monsieur.

Mde. CATAU.

En vérité, Madame, cela est insupportable.

LA BARONNE.

Il faut l'excuser. C'est un jeune homme sans expérience, qui ne sent pas la conséquence des choses qu'il dit & qu'il fait. Ce seroit dommage de l'abandonner à lui-même, & je voudrois de tout mon cœur le corriger de ses défauts.

Mde CATAU.

Fi donc, Madame, il ne mérite point que vous entrepreniez de le réformer, ce seroit un ouvrage sans fin. Il faut aller au fait, & l'envoyer promener. Vous rêvez ?

LA BARONNE.

Ne trouves-tu pas qu'au fond sa vivacité a quelque chose d'aimable ?

Mde CATAU.

Moi ! Je ne trouve en lui que ridicule & qu'impertinence.

LA BARONNE.

Oh ça, parle-moi franchement. Crois-tu qu'il m'aime ?

Mde CATAU.

Lui ! Je vous garantis qu'il a le goût trop mauvais pour aimer autre chose que lui-même. Parlez-moi de Léandre ; voilà l'homme qui vous aime.

LA BARONNE.

Tu as beau dire : Quand le Marquis exprime sa passion, son discours a je ne sçais quoi de naturel & de persuasif.

44 LE TAMBOUR NOCTURNE ;

Mde C A T A U.

Oui, quand il exprime la passion qu'il a pour votre bien.

L A B A R O N N E.

Tous ses défauts ne viennent que des mauvaises compagnies qu'il a fréquentées.

Mde C A T A U.

Il falloit qu'elles fussent bien mauvaises, si elles l'étoient plus que la sienne.

L A B A R O N N E.

Tu es un peu trop vive contre lui. Pour moi, je ne puis m'empêcher de croire qu'une honnête Femme le perfectionneroit.

Mde C A T A U.

Une honnête Femme seroit folle, si elle s'exposoit à n'y pas réussir.

L A B A R O N N E.

Une autre fois nous traiterons ce sujet plus à fond. Voici Monsieur Pincé; j'ai quelques ordres à lui donner : laissez nous.

S C E N E V I I.

L A B A R O N N E, M R P I N C E'.

M R P I N C E'.

Avez-vous le loisir, Madame, d'écouter la lecture de mon Mémoire ?

L A B A R O N N E.

En vérité, j'ai trop de choses dans la tête présentement, pour vous donner beaucoup d'attention.

M R P I N C E'.

Permettez du moins que je vous rende compte de ce qui a été dépensé ou consommé la semaine dernière. Vous trouverez qu'elle se monte un peu

haut ; mais il y a de grandes dépenses à faire dans une maison où il revient des Esprits.

L A B A R O N N E.

Cependant je crois que les Esprits ne boivent ni ne mangent.

Mr P I N C E'.

(Il met ses lunettes quand il lit , & les ôte toutes les fois qu'il parle & qu'il explique ses articles.)

Premierement. Une pièce de Vin blanc..... Ce n'est pas l'Esprit qui l'a bû ; mais cela revient au même : car vos Domestiques disent tous qu'ils n'auront jamais le courage de demeurer dans une maison où il revient , à moins qu'on ne leur donne le vin à discrétion. Ils se flâtent que vous aurez la bonté d'y consentir, tant que ce maudit Tambour fera du bruit dans le Château.

L A B A R O N N E.

Fort bien , si je leur accorde cela , je vous garantis qu'on ne les guérira jamais de la peur. Mais passons.

Mr P I N C E'.

Item. Viande de boucherie , huit cens livres.

L A B A R O N N E.

Huit cens livres ! Mais voilà une dissipation effroyable , Monsieur Pincé.

Mr P I N C E'.

Ma foi , Madame , ce n'est pas trop pour régaler tant de gens que la curiosité attire céans. Après qu'ils ont entendu le Tambour , on ne peut pas les renvoyer sans souper.

L A B A R O N N E.

En effet , cela seroit incivil.

Mr P I N C E'.

Item. Deux quarts de vin de Bourgogne... Ces gens-là ne peuvent point souper sans boire.

L A B A R O N N E.

Il y auroit conscience. Il faut avouer, Monsieur Pincé , que vous faites des Commentaires mer-

46 LE TAMBOUR NOCTURNE,
veilleux sur tous les articles de votre dépense.

Mr P I N C E'.

Item. Donné aux gens de Monsieur le Marquis ,
soixante bouteilles de vin nouveau... Cela s'est fait
par votre ordre. *Item.* Une bouteille de Ratafia à
Madame Catau.

L A B A R O N N E.

Oh , pour cet article - là , c'est vous - même qui
vous êtes donné l'ordre.

Mr P I N C E'.

Vous observerez , s'il vous plaît , Madame , qu'a-
près avoir grondé tout le jour , elle a besoin de quel-
que liqueur qui lui restaure la poitrine. Le Ratafia
est un cordial innocent , qui enflâme le zèle de Ma-
dame Catau pour vos intérêts , & qui lui donne la
force de crier , & de retenir vos Domestiques dans
le devoir , hé , hé , hé. Pardonnez moi cette petite
faillie de gayeté , hé , hé , hé. (*Il rit.*)

L A B A R O N N E.

Hom , Monsieur Pincé , vous avez toujours de
bonnes raisons pour justifier Madame Catau. Je pré-
vois qu'à la fin vos vieilles amours aboutiront au
mariage.

Mr P I N C E' *riant*

Hé , hé , hé , hé , ... *Item.* Douze livres de chan-
delle aux Domestiques. C'étoit pour brûler pen-
dant la nuit.

L A B A R O N N E.

Pendant la nuit ? Comment ! ces canailles-là ne peu-
vent plus dormir sans lumière ? En vérité cela devient
trop violent. Quel remède apporter à ce desordre-là ?
je vous demande conseil.

Mr P I N C E'.

Madame , il y a deux choses à faire pour y remé-
dier. *Primò* : C'est de ne plus régaler les personnes
du voisinage que la curiosité attire céans tous les
soirs. *Secundò* : C'est de chasser d'ici cet Esprit invisi-
ble & son Tambour.

L A B A R O N N E.

Voilà une division fort sçavante ; mais je n'en suis pas plus avancée.

Mr P I N C E'.

Ayez la bonté de m'écouter.

L A B A R O N N E.

Et vous , ayez pitié de moi , & ne m'ennuyez point par un long discours.

Mr P I N C E'.

Je serai bref. Il est arrivé ici depuis peu un rare personnage , qui a une mine très-vénérable , & une barbe blanche qui lui descend jusqu'à la ceinture. Le peuple l'appelle Astrologue , Magicien , Nécromancien , Sorcier , Devin , Diseur de bonne aventure ...

L A B A R O N N E.

Laissons-là ses titres. A quoi voulez-vous venir.

Mr P I N C E'.

Encore une fois , Madame , ayez la bonté de m'écouter. Or cet homme prétend être fort profond dans les sciences occultes. Le bruit que notre Tambour noctambule fait ici , l'y a attiré , & il se vante , non-seulement de parler aux Esprits , mais même d'avoir l'art de les chasser des maisons où ils reviennent.

L A B A R O N N E.

De bonne foi , me croyez-vous assez simple pour donner dans de pareilles charlataneries ? Cela ne peut nous être d'aucune utilité.

Mr P I N C E'.

Cela ne peut nous faire aucun mal.

L A B A R O N N E.

Je suis sûre que vous-même vous n'ajoutez pas foi aux discours de ce prétendu Devin.

Mr P I N C E'.

Je ne voudrois pas les garantir , mais je ne vois aucun danger à en faire l'expérience. Essayez cet homme-là ; s'il réussit , nous voilà délivrés de l'Esprit.

28 LE TAMBOUR NOCTURNE ,

S'il ne réussit point , nous ne laisserons pas de publier qu'il l'a chassé , & ce bruit suffira pour nous défendre de cette affluence de curieux qui nous assassinent , & qui nous jettent dans une dépense excessive. Ainsi , de manière ou d'autre , ce que je vous propose ne peut tourner qu'à votre avantage.

L A B A R O N N E.

Oh , pour cette fois ci vous parlez raison , & vous me persuadez ; mais où est ce Magicien , ou ce Devin , comme il vous plaira ? Je ne sçais ce que cela signifie ; mais je me sens tout d'un coup une vive impatience de le voir. Je crois que je m'en trouverai bien.

Mr P I N C E' *riant.*

Je le crois aussi , hi , hi , hi , hi. Je viens de lui parler , il est sorti pour un moment , & doit venir me trouver dans ma chambre , où je vais l'attendre. Vous noterez , s'il vous plaît , qu'il n'exige de vous aucune récompense qu'après que son entreprise aura réussi.

L A B A R O N N E.

Voilà une circonstance qui me rend presque aussi crédule que vous. Je commence à me flâter que je pourrai faire un bon usage de cet homme là. Je vous assure que s'il est aussi habile qu'il se vante de l'être , je lui rendrai bien le plaisir qu'il me fera. Allez , & me l'amenez au plutôt. Je vais faire deux ou trois tours dans mon petit jardin , & vous me retrouverez ici.

Mr P I N C E'.

Je pars , ma très honorée Dame , pour mettre vos ordres en exécution.

Fin du second Acte.

ACTE

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

Mde CATAU *seule.*

OU AIS; que veut dire ceci ? Je m'aperçois que Madame ne m'écoute plus; ou que, si elle m'écoute, elle se moque de tout ce que je lui dis. Mes insinuations, mes conseils, mes prières, mes reproches, ne produisent aucun effet sur son esprit; elle se cache de moi; je ne gouverne plus, & ma faveur est sur son déclin. Je ne veux pourtant point me rebuter. Il faut payer d'effronterie, & pousser mon entreprise jusqu'au bout. Ou je gagnerai mille écus, ou je ne les gagnerai point. Si je les gagne, ma fortune est faite; si je ne les gagne point, j'ai une autre corde à mon arc pour mon établissement. Il y a long-tems que notre vieux Intendant me fait les doux yeux. Il s'est refroidi depuis quelques années. Je veux réchauffer sa passion & m'assurer de lui. Il a fait sa main; je n'ai pas mal fait la mienne, & si nous joignons ensemble les fruits de notre industrie, nous formerons une bonne maison. Enfin, de manière ou d'autre, je suis résolue de faire une fin; il y a trop long-tems que je suis Fille, & il me faut un Mari pour m'ôter ce titre ennuyeux.



S C E N E I I.

LE MARQUIS, Mde CATAU.

LE MARQUIS.

Voici l'occasion que je cherche depuis longtemps; je te trouve seule, & je veux profiter du moment. Allons, embrassons-nous pour nous reconcilier.

Mde CATAU.

Ah vraiment, j'ai des affaires bien plus pressées.

LE MARQUIS.

Ou je t'embrasserai, ou tu m'embrasseras : choisis.

Mde CATAU.

Ni l'un ni l'autre. Ah ! si donc, point de jeux de main, Monsieur le Marquis.

LE MARQUIS.

Parbleu, tu fais autant de façons que si tu n'avois que quinze ans. Je vais gager que tu es trop sage pour l'être toujours.

Mde CATAU.

Et moi je vais gager . . . que vous serez toujours aussi fou que vous l'êtes. Laissez-moi, je vais chercher mon Intendant. Madame le demande.

LE MARQUIS.

Je viens de le rencontrer à deux pas d'ici ; il se promene avec un vieux Rocantin, qui a la barbe plus longue que ma chevelure. Apparemment c'est encore quelque domestique de la maison ; car, excepté ta Maîtresse, on ne voit ici que de vieilles faces. Cela soit dit sans te fâcher, ma pauvre Cateau ; tu n'es plus jeune, mais tu es encore bien piquante.

Mde CATAU *à part.*

Quel est le dessein de cet homme-là ? Je crois qu'il

COMEDIE.

51

vent me gagner , pour que je le serve auprès de ma Maîtresse. S'il me paye bien , nous verrons.

LE MARQUIS.

Oh ça , ma bonne , parle moi sincèrement. Pourquoi n'es-tu pas de mes amies ?

Mde CATAU.

Eh mais . . . c'est parce que j'aime ma Maîtresse.

LE MARQUIS.

Réponse obligeante. Mais quelle mouche te pique ? Vois-tu quelque chose d'irrégulier dans ma personne ? Ai-je quelque défaut qui te choque ?

Mde CATAU.

Croyez-moi , n'excitez point ma sincérité ; vous n'y trouveriez pas votre compte.

LE MARQUIS.

Allons , allons , mon enfant , point de mauvaise humeur. Je veux te faire plaisir , & pour te le prouver . . . (*Il met ses gants dans sa poche.*)

Mde CATAU à part.

Je crois qu'il va me donner de l'argent.

LE MARQUIS.

Il faut que je te t'applique un baiser sur chaque joue.

Mde CATAU.

Je suis votre servante. Si vous ne payez qu'en cette monnoye-là , vous pouvez garder vos espèces.

LE MARQUIS

Tu as beau faire la prude , j'en passerai mon envie. (*Il la baise.*) Ah ! l'appétissante créature que Madame Catau ! sur mon honneur , si je ne craignois de fâcher ta Maîtresse , je deviendrois amoureux de toi.

Mde CATAU.

Fort bien , Monsieur , divertissez-vous à mes dépens.

LE MARQUIS.

Dieu me damne si je plaisante. Le beau bras ! La belle main ! Ah , je baiserais tout cela assurément.

Mde C A T A U *à part.*

Cet homme-là est plus dangereux que je ne croyois. Si je n'y prends garde, il s'emparera de ma Maîtresse.

LE M A R Q U I S.

Oh ça, ma chère Catau, j'ai une proposition à te faire.

Mde C A T A U *à part.*

Il me fait des propositions ! Mais vraiment cela devient sérieux. (*Haut, avec un air gracieux.*) Eh bien, Monsieur le Marquis, de quoi s'agit-il ?

LE M A R Q U I S.

Mon enfant, il s'agit de te donner un Mari.

Mde C A T A U.

A moi ?

LE M A R Q U I S.

A toi-même. Veux-tu le prendre de ma main ? C'est un hardi Compère, un verd galant, un homme tel qu'il te le faut. Tu en seras contente.

Mde C A T A U *à part.*

Voilà une proposition bien séduisante. (*Haut.*) Peut-on sçavoir qui est celui dont vous me parlez ?

LE M A R Q U I S.

Ah ! c'est un Gentilhomme de mes amis.

Mde C A T A U *d'un air vif.*

Un Gentilhomme de vos amis ?

LE M A R Q U I S.

Oui, vraiment. Je ne lui trouve qu'un défaut.

Mde C A T A U.

Qui est ?

LE M A R Q U I S.

Qui est qu'il n'a que vingt-cinq ans. Cela te dégoûtera peut-être ?

Mde C A T A U.

Oh, l'âge n'y fait rien, pourvu que d'ailleurs il soit bien sage, bien élevé.

COMÉDIE.
LE MARQUIS.

53

Comment bien élevé ! Je ne connois personne qui ait de plus belles manières. Il peut passer vingt-quatre heures à table, il joue tous les jeux en perfection, il prend une livre de tabac par jour, & il jure de la meilleure grace du monde. Ah, ma chère, si tu le voyois, ton cœur seroit bien malade.

Mde CATAU *d'un air sérieux.*

Eh comment, s'il vous plaît, s'appelle cet aimable Gentilhomme qui est tant de vos amis ?

LE MARQUIS.

Il s'appelle Monsieur de la Fleur.

Mde CATAU.

Votre Valet de chambre ?

LE MARQUIS.

Justement.

Mde CATAU.

Voilà un Gentilhomme de grande condition. Mais passons là-dessus. A-t-il beaucoup de bien ?

LE MARQUIS.

Pas un sol.

Mde CATAU.

Allez vous promener avec votre Gentilhomme.
(*A part.*) J'étois bien folle d'écouter cet homme-là.

LE MARQUIS.

Mais j'y suppléerai.

Mde CATAU.

Ah ! c'est une autre affaire. Que lui donnerez-vous ?

LE MARQUIS.

Je lui ferai sa fortune.

Mde CATAU.

Et de quelle manière ?

LE MARQUIS.

Rien de plus aisé. Dès que j'aurai épousé ta Maîtresse, je chasserai d'ici ce vieux fou d'Intendant, qui me déplaît fort, & je donnerai sa place au Gentilhomme que je te propose.

54 LE TAMBOUR NOCTURNE,

Mde C A T A U.

Ne pouvez-vous faire que cela pour lui ?

L E M A R Q U I S.

N'est-ce pas beaucoup ?

Mde CATAU *lui faisant une profonde révérence.*

Je vous donne le bon soir.

L E M A R Q U I S.

Mais, écoute donc.

Mde C A T A U.

Mes baisemains à votre Gentilhomme.

(Elle sort.)

S C E N E I I I.

L E M A R Q U I S *seul.*

Ces vieilles Filles sont diantrement dégourdies.
Il n'y a pas moyen de les amadouer , & je vois
que j'aurai bien de la peine à gagner celle ci.

S C E N E I V.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

L A B A R O N N E.

AH! Marquis, je suis bien-aise de vous trouver
ici. Je m'en vais vous donner un petit régal
qui ne peut manquer d'être agréable à un esprit
fort comme vous. (*A part.*) Je veux mettre ce petit
Suffisant aux prises avec le Devin. Je crois que cela
sera réjouissant.

L E M A R Q U I S *à part.*

Elle me cherche , elle me suit par-tout , elle m'ai-
me à la folie. (*Haut.*) Expliquez-vous , ma belle
Veuve. De quoi s'agit-il ?

C O M E D I E. 55
L A B A R O N N E.

Vous sçavez , ou vous ne sçavez pas , qu'il y a ici un homme des plus extraordinaires , qui entreprend de nous délivrer de l'Esprit dont nous sommes si tourmentés dans ce Château ; il se pique d'être profond dans l'Astrologie , de posséder à fond les Sciences les plus occultes ; & mon Intendant est persuadé même , qu'il entre un peu de forcellerie dans les connoissances de cet homme-là.

L E M A R Q U I S.

Ma foi , votre Intendant n'est pas Sorcier , lui , puisqu'il croit cela. Mais quand le verrons-nous cet Astrologue , ce Devin , ce Sorcier ?

L A B A R O N N E.

Il sera ici dans un moment. Je viens de l'apercevoir de loin. En vérité c'est une étrange figure.

L E M A R Q U I S.

Oh ! puisque sa figure est si étrange , il n'y a pas moyen de douter que ce ne soit un homme merveilleux. Je vais bien me divertir à ses dépens. Vous verrez comme je le baloterai , ce grand Magicien.

L A B A R O N N E.

Ne vous y jouez pas , si vous m'en croyez.

L E M A R Q U I S.

Parbleu , vous mocquez-vous de moi ? Croyez-vous de bonne foi , que je donne comme vous dans les préjugés du vulgaire ? Je suis honteux , en vérité , qu'une Femme de votre mérite puisse croire aux Sorciers & aux Devins ; mais c'est le foible des Femmes de donner dans ces charlataneries. La foiblesse de votre sexe vous rend excusable.

L A B A R O N N E *le contrefaisant.*

Et la force du vôtre vous rend présomptueux. Je vous avoue que je serois charmée , si l'homme que vous allez voir rabattoit un peu votre confiance. Vous croyez être plus sage que tout le reste du monde.

LE TAMBOUR NOCTURNE,
LE MARQUIS.

Ma foi , je ne me trompe pas beaucoup. Mais supposé que je me trompe , j'ai du moins cela de bon par devers moi , que je ne crains ni les Sorciers ni les Esprits.

LA BARONNE.

C'est ce que je veux éprouver aujourd'hui. Nous verrons si vous êtes si intrépide. Le Sorcier va venir , & je vous retiens ce soir à souper , pour que vous entendiez l'Esprit.

LE MARQUIS.

Parbleu , je vous rendrai bon compte de l'un & de l'autre , je vous en réponds. Voici déjà votre Docteur ; qui , je crois , a plus de barbe que de science. Il vient avec le bon homme aux trois raisons.

S C E N E V.

LA BARONNE , LE BARON ,
LE MARQUIS , Mr PINCE.

Mr PINCE.

M Adame , j'ai trois raisons pour introduire ce grand homme auprès de vous. La première , parce que vous me l'avez ordonné : la seconde , parce qu'il meurt d'envie de vous rendre service ; & la troisième , parce que je suis persuadé qu'il en a le pouvoir.

LE MARQUIS.

Bon homme , vous avez oublié la quatrième raison.

Mr PINCE.

Quelle est elle ?

LE MARQUIS.

La voici : C'est que vous radotez.

Mr PINCE.

Nous verrons en bref , Monsieur le Marquis , qui

C O M E D I E.

57

radote le plus de vous ou de moi. (*Au Baron.*) Je vous laisse avec cette belle personne ; c'est la Dame du Château.

L E B A R O N.

Cela suffit.

(*Monfieur Pincé fort, & le Baron se tient dans le fond du Theatre, & se promene en parlant, & en regardant de tems en tems la Baronne.*)

S C E N E V I.

L E B A R O N, L A B A R O N N E,
L E M A R Q U I S.

L E B A R O N *à part.*

LE plaisir de la revoir me met hors de moi, & je répandrois des larmes de joye, si je n'étois pas indigné de trouver cet impertinent auprès d'elle.

L A B A R O N N E *au Marquis.*

Il se promene, il nous regarde, il parle entre ses dents, il ne nous dit mot, abordez-le, Monsieur le Marquis, vous qui êtes accoutumé à converser avec les Sçavans.

L E M A R Q U I S.

Bon homme, approche-toi. Encore ; encore. On dit que tu es profond dans l'Astrologie. Il faut voir cela ; te voici devant un homme qui jugera bien-tôt de ta capacité. Que sçais-tu ?

L E B A R O N *grossissant sa voix.*

Je sçais que vous ne sçavez rien.

L A B A R O N N E *au Marquis.*

Que dites-vous de ce début ? Il me réjouit. Ah, ah, ah, ah. (*Elle rit.*)

L E M A R Q U I S.

Patience : rira bien qui rira le dernier. Parbleu, voilà une figure bien hétéroclite ? Mon doux ami, tu

58 LE TAMBOUR NOCTURNE,
n'as point l'air d'un habitant de ce monde , & je gage
qu'il n'y a pas long tems que tu es descendu de la
Lune. Sans doute que tu as parcouru toutes les Pla-
nettes. Quelle nouvelle dit-on dans le Zodiaque ?

LE BARON.

Des nouvelles qui doivent effrayer un faux brave.
Mars vient d'entrer dans sa maison , & va bientôt
s'y montrer dans son plus pompeux appareil.

LE MARQUIS.

Explique-moi ce galimathias , Pere barbe-grise.

LE BARON.

L'entrée de Mars dans sa maison , signifie que ce
Château va bien-tôt avoir un Maître , devant qui
les Petits Maîtres disparaîtront.

LE MARQUIS à la Baronne.

Il n'est pas si ignorant que je croyois. L'enten-
dez-vous , ma belle Veuve ? Selon lui , tous les
Astres prédisent que je serai bien-tôt votre Mari , &
que je ferai disparaître tous mes Rivaux.

LA BARONNE.

Les Astres pourroient bien avoir pris le change.
Mais aparemment que vous n'interprétez pas bien
leurs prédictions.

LE MARQUIS.

Je ne les interprète pas bien ? Vous allez voir.
(au Baron.) Dis-moi un peu , vieux Sorcier , ce Mars
si terrible dont tu viens de nous annoncer l'entrée ,
ne ressemble-t'il pas à un jeune Seigneur ... hé ?
là .. que l'on appelle le Marquis du Tour ?

LE BARON.

Il ne lui ressemble pas plus ... que vous me res-
semblez.

LA BARONNE au Marquis.

Je vous le disois bien que vous n'entendiez pas
le langage des Astres.

LE BARON.

Mais en revanche , Venus ressemble tout-à-fait à
Madame.

L A B A R O N N E *au Marquis.*

Vous voyez que les Astrologues ont de la politesse.

L E M A R Q U I S *au Baron.*

Docteur, un petit mot à l'écart. Ces deux Planètes que tu vois ici seront bien-tôt en conjonction. J'ai lu cela dans les Astres, moi qui te parle.

L E B A R O N *à part.*

Maugrébleu de l'impertinent ! il me met en fureur, & peu s'en faut que je n'éclate. (*à la Baronne.*) Madame, j'ai ouï dire qu'on entendoit toutes les nuits un grand bruit dans ce Château.

L A B A R O N N E.

On vous a dit vrai ; & l'on m'a dit aussi que vous vous vantiez de le faire cesser. J'avoue que cela m'a donné un grand empressement de vous voir ; je ne m'en repens point, & sans vouloir vous flatter, je trouve que votre aspect inspire de la vénération pour votre personne, & de la confiance en votre art. Je crois qu'il y a long-tems que vous le pratiquez ; car vous avez l'air d'être bien vieux.

L E B A R O N.

Mon air vous trompe. Quel âge me donneriez-vous bien ?

L E M A R Q U I S.

Parbleu, je te crois au moins le frere cadet de Mathusalem. En conscience, n'es-tu pas né quelques mois avant le déluge ?

L A B A R O N N E.

Monsieur le Marquis fait le plaisant. Mais pour moi, je vous parle sérieusement. Je vous donnerois trois siècles, & je suis persuadée que vous avez des enfans de vos petits enfans, qui ont la barbe aussi longue que la vôtre.

L E B A R O N *riant.*

Ah, ah, ah, ah ! La mine est bien trompeuse, ma belle Dame, & je vous conseille de ne juger jamais par-là. Tel que vous me voyez, je n'ai eu

60 LE TAMBOUR NOCTURNE,
que trente ans le dernier jour d'Avril. Mais l'étude
des sciences occultes a cela de particulier, qu'elle
fait croître la barbe à vûë d'œil.

L A B A R O N N E.

Vous êtes bien heureux, Monsieur le Marquis,
de n'avoir pas donné dans les sciences occultes.

L E B A R O N.

Oh ! je vous promets que l'étude ne lui fera ja-
mais croître la barbe.

L E M A R Q U I S.

Tu crois donc, vieux bouquin, que je ne suis
qu'un ignorant, parce que je n'ai pas le menton aussi
touffu que le tien. Apprends de moi, vieux Nostra-
damus, que la science ne se mesure pas à la barbe.
Tu jugerois mieux de moi, si tu te connoissois en
physionomie. Mais je vois que tu n'y entends rien.

L E B A R O N.

Je vais vous prouver le contraire. (*à la Baronne.*)
Avec votre permission, Madame, que je lui dise
un mot en particulier.

L A B A R O N N E *se tirant à l'écart.*

Oh ! volontiers.

L E M A R Q U I S.

Hé bien ! quel est le grand mystère que tu vas
m'apprendre ?

L E B A R O N.

Le voici, mais jurez-moi que vous ne le révé-
lerez point.

L E M A R Q U I S.

Je t'en donne ma parole d'honneur.

L E B A R O N.

Hé bien donc ! Selon toutes les règles de la phy-
sionomie, vous êtes un fat. Que cela soit secret
entre nous.

L E M A R Q U I S.

Tu me payeras cette impertinence.

LA BARONNE.

Oh ! je vous prie , Marquis , confiez-moi ce qu'il vous a dit à l'oreille.

LE MARQUIS.

Ce n'est qu'un petit compliment qu'il m'a fait sur les traits de mon visage. Il ne me tiéroit pas de vous le répéter.

LA BARONNE *au Baron.*

Pouvez-vous prédire par la physionomie ce qui doit arriver aux personnes que vous voyez ?

LE BARON.

C'est mon fort.

LA BARONNE.

Oh ! si cela est , je vous prie d'examiner celle de Monsieur le Marquis , & de me dire sa destinée.

LE BARON.

Premièrement : je juge par ses traits , & je vois à votre air en même tems , car je vous examine tous deux attentivement , qu'il a grande opinion de lui-même , & que vous en avez une très-médiocre ; qu'il s'aime beaucoup , & que vous ne l'aimez guères.

LE MARQUIS *à la Baronne.*

Vous voyez bien que cet homme-là n'est qu'un ignorant.

LA BARONNE.

Moi ! Je crois qu'il est Sorcier. Pour suivez , Docteur.

LE BARON.

Il sera furieusement traversé dans ses amours ; & cela tout au plutôt.

LE MARQUIS.

Autre impertinence !

LE BARON.

J'ose l'affurer , & de plus , je l'en convaincray , qu'il n'habitera jamais dans la maison de la Baronne de l'Arc.

LE MARQUIS *le prenant par sa barbe.*

Dis-moi un peu , vieux Merlin , ton impudence.

62 LE TAMBOUR NOCTURNE,
n'a-t'elle jamais excité personne à te traîner par la
barbe ?

L A B A R O N N E.

Doucement , Monsieur le Marquis , vous vous fâ-
chez , & devant moi ! Vous voulez m'épouser , &
vous n'avez pas le courage de vous laisser dire vo-
tre bonne aventure ?

L E B A R O N.

Qu'il se fâche , s'il veut , j'ai de quoi lui répon-
dre. Cela ne m'empêchera pas de lui prédire qu'il
mourra dans peu.

L E M A R Q U I S.

Pousse , pousse , mon ami. Tu es en sûreté main-
tenant ; j'ai du respect pour les Dames. Dieu me
damne , ses contes me font rire ; ah , ah , ah.

(Il rit d'un ris forcé.)

L A B A R O N N E.

Il mourra dans peu , dites-vous , & de quel gen-
re de mort ?

L E B A R O N.

Il mourra de peur.

LE MARQUIS *voulant tirer l'épée.*

Moi , faquin , je mourrai de peur ! Un homme tel
que moi mourir de peur ! Il faut que je fasse luire le
soleil au travers du corps de cet Astrologue.

L A B A R O N N E.

Arrêtez. N'avez-vous point de honte de vouloir
tuer un Vieillard défarmé !

L E M A R Q U I S.

Lui , Vieillard ! le faquin dit qu'il n'a que trente
ans. Je veux vous faire voir que je ne suis pas si
peureux qu'il le dit.

L E B A R O N.

Ce n'est pas devant les Dames qu'il faut se piquer
d'être courageux. Nous nous trouverons ailleurs ,
& je te ferai voir que ma main sçait manier autre
chose qu'une baguette.

COMEDIE.

63

LE MARQUIS *éclatant de rire.*

Ah, ah, ah, ah.

LA BARONNE.

Ne vous échauffez pas non plus, Monsieur le Docteur. Vous êtes ici pour faire preuve de votre art, & non de votre valeur. Ou, si vous voulez me convaincre que vous avez du courage, trouvez-vous à neuf heures dans mon antichambre. C'est à cette heure-là que l'Esprit commence son vacarme, & se fait entendre dans tous les coins de ce Château.

LE BARON.

Je ne manquerai pas à l'assignation.

LE MARQUIS.

Nous verrons ; & je t'avertis, que si tu n'exécutes pas ce que tu t'es vanté de pouvoir faire, tu seras berné comme Sancho-Panfa. Je te promets que nous te renverrons au Firmament.

LE BARON.

Je vais préparer mes conjurations. Mais écoutez, Madame, ce que mon art m'autorise à vous dire. Si vous voulez être heureuse, traitez ce petit compagnon avec tout le mépris qu'il mérite.

LE MARQUIS *voulant se jeter sur lui.*

Oh ! je n'y puis plus tenir.

LA BARONNE *poussant le Baron dehors après s'être mise au-devant de lui.*

Retirez-vous.



S C E N E V I I.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Voilà le plus audacieux faquin que j'aye vû de ma vie.

LA BARONNE.

Pour moi, je le trouve réjouissant. Je vous garantis que ce n'est pas un sot.

LE MARQUIS.

Il en a pourtant bien la mine. Mais quelque bonne opinion que vous ayez de lui, vous ne croyez pas qu'il soit Sorcier ?

LA BARONNE.

En vérité, je ne sçais qu'en penser. Quoi qu'il en soit, je suis résolue à me servir de lui. Quand une maladie est desespérée, on met en usage les remèdes même ausquels on n'a point de foi.

S C E N E V I I I.

LA BARONNE, LE MARQUIS,
Mde CATAU.

Mde CATAU.

Madame, le café est prêt. Voulez-vous le prendre ici, ou dans le grand salon ?

LA BARONNE.

Oh ! dans le grand salon, avec la compagnie. (au Marquis.) Venez en prendre avec moi, cela dissipera votre mauvaise humeur. Ensuite nous ferons un quadrille jusqu'à l'heure de la promenade.

S C E N E I X.Mde C A T A U *seule.*

IL faut que je donne mes dernières instructions à l'Esprit, afin que son apparition produise ce soit l'effet qu'il desire, & que je puisse toucher mes mille écus. Si je les embourse une bonne fois, ce sera un surcroît de charmes que j'acquerrai; je ferai briller ma somme aux yeux de notre Intendant; Dieu sçait comme il prendra feu; & je serai bien-tôt Madame Pincé. Madame Pincé! Le joli nom! Je meurs d'impatience de le porter.

S C E N E X.

Mr P I N C E', Mde C A T A U.

Mr P I N C E'.

Peut-être que je me présente mal à-propos, Madame Catau.

Mde C A T A U.

Ah! Monsieur Pincé, vos visites sont toujours de saison.

Mr P I N C E'.

Tout le monde prend du café dans le grand salon. Il faut bien que nous prenions quelque chose aussi, vous & moi. J'apporte deux biscuits, & une petite bouteille de vin de Saint-Laurent, qui, je crois, sera délicieuse.

Mde C A T A U.

Quelle politesse! Asseyez-vous, je vous prie. Je vais chercher deux de mes petits verres à Ratafia. (*Elle apporte deux grands verres.*) Allons, à la

66 LE TAMBOUR NOCTURNE,
santé de Madame : je vous la porte...

Mr P I N C E'.

Je vous fais raison... & en réitérant, à **votre**
santé, Madame Catau.

Mde C A T A U.

A la vôtre, Monsieur Pincé. Voilà une liqueur
excellente. Je vous prie de m'en acheter une **petite**
provision, & de la faire passer sur l'article du café.

Mr P I N C E'.

Je vous le promets.

Mde C A T A U.

Je ne voudrois pas que mon nom parût sur **vos**
Mémoires.

Mr P I N C E'.

Il n'y paroît pas souvent, quoiqu'il soit écrit dans
le Registre de mon cœur : ah, ah, ah, ah. (*Il rit.*)

Mde C A T A U *riant au f.*

Ah, ah, ah, ah. Vos plaisanteries ont je ne sçais
quoi de si doux, de si gracieux !

Mr P I N C E'.

A propos de Registre, je viens de parcourir tous
les miens, & je trouve que vous me devez quelque
chose.

Mde C A T A U *d'un air sérieux.*

Moi ? Et qu'est-ce que je vous dois ?

Mr P I N C E'.

Vous me devez votre cœur, en échange du mien
que je vous ai donné. Hé, hé, hé, hé. C'est une
ancienne dette. Quand voulez vous l'acquitter ?

Mde C A T A U.

En vérité, vous êtes le plus galant créancier que
je connoisse.

Mr P I N C E'.

Trêve de compliments. Je ne me paye point de pa-
roles, Madame Catau. Il faut me payer en espèces.

Mde C A T A U *faisant des minauderies.*

Eh donc, Monsieur Pincé. Vous me faites rougir.

A vos inclinations. (*Elle boit.*)

Mr P I N C E'.

De tout mon cœur. C'est à votre santé, Madame Catau. Combien y a t'il, Madame Catau, que mon cœur a échoué contre l'écueil de vos graces ? Attendez . . . Je pense que ce fut le sixième Janvier mil sept cent vingt. Il y a seize ans que nous nous connoissons. Par conséquent, il y a seize ans que je vous aime.

Mde C A T A U.

Dites plutôt, Monsieur Pincé, qu'il y a seize ans que vous vous moquez de moi. Vous êtes si cauteux, si rusés, vous autres hommes; vous aimez à vous divertir de la simplicité de notre sexe, & à flâter de pauvres innocentes qui ont la foiblesse de vous croire.

Mr P I N C E'.

Je veux vous montrer une petite bagatelle, dont j'aurois grande envie de vous faire present, si vous la jugiez digne d'être acceptée.

Mde C A T A U.

Oui, Monsieur Pincé est la politesse même.

Mr P I N C E'.

C'est une bagatelle, vous dis-je, qui ne mérite pas de vous être présentée, mais . . .

Mde C A T A U.

Oh, je vous prie, ne me tenez pas plus longtemps en suspens.

Mr P I N C E'.

C'est un petit dé d'argent.

Mde C A T A U.

Je l'ai toujours bien dit, qu'il n'y avoit point d'Amant plus généreux ni plus magnifique que vous. Donnez.

Mr P I N C E'.

Avec votre permission, que je le mette moi-même à votre doigt.

58 LE TAMBOUR NOCTURNE,

Mde C A T A U.

C'est-là le comble de la politesse.

Mr P I N C E'.

Ah ! le joli petit mignon de doigt ! Il faut que **je** prenne la liberté de le baiser.

Mde C A T A U *feignant de résister.*

Fi donc , fi donc , arrêtez-vous , Monsieur Pincé. Vous me jetez dans un desordre , dans une confusion . . .

Mr P I N C E'.

Ce doigt-là n'est pas le doigt de la paresse. **II** porte les glorieuses blessures de l'aiguille.

Mde C A T A U.

Ah ! ne ferrez pas si fort. Je vous prie , rendez-moi mon doigt.

Mr P I N C E'.

Ce doigt du milieu , Madame Catau , a un joli voisin. Je crois qu'une bague nuptiale lui siérait bien.

Mde C A T A U.

Que vous êtes badin ! Je crois , comme vous , que la bague dont vous parlez ne le défigurerait point ; (*en soupirant.*) mais où la trouver ?

Mr P I N C E'.

Puisqu'il faut parler catégoriquement , Madame Catau , le dé que je vous donne , n'est que le précurseur de la bague nuptiale que je vous destine. Je m'imagine que le dé & la bague figureront ensemble à merveille. Ils formeront un double emblème. Le dé vous fera souvenir qu'il faut que vous soyez une bonne ménagère , & la bague , qu'il faut que vous soyez une bonne Femme.

Mde C A T A U.

Oui , oui ; riez , mocquez vous de moi.

Mr P I N C E'.

Sur ma foi , je vous parle sérieusement.

Mde C A T A U.

Sérieusement ! Et je croyais que vous m'aviez oubliée.

COMÉDIE.

69

Mr P I N C E'.

Moi? J'oublierois plutôt la table de multiplication.

Mde C A T A U.

Je puis me vanter que j'ai toujours pris votre parti devant Madame.

Mr P I N C E'.

Je le sçais, & cela est écrit aussi dans mes Registres.

Mde C A T A U *d'un air ingénu & embarrassé.*

Car j'ai toujours considéré vos intérêts... comme les miens propres.

Mr P I N C E'.

Il n'y a que vos rigueurs qui puissent empêcher... qu'ils ne deviennent communs.

Mde. C A T A U *à part.*

Cela est fort. Battons le fer pendant qu'il est chaud. (*Haut.*) En vérité, Monsieur Pincé, il n'y a pas moyen de vous être cruelle. Vous avez un stile persuasif, des manieres insinuanes, un ton enchanteur... Pour moi, je n'ai pas la force d'y tenir.

Mr P I N C E' *se levant avec transport.*

Comment dites-vous cela? Répétez, je vous en conjure.

Mde C A T A U.

Je vois bien que j'en ai trop dit: mais je ne m'en repens pas, puisque je vous aime.

Mr P I N C E'.

Ah! je suis enchanté!

Mde C A T A U.

Non, je ne puis plus vous cacher la passion que j'ai pour vous.

Mr P I N C E'.

Je suis ravi, transporté, extasié! Vous êtes la somme totale de mon bonheur. J'en perdrai l'esprit. Le respect ne peut plus me retenir. Il faut... que je boive rasade à votre santé. Mais que votre Maîtresse se dépêche donc de prendre un Mari; sans quoi nous lui donnerons un petit Intendant, avant

70 LE TAMBOUR NOCTURNE ,
qu'elle se soit fait un héritier. Dites moi , mon bel
Ange , n'est-elle pas résolue d'épouser le Marquis ?

Mde. C A T A U.

Elle , l'épouser , mon cœur ? Dieu nous en garde.
Non , non , j'ai un meilleur parti pour elle.

Mr P I N C E'.

Mais , ma Princesse , est ce que ce Tambour qui
nous effraye toutes les nuits , ne lui fait pas perdre
le dessein de se remarier ?

Mde C A T A U.

Chut , si nous savons bien tirer profit de ce Tam-
bour , il nous vaudra mille écus , tout au moins.

Mr P I N C E'.

Et comment cela , mon cher cœur ?

Mde C A T A U.

Puisque nous sommes presentement Mari & Fem-
me . . . je veux dire comme Mari & Femme , mon
devoir m'oblige à ne vous rien cacher.

Mr P I N C E'.

Vous avez raison , m'amour. Vous & moi nous
ne faisons plus qu'un. Ainsi , biens , personnes , se-
crets , tout doit être commun entre nous.

Mde C A T A U.

Je vais vous révéler le mystère. Mais j'entens du
bruit. Quelqu'un peut nous écouter ici. Venez
avec moi sous le berceau , & je satisferai votre
curiosité.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

*Le Théâtre représente l'Antichambre de la
Baronne.*

SCÈNE PREMIÈRE.

MR PINCE , LA RAMÉE.

Mr PINCE'.

O H ça , la Ramée , j'ai des ordres à te donner ,
mon enfant ; c'est pourquoi je te recommande
d'être attentif.

LA RAMÉE' E. *à part.*

Attentif ! Qu'entend-il par-là ? (*A-Monsieur Pincé.*)
Oh , je vous répons que je le ferai. (*A part.*) Je
crois qu'il veut dire qu'il ne faut pas que je boive
ce soir.

Mr PINCE'.

Tu sçais que je t'ai toujours exhorté à mettre de
l'ordre , de l'arrangement dans ce qui te concerne.
Je voudrois que tes couteaux , tes fourchettes , tes
cuillères , ton linge , ta vaisselle , tes verres , fussent
rangez bien méthodiquement.

LA RAMÉE' E *à part.*

Mes verres rangez méthodiquement ! (*Haut.*) Ah !
Monsieur Pincé , vous parlez d'une manière-là . . .
si extravagante si agréable , si je ne sçais com-
ment , que cela donne envie de recevoir vos ordres.

Mr P I N C E'.

L'ordre & l'arrangement rendent toutes choses faciles. Par leur moyen , il n'y a dans une maison ni confusion ni perplexité.

L A R A M E' E *à part.*

Perplexité ! Comme il parle ! Je l'écouterois tout un jour.

Mr P I N C E'.

Que cela te soit dit pour une bonne fois. Maintenant il s'agit de sçavoir si ton linge de table , ton buffet , enfin toutes les choses qui sont confiées à ton administration , sont assez proprement & méthodiquement préparées , pour donner ce soir un festin ?

L A R A M E' E.

Tout cela sera prêt dans un quart d'heure , si vous me l'ordonnez. Mais dites moi , s'il vous plaît , est-ce pour le Devin qu'on va préparer le festin dont vous me parlez ?

Mr P I N C E'.

C'est pour le Devin , & ce n'est pas pour le Devin.

L A R A M E' E.

Ecoutez , Monsieur Pincé , si c'est pour le Devin ; j'ai un bon avis à vous donner. Comme il est Sorcier , les Diables le régaleront souvent au Sabat. Son palais est accoutumé à leurs ragoûts. Nous aurons de la peine à les imiter ; pour moi , je crois que le meilleur moyen d'y réussir , c'est de mettre un peu de souffre dans les sauces qu'on fera pour lui.

Mr P I N C E'.

Ce Sorcier , mon enfant , est une créature compliquée , un animal amphibie , une personne de deux espèces ; mais il boit & mange comme un autre homme.

L A R A M E' E.

Selon ce que vous dites , il devrait boire & manger comme deux.

Mr

Mr P I N C E'.

Ta réflexion n'est pas inepte.

L A R A M E' E *à part.*

Inepte ! Je crois qu'il parle Latin.

Mr P I N C E'.

Car l'homme dont il s'agit, est un homme double.

(Il rit.) Hé, hé, hé, hé.

L A R A M E' E.

Un homme double ! N'est ce point ce qu'on appelle un hermaphrodite ?

Mr P I N C E'.

Il est marié, & il n'est pas marié ; il a une longue barbe, & il n'a point de barbe ; il est vieux, & il est jeune.

L A R A M E' E.

Mordié, que cela est beau ! Un homme vieux & jeune ! Comment accommodez-vous cela, Monsieur Pincé ?

Mr P I N C E'.

N'as tu jamais oui dire que le serpent rajeunit en dépouillant sa vieille peau ?

L A R A M E' E.

Oui, j'ai entendu dire cela.

Mr P I N C E'.

Eh bien, il en sera de même de l'homme dont nous parlons.

L A R A M E' E.

Je le croirois bien ; ce n'est pas merveille qu'un Sorcier ressemble à un serpent.

Mr P I N C E'.

Tiens, mon pauvre la Ramée, quand il aura quitté sa houppe de Devin, il paraîtra aussi beau & aussi magnifique qu'aucun jeune Seigneur que tu ayes vû.

L A R A M E' E.

Et soupera-t-il avec sa houppe ?

Mr P I N C E'.

C'est ce que le tems nous apprendra.

L A R A M E' E.

Ma foi , je n'ai pas la tête assez bonne pour y fourrer tant de belles choses. Il y a un quart-d'heure que vous me parlez , le diable m'emporte si j'ai compris un mot à tout ce que vous m'avez dit.

Mr P I N C E'.

Ce n'est pas mon intention non plus que tu le comprennes. Mais revenons à notre affaire. Mets le couvert dans le grand Sallon. Que tes bouteilles, tes caraffes & tes verres , soient bien lavés & en bel ordre. Dis au Cuissinier & à la Cuissinière , de préparer un grand & magnifique souper ; & prends soin que tous les gens de livrée mettent leurs habits neufs.

L A R A M E' E.

Ah ! présentement j'entends tout ce que vous dites. Mais quand vous parlez sans vous faire entendre , cela est bien plus joli , plus divertissant.

Mr P I N C E'.

Va, va , je t'expliquerai bien-tôt tout ce que je t'ai dit ; & tu le comprendras facilement. Chut, chut , écoute. Ne manque pas d'avertir Susanne de mettre deux oreillers sur le chevet du lit de Madame.

L A R A M E' E.

Deux oreillers ! Est-ce qu'elle est devenue double aussi ?

Mr P I N C E'.

Fais ce que je te dis. Mais j'entends la voix de Madame Catau. Je crois qu'elle gronde la Cuissinière.

L A R A M E' E.

Je m'en vais donc , car j'aurois bien-tôt mon tour. Oh , pour celle-là , elle parle bon François ; on ne perd pas un mot de tout ce qu'elle dit.

S C E N E I I.

Mr P I N C E' *seul.*

DE la manière dont tout se dispose, je crois que nous ferons délivrer ce soir de l'Esprit. Ah ! Madame Catau, Madame Catau, vous êtes bien aimable, mais vous êtes bien friponne ! Quand je fais réflexion à votre caractère, je trouve vingt raisons pour vous ôter mon cœur, & je n'en trouve que deux pour vous le laisser. La première raison qui m'engage à vous l'ôter, c'est que Mais la voici. L'aimable friponne ! Quand je la vois, les deux raisons qui m'invitent à lui laisser mon cœur, étouffent les vingt raisons qui me pressent de le retirer. Dieu veuille que je ne sois pas assez fou pour lui tenir les promesses que je lui ai faites, afin de la faire donner dans le panneau que je lui tendois.

S C E N E I I I.

Mde C A T A U , Mr P I N C E'.

E Mde C A T A U *entre en rêvant.*
 H ! c'est vous, Monsieur Pincé ?

Mr P I N C E'.

C'est moi même. Quelle raison vous conduit ici, ma gentille toutterelle ?

Mde C A T A U.

J'y viens pour avoir un mot de conversation avec mon Esprit. Il est derrière ce lambris. Auriez-vous jamais soupçonné qu'il y eût ici une ouverture ?

Mr P I N C E'.

Non, ma foi. Elle est si artistement pratiquée ;

qu'il est impossible de l'apercevoir. Mais je ne comprends pas comment votre Esprit peut se tenir entre le mur & le lambris.

Mde C A T A U.

Ce n'est pas-là non plus qu'il se tient. Il est dans un petit Cabinet pratiqué dans l'épaisseur du mur, & qui a deux ouvertures imperceptibles, l'une dans un souterrain qui va gagner la cave, & l'autre dans cette Antichambre au travers de la boiserie. Tout cela s'ouvre & se ferme dans un clin d'œil, par le moyen d'un ressort qui n'est connu que de moi & de l'Esprit. C'est une invention merveilleuse.

Mr P I N C E'.

Mais écoutez donc, ma poule, n'allez pas lui dire au moins, que vous m'avez fait confidence du mystère.

Mde C A T A U.

Et si donc! Me croyez vous assez sotte pour publier ce qui se passe entre vous & moi?

Mr P I N C E'.

Mais votre Esprit n'entend-il point ce que nous disons?

Mde C A T A U.

Il n'entend point ce qui se dit ici, à moins que l'on ne crie bien fort, & même en ce cas là, il ne peut attraper que quelques paroles de tems en tems, J'en ai fait moi-même l'expérience.

Mr P I N C E'.

J'ai quelques ordres à donner. Il faut que je vous quitte. Adieu, mon Etoile polaire.

Mde C A T A U.

Adieu, ma boussole.

Mr P I N C E'.

Adieu, ma Venus.

Mde C A T A U.

Adieu, mon Adonis. Oh je le tiens, & quand j'aurai les mille écus....

S C E N E I V.

LEANDRE , Mde CATAU.

(On entend fraper trois coups sur le Tambour.)

Mde CATAU.

AH, ah ! le Tambour a frappé trois fois. C'est le signal dont Léandre est convenu avec moi , quand il auroit envie de me parler.

(Le Tambour bat encore trois coups.)

Je vous entends , je vous entends. Sortez Mr le Renard , sortez de votre taniere , & laissez-y votre Tambour.

(La porte secrette s'ouvre , & Léandre paroît.)

LEANDRE.

Eh bien , ma chere Catau , quelles nouvelles y a-t-il dans le monde ?

Mde CATAU.

Je vous avertis que si vous ne prenez garde à vous , vous serez conjuré & chassé ce soir.

LEANDRE.

Je me doutois bien qu'on avoit formé cette entreprise , car je me suis tenu tout le jour aux écoutes , & j'ai entendu certains mots qui m'ont fait soupçonner , que quelque Charlatan se faisoit fort de me bannir du Château.

Mde CATAU.

Vraiment , il y a ici un Devin , qui se pique même d'être Sorcier , & qui promet à Madame de la délivrer de vous. Il prépare des conjurations terribles.

LEANDRE.

Laisse-moi faire ; je te réponds que je le conjurerai lui même , & qu'il sera bien hardi si je ne le fais pas mourir de peur. Ce n'est pas lui qui m'inquiète ,

78 **LE TAMBOUR NOCTURNE.**

c'est le Marquis. Dans le cas où je me trouve , ce petit fat , qui est toujours auprès de ta Maîtresse , est plus à craindre pour moi que vingt Sorciers.

Mde C A T A U.

A vous dire le vrai , il pousse vigoureusement sa pointe. Ses impertinences ont fait plus de progrès en deux jours , que votre modestie & votre discrétion n'en ont fait en deux mois.

L E A N D R E.

Aussi suis-je bien résolu de changer mon attaque , si une fois tu peux me procurer une autre entrevûe.

Mde C A T A U.

Vous avez raison. Trêve de profondes révérences , & de complimens respectueux. Tout cela n'est propre qu'à faire l'amour au travers d'une grille.

L E A N D R E.

Il faut que je t'embrasse , ma chere enfant , pour te remercier du bon avis.

Mde C A T A U.

Ah ! voilà qui va bien. Je commence à avoir meilleure opinion de vous. Que ne vous émancipez-vous comme cela avec Madame ?

L E A N D R E.

J'ai toujours cru , mon enfant , que ta Maîtresse vouloit qu'on fût respectueux.

Mde C A T A U.

Au fond , cela est vrai. Mais croyez-moi , Monsieur , il n'y a pas , après tout , tant de différence que vous croyez , entre une Femme & une Femme. Vous voyez que le Marquis avance ses affaires , & que son effronterie fait tout son mérite.

L E A N D R E.

Il a trop de présomption & d'amour-propre pour être capable d'aimer , & j'avoue qu'un homme aussi amoureux que moi , fait l'amour bien sottement. C'est pourquoi je veux réformer ma méthode.

Mde CATAU.

Vous ferez bien, ou vous échouerez auprès de toutes les Veuves du monde. Mais, là, supposons un moment que je sois Madame, & voyons comment vous êtes résolu de vous y prendre pour faire plus de progrès sur son cœur.

LEANDRE.

Je crains que nous n'ayons pas le tems de jouer cette Comédie.

Mde CATAU.

Elle sera bien-tôt finie, si vous jouez bien votre rôle.

LEANDRE *d'un air de Petit-Maitre.*

Essayons donc. Ah ! ma chère Madame Cat... la Baronne, veux-je dire, que je suis charmé de vous voir !

Mde CATAU.

Ce début n'est point mal. Mais vous ne m'avez point baisé la main.

LEANDRE *lui baise la main.*

Ah ! je te demande pardon.

Mde CATAU.

Cela fait merveille. Encore, encore.

LEANDRE *lui baisant la main de tems en tems.*

M'avez-vous condamné, mon adorable, à languir toujours inutilement pour vos charmes ? Ne mettez-vous aucune fin à mes souffrances ? Je suis enchanté de votre mérite ; j'idolâtre vos perfections. Je brûle, je languis, je me meurs, je suis mort !

Mde CATAU.

Cela tire un peu sur le fade. Pour faire passer ce discours, joignez-y quelque petites gesticulations. Démenez-vous un peu.

LEANDRE *l'embrassant.*

Ma Princesse, ma Reine, mon incomparable... Est-ce comme cela ?

LE TAMBOUR NOCTURNE,
Mde C A T A U.

Oui , voilà le vrai jargon. Je vous jure qu'un peu de fatuité auprès des Femmes , relève bien le mérite d'un honnête homme. Continuez.

L E A N D R E *vivement.*

Dans quels transports , dans quelle extase me jettent vos beautés ! Où suis-je ? Je me perds dans l'admiration. Ma raison me dit que vous êtes la plus parfaite créature du monde , & quand elle m'en a convaincu , je sens qu'elle s'égare , qu'elle s'évanouit , & qu'elle m'abandonne à l'excès de ma passion.

Mde C A T A U.

Admirablement bien ! Cela frise le galimathias : mais c'est le langage de l'amour , & les Femmes l'entendent parfaitement.

L E A N D R E *d'un ton langoureux & un peu déclamé.*

Quand me ferez - vous goûter les fruits d'un amour mutuel ? Quand serai-je avec vous couché sur un verd gazon , le long d'un clair ruisseau , dont l'agréable murmure se mêlant aux chants des doux Rossignols

Mde C A T A U *l'interrompant.*

Ah ! ne nous voilà pas mal avec vos Rossignols. Ce n'est pas de l'impertinence poétique qu'il faut en amour , c'est de l'impertinence de Petit-Maitre. Tenez , voilà comme le Marquis s'y prend , & cela vaut bien mieux . . . Oh çà , ma chère Veuve , quand viendrons-nous à la conclusion ? Je me meurs , je vous en avertis , & je ne crois pas que vous receviez mes visites pour m'assassiner. Parbleu , le sérieux vous défigure bien ! Allons donc , vous faites la Provinciale. Oh , quand vous serez ma Femme , je vous donnerai le bon air ! A propos de cela , quand nous marierons-nous ? Vous rougissez ! Bon , cela veut dire que ce sera bien-tôt , & je prends toujours un baiser d'avance Voyez quelle différence il y a de ce stile-là au vôtre. Cependant voilà le fin

C O M E D I E.

81

de la galanterie. Voilà ce qui fait les hommes à
bonnes fortunes.

L E A N D R E.

Oh , s'il ne tient qu'à cela , je le deviendrai , &
je vais attendre avec impatience le moment de met-
tre tes leçons en usage.

Mde C A T A U.

Ce sera bien tôt , si vous sçavez profiter de l'occa-
sion. Ma Maîtresse doit se rendre ici dans un moment
avec le Marquis ; & le Sorcier y viendra à neuf heu-
res pour vous conjurer.

L E A N D R E.

Je les régalerai l'un & l'autre , d'un plat de mon
métier.

Mde C A T A U.

Préparez-vous. Un bon averti en vaut deux. Pro-
fitez bien de mes avis , & faites-moi gagner mille écus.

L E A N D R E.

C'est comme si tu les avois.

Mde C A T A U.

Rentrez dans votre gîte. Je vais disposer tout
pour vous seconder.

(*Léandre rentre , & Madame Catau sort.*)

S C E N E V.

Mr P I N C E *seul.*

IL n'y a plus personne. Je venois pour sçavoir
ce qui s'est passé entre Madame Catau & son in-
vincible Associé ; mais ils se sont éclipsés.



S C E N E V I.

LE MARQUIS, Mr PINCE.

LE MARQUIS *d'un air important & de Maître.***E**H, bon homme Pincé !Mr PINCE *à part.*Bon homme Pincé ! Je ne croyois pas que nous
fussions si familiers ensemble. Je ne suis pas accoutu-
mé à être traité de la sorte, pas même par Madame.

LE MARQUIS.

Mon ami, il faut que tu me fasses un plaisir.

Mr PINCE *d'un air refrogné.*

Quel est-il ?

LE MARQUIS.

Va me chercher le Papier Terrier de cette Baron-
nie, afin que j'en examine un peu les revenus.Mr PINCE *d'un air fort étonné.*

Le Papier Terrier ?

LE MARQUIS *le contrefaisant.*

Oui, le Papier Terrier. Ne m'entends-tu pas ?

Mr PINCE.

Est-ce que vous avez dessein d'acquérir la Baron-
nie de l'Arc ?

LE MARQUIS.

Tu l'as deviné, vieux fou.

Mr PINCE.

C'est une Baronnie très-considérable.

LE MARQUIS.

Aussi la mets-je à fort haut prix, puisque je vais
donner ma personne en échange.

Mr PINCE.

Aparemment, Monsieur le Marquis, que votre
personne est tout votre bien. Hen, hen, hen,
hen. (*A. rî.*)

LE MARQUIS à part.

Je crois que ce faquin veut me plaisanter. (*Haut.*)
Ecoute, vieux Pincé, si tu veux que je te conserve
dans ton emploi, aprens d'avance à me respecter.

Mr P I N C E' à part.

Voilà un insolent personnage!

LE MARQUIS.

Tu es riche comme un Juif, & je compte que tu
me prêteras une vingtaine de mille francs, ou je te
ferai rendre gorge.

Mr P I N C E' à part.

Quelle impudence!

LE MARQUIS.

Oui, si tu te comportes bien à mon égard, j'au-
rai de la bonté pour toi, & je te ferai l'hon-
neur de t'emprunter de l'argent.

Mr P I N C E' à part.

Je ne puis m'empêcher de rire, quand je son-
ge à quel point ce jeune fou va se trouver loin
de son compte. Je veux un peu me divertir à ses
dépens. (*Haut.*) De sorte donc, Monsieur le Mar-
quis, que vous me promettez d'avoir bien de la
bonté pour moi.

LE MARQUIS.

Combien me donneras-tu pour être mon Intendant?

Mr P I N C E'.

Eh, mais, si je vous offrois deux-mille écus?...

LE MARQUIS.

Eh donc, ce n'est pas assez.

Mr P I N C E'.

C'est pourtant plus que je ne vous donnerai. Hé,
hé, hé, hé. Je m'en vais vous en dire deux raisons.

LE MARQUIS.

Qui sont-elles?

Mr P I N C E'.

La première, c'est que vous n'êtes point encore
mon Maître, ni le Mari de Madame: La seconde,

84 LE TAMBOUR NOCTURNE ;
c'est que vous ne le ferez jamais. Hé , hé , hé.
Je vous baise les mains. (*Il sort.*)

LE MARQUIS *seul.*

Ce fripon là est aussi insolent que le Devin. Je
veux être un maraut , s'ils ne s'entendent.

S C E N E V I I.

LA BARONNE, LE MARQUIS.

LA BARONNE.

AH ! vous êtes ici , & tout seul ? Vous autres Es-
prits forts vous aimez bien la solitude !

LE MARQUIS.

Je n'étois pas seul. Je viens de parler à votre
Intendant. C'est une figure grotesque ; il a l'air d'un
vieux Cuisinier. Comment pouvez-vous vous accom-
moder de sa conversation ?

LA BARONNE.

Je ne l'ai point pour sa conversation , mais pour
prendre soin de mes affaires. Au reste , il a plus
d'esprit que vous ne pensez , je vous en avertis.

LE MARQUIS.

Tout ce qu'il vous plaira ; mais sa personne a
l'honneur de me déplaire ; il faudra lui donner son
congé. Cet homme là vous pille.

LA BARONNE.

Vous lui faites tort. Il a toujours eu la réputa-
tion d'un honnête homme.

LE MARQUIS.

Vous croyez cela , parce qu'il est dévot !

LA BARONNE.

Auriez-vous meilleure opinion d'un impie ?

LE MARQUIS.

Vous êtes bien aimable , mais vous êtes bien
simple. Il faut donc être dévot pour vous plaire ?

L A B A R O N N E.

Vous faites l'esprit-fort, mais prenez garde à vous, & songez que le Devin vous a prédit que vous ne vivriez pas long tems.

L E M A R Q U I S *riant.*

Ah, ah, ah, ah.

L A B A R O N N E.

En vérité, voilà une réponse bien spirituelle !

L E M A R Q U I S *lui baisant la main.*

En vérité, vous êtes trop charmante.

L A B A R O N N E *à part.*

Je meurs de peur que ce petit fat ne m'aime tout de bon.

L E M A R Q U I S.

Changeons de conversation, & venons à l'essentiel. Dites-moi un peu, ma chère Veuve, votre Terre est elle bien boisée ?

L A B A R O N N E *à part.*

Quelle impertinente question !

L E M A R Q U I S.

A propos, je viens de voir ici une prodigieuse quantité de vaisselle d'argent.

L A B A R O N N E.

Vous avez le coup d'œil admirable !

L E M A R Q U I S.

Rien ne m'échape. Entr'autres j'ai remarqué une Cuvette dont on feroit un beau carosse.

L A B A R O N N E.

Mais cela est fort bien pensé.

L E M A R Q U I S.

Sçavez-vous en quoi je changerai les six grandes foudroyes qui sont sur votre buffet ? En un bel atelage de six chevaux.

L A B A R O N N E.

Les jolies métamorphoses que vous feriez dans ma maison ! (*A part.*) Il faut que je me divertisse un peu de son impertinence.

LE TAMBOUR NOCTURNE ,
LE MARQUIS.

Que voulez-vous faire aussi de vos trois services de vermeil doré ? Cela n'est plus à la mode. Nous mangerons dans des assiettes de la Chine , mon enfant , dans des assiettes de la Chine.

LA BARONNE.

Je vous trouve des dispositions merveilleuses pour le ménage ; en peu de tems vous avez fait l'inventaire de tous mes meubles.

LE MARQUIS.

Votre Sommelier m'a montré une large écuelle d'or avec son couvercle ; c'est une magnifique pièce !

LA BARONNE.

N'est-il pas vrai ?

LE MARQUIS.

Affurément. Pour vous prouver à quel point je vous aime . . .

LA BARONNE.

Eh bien ?

LE MARQUIS.

Je la vendrai ; & de l'argent qui en proviendra ; j'achèterai une boucle de diamans , dont je vous ferai présent.

LA BARONNE.

Mais , mais , en vérité , cela est trop généreux ; j'ai pourtant une petite prière à vous faire.

LE MARQUIS.

Ah , volontiers.

LA BARONNE.

C'est de ne point disposer de mes effets , avant que d'être en possession de ma personne.

LE MARQUIS.

Eh , mon Dieu ! cela ne peut pas me manquer.

LA BARONNE.

Je vois que vous avez pris grande affection pour mes meubles.

LE MARQUIS.

C'est que j'aime tout ce qui vous appartient.

LA BARONNE.

Je le crois, sans que vous en juriez.

LE MARQUIS.

Comment donc, vous devenez sérieuse ! C'est le moyen de devenir ennuyeuse, prenez-y garde. Je vous l'ai déjà dit, le sérieux dérange tous vos traits.

LA BARONNE.

Croyez moi, Marquis, quand on parle de mariage, c'est un sujet bien sérieux.

LE MARQUIS.

C'est pourquoi nous devons le brusquer.

LA BARONNE.

Le brusquer ! Il n'y a que dix-huit mois que je suis Veuve.

LE MARQUIS.

N'est ce pas assez ? Permettez moi, ma chère, de vous faire une question. Le Baron de l'Arc n'est-il pas aussi-bien mort à présent, que s'il y avoit dix ans qu'il eût été tué ?

LA BARONNE *à part.*

Ah, cruel souvenir ! (*Haut.*) J'avoue ce que vous dites ; mais la bienséance ?

LE MARQUIS.

Croyez-vous que dans dix ans vous serez plus réellement Veuve que vous ne l'êtes aujourd'hui ?

LA BARONNE.

Non. Mais si je me remariois à présent, le monde diroit que je n'aimois point mon premier Mari.

LE MARQUIS.

Mais il conviendrait que vous êtes folle de votre second. Il avoueroit même que vous n'auriez pas tort.

LA BARONNE.

Nous pensons bien différemment. Car je suis per-

38 **LE TAMBOUR NOCTURNE,**
suadée que si je vous épousois , le monde auroit très-mauvaise opinion de moi.

LE MARQUIS.

Oui , le monde de campagne ; mais non pas le beau monde. Eh morbleu , il y a telles Veuves à Paris & à la Cour, dont on connoît les seconds Maris avant que leurs premiers soient défunts. Ah , ah , ah.
(*Rit.*)

LA BARONNE.

Vous faites bien de rire , car vous croyez avoir dit une belle chose. De bonne foi , Marquis , pensez-vous que ce discours soit d'un homme d'esprit , ou d'un mauvais plaisant ?

LE MARQUIS.

Quelle naïveté ! Et quelle différence trouvez-vous entre un mauvais plaisant & un homme d'esprit ? Voyons.

LA BARONNE.

Celle qu'il y auroit entre vous , & le seul homme que j'aye aimé de ma vie , s'il vivoit encore. Certainement il avoit de l'esprit. Comme vous , il avoit vécu dans le grand monde ; mais il étoit trop honnête homme pour plaisanter aux dépens des Femmes , sur tout en leur présence.

LE MARQUIS.

Je crois que vous avez des vapeurs. N'entendez-vous point déjà le Tambour ? Ah , ah , ah.

LA BARONNE.

Si vous vous étiez trouvé ici hier au soir à l'heure qu'il est, vous n'auriez pas été si plaisant que vous l'êtes.

LE MARQUIS.

A l'heure qu'il est , dites-vous ? Voici donc le tems où il fait son vacarme ? Tant mieux ; alléons-nous ici pour avoir le plaisir de l'entendre.

LA BARONNE.

Volontiers , pourvu que vous me promettiez d'être sérieux , & de ne rien dire qui puisse offenser l'Esprit.

COMEDIE.

89

LE MARQUIS *ironiquement.*

Moi l'offenser ! Ah , j'ai trop de respect pour Messieurs les Esprits. Attendez. Il me semble que j'entens le vôtre.

LA BARONNE.

Mon Dieu , ne faites point le brave d'avance. Il en sera tems quand le Tambour battra. Gardez le silence , & encore une fois , soyez sérieux.

LE MARQUIS *riant à gorge déployée.*

Sérieux ! ah , ah , ah , ah.

LA BARONNE *à part.*

Je ne puis plus tenir aux impertinences de cet homme-là. Il est tems que je le chasse de chez moi.

LE MARQUIS.

J'ai cru que les preuves que je vous ai alléguées pendant que nous prenions notre café , vous avoient absolument desabusée des Esprits. Mais je vois bien qu'il faut que je vous dise encore , que c'est une absurdité , une ignorance stupide, que de croire qu'ils reviennent : je vous le garantis sur mon honneur. Pour moi , grâces à mes réflexions & à mes lumières , je me suis mis au-dessus de toutes les fadaïses qu'on publie sur cela.

LA BARONNE.

Pour moi , il faut enfin que je vous déclare , que votre présomption est insupportable.

LE MARQUIS *fort haut.*

Vapeurs , vapeurs. Mais je m'ennuye. Hola , Monsieur l'Esprit , dépêchez-vous donc de nous régaler. (*Le Tambour bat de loin.*) Ah , ah ! qu'est-ce que ce bruit-là ? (*Le Tambour bat plus fort.*) Ma foi , ceci devient sérieux en effet.

(*Le Tambour redouble son bruit.*)

LA BARONNE.

Ciel ! Il n'a jamais fait tant de bruit.

LE MARQUIS *d'un air entrecoupé.*

Il faut avouer que ce bruit a quelque chose d'horrible. (*À part.*) Je ne sçais plus qu'en penser.

LE TAMBOUR NOCTURNE,
LA BARONNE.

Vous vous levez ! Où allez-vous ? ne me laissez pas.

LE MARQUIS.

Je n'ai garde. Il faut voir la fin de tout ceci. :

(*Le Tambour bat encore plus fort.*)

LA BARONNE.

Il approche de plus en plus. L'Esprit s'est fâché de vos discours.

LE MARQUIS.

Il a tort. Je parlois contre ma pensée. Ces Esprits sont bien formalistes.

(*Le Tambour bat furieusement.*)

LA BARONNE.

Ah , bon Dieu ! il approche encore. On croiroit qu'il va passer au travers du mur.

LE MARQUIS à part.

De quoi diable me suis-je avisé , de plaisanter sur son sujet !

S C E N E V I I I.

LA BARONNE, LE MARQUIS
LEANDRE *sortant du mur.*

C LA BARONNE.
iel ! Que vois je ?

LE MARQUIS.

Je frémis.

LA BARONNE.

C'est lui-même ; c'est le Baron. C'est mon Mari.

(*Elle s'évanouit.*)

LE MARQUIS.

Je voudrais être hors d'ici pour mille pistoles.

(*Leandre s'avance vers lui en battant le Tambour.*)

Je vous demande pardon. Je ne médierai jamais des

Esprits. Ah , c'est le pauvre défunt Baron ! Au nom de notre ancienne connoissance , ne prenez pas sérieusement ce que j'ai dit. Ayez pitié de ma jeunesse , je suis un étourdi , un faux brave , un fat. (*Leandre lui fait signe de sortir.*) Eh oui , de tout mon cœur , si j'en ai la force.

(*Il marche & il chancelle à chaque coup que Léandre donne sur son Tambour.*)

LEANDRE.

Le fat est décampé , sans avoir eu le courage de secourir sa Maîtresse. Je suis bien trompé s'il remet jamais le pied dans ce Château. Je n'ai plus affaire qu'au Devin , & je me flâte qu'il ne sera pas plus difficile de le mettre en fuite ; après quoi je serai le maître du champ de bataille. Mais on vient : il faut que je me retire malgré moi.

SCENE IX.

LA BARONNE évanouie , Mde CATAU ,
plusieurs Domestiques.

Mde CATAU.

O H ! ma pauvre Maîtresse. Ce maudit Tambour l'a fait évanouir. Au secours , au secours ! Attendez que je lui coupe son lacet. Elle respire , emportez la sous le vestibule , l'air la fera bien tôt revenir. (*On emporte la Baronne*) Je joue-là un cruel tour à ma Maîtresse ; mais c'est pour son bien , & je l'ai délivrée de l'impertinent qui l'obsédoit. Dieu veuille que nous ayons le même succès avec le Devin. J'aurai mille écus , j'épouserai l'Intendant , & je serai Madame à mon tour.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

Le Théâtre représente encore l'Antichambre de la Baronne.

Plusieurs Domestiques en habits de livrée entrent deux à deux. Ensuite marche le Sommelier, portant deux grands flambeaux d'argent. Il est suivi de Me Nicolas, qui porte une table, & de Me Pierre, qui porte un large fauteuil. Le Baron entre le dernier en habit de Devin : il fait signe aux Laquais de se retirer, & ils sortent.

S C E N E P R E M I E R E.

LE BARON, LA RAMÉE,
Me PIERRE, Me NICOLAS.

LA RAMÉE faisant une profonde révérence.

Monseigneur le Sorcier, nous avons ordre de Monsieur l'Intendant, de vous obéir en tout ce que vous nous commanderez, comme si vous étiez notre Maître.

LE BARON *gravement.*

Voilà qui est bien.

Me NICOLAS.

Monseigneur, où votre Sorcellerie veut-elle que je pose la table ?

LE BARON.

Ici, Maître Nicolas.

Me NICOLAS *à part.*

Maître Nicolas ! Il a deviné mon nom.

Me P I E R R E.

Très révérend Seigneur , je vous ai apporté le plus large fauteuil qui soit dans le Château. C'est celui dans lequel notre Baillif préside quand il tient ses Assises.

L E B A R O N.

Place-le de ce côté-ci , vis-à-vis de la table.

L A R A M E' E.

Vous plaît-il , Monsieur le Devin , d'avoir besoin de quelqu'autre chose ?

L E B A R O N *toujours gravement.*

Il me faut du papier , une plume & de l'encre.

L A R A M E' E.

Madame a du papier de deuil , qui me paroît tout propre à faire des conjurations , car il est noir par les bords. Voulez-vous aussi qu'on vous donne une plume de corbeau ?

L E B A R O N.

C'est justement ce qu'il me faut.

L A R A M E' E.

Maître Pierre , allez chercher l'écritoire , le papier & la plume , vous trouverez tout cela dans le grand Cabinet.

Me P I E R R E *au Jardinier.*

Nicolas , viens avec moi , je te prie , j'ai peur : Tu sçais que je t'accompagnai hier au soir au Jardin , quand la Cuisinière te demanda une poignée de persil.

L A R A M E' E *les arrêtant.*

Comment , mes amis ! voulez-vous me laisser ici tout seul avec le Devin.

Me N I C O L A S.

Eh bien , allons tous trois ensemble chercher la plume , l'encre & le papier.



SCENE II.

LE BARON *seul.*

IL n'y a rien , à ce que je vois , qui forme de plus étroites liaisons que la peur. Ces trois idiots sont liguez ensemble contre l'Esprit. D'eu sçait quels effets une pareille union peut produire chez moi. Mais voici la triple Alliance qui revient. Qui auroit jamais cru que ces coquins trouveroient le moyen de se mettre tous trois en besogne pour m'apporter une écritoire & du papier ?

SCENE III.

LE BARON , LA RAME'E ,
Me PIERRE , Me NICOLAS.

(*Maître Nicolas entre gravement , portant une feuille de papier , le Cocher de même , en portant une écritoire , & le Sommelier , une plume.*)

Me NICOLAS.

Monsieur , voilà du papier.

Me PIERRE.

Monsieur , voilà une écritoire.

LA RAME'E.

Monsieur , voilà une plume de Corbeau. Vous pouvez maintenant écrire à Monsieur Lucifer. Au reste , c'est ici l'endroit où l'on entend le plus souvent le Tambour , & il faut que le Revenant ait fait son nid dans ce vieux mur. Si vous pouviez le dénicher !

COMEDIE.

95

LE BARON.

C'est à quoi je m'en vais travailler.

Me NICOLAS *au Cocher.*

Pour un Sorcier, il me paroît bon homme.

LARAMEE *à part.*

Je m'en vais profiter de l'occasion, pour découvrir celui qui m'a volé une pièce de ma vaisselle. Puisque Madame le paye, il me semble qu'on peut lui faire une ou deux questions par dessus le marché. Monsieur, je voudrois bien vous dire un petit mot à l'oreille.

LE BARON *à part.*

Je vois que ces innocens veulent me questionner. Tant mieux. Je ferai peut-être par-là quelque découverte. Parle. (*à Me Nicolas & à Me Pierre.*) Eloignez vous.

LARAMEE.

Monsieur, je crois que vous sçavez aussi-bien que moi, que j'ai perdu la semaine dernière une de mes fourchettes d'argent.

LE BARON.

Oh, vraiment oui, je le sçais.

LARAMEE *à part.*

Cet homme-là sçait tout.

LE BARON.

Sur cette fourchette d'argent il y avoit des armes.

LARAMEE *à part.*

Cela est étonnant !

LE BARON.

Trois têtes de Paon, & l'Ecusson soutenu de deux Licornes.

LARAMEE.

Cela est vrai : je suis dans l'admiration ! Que me conseillez-vous de faire pour la retrouver ?

LE BARON.

Ecoute, il faut...

LE TAMBOUR NOCTURNE,
L A R A M E' E.

Oui , Monsieur.

L E B A R O N.

Que pendant quinze jours & quinze nuits...

L A R A M E' E.

Je n'y manquerai pas.

L E B A R O N.

Tu ne boives que de l'eau.

L A R A M E' E.

Que de l'eau , ventre saint-gris !

L E B A R O N.

Si tu bois une seule goutte de vin , avant les quinze jours expirez , tu ne retrouveras jamais ta fourchette.

L A R A M E' E.

Oh ! j'aime mieux la perdre , & en acheter une autre.

Me P I E R R E à Me Nicolas.

Vois-tu comme le Devin lui parle tout bas. Il y a quelque anguille sous roche.

Me N I C O L A S.

Morgué , je gage qu'ils parlent de la petite Nicole.

Me P I E R R E.

A propos de la petite Nicole ; il faut que je consulte le Devin sur un de mes chevaux qui est malade. Il me donnera de meilleurs avis que notre Maréchal.

Me N I C O L A S à la Ramée.

Hé bien , que dites vous de cet homme-là ?

L A R A M E' E.

Je suis émerveillé. Il n'y a rien qu'il ne sçache.

Me P I E R R E au Baron.

Monsieur , peut-on , sans vous offenser , vous faire une petite question.

L E B A R O N.

Parle.

Me P I E R R E.

J'ai un pauvre cheval dans mon écurie qui est enforcelé.

COMEDIE.
LE BARON.

97

Un cheval bay.

Me P I E R R E *à part.*
Comment diable peut-il sçavoir cela?

LE BARON.
Qui a été acheté d'un Maquignon apellé Maraudin.
Me P I E R R E *à part.*

Il l'a deviné. Le grand homme !
LE BARON.

Et qui prend six ans.

Me P I E R R E.
Justement. (*À part.*) Cet homme-là est un démon ! (*Haut.*) Or je voudrois sçavoir présentement si c'est la bonne femme Jaquette , ou la vieille Mathurine qui l'a enforcé : vous sçavez qu'elles vont au Sabat.

LE BARON.
Ce n'est ni l'une ni l'autre.

Me P I E R R E.
Ni l'une ni l'autre ! Ah ! c'est donc la bonne femme Macée. Car elle est la plus vieille du Village. Je m'en étois mordié bien douté.

Me N I C O L A S *au Jardinier.*
As-tu fini , Pierre ?

Me P I E R R E.
Oui. Il te dira tout ce que tu voudras.

Me N I C O L A S.
Montieur le Docteur.

LE BARON.
Encore ?

Me N I C O L A S.
Je vous prie , ne refusez pas de m'écouter un petit moment.

LE BARON.
Dépêche-toi donc.

Me N I C O L A S.
Vous sçavez, Monsieur, que le Sommelier & moi ;
Tome III. E

98 LE TAMBOUR NOCTURNE,
je sommes tous deux amoureux, sauf correction,
d'une jeune drôlesse qui n'est pas mariée.

LE BARON.

D'une Fille.

Me NICOLAS à part.

Comment peut-il sçavoir cela?

LE BARON.

Poursuis.

Me NICOLAS.

Or, cette jeune Fille est accouchée tout-d'un-coup
de deux enfans.

LE BARON.

Jumeaux.

Me NICOLAS à part.

C'à est prodigieux, comme il devine!

LE BARON.

Après?

Me NICOLAS.

Et parce qu'elle avoit accoutumé, ne vous dé-
plaît, de venir quelquefois le soir batifoler avec
moi dans mon Jardin, elle a eu l'effronterie de dire
que ces deux enfans. . .

LE BARON.

Etoient de toi.

Me NICOLAS à part,

Parbleu, voilà un homme bien sçavant!

LE BARON.

Est-ce tout?

Me. NICOLAS se grattant la tête.

Sauf votre respect, mon bon Monsieur, je serois
curieux de sçavoir, si effectivement ces deux petits
innocens sont de mon élite?

LE BARON le fait tourner plusieurs fois au
tour de sa baguette.

Il faut voir. Viens, tourne. Encore. Vite.

Me. PIERRE à la Ramée.

Regardez, regardez Maître Nicolas. Que diantre
fait-il là? Je crois qu'il court le garou.

LE BARON.

Ces deux enfans, dis-tu, sont jumeaux ?

Me NICOLAS.

Oui. Suis-je leur Pere à tous deux ?

LE BARON.

Il n'y en a qu'un qui soit de toi.

Me NICOLAS.

Cependant Made Catau veut que je les élève tous deux. Elle prend toujours le parti du Sommelier.

LE BARON.

C'est qu'il a la clef de la cave.

Me NICOLAS.

Comme il a deviné cela sans rêver ? Ah ! si mon pauvre Maître étoit encore envie, il lui feroit bien payer la moitié des frais.

LE BARON.

Feu Monsieur le Baron étoit donc un bon Maître ?

Me NICOLAS.

S'il étoit bon Maître ? Il n'y en aura jamais un si bon. Demandez à mes camarades.

LE BARON *aux deux autres.*

Dites-moi, mes enfans, aimiez-vous bien Monsieur le Baron ?

L A R A M E' E *sanglotant.*

Ah ! Monsieur, tout le monde l'aimoit.

Me P I E R R E *pleurant.*

Quand la nouvelle de sa mort vint dans le païs, chacun se mit à pleurer, hommes, femmes, petits enfans.

Me NICOLAS *pleurant.*

C'étoit le meilleur Voisin !

Me P I E R R E *pleurant.*

C'étoit le meilleur Ami !

L A R A M E' E *pleurant.*

C'étoit le meilleur Mari !

Me NICOLAS *pleurant.*

On l'appelloit le soutien des Veuves.

100 LE TAMBOUR NOCTURNE,
Me P I E R R E *pleurant.*

L'apui des orphelins.

L A R A M E' E *pleurant.*

Le pere des pauvres. Ah ! ma pauvre Maîtresse !
Elle a bien perdu , aussi-bien que nous.

L E B A R O N.

Fut-elle bien affligée de la mort du Baron ?

L A R A M E' E.

Elle en a pensé mourir de douleur , & je suis sûr
qu'elle le regrettera toute sa vie. Nous le pleurons
tous les jours avec elle.

L E B A R O N *à part & attendri.*

Voilà la plus belle oraison funèbre que l'on me
fera jamais. Ces pauvres gens me fendent le cœur.
Je meurs d'impatience de redevenir leur Maître pour
les récompenser comme ils méritent.

S C E N E I V.

LE BARON, Mr PINCE', Me NICOLAS,
L A R A M E' E, Me P I E R R E.

Mr P I N C E'.

A Vez-vous fourni à Monsieur le Devin toutes les
choses dont il avoit besoin ?

L A R A M E' E.

Oui, Monsieur.

Mr P I N C E'.

Cela étant , retirez-vous.



S C E N E V.

L E B A R O N , M r P I N C E'.

P L E B A R O N.
Ouvons nous parler ici en sûreté ?

M r P I N C E'.

Oui, Monsieur, car l'Esprit n'est pas dans sa niche. Il en est sorti par l'issue de derrière, pour aller battre le Tambour dans la cave, & dans plusieurs autres souterrains du Château, qui y aboutissent. Il lui faut au moins un quart d'heure pour faire sa tournée, & il se fera entendre ici à son retour.

L E B A R O N.

Autant que j'en puis juger. Monsieur Pincé, il n'y a rien de reprehensible dans la conduite de ma Femme. Cependant il me reste de certains doutes, de petits scrupules très-fâcheux pour un homme qui aime aussi délicatement que moi. Je veux profiter de mon déguisement, & de l'erreur où elle est, pour m'éclaircir à fond : & il est de son intérêt, comme du mien, que je ne me découvre à elle, qu'après que je me serai satisfait. Comment se porte-t-elle depuis son évanouissement ?

M r P I N C E'.

J'ai lû quelque part dans un bon Auteur, qu'il faut qu'une Veuve . . .

L E B A R O N.

Je vous demande des nouvelles de ma Femme, & non point de cet Auteur-là. Encore une fois : comment se porte-t-elle ? car j'en suis fort en peine.

M r P I N C E'.

Elle est assez bien remise de sa frayeur. Madame Catau l'a fort rassurée, & je lui ai fait concevoir de grandes espérances du pouvoir de votre art.

En effet , je suis sûr de réussir , depuis que vous avez eu l'adresse de tirer le secret de Catau. Je n'aurois jamais cru Léandre capable d'une entreprise si odieuse. Le traître veut tromper ma Femme , mais...

Mr P I N C E'.

Vous n'avez pas lieu de vous plaindre de lui , Souvenez-vous , s'il vous plaît , que vous êtes mort , & qu'ainsi vous n'avez plus de droit sur Madame. Car la mort éteint la possession. C'est une maxime établie par la Loi *Quod banc*.

L E B A R O N.

La peste soit de votre érudition. Qu'est devenu le Marquis ?

Mr P I N C E'.

Il s'est sauvé à perte d'haleine ; & quand il a été à deux-cens pas du Château , il a envoyé chercher la Chaise , il a sauté dedans , & l'a fait partir avec tant de vitesse , qu'on l'a perdu de vue en un moment.

L E B A R O N.

L'aventure est plaisante. En un seul jour ma Femme aura eu trois Prétendans , qui se feront succeder l'un à l'autre. Leandre a chassé le Marquis , & je ferai déguerpir Leandre.

Mr P I N C E'.

C'est comme un clou qui chasse l'autre. Ah , ah , ah , ah , (*Il rit.*) Pardonnez-moi cette petite saillie de gayeté.

L E B A R O N à part.

Fut-il jamais Pédant plus impertinent que celui-ci ? Mais je l'excuse , parce qu'il est bon homme , & qu'il me sert d'affection. (*Haut.*) Je veux me venger de la trahison de Leandre , en le chassant d'ici d'une manière qui le couvre de honte , & qui lui donne un ridicule pour tout le reste de sa vie. Souvenez-vous , Monsieur Pincé , que vous

avez bien des choses à faire. Il ne me reste que le tems de vous les récapituler. Ce que je vous recommande principalement; c'est la diligence.

Mr P I N C E'.

Dans toutes les affaires il n'y a rien de si essentiel que la diligence.

L E B A R O N.

Ecoutez-moi.

Mr P I N C E'.

La diligence est l'ame des affaires, car....

L E B A R O N.

Ecoutez-moi, vous dis je.

Mr P I N C E'.

Séneque a judicieusement observé, qu'elle produit quatre bons effets. Le premier....

L E B A R O N.

Vous ne voulez donc pas m'écouter ? Il va me faire une énumération des bons effets de la diligence, quand il est question de la mettre en pratique.

Mr P I N C E',

Mais, Monsieur, si vous vouliez m'entendre....

L E B A R O N *en colere.*

Tu ne te tairas pas ?

Mr P I N C E'.

Je suis muet.

L E B A R O N.

Vous aurez soin premièrement de mettre dans la chambre qui joint celle-ci, ma perruque, mon chapeau, mon épée & un de mes habits rouges, & pendant que je serai occupé à conjurer l'Esprit, vous ne manquerez pas d'aller trouver ma Femme, pour la préparer à me revoir. Vous lui conterez toute l'histoire, sans oublier la moindre circonstance, afin que la surprise ne lui cause pas un second évanouissement.

Mr P I N C E'.

Soit fait ainsi qu'il est requis. Mais il est bon de

104 LE TAMBOUR NOCTURNE ,
vous avertir , Monsieur , que depuis l'aparition de
l'Esprit , Madame souhaite ardemment de vous par-
ler encore , avant que vous entrepreniez de le con-
jurer.

LE BARON.

Je vais l'attendre ici avec impatience. Je puis
lui parler désormais , sans craindre d'être interrompu
par le Marquis. Je me flatte que vous n'avez fait
aucune confidence à Catau sur ce qui me concerne.

Mr PINCE.

Je n'ai eu garde. Madame Catau est Femme , par
conséquent une infinité de raisons m'ont empêché de
lui révéler notre secret. Je ne vous en dirai presen-
tement que six. La première.

LE BARON.

Paix. Je crois que voici la Baronne. C'est elle-
même.

S C E N E VI.

LE BARON , LA BARONNE ,
Mde CATAU , Mr PINCE.

(La Baronne entre appuyée sur Catau.)

LE BARON à part.

Que j'ai de plaisir à la revoir ! Que je suis impa-
tient de l'embrasser ! Si je puis me convain-
cre que ma mémoire lui soit encore précieuse , je
pourrai dire qu'en effet je ressuscite aujourd'hui.
Mais il faut que je suspende les mouvemens de ma
tendresse , & que je prenne la gravité du personnage
que je joue.

*(Il se promène , & fait plusieurs cercles en l'air
avec sa baguette.)*

L A B A R O N N E à *Mr. Pincé*.

En vérité, cet homme est surprenant. Tous mes domestiques m'ont dit la même chose. Ils m'assurent qu'il a connoissance de tout ce qui s'est passé de plus secret dans ma maison. (*au Baron.*) Très-illustre & sçavant personnage, puis-je avoir un moment de conversation avec vous ?

L E B A R O N.

Asseyons-nous. (*Mr. Pincé sort.*). Parlez. Attendez, que je tâte votre pouls.

L A B A R O N N E.

Quelle découverte pouvez-vous faire par ce moyen ?

L E B A R O N.

Votre pouls m'a déjà révélé un secret qui va vous étonner.

L A B A R O N N E.

Quel est ce secret, je vous prie ?

L E B A R O N.

Dans un quart-d'heure vous aurez un Mari.

Mde C A T A U à *part.*

Bon. Ce sera Leandre. Je commence à croire qu'il y a du vrai dans ce qu'il prédit.

L A B A R O N N E.

Ah, Ciel ! vous voulez dire aparemment que feu Monsieur le Baron m'aparoîtra une seconde fois.

L E B A R O N.

Rassurez-vous, Madame, vous n'aurez plus d'apparitions. Le Mari dont je vous parle, sera vivant, & de chair & d'os comme je le suis.

Mde C A T A U à *part.*

Il parle de mon homme à coup sûr.

L A B A R O N N E.

Vous me faites une prédiction qui ne s'accomplira point. C'est ce que je vous prédis, moi. J'ai trop aimé mon premier Mari, pour en pouvoir prendre un second.

Et moi, je vous assure qu'il n'est pas possible que vous ayez plus aimé le premier, que vous aimerez le second.

Mde C A T A U *à part.*

C'est assurément Monsieur Pincé qui lui fait dire tout cela pour Leandre. J'aurai les mille écus.

L A B A R O N N E.

Ne me tenez plus ce langage, ou je perdrai toute la confiance que j'avois en vous. Si vous aviez connu feu Monsieur le Baron de l'Arc....

L E B A R O N.

Je l'ai connu comme je me connois moi-même. Le premier jour qu'il vous déclara sa passion, je le vis près de vous dans votre appartement à tenture de damas rouge, lorsque Madame votre Mere, sous prétexte d'aller recevoir une visite, vous laissa tête-à-tête avec lui.

L A B A R O N N E *à part.*

Il m'étonne. (*Haut.*) Poursuivez, je vous prie. Rappelez-moi ces heureux momens.

L E B A R O N.

D'abord vous fîtes rouler la conversation sur l'état de Fille. Vous soutintes qu'il étoit cent fois plus heureux que celui d'une personne mariée. Le Baron réfuta vivement ce discours, & vous ne vous obstinâtes pas long-tems à défendre votre thèse. Le Baron, charmé de cette docilité, baïsa une de vos belles mains avec transport, & il pensa mourir de joye quand vous lui dites, que malgré les idées que vous vous étiez faites, vous ne laisseriez pas d'obéir aux volontés de votre Mere.

L A B A R O N N E *à part.*

Il n'omet pas une seule circonstance.

L E B A R O N.

Venons présentement à la première nuit de vos nocces.

L A B A R O N N E.

Non, non, cela n'est point nécessaire.

L E B A R O N.

Je vous vis, vous étiez en robe de chambre de satin des Indes. Il fut impossible de vous faire sortir de votre cabinet. Le Baron y vint lui même. Il se jeta tendrement à vos genoux. Vous ne voulûtes ni le regarder, ni l'écouter. Voyant que la soumission ne lui réussissoit pas, il entreprit de vous enlever. Vous vous défendîtes, mais il fut le plus fort. Vous vous laissâtes entraîner. Ensuite vous voyant seule avec lui, sans secours & à sa merci, vous pâlîtes, vous rougîtes, vous pleurâtes, vous sourîtes, & enfin....

L A B A R O N N E.

En voilà assez, en voilà assez.

Mde C A T A U.

Ma foi, Monsieur le Sorcier, vous faites de jolies descriptions. Je crois que vous avez été un bon compagnon dans votre jeune âge.

L E B A R O N.

Vous souvient-il, Madame Catau, que le Baron vous fit un présent de trente pistoles, parce que vous aviez parlé en sa faveur.

Mde C A T A U à part.

La peste soit du babillard. (*Haut*) Mais, Monsieur, vous deviez bien ajouter que je refusai de les prendre.

L E B A R O N.

Oui, par cérémonie. Mais à la seconde sommation, vous les mîtes dans votre bourse.

Mde C A T A U à part.

Ce diable là va parler des mille écus que Léandre m'a promis, si je n'y prends garde. (*Haut.*) Permettez moi, de vous dire, qu'un homme qui devine tout, ne doit pas être indiscret.

L A B A R O N N E

Plus je vous écoute, Monsieur, plus j'admire l'é

108 LE TAMBOUR NOCTURNE,
tenduë de votre art. C'est pourquoi je vous prie de
faire en sorte, que la seconde aparition de mon Mari
soit moins terrible que la première. Car l'Esprit qui
revient céans, ressemble si fort à feu Monsieur le Ba-
ron, que je ne doute plus que ce ne soit lui qui re-
vient. De grace, si quelque chose trouble son repos,
tâchez de le sçavoir de lui, & ne manquez pas de
me le redire, afin que j'y mette ordre.

LE BARON.

Je ne puis y réussir, à moins que vous ne me dé-
clariez bien sincèrement, si depuis quil est mort,
vous n'avez point engagé votre cœur à quelqu'autre.
N'avez-vous pas reçu plusieurs Amans? N'avez-vous
pas écouté leurs protestations depuis son trépas?
Gardez vous de m'imposer, je ne pourrois rien fai-
re pour vous.

LA BARONNE.

J'ai reçu bien des visites par bienséance, mais j'ai
congedié tous les Amans.

LE BARON.

Mais le Marquis du Tour est venu très-souvent ici.
Vous l'avez écouté long-tems; ne vous plaisoit-il
pas? (*à part.*) Je meurs de peur d'en apprendre plus
que je ne veux.

LA BARONNE.

Le Marquis m'avoit été fort recommandé....

LE BARON *à part.*

Ah! morbleu!

LA BARONNE.

Par des personnes d'un haut rang.

LE BARON *à part.*

Je tremble!

LA BARONNE.

Il a de la naissance.

LE BARON *à part.*

J'enrage!

L A B A R O N N E.

Et il doit être un jour puissamment riche.

L E B A R O N *à part.*

Je suis perdu ! (*Haut.*) De sorte donc que vous l'aimiez ?

L A B A R O N N E.

Au contraire , je le méprisois. J'ai trouvé qu'il n'aimoit que mon bien , qu'il n'avoit point de sentimens , qu'il étoit libertin , insolent , présomptueux , & qui pis est , qu'il avoit de très-mauvais principes. Jugez s'il pouvoit me plaire , puisque l'homme du monde le plus parfait ne pourroit me déterminer à prendre de nouveaux engagements.

Mde. C A T A U *à part.*

Nous verrons.

L E B A R O N.

Madame , dans tout ce que vous venez de me dire , je ne vois rien qui doive troubler le repos de feu Monsieur le Baron.

L A B A R O N N E.

Ah ! s'il pouvoit connoître ce qui se passe dans mon cœur , qu'il seroit satisfait du respect & de l'amour que j'y conserve , & que j'y conserverai toute ma vie pour sa mémoire ! Mais aussi , jamais Epoux l'a-t'il mieux mérité que lui ? C'étoit l'honneur , la probité , la sincérité même. Sa bonté , sa douceur , sa complaisance ne se sont jamais démenties un seul moment. Il avoit pour moi le plus tendre , le plus fidèle attachement . . . Sa vie lui étoit moins précieuse que la mienne ; j'en étois sûre ; & j'avois mille preuves . . . Mes larmes & ma douleur ne me permettent pas d'en dire davantage.

L E B A R O N *à part.*

Je n'y plus plus tenir , & j'ai peur de me découvrir avant qu'il en soit tems. (*Haut.*) Madame . . . cela suffit. Vous pouvez présentement vous retirer. Il faut que je sois seul.

110 LE TAMBOUR NOCTURNE,
 L A B A R O N N E.

Je prie le Ciel de seconder votre entreprise.

 L E B A R O N.

Et je le conjure d'exaucer tous vos vœux.

 Mde C A T A U *en s'en allant.*

Dieu veuille que Léandre se tire des pattes de cet homme-là. Je commence à l'appréhender furieusement.

S C E N E V I I.

LE BARON *seul, assis dans un fauteuil
vis-à-vis la table.*

REspirons maintenant. Je n'ai jamais eu tant de plaisir en ma vie que j'en viens d'avoir. Pour rendre mon bonheur parfait, il faut que je me venge de Léandre. Abregeons la cérémonie. (*Fort baut.*) Esprit qui tourmente cette maison, je t'ordonne de paroître, & de venir me dire ce que tu demandes.

(*Il se met dans un fauteuil, & trace des lignes sur le papier.*)

S C E N E V I I I.

LE BARON, LEANDRE.

(*Le mur s'ouvre, & Léandre paroît vêtu d'un habit semblable à celui du Baron, & battant son Tambour.*)

LE BARON *continuant de tirer des lignes sans
le regarder.*

JE te prie, Monsieur l'Esprit, ne fais pas tant de bruit. Je suis occupé. (*Léandre s'avance en battant*

COMEDIE.

III

le Tambour.) Voilà une fort belle marche. Recommence-la. (*Léandre recommence & s'approche encore.*) Parbleu , tu as bien la démarche d'un Esprit ! On ne peut rien voir de plus majestueux. (*Léandre s'avance encore , & demeure comme immobile , les yeux fixés sur le Baron , qui dit à part.*) Comme l'impudent me regarde ! Il joue son rôle à merveille. Je veux être un maraut , s'il ne l'a répété plus d'une heure chez Madame Catau. (*Léandre frappe quelques coups par intervalle.*) Va , va , mon pauvre Léandre , tire le rideau , la farce est jouée.

L E A N D R E *à part.*

Léandre ! Ah ! morbleu , je suis découvert ! La friponne de Catau m'a trahi.

L E B A R O N.

Ecoutez , Léandre. Foi de grand Astrologue , les mille écus que vous avez promis à Madame Catau , ne vous mettront point en possession de la Baronne.

L E A N D R E *à part.*

Je n'en puis plus douter ; la coquine lui a tout dit.

L E B A R O N.

Permettez-moi de vous donner un bon avis. Décampez au plus vite ; sinon je prévois par mon art , qu'on va casser bras & jambes à Monsieur l'Esprit , & le faire expirer sous le bâton.

L E A N D R E.

Ecoute , bon homme , je vois que tu as tout su par Madame Catau.

L E B A R O N.

Je ne sçais rien par elle ; c'est par le pouvoir de mon art que j'ai découvert ta fourberie.

L E A N D R E.

Par le pouvoir de ton art ! Ne me fais point de pareils contes. Vois tu , mon bon homme , tu es un fripon aussi-bien que moi , accordons-nous ensemble. Si tu y consens , tu gagneras vingt louis d'or.

Je ne suis point un homme mercénaire , & je mé-
prise ton or.

L E A N D R E.

Je t'en donnerai trente.

L E B A R O N.

Hors d'ici , & tout au plus vite : si-non , je vais
produire à tes yeux la plus terrible apparition.

L E A N D R E.

Va te promener , avec tes apparitions. Tu me
prends pour un autre. Les Charlatans ne m'e ffrayent
point.

L E B A R O N.

Laisse-moi sortir pour un moment , & je m'en vais
te prouver le pouvoir de mon art.

L E A N D R E.

Si tu veux faire quelques tours de passe-passe , ne
peux-tu pas les faire en ma présence ?

L E B A R O N *d'un ton encore plus grave.*

Le génie qui m'inspire , & d'où procède ma puis-
sance , veut me parler en secret , & nos mystères ne
doivent point éclater aux yeux d'un profane com-
me toi.

L E A N D R E.

Je suis tout ce que tu voudras. Mais si je perce
au travers de ta fourberie , veux-tu me promettre
d'être de mes amis ?

L E B A R O N.

Je reviens tout-à-l'heure , attens-moi , si tu l'oses.

L E A N D R E.

Je t'attens.

L E B A R O N.

Tremble.

S C E N E I X.

LEANDRE *seul.*

VOilà un vieux coquin qui prend un ton bien tragique. Son jargon & son extérieur pourroient étonner tout autre que moi. Mais je l'ai flattré d'abord. Il ne m'imposera pas. Je n'aurois jamais cru que cette malheureuse à qui je me suis confié, eût été capable de me trahir si indignement. Je commence à être bien las de mon Tambour ? Cependant il m'a procuré le plaisir de me délivrer d'un Rival très-dangereux, & je n'aurai pas le chagrin de le voir possesseur de ma charmante Veuve. Mais toute réflexion faite, ma situation devient violente, si je ne fais pas taire ce faux Devin. Je veux le gagner à quelque prix que ce soit. Dans les occasions essentielles, c'est ménager l'argent que de le prodiguer. J'entens du bruit, c'est aparemment mon homme qui revient.

S C E N E X.

LE BARON, LEANDRE.

LEANDRE.

Que vois je ? Juste Ciel ! en croirai-je mes yeux ! Ils m'abusent. Ils ne me trompent pas : c'est lui-même, c'est le Baron de l'Arc.

(*Il laisse tomber son tambour.*)

LE BARON *dans ses habits ordinaires.*

Eh bien, le Devin t'a-t'il trompé ? L'apparition n'est-elle pas terrible ? Ne trembles-tu pas, indigne Ami, mauvais parent, oses-tu soutenir ma vue,

114 LE TAMBOUR NOCTURNE ;
après avoir entrepris de séduire ma Femme? Fuis, mal-
heureux , fuis , ou je te traiterai comme tu le mérites.

LEANDRE.

Soit que tu sois mort , soit que tu sois vivant , ce
ne sont point tes menaces qui m'épouvantent. Mais
je meurs de honte , & je voudrois pouvoir me ca-
cher dans les entrailles de la terre.

(Il s'enfuit.)

S C E N E X I.

LE BARON *seul.*

SA confusion me venge assez. Il part désespéré
de l'indigne supercherie qu'il a voulu faire. Tous
mes ennemis disparaissent , & me voilà maître du
champ de bataille. Ce Tambour est la marque de ma
victoire , & je veux le placer comme un trophée ,
sur la cheminée de ma grande Salle. Mais j'entens
Catau , il faut que je lui fasse autant de peur qu'elle
en a causé à la pauvre Baronne.

S C E N E X I I.

Mde CATAU , LE BARON *se*
cachant le visage avec ses deux mains , comme
un homme qui rêve profondément.

Mde CATAU.

OUi , c'est Léandre que je vois. Sur ma conscien-
ce il a fait prendre la fuite au Devin. Léandre.
Léandre. Je vous fais mon compliment sur votre
victoire. Allons , mes mille écus. Vous ne me re-
gardez point. Etes vous devenu muet ? (*Elle le tire*
par la manche , & il se découvre.

COMEDIE.
LE BARON.

115

Que veux-tu ?

Mde C A T A U *veulant s'enfuir.*

Ah ! c'est mon Maître !

LE BARON *l'arrêtant.*

Doucement , Madame Catau , ne courez pas si fort.

Mde CATAU *se laissant tomber de frayeur.*

Les jambes me manquent ; je perds la respiration ;
je n'en puis plus.

LE BARON.

Tu croyois tromper ta Maîtresse , en lui faisant
croire que je revenois ; mais tu ne la trompois pas.
Me voici , me reconnois tu ?

Mde C A T A U.

Hélas ! oui , mon cher Maître , je vous reconnois.
Vous revenez sans doute pour me punir de mes
mensonges & de ma perfidie.

LE BARON.

Tu l'as dit , malheureuse. Je reviens pour te tor-
dre le col.

(*Il la prend par la tête.*)

Mde C A T A U *faisant un grand cri.*

Ah ! . . . Suis je morte ou vivante ? Je n'en sçais
plus rien.

LE BARON.

Leve-toi & me suis , ou je t'emporterai.

Mde C A T A U.

En Paradis ou en Enfer ? je n'ai pas la force de
vous suivre. Je me meurs.

LE BARON *à part.*

Ceci pourroit aller trop loin. (*Haut.*) Où est ta
Maîtresse ?

Mde C A T A U.

Hélas ! je n'en sçais rien. Je ne sçais où je suis moi-
même. Elle est . . . je ne puis parler.

LE BARON.

Tu es donc bien malade ?

116 LE TAMBOUR NOCTURNE,
Mde C A T A U.

Elle est... avec l'Intendant.

L E B A R O N.

Tant mieux. Il l'aura sans doute prévenue, & ma
vue ne l'effrayera point.

SCÈNE DERNIÈRE.

L E B A R O N, L A B A R O N N E,
M R P I N C E, Mde C A T A U.

L A B A R O N N E *accourant.*

Où est-il, où est-il ? que j'aie me jeter entre ses
bras. Ah ! le voici lui-même. Quel bonheur de
vous revoir ! Est-il possible que je vous possède enco-
re ? Est-ce bien vous ? J'ai peine à en croire mes yeux.
Je suis si charmée, si transportée, que je ne puis ex-
primer ma joie.

L E B A R O N.

Oui, je respire encore, pour vous estimer, pour
vous chérir, & pour vous aimer mille fois plus que
moi-même.

Mde C A T A U *se relevant promptement.*

Madame, ne l'embrassez pas, il va vous tordre le
cou. C'est un Revenant.

L A B A R O N N E.

Que veut dire cette folle ? Penses-tu m'abuser en-
core ?

L E B A R O N.

Non, elle vous parle de bonne foi presentement.
Elle me croit revenu de l'autre monde ; & pour la châ-
tier de sa fourberie, je me suis un peu diverti à l'effraier.
C'est l'unique vengeance que je veuille tirer d'elle.

Mde C A T A U.

Monsieur Pincé, ne raille-t'il point, quand il dit
qu'il n'est pas mort ?

Mr P I N C E'.

Non , mon Ange , il dit vrai par trois raisons , qui sont . . .

L A B A R O N N E.

Comment avez-vous pû avoir la cruauté de différer si long-tems mon bonheur ? Vous m'avez dérobé des momens précieux que je regretterai toute ma vie.

L E B A R O N.

Je ne vous ai trompée que pour rendre notre félicité plus parfaite. Elle ne pouvoit l'être , si j'eusse conservé des soupçons ; & les apparences m'en faisoient naître. Je me suis éclairci par moi même , & ce qui sembloit vous accuser , n'a servi qu'à prouver votre constance. La mort même n'a pû détruire votre amour.

L A B A R O N N E.

Et l'absence n'a fait qu'augmenter votre tendresse. Veuille le Ciel que je puisse faire votre bonheur jusqu'au dernier instant de ma vie !

L E B A R O N.

Que tout se ressente ici de la joye dont je suis pénétré. Je veux célébrer ce jour comme un second mariage que nous contractons vous & moi. Que mes Domestiques se réjouissent ; qu'on appelle tous mes voisins , & que toutes mes Caves soient ouvertes. Monsieur Pincé , vous venez de me servir avec tant d'adresse , de zèle & de succès , que je dois mettre en usage le moyen qui me semble le plus propre à vous témoigner ma reconnoissance. Je sçais que vous aimez Catau , mais qu'elle n'a pas assez de bien pour vous. Epousez-la , je lui pardonne , & je m'engage à lui donner les mille écus que mon perfide Cousin lui avoit promis. Je ne veux pas qu'il y ait aujourd'hui chez moi une seule personne qui ait sujet de s'affliger.

Mde C A T A U *se jettant à ses genoux.*

Ah ! mon cher Maître , vous êtes toujours le mêm-

118 **LE TAMBOUR NOCTURNE,**
me. Je prie le Ciel que vous ne mouriez plus.

L A B A R O N N E.

Non-seulement je lui pardonne aussi , mais je **re-**
garde ce que vous faites pour elle , comme une **nou-**
velle marque de la tendresse dont vous m'honorez.

Mde **C A T A U** à *Mr Pincé.*

Mon cœur , vous qui êtes éloquent , remerciez les
pour nous deux.

Mr P I N C E' leur faisant une profonde révérence ,
après avoir toussé & craché.

Monfieur , & Madame.

Le present que vous me faites est de deux espèces.
La premiere , c'est une Femme vertueuse ; la secon-
de , c'est une Femme dotée de votre main. Ainsi ma
reconnoissance doit éclater en deux manières En pre-
mier lieu , par mon très-humble remerciement ; & en
second lieu , par les vœux que je fais pour que vous
trouviez cette nuit aussi délicieuse que la premiere
nuit de vos nœces.

Fin du cinquième & dernier Acte.



LE
PHILOSOPHE
MARIÉ,
OU
LE MARI
HONTEUX DE L'ÊTRE:
COMÉDIE.

LE



A MONSIEUR
LE COMTE DE MORVILLE,
Ministre & Secrétaire d'Etat.

MONSIEUR,

Je n'osois me promettre les applaudissemens dont le Public vient d'honorer cette Comédie ; mais puisqu'ils ont surpassé mes espérances, souffrez qu'ils m'autorisent à prendre la liberté de Vous la dédier. Je me flatte qu'un Protecteur aussi respectable que Vous l'êtes, la soutiendra contre tous les efforts des Critiques, & va lui procurer un nouveau succès. Tout le monde admire la solidité de votre esprit, la justesse de votre goût, & l'étendue de vos lumières. Quel heureux préjugé, MONSIEUR, en faveur d'un Ouvrage qui paroît sous vos auspices, & quelle heureuse occasion pour moi, de vous rendre un hommage public, & de Vous assurer du parfait dévouement & du profond respect, avec lesquels je serai toute ma vie,

MONSIEUR,

Votre très-humble & très-
obéissant Serviteur,

NERICAULT DESTOUCHES.

A C T E U R S.

ARISTE.

DAMON, Ami d'Ariste , & Amant de Cé-
liante.

LE MARQUIS DU LAURET, autre
Ami d'Ariste , & Amant de Mélite.

LISIMON, Pere d'Ariste.

GERONTE, Oncle d'Ariste.

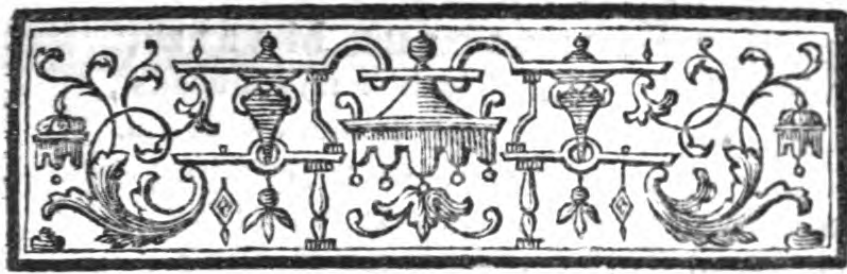
MELITE, Femme d'Ariste.

CELIANTE, Sœur aînée de Mélite.

FINETTE, Suivante de Mélite.

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris chez Ariste.



L E
P H I L O S O P H E
M A R I É ,
O U
L E M A R I
H O N T E U X D E L ' E T R E .

A C T E P R E M I E R .

S C E N E P R E M I E R E .

Le Théâtre représente un Cabinet de Livres ; Ariste est assis vis-à-vis une table , sur laquelle il y a une Ecrivoire & des Plumes , des Livres , des Instrumens de Mathématiques & une Sphère.

A R I S T E *seul en Robe de Chambre.*



OUI, tout m'attache ici. J'y goûte avec plaisir
Les charmes peu connus d'un innocent
loisir :

J'y vis tranquille , heureux , à l'abri de
l'envie :

La folle ambition n'y trouble point ma vie ,

124 LE PHILOSOPHE MARIE,
Content d'une fortune égale à mes souhaits,
J'y sens tous mes desirs pleinement satisfaits.
Je suis seul en ce lieu, sans être solitaire ;
Et toujours occupé, sans avoir rien à faire.
D'un travail sérieux veux-je me délasser ?
Les Muses aussi-tôt viennent m'y caresser.
Je ne contracte point, grace à leur badinage,
D'un Sçavant orgueilleux l'air farouche & sauvage,
J'ai mille Courtisans rangez autour de moi :
Ma retraite est mon Louvre, & j'y commande en Roi.
Mais je n'use qu'ici de mon pouvoir suprême.
Hors de mon Cabinet je ne suis plus le même.
Dans l'autre appartement toujours contrarié,
Ici, je suis garçon : là, je suis marié.
Marié ! C'est envain que l'on se fortifie
Par le grave secours de la Philosophie
Contre un sexe charmant que l'on voudroit braver :
Au sein de la sagesse il sçait nous captiver.
J'en ai fait malgré moi, l'épreuve malheureuse.
Mais ma Femme, après tout, est sage & vertueuse ;
Plus Amant que Mari, je possède son cœur ;
Elle fait son plaisir de faire mon bonheur.
Pourquoi contre l'hymen est-ce que je déclame ?
Ma Femme est toute aimable ; oui : mais elle est ma
Femme.

En elle j'aperçois des défauts chaque jour,
Qu'elle avoit avec art cachez à mon amour.
Sexe aimable & trompeur ! c'est avec cette adresse,
Que vous sçavez des cœurs surprendre la tendresse.
Insensé que j'étois ! ai-je dû présumer
Que le Ciel pour moi seul eût pris soin de former,
Ce qu'on ne vit jamais, une Femme accomplie ?
Je l'ai cru cependant, & j'ai fait la folie.
C'est à moi, si je puis d'éviter tous débats,
De prendre patience, & d'enrager bien bas.
(Il se met à lire, le coude appuyé sur la table, en sorte
que Damon entre sans être aperçu, & s'appuye

sur le fauteuil d'Ariste. Ensuite Ariste dit par réflexion, & toujours sans le voir.

S C E N E I I.

A R I S T E , D A M O N.

ME voilà justement. C'est la vive peinture
D'un Sage défarmé, dompté par la nature.
C'est toi, qui le premier attaquant ma raison,
Scus me faire à longs traits avaler le poison,
Cruel Ami; c'est toi, dont la langue éloquente
Me fit de cet objet une image charmante :
Tu vantais sa douceur & sa docilité :
Ma confiance en toi fit ma crédulité :

D A M O N.

Vous en repentez-vous ?

A R I S T E *surpris en l'apercevant.*

Ciel ! que viens je d'entendre ?

Est-ce vous ?

D A M O N.

C'est moi-même.

A R I S T E.

A quoi bon me surprendre ?

D A M O N.

Je ne vous surprends point. Vous me parliez ; & moi
Je vous réponds.

A R I S T E.

Fort bien. Je vous jure ma foi.

Que je me croyois seul.

D A M O N.

A mon tour, je vous jure,

Que je suis fort surpris d'une telle aventure.
Je vois qu'en votre esprit me voilà décrié.
Quel crime ai-je donc fait ?

126 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
A R I S T E *se levant brusquement.*

Vous m'avez marié.

D A M O N.

Le mal est-il si grand ?

A R I S T E.

Il ne devrait pas l'être :

Je m'en flattois du moins.

D A M O N.

N'êtes-vous pas le maître,

*Si quelque chose ici vous peut blesser l'esprit ,
D'y mettre ordre au plutôt ?*

A R I S T E.

Non. Car il est écrit

*Qu'un Mari doit toujours avoir lieu de se plaindre.
Jusques à ce moment j'avois sçu me contraindre ;
Mais puisque le hazard a trahi mon secret ,
Avec vous désormais je serai moins discret ,*

D A M O N.

Je ne vous comprends point.

A R I S T E.

Pourquoi ?

D A M O N.

Le mariage ,

Quoiqu'on en puisse dire. . . .

A R I S T E.

Est un rude esclavage.

D A M O N.

Pour les Femmes.

A R I S T E.

Bien-tôt vous aurez votre tour ;

*Et de ce que je dis vous conviendrez un jour.
Vous verrez qu'un Mari qui s'est fait un système
De n'aimer que sa Femme , & d'être aimé de même ,
Doit , pour se conserver cette félicité ,
N'avoir plus de raison , ni plus de volonté.*

D A M O N.

*Pourquoi ? quand une Femme est douce & raison-
nable . . .*

A R I S T E.

Cent belles qualitez rendent la mienne aimable ;
Mais elle ne veut point se contraindre pour moi.

D A M O N.

Que lui reprochez vous ? Parlez de bonne foi.

A R I S T E.

Son indiscretion , qui me tient en cervelle ,
Et me cause à toute heure une frayeur mortelle.
Il semble que ce soit son plaisir favori
De laisser entrevoir que je suis son Mari.
Chaque jour elle fait nouvelle connoissance ,
Et chaque jour aussi nouvelle confidence ,
A des Femmes , sur-tout. Jugez si mon secret
N'est pas en bonnes mains.

D A M O N.

Je prévois à regret

Que votre intention ne sera pas suivie.
Mais au fond pensez-vous que toute votre vie
Vous serez marié sans qu'on en sçache rien ?

A R I S T E.

Plût au Ciel !

D A M O N.

Et pourquoi ?

A R I S T E.

C'est qu'un secret lien

Formé depuis deux ans à l'inscu de mon Pere ,
M'expose tôt ou tard à sa juste colère.

D A M O N.

Deux mots l'apaiseront. Son amitié pour vous

A R I S T E.

Mais je crains sa douleur bien plus que son couroux.
Vous sçavez à quel point je l'aime & le respecte :
Ma tendresse pour lui , lui deviendra suspecte ,
S'il est instruit enfin d'un hymen contracté
Sans son consentement , sans l'avoir consulté.
Ce n'est pas seulement cette délicatesse
Qui m'oblige au secret. Entre nous , ma foiblesse

128 LE PHILOSOPHE MARIE.
Est de rougir d'un titre & vénérable & doux,
D'un titre autorisé du beau titre d'Epoux,
Qui me fait tressaillir lorsque je l'articule,
Et que les mœurs du tems ont rendu ridicule.
Ce motif je le sens, n'est pas des plus sensez;
Mais.....

D A M O N.

C'est avec raison que vous vous dispensez
A tout autre qu'à moi d'en faire confidence.
Et ce seroit à vous une grande imprudence,
Si vous n'apuyez pas sur un autre motif.
Dicté par l'intérêt, & bien plus positif;
Celui de ménager un Oncle fort avare,
Quoique puissamment riche; assez dur & bizarre
Pour vous deshériter indubitablement,
S'il vous sçait marié sans son consentement.
Voilà pour votre Femme une raison puissante.

A R I S T E.

La rage de parler est encor plus pressante.
Mais ma Femme après tout n'est pas la seule ici
Qui m'expose à l'éclat, & me met en souci:
Sa Sœur, plus imprudente, & si capricieuse,
Qu'un moment elle est gaye, un moment sérieuse,
Riant, pleurant, jasant, se taissant tour-à-tour,
Enfin changeant d'humeur mille fois en un jour;
Sa Sœur, votre future, & qui par parenthèse,
Vous donnera tout lieu d'enrager à votre aise,
Me met au desespoir par ses fréquens écarts,
Et de plus, nous amène ici de toutes parts
Un tas d'Originaux, d'ennuyeuses Commères,
Qui me font avaler cent pillules amères,
Lorsque, pour mon malheur, je vais imprudemment,
Pour lui rendre visite, à son appartement.
Dès que j'entre, on se tait. On se parle à l'oreille.
On soufrit. Par degrez le caquet se réveille.
Toutes parlent ensemble. Et ce que je comprends
Par leurs discours confus, leurs gestes différens,

C'est que ma Belle-sœur, fine & dissimulée,
A mis dans mon secret la discrète assemblée ;
Et que je dois compter , que dans fort peu de jours
J'aurai pour confidens la Ville & les Fauxbourgs.

D A M O N.

Je suis au desespoir d'une telle imprudence :
Et je vais de ce pas quereller d'importance
Madame votre Femme & votre Belle-sœur.

A R I S T E.

Non : je crois qu'il vaut mieux leur parler en
douceur.

Mais avertissez bien ma prudente Compagne,
Qu'elle me forcera de fuir à la campagne,
Et de m'y confiner pour n'en sortir jamais,
Si le secret n'est pas mieux gardé désormais.

D A M O N *avec un souris malin.*

Soit. Mais vous, employez votre art , votre science,
A vous mettre en état de prendre patience.

A R I S T E *sur le même ton.*

Et vous , pour m'imiter , & par précaution,
D'avance faites-en bonne provision :
Vous en aurez , ma foi , plus besoin que moi-même.
Je connois Celiante : & je crains

D A M O N.

Moi , je l'aime.

Ses défauts n'auroient rien qui me pût effrayer ,
S'il ne s'agissoit plus que de nous marier.
Forcé de lui cacher mon nom & ma naissance ,
Je vois sur mon sujet que sa fierté balance ,
Excite son caprice , & lui fait croire enfin
Qu'elle s'abaisseroit en me donnant la main ;
Mais elle m'aime au fond. Et si jamais mon Frere
Vient à bout d'assoupir la malheureuse affaire
Que je n'ai sur les bras que par un point d'honneur
Je me ferai connoître à votre Belle-sœur.

A R I S T E.

Le plutôt vaut le mieux , croyez-moi.

E S

130 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
D A M O N.

Je vous quite,
Et vais gronder pour vous Céliante & Mélite.

S C E N E I I I.

A R I S T E *seul.*

JE brûle de le voir par l'hymen engagé.
Plus il enragera, mieux je serai vengé.
(Il retourne à sa table, & se remet à lire.)

S C E N E I V.

A R I S T E , F I N E T T E *qui observe quelque
tems Ariste avant que de parler.*

F I N E T T E.

T (*A part.*) (*Haut.*)
Oujours lire ! Monsieur, Madame votre Femme...

A R I S T E.

Crie encore plus haut.

F I N E T T E.

Très-volontiers. Madame

Votre....

A R I S T E.

J'ai défendu cent fois depuis deux ans,
Que jamais ce mot-là fut prononcé céans :
Ne t'en souvient-il pas ?

F I N E T T E.

Oui. Mais quand je l'oublie,
Quel tort vous fait cela, Monsieur, je vous supplie ?

A R I S T E.

Premièrement, celui de me désobéir.

C O M E D I E.
F I N E T T E.

131

Passé.

A R I S T E.

Secondement

F I N E T T E.

J'enrage. A vous ouïr,
On s'imagineroit que c'est faire un grand crime
De donner à Madame un titre légitime.

A R I S T E.

Finette.

F I N E T T E.

Quoi, Monsieur ?

A R I S T E.

Il faudroit m'écouter

Quand je parle.

F I N E T T E.

Ah ! vraiment, qui voudroit s'arrêter
A tous vos beaux discours, & les suivre à la lettre,
Ne cesseroit jamais

A R I S T E.

Voulez-vous bien permettre

Que je dise deux mots ?

F I N E T T E.

Quatre si vous voulez ?

A R I S T E.

Vous sçavez qu'un secret . . .

F I N E T T E.

Deux ans sont écoutez

Depuis que nous menons une vie équivoque.
Je n'y puis plus tenir ; le secret me suffoque.

A R I S T E.

Ma patience enfin pourroit bien se lasser.

F I N E T T E.

C'est conscience à vous que de vouloir forcer
Pendant deux ans entiers des Femmes à se taire.
Pour moi, j'aimerois mieux vivre en un monastère :
Jeûner, prier, veiller, & parler tout mon sou.

132 LE PHILOSOPHE MARIE',

A R I S T E *se levant.*

Parlez , morbleu , parlez : je ne suis pas si fou
Que de vouloir tenir vos langues inutiles :
Sur un point seulement qu'elles soient immobiles.
Ce n'est que sur ce point que je l'ai prétendu.

F I N E T T E.

Oui : mais ce point , Monsieur , c'est le fruit défendu.
Et voilà justement ce qui nous affriande.
Parmi vingt bons ragoûts , la plus grossière viande
Que l'on me défendrait constamment de goûter ,
Seroit le seul morceau qui pourroit me tenter.
Jugez après cela , si je n'ai pas la rage
De parler librement sur votre mariage.

A R I S T E.

Quel travers ! quel esprit de contradiction !
Quel fond d'intempérance & d'indiscrétion !
Voilà les Femmes.

F I N E T T E.

Soit. Mais telles que nous sommes ,
Avec tous nos défauts nous gouvernons les Hommes ;
Même les plus hupez ; & nous sommes l'écueil
Où viennent échouer la sagesse & l'orgueil.
Vous ne nous opposez que d'impuissantes armes :
Vous avez la raison , & nous avons les charmes.
Le brusque Philosophe en ses sombres humeurs
Vainement contre nous élève ses clameurs :
Ni son air réfrogné , ni ses cris , ni ses rides ,
Ne peuvent le sauver de nos yeux homicides.
Comptant sur sa science & ses réflexions ,
Il se croit à l'abri de nos séductions :
Une Belle paroît , lui sourit & l'agace ,
Crac . . . au premier assaut elle emporte la place.

A R I S T E *à part.*

Voilà précisément mon histoire en trois mots.

F I N E T T E.

Je brûle de vous voir trois ou quatre marmots
Brillant autour de vous ; & vous-même en cachette.

C O M E D I E.

133

Jouant à cache-cache, ou bien à climuffette.

A R I S T E à part.

La friponne a raison de rire à mes dépens,
Et ses discours malins sont remplis de bon sens.

(*A Finette.*)

Faisons trêve, de grace, à tout ce badinage.
Je veux encore un tems cacher mon mariage,
Pour n'être point privé de la succession
D'un Oncle, dont le bien fait mon ambition.

F I N E T T E.

Quoi! vous ambitieux? Je vois qu'un Philosophe
Est fait comme un autre homme, & de la même étoffe.
Eh qu'avez-vous donc fait de ces beaux sentimens
Que vous nous étaliez, Monsieur, à tous momens?
„ Le comble, disiez-vous, de toutes les foiblesses.
„ C'est de ne point guérir de la soif des richesses.
„ Que cette hydropisie a fait de malheureux!
„ Mais pour moi, ma fortune a surpassé mes vœux.
„ Un trésor de vertus est le seul où j'aspire,
„ Et mon cœur, pour l'avoir, céderoit un Empire.
Eh zeste! si quelqu'un vous pouvoit prendre au mot,
Vous diriez, Serviteur, je ne suis pas si sot.

A R I S T E.

Tu te trompes. Je suis dans les mêmes maximes,
Mais je sçais leur donner des bornes légitimes;
Et je serois maudit un jour par mes enfans,
Si j'étois Philosophe à leurs propres dépens.
Il ne faut rien outrer quand on veut être sage.
Je dois leur ménager un puissant héritage.

F I N E T T E.

Ce motif est louable, il faut vous y tenir.
Mais, Messieurs vos enfans sont encore à venir.
Beut-être viendront-ils. Cependant...

A R I S T E.

Quoi?

F I N E T T E.

J'augure

134 LE PHILOSOPHE MARIÉ.

Que vous n'aurez jamais grande progéniture.

A R I S T E.

Mais je n'ai pas trente ans. A mon âge, je crois...

F I N E T T E.

On dit qu'on n'a jamais tous les dons à la fois,
Et que les grands esprits, d'ailleurs très estimables,
Ont fort peu de talent pour former leurs semblables.

A R I S T E.

Finette a de l'esprit, & s'en sert joliment :
Il faut faire réponse à son doux compliment.
On souffre un tems les airs d'une Fille suivante,
Que trop de bonté gâte, & rend impertinente :
Elle offense, elle aigrit, sans s'en embarrasser ;
Un jour, elle conclut par se faire chasser.
Je pense que Finette est assez raisonnable
Pour prendre en bonne part cet avis charitable,
Et pour en profiter avec attention ;
Si-non, gare l'instant de la conclusion.

F I N E T T E.

Ce conseil aigre-doux mérite une réplique.
Je vois qu'un Philosophe est mauvais politique,
Puisqu'il n'observe pas que c'est être indiscret,
Que de chasser quelqu'un qui sait notre secret ;
Sur-tout, si ce quelqu'un est d'un sexe qui panche
Au plaisir de jaser, & d'avoir sa revanche.

A R I S T E.

Ta réplique est très juste : & les Maîtres prudens
Doivent au poids de l'or payer leurs confidens.

(Il lui donne de l'argent.)

Voici pour t'apaiser, & t'imposer silence.

(A part.)

Mon lot est de souffrir, & d'avoir patience.

F I N E T T E.

Votre secret, Monsieur, grandement me pesoit ;
Mais ceci le rendra plus léger qu'il n'étoit.
Par vos riches leçons je me sens plus discrète.
Répétez-les souvent, & je serai muette.

COMEDIE.

133

ARISTE.

S'il ne tient qu'à cela , je puis compter sur toi.

FINETTE.

Tant que vous paîrez bien , je vous répons de moi.

Mais à propos vraiment , j'oubliois de vous dire ,
Que votre Femme . . . non , que Madame desire . . .

ARISTE.

Madame ?

FINETTE.

Ma Maîtresse. Ah , j'y suis , Dieu merci . .

Que ma Maîtresse donc voudroit venir ici ,
Pour vous entretenir sur certaines affaires.

ARISTE.

Nos entretiens de jour sont fort peu nécessaires.

Nous aurons cette nuit le tems de nous parler :

De grace , empêche-la de venir me troubler :

Pendant une heure ou deux il faut que je médite.

FINETTE.

Cela suffit , je vais vous sauver sa visite.

SCENE V.

ARISTE *seul.*

LA douceur & l'argent sont plus persuasifs
Que les raisonnemens les plus démonstratifs ;
Et ce sont , à mon gré , deux moyens infailibles
Pour corriger les gens les plus incorrigibles.
La maligne Finette à ma bourse sourit :
Je pourrai gouverner ce dangereux esprit.
Maintenant que je suis plus calme & plus tranquille ,
Employons mon loisir à quelqu'ouvrage utile.

S C E N E V I.

A R I S T E , M E L I T E.

C A R I S T E *apercevant sa Femme.*
Ommment, c'est vous ?

M E L I T E.

Mon Dieu ! d'où vient cette frayeur ?
Est ce donc que ma vuë inspire tant d'horreur ?

A R I S T E.

Eh non , vous m'êtes chère autant qu'on puisse l'être.
Mais dans mon Cabinet devriez-vous paroître ?
Je vous ai fait prier de ne pas y venir.

M E L I T E.

Oui, Mais j'avois dessein de vous entretenir
Sur un fait important , auquel il faut mettre ordre.

A R I S T E.

De ce que vous voulez rien ne vous fait démordre.

M E L I T E.

Devez-vous me blâmer si je cherche à vous voir ?
Je contente mon goût , & je fais mon devoir.

A R I S T E.

Le devoir d'une Femme est d'être complaisante.

M E L I T E.

Tranchez le mot , mon cher , dites obéissante.
Vous n'aimez d'un Mari que son autorité ;
Je lui dois-immoler toute ma liberté.

A R I S T E.

Il n'est point question d'un pareil sacrifice.
Me traiter de tyran , c'est me faire injustice.
J'exige des égards , & non pas des respects.
Cachez notre secret par des soins circonspects ;
C'est tout ce que je veux de votre complaisance :
Et vous obtiendrez tout de ma reconnoissance.

MELITE.

Vous distraire un moment, est-ce vous offenser ?

ARISTE.

Si quelqu'un survenoit, que pourroit-il penser ?

MELITE.

Eh mais, il penseroit... après tout, que m'importe ?

ARISTE.

Ciel ! peut-on de sang froid m'affommer de la sorte !

Que vous importe ! Eh quoi ! pouvez-vous oublier

Le motif qui m'engage à ne rien publier ? . . .

Que dis-je ? qui me force à tout mettre en usage

Pour ôter tout soupçon de notre mariage ?

MELITE.

Cela ne se peut pas.

ARISTE.

Non, si vous en parlez.

MELITE.

Pour moi, je m'affervis à ce que vous voulez.

Mais comment empêcher que le monde ne voye ?

ARISTE.

Tout va se découvrir.

MELITE.

Que j'en aurois de joye !

ARISTE.

Toujours contrairier !

MELITE.

Vous avoir pour Epoux.

Est un bonheur pour moi si touchant & si doux,

Il me flâte à tel point, j'en suis si glorieuse,

Que s'il étoit connu je serois trop heureuse.

Si je suis criminelle en marquant ce desir,

Mon crime, je l'avoue, est mon plus grand plaisir.

ARISTE à part.

Me voilà desarmé pour être trop sensible.

L'adresse d'une Femme est incompréhensible.

MELITE.

Vous me voulez du mal, & je ne sçais pourquoi.

138 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
A R I S T E.

Non; si je suis fâché, ce n'est que contre moi.

M E L I T E.

La raison, s'il vous plaît?

A R I S T E.

D'avoir eu la foiblesse
De vous croire discrète, & Femme de promesse:
Car vous m'aviez promis très-solemnellement,
Avant que nous prissions aucun engagement,
Que tant que je voudrois qu'on en fit un mystère,
Votre Sœur en seroit seule dépositaire.

M E L I T E.

Il est vrai.

A R I S T E.

Toutefois, grace à vos soins prudents,
Nous avons aujourd'hui nombre de confidens.

M E L I T E.

Accusez-en ma Sœur, dont la langue indiscrete
Ne peut tenir long-tems une affaire secrète.
Jamais sur ce sujet je ne vous ai trahi.
Je n'ai jusqu'à présent que trop bien obéi.

A R I S T E.

Vous en repentez-vous?

M E L I T E.

Oui.

A R I S T E.

Quelle en est la cause?

M E L I T E.

A d'indignes soupçons votre secret m'expose.
Nous demeurons ensemble; & j'apprens tous les jours
Que cela fait tenir d'impertinens discours.
Je n'en murmure pas. De ma seule innocence
Je me fais un rampart contre la médifance;
Et sacrifiant tout à mon affection,
Je laisse déchirer ma réputation.
Mais puisqu'à cet excès il faut que j'obéisse,
Je demande le prix d'un si dur sacrifice.

Eh quoi ?

MELITE.

C'est que du moins le Marquis du Lauret,
Ou par vous , ou par moi , sçache notre secret.

ARISTE.

Le Marquis ! pouvez-vous me tenir ce langage ?
C'est l'homme à qui je veux me cacher davantage.
Quoiqu'il soit Courtisan , & qu'il ne sçache rien ,
C'est un Sage caché sous un joyeux maintien ,
Et qui ne connoît pas de plus grande foiblesse
Que de prendre une Femme , & même une Maîtresse ;
Soutenant qu'il n'est point d'autre félicité
Que d'être à tous égards en pleine liberté.
Faut-il vous dire plus ? Cent fois en sa présence ,
J'ai défendu sa thèse avec tant d'imprudence ,
Que s'il sçait une fois que je suis marié ,
Par ses traits en tous lieux je serai décrié.

MELITE.

Quoi donc ! doit-on rougir des nœuds du mariage ?

ARISTE.

On doit rougir du moins de changer de langage ,
De principes , d'humeur , ou soutenir l'affront
D'être timpanisé : je n'en ai pas le front.

MELITE.

Cependant , il faut bien vaincre cette foiblesse ,
Et tout dire au Marquis.

ARISTE.

Et quel motif vous presse

De lui déclarer tout ?

MELITE.

Un jour vous le sçauvez.

Et ce sera pour lors que vous l'approuverez.

ARISTE.

Sçachons donc ce motif.

MELITE.

Il est très raisonnable ,

140 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
Et pour ne rien celer , il est indispensable.

A R I S T E.

Pourquoi ? vous m'étonnez.

M E L I T E.

Je ne dirai plus rien.

A R I S T E.

Poursuivez ; je le veux.

M E L I T E.

Vous le voulez ? Eh bien ,

Ce sage Courtisan , ce railleur si terrible ,
Qui croit qu'on n'est point sage à moins qu'être insens-
sible ,

Quand il sort de chez vous , ne passe pas un jour
Sans venir me chercher pour me parler d'amour.

A R I S T E.

A vous ?

M E L I T E.

A moi.

A R I S T E.

Mélite !

M E L I T E.

Eh bien ?

A R I S T E.

Quelle aparence

Que ...

M E L I T E.

J'avois résolu de garder le silence ,
De peur de vous commettre avec lui. Mais enfin
Sa poursuite me cause un violent chagrin :
Pour la faire cesser , le moyen le plus sage
Est de lui faire part de notre mariage.
Décidez , s'il vous plaît , mais décidez dans peu ;
Qui , de vous ou de moi , lui fera cet aveu.
Je vous laisse un moment rêver à cette affaire ;
Mais ce jour expiré , je ne puis plus me taire.

S C E N E V I I.

A R I S T E *seul.*

Attendez... Elle fuit. Quel embarras maudit !
Dois-je donner croyance à ce qu'elle me dit ?
Cela ne peut pas être ; & le Marquis... Je gage
Qu'elle invente ce trait pour... Non elle est trop
fage ,
Et je lui ferois tort d'oser la soupçonner.
Mais enfin , que conclure , & que déterminer ?
Le Marquis amoureux ! Dans le fond de mon ame
Je suis ravi... de quoi ? qu'il en conte à ma Femme ?
Cela n'est point plaisant. Mon honneur effrayé...
Mon honneur !... qu'on est sot quand on est marié !
Allons voir le Marquis. Tâchons avec adresse
De lui faire à moi-même avouer sa foiblesse :
Plus elle sera grande , & moins je la craindrai.
Ensuite il faudra voir quel parti je prendrai.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

Le Théâtre représente une Salle.

SCENE PREMIERE.

CELIANTE, FINETTE.

L CELIANTE.
Le Marquis du Lauret va venir ?
FINETTE.

Oui, Madame.

CELIANTE.
Crois-tu qu'il m'aime ?
FINETTE.

Non.

CELIANTE.

Dans le fond de mon ame

J'en suis au desespoir.

FINETTE.

Oh ! je n'en doute pas.

La plus rare beauté n'a pour lui nul apas.

CELIANTE.

C'est ce qui me feroit souhaiter sa conquête ,
Et j'en viendrois à bout si je l'avois en tête.
Il est un certain art , que je sçais à ravir ,
Pour fixer un tel homme , & pour se l'asservir.

FINETTE.

Je vous conseille donc de tenter l'aventure.

CELIANTE.

Parles-tu tout de bon ?

C O M E D I E.
F I N E T T E.

143

Sans doute.

C E L I A N T E.

Je te jure

Que bien-tôt de mes yeux il sentira les coups.
Je veux dès aujourd'hui le voir à mes genoux.

F I N E T T E.

S'il vous aime une fois , à quoi tend l'entreprise ?

C E L I A N T E.

A lui dire pour lors que mon cœur le méprise ,
Qu'un grand bien, cent ayeux, un haut rang dans l'Etat,
Ne peuvent m'imposer à la suite d'un fat.

F I N E T T E.

Pour fat , il ne l'est point. C'est un homme qui pense
Que le parfait bonheur est dans l'indifférence :
Du reste , auprès du sexe il est respectueux ,
Et se feroit aimer s'il étoit amoureux.
Mais je veux qu'il soit tel que vous le voulez croire ,
Je trouverois pour vous encore plus de gloire
A vous l'assujettir , à l'aimer tout de bon ,
Qu'à vous sacrifier à votre beau Damon.
C'est l'ancien Confident , c'est l'Ami de mon Maître ;
Vous l'aimez : cependant si je puis m'y connoître ,
Vous prétendez en faire un Mari complaisant.
En ce cas , le Marquis vous conviendrait autant.
Les gens de qualité suivent toujours la mode ;
Et tout homme de Cour doit être Epoux commode.
Voilà l'essentiel. Qu'importe qu'un Mari
Soit fat , s'il vous permet d'avoir un Favori ?

C E L I A N T E.

Mais au fond , tu dis vrai.

F I N E T T E.

Comment ? Je vous étale

Tout ce qu'on peut prêcher de plus fine morale.
Rompez avec Damon : j'insiste sur ce point ;
N'étant pas Gentilhomme il ne vous convient point.

144 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
C E L I A N T E.

Tu te trompes , Finette ; & malgré l'aparence ,
Mon cœur me dit qu'il est d'une illustre naissance ,
Et que par des raisons que nous sçaurons un jour . . .

F I N E T T E.

Ah ! voilà justement de vos Romans d'amour.
Pour moi , je le connois. Sa tendresse empressée
N'est que le pur effet d'une ame interressée.
Une Tante , en mourant , vous a laissé des biens
Dont il espère un jour rehausser ses moyens.
Voilà ce qui le rend si soumis , si facile :
Mais osez l'épouser , il sera moins docile.

C E L I A N T E.

J'entre dans tes raisons , & je les aplaudis.
Je me suis dit cent fois tout ce que tu me dis.
Depuis plus de deux ans , avec un soin extrême ,
J'élude mon penchant , & me combats moi-même.
J'ai maltraité souvent un Amant trop aimé :
Contre lui mon orgueil s'est hautement armé.
Enfin , pour me guérir , je me suis exilée :
Tout cela vainement. Je suis enforcée . . .
Attens.

F I N E T T E.

Quoi ?

C E L I A N T E.

Je me sens aujourd'hui d'une humeur
A le desespérer.

F I N E T T E.

Quelque bonne vapeur
Vous seroit à present d'un secours admirable ;
Quand vous extravaguez , vous êtes raisonnable.

C E L I A N T E.

Jc ne me suis jamais trouvé tant de raison.

F I N E T T E.

Que Damon ne vient-il ! Mais vous ferez l'oison
Si-tôt qu'il paroîtra.

C E L I A N T E.

COMEDIE.
CELIANTE.

145

J'excite mon courage
A lui faire au plutôt quelque sensible outrage.
Prête-moi ton secours pour m'y déterminer.
Traisons quelque sujet propre à me chagriner.
Parle-moi de ma Sœur.

FINETTE.

Eh bien donc , ma Maîtresse
De notre Philosophe a lassé la tendresse.
Il s'est abandonné pour la première fois
A des vivacités , qui , comme je prévois ,
Pourront dégénérer en aigreur très-fâcheuse.
Cela vous déplaît-il ?

CELIANTE.

Non : tu me fais plaisir.
Un doux ravissement est prêt à me saisir.
Le bonheur de ma Sœur excitoit mon envie ,
Et fait depuis deux ans le malheur de ma vie.

FINETTE.

Enragez donc , Madame , & très-parfaitement.
Leur querelle a produit un raccommodement
Si tendre , si touchant , & si rempli de charmes ,
Que notre Philosophe en a versé des larmes.
Et moi , qui parle , moi , je ne puis y penser ,
Sans sentir que mes yeux sont tout prêts d'en verser.
(Elle pleure.)

CELIANTE.

Ils s'aiment donc toujours ?

FINETTE.

Plus que jamais , Madame.
Mon Maître est à présent l'esclave de sa Femme.

CELIANTE.

Le sot !

FINETTE.

Plus elle prend le ton d'autorité ,
Et plus depuis une heure il en est enchanté.

146 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
C E L I A N T E.

Je n'y puis plus tenir. Par quel charme Melite
Triomphe-t-elle ainsi d'un homme de mérite ?
S'il étoit mon Mari , comme je le voudrois ,
Plus il seroit soumis , plus je l'approuverois :
Mais avoir pour ma Sœur une telle foiblesse !
C'est un aveuglement qui me choque & me blesse ,
J'en crève de dépit , & j'en suis en fureur.

F I N E T T E.

Ferme. Comment Damon est-il dans votre cœur ?

C E L I A N T E.

Comme un monstre.

F I N E T T E.

Fort bien. Le voici , ce me semble.
Il vient fort à propos , & je vous laisse ensemble.

(Céliante , aussi tôt que Finette est sortie , va se placer
nonchalamment sur une chaise , & se met à rêver.)

S C E N E I I.

C E L I A N T E , D A M O N.

D A M O N *regarde Céliante quelque tems , sans qu'elle
fasse semblant de l'apercevoir.*

V Ous voulez être seule , à ce que je puis voir ?

C E L I A N T E.

Vous auriez dû d'abord vous en apercevoir :
Mais vous ne sentez rien.

D A M O N.

Quoique je vous ennuye
Je ne puis me résoudre. . . .

C E L I A N T E *d'un air dédaigneux.*

A moins qu'on ne vous fuye ,
On ne sçauroit jamais se défaire de vous.

COMEDIE.

147

D A M O N à part.

Elle est dans ses grands airs , il me faut filer doux.

(Il s'assied dans un coin.)

C E L I A N T E vivement.

Je veux que vous sortiez.

D A M O N.

Soit. Mais daignez m'apprendre

Pourquoi ?

C E L I A N T E reprenant l'air dédaigneux.

Je n'ai , je pense , aucun compte à vous rendre.

D A M O N.

J'en demeure d'accord. Mais si ma vive ardeur
M'engage....

C E L I A N T E se levant brusquement.

Ah ! vous allez lâcher quelque fadeur.

D A M O N.

Je ne dirai plus rien.

C E L I A N T E.

Ma vive ardeur m'engage !

Ne me tenez jamais ce doux langage :

Il me fait mal au cœur , je vous en avertis.

Votre goût & le mien sont bien mal assortis.

Ma vive ardeur !

D A M O N à part.

Il faut lui passer son caprice.

C E L I A N T E.

Vous prétendez , je crois , me traiter en novice ?

D A M O N.

Mon Dieu, non : je sçais bien que vous ne l'êtes pas.

C E L I A N T E.

Qu'entendez-vous par-là ? Sortez.

D A M O N.

Tout de ce pas

Je vais me retirer.

C E L I A N T E le retenant.

Non , non , je me ravise.

On ne dit point en face une telle sottise ,

148 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
Sans avoir le dessein de rompre absolument :
Nous y procéderons dans un petit moment.
Mais je veux qu'avant tout votre bouche m'explique
Ce que vous entendez par le trait satyrique
Qu'avec un fier souris vous m'avez décoché.

D A M O N.

C'est vous qui , malgré moi , me l'avez arraché.
Vous croyez que je veux vous traiter en novice,
Moi , je vous désabuse , & je vous rends justice.

C E L I A N T E.

Et comment ?

D A M O N.

En disant que vous ne l'êtes point.

C E L I A N T E.

Mais que voulez-vous dire ? Expliquez-moi ce point.

D A M O N.

Je veux dire. . . . Eh ! parbleu cela s'entend de reste.

C E L I A N T E.

Vous ne valez rien.

D A M O N.

Moi !

C E L I A N T E.

Mon Dieu ! qu'il est modeste ,

C'est lui qu'il faut traiter en novice.

D A M O N *en riant.*

Entre nous ,

Madame , je le suis . . . au même point que vous.

C E L I A N T E *avec fureur.*

Ah ! je ne puis souffrir un tel excès d'outrage.

Vous m'en ferez raison.

D A M O N.

C'est à quoi je m'engage.

C E L I A N T E.

Au plutôt.

D A M O N.

A l'instant.

COMÉDIE.
CELIANTE.

149

Et de quelle façon ?

D A M O N.

Quoique vous m'appelliez pour vous faire raison ,
Je vous laisse le choix du tems , du lieu , des armes.
Mais comme vous pourriez m'éblouir par vos charmes,
Pour rendre tout égal , ne conviendrez-vous pas
De choisir une nuit pour vuider nos débats ?
Vous riez ?

CELIANTE.

Oui , je ris , quoique fort en colere.
Cette saillie est bonne , & ne peut me déplaire.
(Elle rit plus fort.)

D A M O N.

Je suis ravi de voir par votre procédé
Que notre différend sera bien-tôt vuide.

CELIANTE reprenant un air sérieux.

Non , Monsieur. Je vous jure une haine éternelle.

D A M O N à part.

Dans sa bizarrerie elle est toujours nouvelle ;
Mais je sçais le moyen de la faire finir.

(A Céliante.)

Je vois que mon pardon ne se peut obtenir :
Quoiqu'à dire le vrai , j'ignore par quel crime
J'allume votre haine , & je perds votre estime.
Mes soupirs , mes respects ne font que vous lasser.
Les inclinations ne se peuvent forcer.
Je le sens , j'en mourrai. Mais pour votre suplice ,
Cruelle , après ma mort vous me rendrez justice.
Vous me regretterez quand vous ne m'aurez plus ;
Et vous serez en proie aux regrets superflus.
Adieu.

CELIANTE s'attendrissant.

Damon , Damon !

D A M O N la regardant tendrement.

O trop funestes charmes !

350 LE PHILOSOPHE MARIÉ,

CELIANTE à part.

Le traître m'attendrit , & m'arrache des larmes.

(Haut.)

Ecoutez.

DAMON.

Non : je veux que vous me regrettiez ;
Et je vous laisse.

CELIANTE.

Et moi , je veux que vous restiez.

DAMON.

Je demeurerai donc ; mais c'est par complaisance.

CELIANTE.

Par complaisance !

DAMON.

Ou bien , par pure obéissance.

Tout comme il vous plaira.

CELIANTE.

Je suis au désespoir.

DAMON.

De quoi ?

CELIANTE.

De ne pouvoir me passer de vous voir.

Je voudrais vous haïr. . . . autant que je vous aime.

DAMON.

Hélas ! vous le pouvez sans une peine extrême.

Vous venez de jurer de me haïr toujours.

CELIANTE.

Ah ! comme je mentois !

DAMON.

Quel étrange discours !

Jurer de me haïr , quand soigneux de vous plaire ,

Je. . . .

CELIANTE.

Tenez , je vous jure à présent le contraire.

DAMON.

Auquel des deux sermens croirai-je par hazard ?

C O M E D I E.

151

C E L I A N T E.

Au dernier. C'est le seul où mon cœur ait eu part.

D A M O N.

Parlez-vous tout de bon ?

C E L I A N T E.

Oui, je vous le proteste,

L'esprit a commencé, le cœur a fait le reste.

Mon esprit vous outrage, & mon cœur s'attendrit.

D A M O N.

Croyez donc votre cœur, & jamais votre esprit.

Mais encor, dites-moi par quel caprice étrange

Votre esprit contre moi se gendarme ?

C E L I A N T E.

Il se vange

De ce qu'il ne peut pas régler mes sentimens.

Il m'inspire souvent de certains mouvemens

Qui suspendent l'effet du penchant qui m'entraîne,

Et tiennent du mépris, & meme de la haine.

Vous êtes soutenu par l'inclination,

Mais souvent maltraité par la réflexion.

D A M O N.

En voulant m'obliger vous me faites injure.

J'ai donc bien des défauts dont votre esprit murmure ?

C E L I A N T E.

Des défauts ! des défauts ! je ne finirois point

Si je voulois à fond examiner ce point.

D A M O N.

Cette discussion n'est pas fort nécessaire.

C E L I A N T E.

Premièrement, Monsieur, sous un air très-sincere,

Vous êtes faux, rusé, malin comme un démon.

D A M O N.

Je pense....

C E L I A N T E.

Ecoutez-moi, cela vaut un sermon.

De plus, vous vous croyez un mérite suprême,

Et vous n'estimez rien à l'égal de vous-même.

152 LE PHILOSOPHE MARIÉ,

Vous vous raillez sous main de vos meilleurs Amis ;
Quoique toujours près d'eux complaisant & soumis.
Votre intérêt vous guide & seul vous détermine.
Chez vous en grand secret l'amour-propre domine.
Quand vous n'êtes point vû , vous courez au miroir
Et vous vous régalez du plaisir de vous voir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage ;
Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

D A M O N.

Quoique vous m'accusiez ici de fausseté ,
Oserois-je imiter votre sincérité ?

C E L I A N T E.

Fort bien.

D A M O N.

Vous êtes belle , aimable , généreuse ;
Mais vous êtes hautaine , inquiète , orgueilleuse.
Le bonheur du prochain vous cause de l'ennui ;
Et vous amaigrissez de l'embonpoint d'autrui.
Vous avez de l'esprit , mais souvent il s'égare :
Il vous rend d'une humeur inconstante & bizarre.
Toute Femme qui plaît vous trouve en son chemin ,
Et vos yeux font la guerre à tout le genre humain.
Votre sincérité , dont vous faites parade ,
N'est jamais que l'effet d'une brusque incartade.
Sans choix , tout est pour vous matière à discourir ,
Et le moindre secret vous fatigue à mourir.
Ce portrait-là n'est pas fort à votre avantage :
Mais malgré vos défauts je vous aime à la rage.

C E L I A N T E.

Vous m'aimez ?

D A M O N.

Que le Ciel m'écrase en ce moment ,
S'il fut jamais , Madame , un plus fidèle Amant.
Bien que quelques défauts obscurcissent vos charmes ,
Mon cœur trop prévenu n'en conçoit point d'alarmes.

C E L I A N T E.

Pour moi , j'en suis frappée : ils m'allaient pour vous :

Vous me connoissez trop pour être mon Epoux.
On ne m'aura jamais sans me croire parfaite.

D A M O N.

Eh bien , vous l'êtes donc. Etes-vous satisfaite ?

C E L I A N T E.

Non. Ce fade retour ne sçauroit me toucher.

D A M O N.

J'ai voulu badiner , & non pas vous fâcher.

C E L I A N T E.

Puis-je compter encor sur votre complaisance ?

D A M O N.

Sans doute.

C E L I A N T E.

Pour jamais évitez ma présence.

D A M O N.

Vous raillez.

C E L I A N T E.

Point du tout. Partez dès ce moment.

Ou je ne répons pas de mon emportement.

S C E N E I I I.

C E L I A N T E *seule.*

T Râtre ! de mes vertus tu fais un beau trophée !
S'il dit vrai , je suis folle , & coquette fieffée.
Pour folle , je le suis , puisque j'ai pû l'aimer.
Mais quoi ! N'est il pas fait pour plaire & pour
charmer ?

Cela n'est que trop vrai , c'est ce qui me désole.
Si je l'ai tant aimé , je ne suis donc pas folle.
Pour coquette , voyons , le suis-je ? Franchement ,
Ce qu'il dit là-dessus n'est pas sans fondement ,
Je le sens. Mais au fond est-ce un reproche à faire ?
Quoi ! Peut-on être Femme , & ne pas vouloir plaire ?
Toute Femme est coquette , ou par raffinement ,

154 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
Ou par ambition , ou par tempérament.
Je suis , ajoute-t-il , inquiète , envieuse.
J'ai grand tort d'enrager de voir ma Sœur heureuse ,
Et moins belle que moi , posséder un Epoux ,
Qui ne devoit jamais balancer entre nous.
J'ai de l'orgueil ! Eh bien , suis je si criminelle ?
Peut on n'être pas fière , & sçavoir qu'on est belle ?
Je suis indiscrete ! Oui , quelque chose à peu près.
Mais mon sexe est il fait pour garder des secrets ?
Enfin , je suis bizarre & d'un caprice extrême !
Rien n'est plus ennuyeux qu'être toujours la même.
Ainsi , Monsieur Damon , tout pesé comme il faut ,
Vous êtes un menteur , & je n'ai nul défaut.

S C E N E I V.

M E L I T E , C E L I A N T E.

N U L défaut ! cet éloge est assez magnifique.
Vous ne faites pas mal votre panégyrique.

C E L I A N T E.

En êtes-vous contente ?

M E L I T E.

Assurément.

C E L I A N T E.

Fort bien.

Quand je ferai le vôtre , il n'y manquera rien.

M E L I T E *en sôûriant.*

Vous me peignez souvent , mais c'est d'une autre sorte.

C E L I A N T E.

Je dis ce que je crois ; la vérité m'emporte.

M E L I T E.

Il n'est rien de si beau que la sincérité :

Mais souvent ce qu'on croit n'est pas la vérité.

COMEDIE.
CELIANTE.

155

De semblables erreurs je ne suis point capable.
Je ne crois jamais rien qui ne soit véritable.

MELITE.

Cependant vous croyez n'avoir aucun défaut.

CELIANTE.

C'est ce qu'en un besoin je prouverois bien-tôt.

MELITE.

Comment ?

CELIANTE.

En faisant voir aisément , ce me semble ,
Qu'en tout point vous & moi nous différons ensemble.

MELITE.

Si votre caractère est différent du mien ,
Je crois que contre moi cela ne conclut rien.

CELIANTE.

Vous croyez imposer par votre orgueil modeste ,
Mais malgré vos replis on vous connoît de reste.

MELITE.

Plus je me fais connoître , & plus on est content :
Bien d'autres que je sçais , n'y gagneroient pas tant.

CELIANTE.

Vous vous targuez beaucoup d'avoir assez d'adresse ,
Pour mener un Mari , dont on plaint la foiblesse.

MELITE.

Je tâche de lui plaire ; il reconnoît ce soin :
C'est tout mon art. Le vôtre iroit un peu plus loin.

CELIANTE.

Vous êtes , je l'avoue , une fine hypocrite.
Vous ne l'avez charmé que par un faux mérite.

MELITE.

Le vôtre si solide , & par vous si vanté.
A manqué sa conquête , & s'en étoit flatté.

CELIANTE.

Qui ? moi ! je l'ai manquée ! ah , quelle impertinence !
Il n'a tenu qu'à moi d'avoir la préférence.

156 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
M E L I T E.

Vous êtes mon aînée , & vous ne l'eûtes pas.

C E L I A N T E.

C'est que cette conquête eut pour moi peu d'apas.

M E L I T E.

Cependant mon bonheur vous rend un peu jalouse.

Vous m'aimiez comme Sœur ; vous haïssez l'Épouse....

C E L I A N T E.

D'un sot.

M E L I T E.

De votre part rien ne doit m'étonner.

Mais ce dernier trait-là ne se peut pardonner.

Vous sortirez d'ici , si vous osez poursuivre.

C E L I A N T E.

Volontiers. Avec vous je ne sçaurois plus vivre.

Vous m'outrez , m'excedez ; mais de tous vos mépris.

Je me ferai raison , eussiez-vous vingt Maris.

S C E N E V.

ARISTE, (*un livre à la main*) M E L I T E,
C E L I A N T E.

C E L I A N T E *le tire par le bras , & lui fait
tomber son livre.*

A H ! Monsieur , vous voilà ! je m'en vais vous
apprendre

Des choses qui devront sans doute vous surprendre.

(*Elle crie haut.*)

Votre Femme

A R I S T E.

Eh ! mon Dieu , laissons ce titre-là.

Nous sommes si souvent convenus de cela.

C E L I A N T E.

Ah ! trêve , s'il vous plaît , à la délicatesse.

M E L I T E.

Si pour moi d'un Mari vous aviez la tendresse,
Vous devez . . .

A R I S T E.

D'un Mari ! c'est fort bien commencé.
De grace , que ce mot ne soit plus prononcé.
Mais de quoi s'agit-il ? Sur quelque bagatelle
Sans doute vous venez d'avoir une querelle ?

M E L I T E.

Bagatelle , Monsieur !

C E L I A N T E.

Bagatelle est fort bon.

M E L I T E.

Ariste , puisqu'il faut vous nommer de ce nom.
Vous sçauvez que ma Sœur . . .

C E L I A N T E.

Aprenez que Mélite . . .

A R I S T E.

Oh ! vous avez raison toutes deux.

M E L I T E à part.

Il m'irrite.

Par son sang-froid.

C E L I A N T E.

Raillez un peu plus à propos.

Il s'agit . . .

A R I S T E.

Il s'agit que l'on vive en repos.

Je n'examine point le fond de la querelle :

Un éclaircissement souvent la renouvelle.

Mais pour l'amour de moi , demandez-vous pardon.

C E L I A N T E.

Moi ! qu'elle veut contraindre à quitter la maison ?

A R I S T E.

Avez-vous pû , Mélite , avoir cette pensée ?

M E L I T E.

Pouvez-vous m'en blâmer lorsque j'y suis forcée ?

158 LE PHILOSOPHE MARIE',
A R I S T E.

Et par qui ?

M E L I T E.

Par ma Sœur. Elle ose s'oublier
Devant moi, jusqu'au point de vous injurier.

A R I S T E.

Si ce n'est que cela, remettez vous, Mesdames,
Je ne m'offense point des injures des Femmes.

M E L I T E.

Vous nous traitez, Monsieur, avec bien du mépris.

C E L I A N T E.

Les Femmes valent bien Messieurs les Beaux-esprits.

M E L I T E.

Rien n'est digne de vous, s'il n'est pris dans un livre.

C E L I A N T E.

Fréquentez notre sexe, & vous sçavez mieux vivre.

A R I S T E.

Me voilà bien ! c'est moi qu'on querelle à présent.

Quoi ! vous me prenez donc pour un mauvais plaisant ?

Si je passe aisément les injures des Femmes,
Je déclare que c'est par respect pour les Dames.

Ne me regardez plus d'un œil si courroucé ;

Et dites-moi comment l'affaire a commencé.

M E L I T E *après avoir un peu rêvé.*

Demandez-le à ma Sœur.

C E L I A N T E.

Non ; dites le vous-même.

M E L I T E.

Je ne m'en souviens pas.

C E L I A N T E.

Ni moi.

A R I S T E.

Bon, ce problème

Ne m'embarasse plus. Le fait est clair. Je voi

Que vous vous querellez, & ne sçavez pourquoi.

Ainsi donc je conclus en fort peu de paroles.

COMEDIE.

159

Qu'il faut faire la paix , ou que vous êtes folles.

MELITE.

Vous pourriez nous parler en des termes plus doux.

CELIANTE *vivement.*

La plus folle des deux est plus sage que vous.

ARISTE.

Oh bien , querellez donc , si cela peut vous plaire.

CELIANTE *gravement.*

Je querelle , Monsieur , quand je suis en colère :

Mais de sang froid , jamais.

ARISTE.

Ma foi , vous avez tort ,

Car vos vivacitez me divertissoient fort.

L'une & l'autre y mettoit tant d'esprit , tant de graces.

Allons , ranimez-vous : êtes-vous déjà lasses ?

CELIANTE *à Mélite.*

Divertissez Monsieur.

MELITE.

Le joli passe-temps !

CELIANTE.

Vous n'aurez pas l'honneur de rire à nos dépens ;

Et nous ferons la paix.

MELITE.

J'en avois peu d'envie ;

Mais je me raccommode , & pour toute ma vie.

CELIANTE.

Touchez-là.

MELITE.

Volontiers.

ARISTE.

Ah ! c'est trop m'outrager !

CELIANTE.

Tant mieux.

ARISTE.

Embrassez-vous pour me faire enrager !

CELIANTE.

Oui-dà , de tout mon cœur.

100 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
M E L I T E.

Moi de même.

A R I S T E.

Courage !

Et moi, pour vous montrer à quel point j'en enrage ,
Je vais dans mon transport vous baiser toutes deux ,

C E L I A N T E.

Le traître !

M E L I T E.

Il nous trompoit.

A R I S T E.

Oui, vous comblez mes vœux.

(Il les embrasse l'une après l'autre. Géronte qui entre dans
le moment , s'arrête pour contempler Ariste : & aussi-tôt
qu'il parle , les deux Sœurs s'enfuient.)

S C E N E V I.

A R I S T E , G E R O N T E.

G E R O N T E.

A Puyez , mon Neveu , vous faites des merveilles.

A R I S T E *demeurant immobile sans regarder Géronte.*

Ah ! bon Dieu ! quelle voix a frappé mes oreilles !

C'est mon Oncle lui-même : autre surcroît de maux !

G E R O N T E.

Je suis fâché , vraiment , de troubler vos travaux.

Vous Philosoquez bien ! Qui sont ces créatures ?

A R I S T E.

Mon Oncle , s'il vous plaît , supprimez les injures.

Ce sont...

G E R O N T E.

Quoi ?

A R I S T E *à part.*

Je ne sçais que lui dire.

C O M E D I E
G E R O N T E.

101

Morbleu.

Achevez donc.

A R I S T E.

Et vous, modérez votre feu.

Je vous l'ai dit cent fois, votre bile s'échauffe . . .

G E R O N T E.

Vous êtes un fripon, Monsieur le Philosophe.

Vous voulez éluder un éclaircissement,

Mais il faut me répondre, & positivement.

A R I S T E.

Oui, je vous répondrai, la chose m'est facile.

Mais je voudrois vous voir d'une humeur plus tranquille.

G E R O N T E.

Ventrebleu !

A R I S T E.

Doucement, ou je ne dirai mot.

Il faut . . .

G E R O N T E.

Prétendez-vous me traiter comme un sot ?

A R I S T E.

Non ; vous avez, mon Oncle, un esprit vif & juste ;

Vous jouïssiez encor d'une santé robuste ;

Vous avez de gros biens.

G E R O N T E.

Ah !

A R I S T E.

Vous êtes d'un sang,

Qui peut vous égaler aux gens du plus haut rang.

G E R O N T E.

Répondez-moi.

A R I S T E.

De plus, vous avez l'avantage.

De n'avoir point d'enfans, de goûter le veuvage.

G E R O N T E.

Au fait.

162 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
 A R I S T E.

Et de jouir de cette liberté,
Qui des gens de bon sens fait la félicité.

 G E R O N T E.

Bourreau !

 A R I S T E.

Votre Neveu vous respecte & vous aime ;
Cependant au milieu de ce bonheur extrême . . .

 G E R O N T E.

Ce traître de Neveu , qui m'aime & me chérit ,
Par son maudit caquet me fait tourner l'esprit.

 A R I S T E.

Mais . . .

 G E R O N T E.

Dis encore un mot , & je te deshérite.

 A R I S T E.

Je m'en vais , puisqu'enfin mon discours vous irrite.

 G E R O N T E.

Non ; il faut m'éclaircir , & m'apprendre à l'instant
Qui sont ces Belles.

 A R I S T E.

Soit , je vous rendrai content.

Elles sont Sœurs.

 G E R O N T E.

Ensuite ?

A R I S T E *ayant un peu révé.*

Elles sont de Bretagne.

 G E R O N T E.

Fort bien.

 A R I S T E.

Elles partoient pour aller en campagne
Et fort innocemment . . . je leur disois adieu ,
Quand vous êtes venu nous surprendre en ce lieu.
Voilà tout.

 G E R O N T E.

Hom ! je viens pour affaire importante ,
Et qui sera pour vous assez réjouissante.

ARISTE.

Le fait en quatre mots, j'ose vous en prier,
Mon Oncle.

GERONTE.

Mon Neveu, je viens vous marier.

ARISTE.

Me marier ?

GERONTE.

Sans doute. Est ce vous faire injure ?

ARISTE.

Non pas ; mais...

GERONTE.

Qui plus est, j'amene la future.

ARISTE.

Et qui ?

GERONTE.

Ma Belle fille.

ARISTE *à part.*

Ah ! me voilà perdu !

GERONTE.

Quoi ! vous êtes fâché, si j'ai bien entendu ?

ARISTE.

Point.

GERONTE.

Le parti n'est pas de ceux que l'on méprise.

ARISTE.

Il est vrai. Mais, mon Oncle, excusez la surprise...

GERONTE.

J'arrive de ma Terre. Entrons un peu chez vous ;
Nous parlerons à fond quand j'aurai bû deux coups.

SCENE VII.

ARISTE *seul.*

Que vais-je devenir ? Je souffre le martyre.

S C E N E V I I I.

ARISTE, FINETTE.

FINETTE.

LE Marquis du Lauret tantôt vous a fait dire,
Monsieur, ayant appris à son retour chez lui,
Que vous l'avez cherché, qu'il viendrait aujourd'hui
Dîner avec vous.

ARISTE.

Bon! voici nouvelle affaire.

Qu'on aille l'avertir...

FINETTE.

Il n'est pas nécessaire.

ARISTE.

Comment?

FINETTE.

Il est céans.

ARISTE.

Faites-lui donc sçavoir

Que mon Oncle...

FINETTE.

Attendant que vous pussiez le voir,

Il est venu, Monsieur, visiter ma Maîtresse.

ARISTE.

Est-il chez elle?

FINETTE.

Oui. Le bon Marquis s'empresse

A lui conter fleurette. Il lui fait les yeux doux,
Et même devant elle il s'est mis à genoux;
Le tout par passe tems, je n'en fais aucun doute,
Car vous le connoissez.

ARISTE.

(D'un ris forcé) (A part.) (A Finette.)

Oui, oui. J'enrage. Ecoute,

C O M E D I E.

165

Va lui dire à l'instant... non, non, ne lui dis rien,
Car il faut qu'avec lui j'aye un long entretien,
Et plutôt que plus tard. Je m'en vais donc me rendre...

F I N E T T E.

Etant avec Madame, il peut bien vous attendre.
Il ne s'ennuiera point.

A R I S T E.

Je le crois en effet.

Mais je veux lui parler.

F I N E T T E.

Où ?

A R I S T E.

Dans mon Cabinet.

S C E N E I X.

A R I S T E *seul.*

MA situation est-elle assez cruelle ?
Si je n'en deviens fou, je l'échapperai belle.

Fin du second Acte.



A C T E I I I.

S C E N E P R E M I E R E.

LE MARQUIS *seul.*

OUI, cet Oncle d'Ariste est un original.
Jamais homme ne fut plus grossier, plus brutal :
Je n'y sçaurois tenir. Son humeur intraitable ,
Avec beaucoup d'esprit , le rend insupportable.
Le flegme du Neveu vient de se surpasser ,
Et sa Philosophie a lieu de s'exercer.
Retournons chez Mélite , en attendant qu'Ariste
Se soit débarrassé d'un entretien si triste.
Mais le voici.

S C E N E I I.

ARISTE , LE MARQUIS.

ARISTE.

MArquis , vous m'excusez , je croi ,
Si mon Oncle indiscret . . .

LE MARQUIS.

Vous moquez-vous de moi ?
Je n'ai que trop senti votre embarras extrême.
J'entrai dans votre peine aussi-bien que vous-même.

ARISTE.

Me venir relancer jusqu'en mon cabinet !
Crier ! nous interrompre ! & vous brusquer tout net !
Je ne puis y penser sans en mourir de honte.

Avez-vous conclu ?

ARISTE.

Non. Nous sommes loin de compte.

Avec sa Belle fille il prétend me lier.

LE MARQUIS.

Vous n'êtes pas si sot que de vous marier.

Que la Philosophie est un grand avantage !

Personne mieux que vous n'en a sçu faire usage.

ARISTE *à part.*

Il me raille ; auroit-il découvert mon secret ?

(*Au Marquis.*)

Il est vrai que souvent d'un ton fort indiscret

Sur les pauvres Maris j'ai lancé la satire.

LE MARQUIS.

Comment ! en leur faveur voulez-vous vous dédire.

ARISTE.

Oui ; leur état commence à me faire pitié.

LE MARQUIS.

Ah ! mon pauvre garçon , seriez-vous marié ?

Il court de certains bruits... Mais je ne puis les croire ;

Et j'ai querellé ceux qui forgeoient cette histoire.

ARISTE.

Et vous avez bien fait ; je vous suis obligé.

LE MARQUIS.

Je ne sçaurois souffrir de vous voir outragé.

ARISTE.

Outragé , dites vous ? quelle est votre pensée ?

Ma réputation seroit-elle blessée ,

Si je ?...

LE MARQUIS.

Votre sagesse a fait un tel éclat ,

Vous avez si souvent loué le célibat ,

Vous avez tant raillé , déploré la folie

De tout homme d'esprit qui pour jamais se lie ,

Vous avez en public si hautement fait vœu

De vivre en Philosophe , & Garçon ; que pour peu

168 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
Qu'il vous soupçonne enfin d'avoir fait le contraire,
Avec tout ce Public vous aurez une affaire.
Filles, Femmes, Maris, toute sorte de gens,
A la Ville, à la Cour, vont rire à vos dépens.

A R I S T E.

(*A part.*)

Ils auroient bien raison. Je suis mort, s'il découvre
Que je suis marié.

L E M A R Q U I S.

Vous voyez que je m'ouvre
Librement avec vous.

A R I S T E.

Oui, je le vois fort bien.

L E M A R Q U I S.

Mélite est votre Amie, & rien de plus ?

A R I S T E.

Non, rien.

L E M A R Q U I S.

Je l'ai toujours bien dit ; & je soutiens encore,
Qu'on peut vous avouer qu'on l'aime, qu'on l'adore.

A R I S T E.

(*D'un air embarrassé.*)

(*A part.*)

Eh ! mais... comme on voudra. Quel horrible tourment !

L E M A R Q U I S.

Je vais donc vous parler tout naturellement.
Je l'aime.

A R I S T E.

Vous riez.

L E M A R Q U I S.

Je l'adore.

A R I S T E.

Quel conte !

L E M A R Q U I S.

Je dis vrai.

A R I S T E.

Mais tant pis ; & pour vous j'en ai honte.
Nous sommes vous & moi, dans un cas tout pareil.

Fuyez

Fuyez Melite.

L E M A R Q U I S.

Non ; d'un si sage conseil ,
Cher Ami , je ne puis désormais faire usage.
J'aime , jusqu'à vouloir.... brusquer le mariage.

A R I S T E.

On se rira de vous , & moi tout le premier.

L E M A R Q U I S.

D'un grand bien, d'un grand nom , je suis seul héritier.
De choisir un parti ma famille me presse ;
Ces prétextes sçauront excuser ma foiblesse.
Et d'ailleurs , je suis homme à rire effrontément
Avec ceux qui riront de cet événement.
Trêve donc d'argumens. La chose est résolue ,
Et si vous m'appuyez , sera bien-tôt conclue.

A R I S T E.

Qui ! moi , vous appuyer !

L E M A R Q U I S.

Oui , j'ai compté sur vous.

A R I S T E *d'un ton de colere.*

Vous avez très-mal fait.

L E M A R Q U I S.

D'où vous vient ce couroux ?

Mélite à vos conseils me paroît si soumise....

A R I S T E.

Je ne veux point aider à faire une sottise.

L E M A R Q U I S.

Voici Mélite : au moins ne la détournez point
De m'épouser.

A R I S T E.

Oh ! non ; je vous promets ce point.



SCENE III.

ARISTE, LE MARQUIS, MELITE.

J M E L I T E *à part.*
 E brûle de sçavoir s'il a fait confidence
 Du secret au Marquis.

L E M A R Q U I S *à Melite.*
 J'ai rompu le silence,
 Madame, & j'ai tout dit à cet Ami commun.

M E L I T E.
 Et quoi ?

L E M A R Q U I S.
 Notre secret.

M E L I T E.
 Nous n'en avons aucun,
 Vous & moi. Vous m'aimez, si je veux vous en croire.
 Je ne vous aime point. Voilà toute l'histoire.

A R I S T E *à Melite.*
 Vous ne la chargez pas d'ornemens superflus.

M E L I T E *au Marquis.*
 Avez-vous quelque chose à lui dire de plus ?
 Parlez.

A R I S T E.
 Ne cachez rien.

M E L I T E.
 Qu'avez-vous à répondre ?
 L E M A R Q U I S.
 Bien des choses.

M E L I T E.
 Voyons.
 L E M A R Q U I S *à Melite.*
 Et pour ne rien confondre ;
 Je m'en vais commencer par vous parler de lui.
 J'ai soupçonné long-tems, même jusqu'aujourd'hui,

C O M E D I E. 171

Qu'il vous aimoit, Madame, & qu'en secret peut-être
Il prétendoit à vous, mais il m'a fait connoître,
Qu'à la Philosophie uniquement soumis,
Il n'avoit que l'honneur d'être de vos Amis.
Cet aveu qu'à moi-même il vient ici de faire,
Me rendra désormais un peu plus téméraire.

(*Melite, pendant que le Marquis parle, regarde Ariste
en levant les épaules, & il lui fait signe de se taire.*)

M E L I T E *bas à Ariste.*

Vous l'entendez.

A R I S T E *bas à Melite.*

Paix donc.

L E M A R Q U I S *à Melite.*

Si c'est témérité

Que de vous immoler jusqu'à ma liberté,
Que de vous protester que mon cœur ne respire,
Que pour vivre à jamais sous votre aimable empire....

M E L I T E *veut parler, & Ariste lui fait
signe de se taire.*

Quoi?...

L E M A R Q U I S.

Que de vous offrir, & ma vie, & mes biens,
Et de m'unir à vous par d'éternels liens;
Recevez donc enfin mes vœux & mon hommage.

(*Il se jette aux genoux de Melite.*)

A R I S T E *à part.*

Je joue ici vraiment un joli personnage.

M E L I T E *au Marquis.*

Levez-vous, finissez, ou je sors à l'instant.

L E M A R Q U I S.

C'est donc-là tout le prix d'un amour si constant?

M E L I T E *à Ariste.*

Vous pouvez endurer?...

A R I S T E *à Melite.*

Contraignez-vous de grace.

Madame; j'entrevois par-tout ce qui se passe,
Qu'il vous aime ardemment, qu'il ne peut vous tou-
cher.

172 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
Que sa poursuite est vaine , & qu'il dévroit tâcher
D'éteindre un feu qui met tant de trouble en son ame ,
A moins que vous n'ayez entretenu sa flamme.
Auquel cas , entre nous , vous auriez très-grand tort.
Cela n'est-il pas vrai ?

M E L I T E.

J'en demeure d'accord.
Si j'ai flatté Monsieur de la moindre espérance ,
Qu'il le dise.

A R I S T E.

Je fors. Peut-être ma présence
L'empêche de parler librement avec vous.

M E L I T E.

Cette discrétion excite mon couroux.
Rêtez. Et vous, Marquis, expliquez-vous sans feindre.
De cet Ami commun nous n'avons rien à craindre.
Il faut qu'il sçache tout. Dites la vérité.

L E M A R Q U I S.

Eh bien , vous allez voir mon ingénuité.

A R I S T E *se mettant entr'eux deux.*

Tant mieux. Pour me donner de plus sûres lumières ,
Dites si ses discours , ses regards , ses manières ,
Quand vos empressements l'obligeoient à vous voir ,
Ont pû dans votre cœur exciter quelque espoir.
Pour bien juger , il faut d'exactes connoissances :
Ainsi , n'oubliez pas les moindres circonstances.

M E L I T E *d'un air piqué.*

Et sçachez , pour ne pas l'éclaircir à demi ,
Qu'il n'y prend d'autre part que celle d'un Ami ,
Tout prêt à me blâmer ; tant il est juste & sage ,
Pour peu que contre moi vous ayez d'avantage.

A R I S T E.

Oh ! je vous en répons. Fiez-vous en à moi.

L E M A R Q U I S.

Vous verrez à quel point ira ma bonne foi.

A R I S T E.

Depêchez.

LE MARQUIS.

Je dis donc sans aucun préambule,
Que lorsque je lui fis un aveu ridicule
De mes feux ; car il faut l'avouer franchement,
Je sçais que je m'y pris très ridiculement :
Elle me répondit par un éclat de rire,
Qui me déconcerta plus que je ne puis dire.

ARISTE.

Passons. Jusqu'à présent elle n'a point de tort.

LE MARQUIS.

Piqué jusques au vif, je jurai, mais très-fort,
De ne la plus revoir : & quelques jours ensuite
En sortant de chez vous je lui rendis visite.
Je crus qu'elle riroit d'un aussi prompt retour,
Mais d'un grand sérieux accueillant mon amour,
Elle me fit trembler, & près d'elle en silence,
Pour la seconde fois je perdis contenance.

ARISTE.

Avancez.

LE MARQUIS.

Je sortis, sans lui dire un seul mot,
Sentant que je m'étois comporté comme un sot.

ARISTE.

Ensuite ?

LE MARQUIS.

Je boudai. Trois grands mois se passèrent :
Mais au bout de ce tems mes feux recommencèrent.
Je revins plein d'ardeur, & je parlai des mieux.
Elle me fit alors un accueil gracieux.

ARISTE *vivement à Melite.*

Gracieux !

MELITE *en sôûriant.*

Tout des plus.

LE MARQUIS.

Et me dit sans colère,
Que puisque j'aspirois au bonheur de lui plaire,
Elle vouloit aussi m'en donner le moyen.

174 LE PHILOSOPHE MARIE,

Elle me fit jurer de m'en servir.

A R I S T E *d'un air consterné.*

Fort bien.

L E M A R Q U I S.

Je promis, je jurai, sans sçavoir son idée :

Et quand mille sermens l'eurent persuadée....

Ceci va vous surprendre.

A R I S T E.

Achevez promptement.

L E M A R Q U I S.

„ Marquis, écoutez-moi, dit-elle gravement :

„ Quoique de tous vos soins je me tiennne honorée,

„ Je ne puis vous aimer, la chose est assurée :

„ Mais ma Sœur, plus aimable & plus belle que moi,

„ Sans doute recevrait vos vœux & votre foi :

„ Si vous voulez me plaire, offrez-lui l'un & l'autre,

„ Demandez-lui son cœur, & donnez-lui le vôtre :

„ Son mérite éclatant bien-tôt vous charmera,

„ Et de votre mémoire enfin me bannira.

„ J'exige cet effet de votre complaisance ;

„ Sinon, je vous défends pour jamais ma présence.

A R I S T E.

Mais vraiment ce discours étoit plein de raison.

L E M A R Q U I S *vivement.*

Vos applaudissemens sont fort peu de saison.

A R I S T E.

Enfin, que fîtes-vous ?

L E M A R Q U I S.

Je devins en furie

De voir que l'on m'eût fait cette supercherie.

Ce n'est pas tout encor.

A R I S T E.

Quoi ! pas tout dites-vous ?

Que fait-elle de plus ?

L E M A R Q U I S.

Elle me rend jaloux.

Et de qui ?

LE MARQUIS.

Je ne sçais. Mais enfin la cruelle
M'a juré qu'elle aimoit ailleurs. Jamais, dit-elle,
Rien ne pourra ravir son estime & son cœur
A celui qu'en secret elle en rend possesseur.

ARISTE à Melite.

Avez-vous dit cela ?

MELITE.

Je ne puis m'en défendre.

Oui, j'aime & j'aimerai.

ARISTE au Marquis.

Je ne sçaurois comprendre
Que vous l'aimiez encore après de tels aveux,
Vous, dont mille Beautés envain briguent les vœux.

LE MARQUIS.

D'un cœur rebelle & fier l'ordinaire supplice,
C'est qu'il aime à la fin, & que l'on le haïsse.
Mais si d'elle une fois je puis me dégager,
Par les plus durs mépris je prétends me vanger.

ARISTE.

Hâtez-vous, croyez-moi.

MELITE.

J'aime qu'on me méprise,

LE MARQUIS.

Morbleu... Mais j'ai tout dit : imitez ma franchise,
Ariste ; est-ce pour vous que je suis maltraité ?

ARISTE.

Je vous laisse avec elle en pleine liberté.
Voyez si vos efforts pourront en mon absence
Attirer plus d'égards & de reconnoissance.
Vous voulez l'épouser ? Je vous jure d'honneur
Que si cela se peut, j'y consens de bon cœur.
Mais je connois Mélite ; & si quelqu'un possède
Son estime, & son cœur, vous souffrez sans remède.
A moins que résolu de n'aimer plus envain,

176 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
Vous n'offriez ailleurs vos vœux & votre main.
Vous ne pourriez mieux faire , à vous parler sans
feindre ,
Croyez-en un Ami , qui ne peut que vous plaindre.
(Il sort.)

S C E N E I V.

M E L I T E , L E M A R Q U I S.

I L E M A R Q U I S.
Il est sûr de son fait , & lit dans votre cœur.

M E L I T E.

Je ne lui cache rien.

L E M A R Q U I S.

Eh ! faites-moi l'honneur

De me traiter , au moins , de la même manière.

M E L I T E.

Non pas. Il aura seul ma confiance entière.

Un Ami me suffit.

L E M A R Q U I S.

A parler franchement ,

Un Ami de la sorte a bien l'air d'un Amant.

M E L I T E.

Soit Amant , soit Ami , je l'estime , l'honore ,

Et pourrois , sans rougir , aller plus loin encore.

L E M A R Q U I S.

A ce discours , enfin , j'ai lieu de présumer

Qu'il est l'heureux Mortel qui vous a sçu charmer.

M E L I T E.

Vous l'entendrez ainsi , si vous voulez l'entendre ,

Et je ne prendrai pas le soin de m'en défendre.

L E M A R Q U I S.

Eh bien donc , je m'en tiens à cette opinion.

Mais je dirai sans faîte , & sans présomption ,

Que je crois le valoir de toutes les manières.

M E L I T E.

Vous avez votre goût, & moi, j'ai mes lumières.
Et de plus, quand un cœur consent à se donner,
Il n'examine pas, il se laisse entraîner.

L E M A R Q U I S.

Enfin, vous soupirez pour la Philosophie ?

M E L I T E.

Oui.

L E M A R Q U I S.

D'un si libre aveu, mon esprit se défie.

M E L I T E.

Pour armer le dépit qui vous arrache à moi,
Je vous répète ici que mon cœur & ma foi
Ne sont plus à donner; qu'un Prince, qu'un Roi même,
M'aimeroit vainement; que j'estime, que j'aime
Celui que je ferai ma gloire, mon plaisir
D'aimer, & d'estimer jusqu'au dernier soupir.

S C E N E V.

L E M A R Q U I S *seul.*

JE suis moins affligé de son indifférence,
Que je ne suis surpris d'une telle constance.
Une Femme constante est un monstre nouveau,
Que le Ciel a produit pour être mon bourreau.
Cependant, à l'aimer mon lâche cœur persiste,
En dépit de moi-même, & des conseils d'Ariste.
Ne puis-je?... Ah! j'aperçois cette charmante
Sœur,

Aqui Mélite veut que je donne mon cœur.
Eh bien, offrons-le lui, non par obéissance,
Mais par un mouvement de gloire & de vengeance!

S C E N E V I.

LE MARQUIS, CELIANTE.

V CELIANTE *à part.*
Oici ce fier Marquis. Je ne puis le souffrir ;
Mais je prétends son cœur , il faut le conquérir :
Il y va de ma gloire. Et je veux me contraindre ,
Pour donner à Damon un Rival très à craindre.

LE MARQUIS.

Voici , pour moi , Madame , un moment dangereux.

CELIANTE *à part.*

Ce début me promet un succès très-heureux.

S C E N E V I I.

LE MARQUIS , CELIANTE , DAMON

*qui se tient dans l'éloignement , & les écoute
sans être aperçu.*

LE MARQUIS *feignant de se retirer.*

JE crains de m'exposer au pouvoir de vos charmes.

CELIANTE *d'un air gracieux.*

Ils sont trop peu brillans pour causer tant d'alarmes.

LE MARQUIS.

Déjà depuis long-tems , je l'avoue à regret ,
Mon cœur vous rend , Madame , un hommage secret.

CELIANTE.

(*A part.*)

(*Au Marquis.*)

Oh ! je m'en doutois bien. Un penchant légitime
Pour vous , depuis long-tems m'inspire de l'estime.

LE MARQUIS.

Votre estime , Madame , est-elle le seul prix

Qui dût récompenser un cœur vraiment épris ?

C E L I A N T E.

Vous vous piquez , Marquis , de tant d'indifférence ,
Que lorsqu'on vous estime on fait beaucoup , je pense.

L E M A R Q U I S.

Mais si je me rendois à vos divins apas ,
Si je vous l'avouois ?

C E L I A N T E.

Je ne le croirois pas.

L E M A R Q U I S.

Pourquoi voudriez-vous refuser de me croire ?

C E L I A N T E *se cachant de son éventail.*

C'est que je n'oserois prétendre à tant de gloire.

L E M A R Q U I S.

Ah ! ne rougissez point d'un si charmant aveu ,
Et daignez l'achever pour prix du plus beau feu ...

C E L I A N T E *minaudant.*

Eh ! de grace , Marquis , finissez ce langage.
Vous feignez de m'aimer , & n'êtes qu'un volage.

L E M A R Q U I S.

Je vous aime , & je veux vous aimer constamment.

(*A part.*)

On ne peut pas mentir plus intrépidement.

C E L I A N T E.

Je n'ose vous promettre une égale tendresse ;
Mais je sens que pour vous mon cœur parle , &
s'empresse :

Il me dit ...

L E M A R Q U I S.

Que dit-il ?

C E L I A N T E *à part.*

Il dit que j'ai menti.

L E M A R Q U I S *à part.*

Par ma foi , je la tiens.

C E L I A N T E *à part.*

Le voilà converti.



180 LE PHILOSOPHE MARIÉ,

LE MARQUIS à part.

Qu'une Femme coquette est facile & crédule !

CELIANTE à part.

O ! qu'un Amant novice est fade & ridicule !

LE MARQUIS.

Vous venez de tomber dans les réflexions ?

CELIANTE.

Je méditois à part sur vos perfections.

LE MARQUIS.

Et je me récriois en secret sur les vôtres.

DAMON *se jettant tout-d'un-coup*
entr'eux d'eux.

Je croyois vos deux cœurs plus braves que les autres.

Mais dès le premier choc ils se rendent tous deux.

CELIANTE à part.

Bon ! Le voilà jaloux , & c'est ce que je veux.

(A Damon.)

Vous avez entendu ? ...

DAMON.

Tout ce qu'on vient de dire.

LE MARQUIS à part.

Mélite le sçaura , c'est ce que je desire ;

Peut-être le dépit produira son effet.

(A Damon.)

De votre procédé je suis peu satisfait.

DAMON.

Quoi ! Monsieur ?

CELIANTE *au Marquis.*

Excusez un trait de jalousie.

DAMON.

Non , je ne donne point dans cette frenésie.

CELIANTE à Damon.

Vous n'êtes pas jaloux ?

DAMON.

Moi , jaloux ? & pourquoi ?

CELIANTE.

L'impudent !

D A M O N.

Je n'ai point compté sur votre foi.

C E L I A N T E *à part.*

Ah, le traître !

D A M O N.

Et tout homme aura peu de cervelle

S'il ose se flâter de vous rendre fidelle.

Rien n'est plus naturel que votre changement :

Je le vois sans douleur & sans étonnement.

C E L I A N T E *à part.*

Oh ! je l'étranglerois !

L E M A R Q U I S *à Céliante*

Ceci me fait connoître

Que je suis plus heureux que je ne croyois l'être ;

Et que non seulement vous m'avez écouté,

Mais que je vous fais faire une infidélité.

Je vous laisse. Voyez s'il ne peut point reprendre

Ce cœur, qui de mes feux n'avoit pû se défendre :

Et si vous résistez à ses transports jaloux,

Je sçais jusqu'à quel point je dois compter sur vous.

S C E N E V I I I.

D A M O N , C E L I A N T E.

D A M O N.

I L vous a dé mêlée.

C E L I A N T E.

Eh bien, que vous importe ?

De quel droit osez-vous m'épier de la sorte ?

Je vous ai commandé, si je m'en souviens bien,

D'éviter ma présence ; & vous n'en faites rien ?

Même avec le Marquis vous osez me surprendre !

Et lorsque je m'efforce à lui faire comprendre,

Que c'est le brusque effet d'un amour en courroux,

Vous vous donnez les airs de n'être point jaloux ?

182 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
D A M O N.

Non, je ne le suis point, je vous le dis encore.

CELIANTE *en colère.*

Comment !

D A M O N.

Quand le Marquis jure qu'il vous adore,
Il vous trompe à coup sûr. Quand vous juriez ici
De répondre à ses vœux, vous le trompiez aussi.
Devois-je être jaloux de cette Comédie ?

CELIANTE.

Et comment sçavez-vous tout cela, je vous prie ?
Etes vous donc le seul que je puisse charmer ?

D A M O N.

Non pas. Mais le Marquis ne sçauroit vous aimer.

CELIANTE.

La raison ?

D A M O N.

La raison ?

CELIANTE.

Oui.

D A M O N.

Votre caractère

Ne peut lui convenir. Le sien ne peut vous plaire.

CELIANTE.

Et moi, je vous soutiens qu'il m'aime à la fureur.

D A M O N.

Je vous dirai bien plus. C'est qu'une autre a son cœur.

CELIANTE.

Et qui donc, s'il vous plaît ?

D A M O N.

Votre Sœur elle-même.

CELIANTE.

Ma Sœur ? quel conte !

D A M O N.

Non ; je vous jure qu'il l'aime.

CELIANTE.

Je ne le sçaurois croire, & vous jurez en vain.

D A M O N.

Tout comme il vous plaira; mais le fait est certain.

C E L I A N T E.

Et pourquoi vient il donc me dire qu'il m'adore ?
Me presser de l'aimer ?

D A M O N.

Pour ce point , je l'ignore ;

A moins que le dépit de se voir rebuté

A vous offrir son cœur ne l'ait enfin porté.

De ce mystère-ci voulez-vous être instruite ?

Allez sur ce sujet interroger Mélite :

Elle confirmera ce que je vous ai dit.

C E L I A N T E.

Le Marquis m'aimeroit seulement par dépit ?

Il m'offriroit un cœur rebuté par une autre ?

Est-ce son sentiment ; seroit-ce aussi le vôtre ,

Qu'on ne puisse m'aimer qu'au refus de ma Sœur ?

D A M O N.

Eh ! délibère-t'on quand on donne son cœur ?

Il se donne lui-même , & nous fait violence.

Ai-je fait à vos yeux la moindre résistance ?

Ne m'ont-ils pas charmé dès le premier moment !

C E L I A N T E.

Pour vous , si vous m'aimez , c'est inutilement.

Je ne puis vous souffrir.

D A M O N.

Votre bouche l'affure ;

Mais votre cœur vous dit que c'est une imposture.

C E L I A N T E.

Et ma bouche , & mon cœur sont d'accord là-dessus.

D A M O N.

Vous l'avez dit cent fois , mais je ne le crois plus.

C E L I A N T E.

Peut-on à cet excès pousser la confiance ?

D A M O N.

Mais consultez-vous bien. Vous gardez le silence ?

184 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
C E L I A N T E.

Vous n'avez plus le don de me persuader.
N'avons-nous pas rompu ?

D A M O N.

Pour nous raccommoder.

C E L I A N T E.

Pour nous raccommoder ! Je n'en ai point d'envie.

D A M O N.

Et moi , je crois qu'au fond vous en seriez ravie.
Malgré tous vos écarts , vous m'aimez constamment ;
Et le Ciel m'a formé pour être votre Amant.
Il falloit être moi , pour avoir le courage
De dompter votre cœur par un constant hommage ,
Pour se donner le tems d'être persuadé
Qu'il n'a jamais de part à votre procédé ;
Qu'il est bon , généreux , sans fiel , sans artifice ,
Et même très fidèle , en dépit du caprice.

C E L I A N T E.

Je ne sçais où j'en suis. Son air , & ses discours . . .

(*Damon lui baisant la main.*)

Ah ! traître ; malgré moi tu triomphes toujours.

S C E N E I X.

ARISTE, MELITE, CELIANTE,
D A M O N.

N A R I S T E à Melite.
On , ne me faites point une telle demande :
Ayez le procédé que je vous recommande.
Remettez vous , de grace , & retenez vos pleurs.

M E L I T E.

Quoi ! prête d'essuyer le plus grand des malheurs ,
Vous voulez que je sois , & muette , & tranquille ?

A R I S T E.

Ah ! je vais devenir la fable de la Ville.

DAMON.

De quoi s'agit-il donc ?

MELITE.

Son Oncle est arrivé.

CELIANTE.

Voyez le grand malheur ! quant à moi , j'ai trouvé
Le moyen le plus prompt pour vous tirer d'affaire ,
Et cela tout d'un coup.

ARISTE.

Voyons , que faut-il faire ?

CELIANTE.

Lui dire , sans tenir d'inutiles propos ,
Qu'il s'aille promener , & vous laisse en repos.

ARISTE.

J'attendois ce conseil d'une aussi bonne tête.

MELITE.

Mais vous ne sçavez pas le tourment qu'il m'apporte ?
Ma Sœur ?

CELIANTE.

Et quel tourment ?

MELITE.

Il veut le marier.

CELIANTE *riant*.

Tout de bon ? Ce trait-là me paroît singulier.

MELITE.

Et de plus . . .

CELIANTE.

Ecoutons. Cette histoire est divine.

MELITE.

Il est allé chercher celle qu'il lui destine ;
Un enfant de treize ans , belle comme le jour.



S C E N E X.

GERONTE, ARISTE, MELITE
CELIANTE, DAMON.

O GERONTE à *Ariste*.
H çà, mon cher Neveu, me voici de retour;
Dépêchons, & venez saluer votre Femme.

(*A Céliante.*)

Ah, ah! je vous croyois déjà bien loin, Madame.

ARISTE à *Mélie*.

Dites que le départ est différé.

MELITE.

Pourquoi?

ARISTE à *Mélie*.

Vous le sçavez tantôt.

GERONTE.

Vous m'avez dit, je croi,
Que ces Dames étoient toutes deux de Bretagne,
Et qu'étant sur le point d'aller à la campagne...

DAMON à *Géronte*.

Un petit accident retarde leur départ;
Mais elles partiront dès demain au plus tard.

GERONTE.

Le plutôt vaut le mieux. Leur présence me choque.
C'est m'expliquer, je crois, sans aucune équivoque.

CELIANTE à *Géronte*.

Pour répondre, Monsieur, à ce doux compliment,
Votre odieux aspect nous choque également.

(*A Ariste.*)

Adieu. Vous, mettez fin à tout ce beau mystère;
Ou je ne répons pas que je puisse me taire.

SCENE XI.

GERONTE, ARISTE.

GERONTE.
Qu'entend-elle par-là ?

ARISTE.

Rien. C'est que sa raison

Quelquefois . . .

SCENE XII.

GERONTE, ARISTE,
UN LAQUAIS.

UN LE LAQUAIS *à Ariste.*
 N Monsieur apelé Lisimon ,
 Vient d'entrer, & me suit.

ARISTE.

Qu'entens je ? quoi ! mon Pere ?

LE LAQUAIS.

A ce qu'il dit, au moins.

ARISTE *à part.*

Ciel !

GERONTE.

Mon vieux fou de Frere ,

Ah ! nous voilà fort bien.

ARISTE.

Mon Oncle, s'il vous plaît,

Ne le maltraitez point.

GERONTE.

Comment ! quel intérêt.

Y prenez-vous ?

188 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
A R I S T E.

Tout franc, la demande est fort bonne,
Celui de respecter , & d'aimer sa personne.

S C E N E X I I I.

LISIMON, GERONTE, ARISTE.

A LISIMON *embrassant Ariste.*
H, mon Fils , quel plaisir je sens de vous revoir !

A R I S T E.

Vous m'avez prévenu , j'allois vous recevoir.

G E R O N T E à *Lisimon.*

Eh bien , que voulez-vous ?

L I S I M O N.

Il m'est permis , je pense ,

De venir voir mon Fils.

G E R O N T E.

Eh ! l'on vous en dispense.

(*A Ariste.*)

Il ne vient de si loin que pour vous pressurer.

A R I S T E à *Geronte.*

Sa visite en tout tems ne peut que m'honorer.

Pouvez-vous à ce point mortifier un Frere ?

Vous me percez le cœur. Songez qu'il est mon Pere ;

Que bien qu'il m'ait trouvé bon Fils jusqu'aujourd'hui,

Je ne pourrai jamais m'acquitter envers lui.

L I S I M O N.

Je reconnois mon Frere & mon Fils tout ensemble ,

Que le Ciel vous benisse ; & puisqu'il nous rassemble ,

Mon Fils , de ce bonheur je veux me réjouir ,

Sans que sa dureté m'empêche d'en jouir.

G E R O N T E à *Lisimon.*

Vos bénédictions seront son seul partage.

A R I S T E à *Geronte.*

J'en fais bien plus de cas que de votre héritage.

C O M E D I E.

189

Mon Oncle , à son égard soyez plus circonspect.

Ou bien vous me verrez vous manquer de respect.

G E R O N T E.

Philosophe imbécile ! Un Pere d'ordinaire

A son Fils tout au moins fournit le nécessaire :

Ici , tout au rebours , le Fils depuis dix ans

L I S I M O N.

Je suis plus glorieux de vivre à ses dépens ,

Que s'il vivoit aux miens. Oui , ma vive tendresse

Se complait à le voir l'apui de ma vieillesse :

Sentimens inconnus à votre mauvais cœur.

G E R O N T E.

Mais qui vous a rendu si pauvre ?

L I S I M O N.

Mon honneur.

G E R O N T E.

Jargon qu'on n'entend point quoiqu'il frappe l'oreille.

L I S I M O N.

Mais celui de profit vous frappe & vous réveille.

G E R O N T E.

Avant le point du jour.

L I S I M O N.

Moi : dans ma pauvreté ,

J'ai songé qui j'étois , & me suis respecté.

Des malheurs imprévus ont causé ma ruine ,

Sans me faire oublier une noble origine.

Mais vous , vous avez fait , devenu Financier ,

D'un pauvre Gentilhomme un riche Roturier.

G E R O N T E.

Ah ! vous voilà bien gras avec votre chimère.

Pour vous , le Roturier fait l'office de Pere.

A ce Fils bien aimé vous ne laisserez rien ;

Et moi , je le marie ; & lui laisse un gros bien.

Blefferai-je par là votre délicatesse ?

L I S I M O N.

Non. L'action est belle , & vous rend la noblesse.

Mais qui lui faites-vous épouser ?

190 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
GERONTE.

Un parti ,

Avec qui notre sang sera bien assorti ;
C'est la Fille , en un mot , de ma défunte Femme.

L I S I M O N.

Je ne puis qu'applaudir ; car c'étoit une Dame
D'un très-illustre nom , comme feu son Epoux.
Pour former ce lien , réconcilions-nous ,
Mon Frere. Et vous , mon Fils , soiez sûr que ma joye
Est égale au bonheur que le Ciel vous envoie.

A R I S T E.

Un obstacle invincible en empêche l'effet.

L I S I M O N.

Point d'obstacle , mon Fils , je suis trop satisfait.

A R I S T E.

Mais la Fille est si jeune ; & vous sçavez . . .

G E R O N T E.

J'enrage.

Ventrebleu , mon Neveu , craignez-vous qu'à son âge . . .

L I S I M O N.

Sottise ! pour la nôce allons tout préparer.

A R I S T E.

Il ne manquoit que lui pour me desespérer.

Fin du troisième Acte.



A C T E I V.

SCENE PREMIERE.

A R I S T E *seul.*

DANS mes sombres chagrins quel parti dois-je prendre?
J'ai mille mouvemens. Auquel faut-il me rendre?

Si je forme un projet , un autre le détruit.
La raison m'abandonne , & le trouble me suit.
De tant d'objets divers mon ame est obsédée ,
Qu'à force de penser elle n'a plus d'idée.
Pour calmer mon esprit , je fais ce que je puis.
Je ne sçais où je vais ; je ne sçais où je suis.

S C E N E I I.

A R I S T E , L I S I M O N.

J L I S I M O N.
E vous cherchois , mon Fils.

A R I S T E.

Quel sujet vous amene ?

L I S I M O N.

En nous quittant si-tôt vous m'avez mis en peine.

A R I S T E.

J'étois indisposé.

L I S I M O N.

Pendant tout le repas.

192 LE PHILOSOPHE MARIE',
J'ai bien vû qu'avec nous vous ne vous plaisiez pas.
Quelqu'important sujet vous gêne, & vous applique.
Je vous trouve rêveur, sombre, mélancolique,
Vous, que j'ai toujours vû d'une aimable gaîté,
Qui faisoit rechercher votre société.
Nous n'avons pû tirer un mot de votre bouche.
Et votre Oncle, qu'au fond rien n'afflige & ne touche,
Quoique souvent pour rien il se mette en courroux,
Lui-même me paroît fort en peine de vous.
Ouvrez-moi votre cœur. Qu'est ce qui vous afflige ?

A R I S T E.

Rien.

L I S I M O N.

Vous me trompez.

A R I S T E.

Moi ?

L I S I M O N.

Vous me trompez, vous dis-je !

Si vous êtes fâché de me voir de retour ,
Je suis prêt à partir avant la fin du jour.

A R I S T E.

Moi ! fâché de vous voir ! ô Ciel, quelle injustice !
Avoir un tel soupçon, c'est me mettre au supplice.
Que j'expire à vos yeux, s'il est plaisir pour moi
Plus grand, que le plaisir que j'ai quand je vous voi.

L I S I M O N.

Je vous crois. Cependant d'où vient cette tristesse ?
Quelque souci secret vous ronge & vous opresse.

A R I S T E.

Cela se peut.

L I S I M O N.

Pourquoi me parler à demi ?

Suis je pas votre Pere, & de plus, votre Ami ?
Oui, votre Ami, mon Fils, & j'ai bien lieu de l'être
D'un Fils dont le bon cœur s'est si bien fait connoître.
D'un Fils de qui l'amour, de qui les tendres soins
Ont depuis si long-tems prévenu mes besoins.

ARISTE.

A R I S T E.

Vous me rendez confus. Mais si j'ai pu vous plaire,
En ne faisant pour vous que ce que j'ai dû faire,
J'en veux la récompense.

L I S I M O N.

Et quoi ?

A R I S T E.

C'est d'obtenir

Que vous n'en rapelliez jamais le souvenir.

L I S I M O N.

Soit ; je satisferai votre ame généreuse.

Je m'en fais une Loi qui m'est bien onéreuse :

Mais à condition (je suis Ami prudent ,)

Que vous me choisirez pour votre Confident.

A R I S T E.

Eh bien, vous le ferez. Votre bonté décide....

Mais quand je veux parler, mon respect m'intimide.

L I S I M O N.

Est-ce ainsi qu'on en use avec un Ami sûr ?

Tout franc, ce procédé me paroît un peu dur.

A R I S T E.

Ah ! ne me blâmez point, & plaignez-moi.

L I S I M O N.

Je gage

Que ce trouble est l'effet de votre mariage.

A R I S T E.

(*A part.*)

Quel mariage ? Ô Ciel ! sçauroit-il mon secret ?

L I S I M O N.

Celui qu'on vous propose.

A R I S T E.

Il m'allarme en effet.

L I S I M O N.

Je m'en suis aperçu sans vouloir vous le dire.

Avançons. Avouez que votre cœur soupire

Pour quelqu'autre Beauté.

194 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
A R I S T E.

Sans doute.

L I S I M O N.

Apparemment.

Que vous êtes lié par quelque engagement ?

A R I S T E.

Si jamais on le fut.

L I S I M O N.

Ce contre-tems m'afflige.

Mais n'importe , achevez.

A R I S T E.

Je ne puis.

L I S I M O N.

Je l'exige.

Vous dévorez des pleurs qui coulent malgré vous !

Vous pâlissez ! pourquoi vous mettre à mes genoux ?

Mon Fils , j'approuve tout. L'objet qui vous enflâme

Est digne de vous ?

A R I S T E.

Oui.

L I S I M O N.

Quel est il ?

A R I S T E.

C'est ma Femme.

L I S I M O N.

Votre Femme ! Comment ! vous êtes marié ?

A R I S T E.

Par un secret hymen vous me trouvez lié.

L I S I M O N.

Je reçois cet aveu plus en Ami qu'en Pere.

Mais pourquoi jusqu'ici m'en avoir fait mystere ?

A R I S T E.

J'ai consulté l'amour , & non l'ambition ,

Et me suis marié par inclination.

J'ai fait choix d'une aimable & jeune Demoiselle

Qui n'avoit d'autre bien que celui d'être belle.

Vous pouviez m'en blâmer. Ainsi , quoiqu'à regret ,

Avous, comme au Public, j'en ai fait un secret.

L I S I M O N.

A-t-elle un bon esprit ? est-elle douce, sage ?

A R I S T E.

Oui.

L I S I M O N.

Vous avez donc fait un très-bon mariage.

A R I S T E.

Ah ! vous me ravissez par ce trait de bonté :

Et je suis à présent comme ressuscité.

L I S I M O N.

Où loge-t-elle ?

A R I S T E.

Ici, chez une vieille Dame,

En qualité de Nièce ; & la Sœur de ma Femme,

Qu'épousera Damon, demeure aussi céans.

L I S I M O N.

Il s'agit d'inventer quelques expédiens

Pour amuser votre Oncle. Et nous devons tout faire

Afin de lui cacher quelque tems cette affaire ;

Car cet homme à coup sûr la désapprouvera,

Et croyant vous punir, vous deshéritera.

A R I S T E.

Il est vrai.

L I S I M O N.

Feignez donc, & j'appuierai la chose,

Que rien ne met obstacle à l'hymen qu'il propose.

Promettez d'épouser ; mais demandez du tems.

Et pendant ce délai nous tâcherons

A R I S T E.

J'entens.

L I S I M O N.

Quand les affaires sont prudemment disposées,

On peut concilier les choses opposées.

Mais j'aperçois mon Frere : agissons de concert.

SCENE III.

LISIMON, GERONTE, ARISTE.

GERONTE.

Vous mocquez-vous de moi? Vous lever au dessert,
Et pour me planter-là, sortir l'un après l'autre?

(*A Ariste.*)

(*A Lisimon.*)

Si vous étiez mon Fils.... Mais morbleu, c'est le vôtre
Il vous ressemble en tout, & j'en suis bien fâché.

LISIMON.

Le terme est un peu rude.

GERONTE.

Oh! puisqu'il est lâché,

Je ne m'en dédis point.

LISIMON.

Soit. Nous étions ensemble

Pour voir....

GERONTE.

Est-ce ma faute, à moi, s'il vous ressemble?

LISIMON.

Non, c'est la mienne. Il faut....

GERONTE.

Il faut qu'il soit poli,

Et qu'il m'imite, moi.

LISIMON.

Sans doute.

GERONTE à *Ariste.*

Est-il joli,

Quand on traite quelqu'un, de s'ennuyer à table?

D'en sortir le premier? &....

ARISTE.

Je suis excusable,

Car....

C O M E D I E
G E R O N T E.

197

Exposer un Oncle , un Oncle tel que moi ,
A s'ennuyer tout seul !

L I S I M O N.

Il a tort.

G E R O N T E.

Quand je boi ,

Je veux qu'on me seconde , ou bien je boi de rage.

L I S I M O N.

Mon Frere , nous parlions de notre mariage.

G E R O N T E.

A demain , mon Neveu , si non déshérité.

A R I S T E.

Mais différez , du moins

G E R O N T E.

Le sort en est jeté.

L I S I M O N.

Sommes-nous si pressez ?

G E R O N T E.

Oh ! la lenteur m'affomme.

Veut-on ? ne veut-on pas ?

A R I S T E à part.

Quel insupportable homme !

G E R O N T E.

Les Parens d'un Marquis , riche , bien à la Cour ,

Et même Gentilhomme , écrivent chaque jour ,

Au Frere de ma Femme , à toute la famille ,

Pour faire un mariage avec ma Belle-fille.

Je n'ai jusqu'à present voulu rien écouter.

Mais morbleu , gardez-vous de me mécontenter.

Si-non , je pourrois bien leur donner audience.

A R I S T E.

Eh bien , mon Oncle , il faut faire cette alliance.

L I S I M O N.

Non : Ariste a dessein de vous complaire en tout.

Mais lorsque d'une affaire on veut venir à bout . . .

198 LE PHILOSOPHE MARIE',
GERONTE

Qu'allez-vous nous chanter, l'homme aux belles
maximes ?

LISIMON.

Que vos intentions sont bonnes, légitimes.
Et sans doute mon Fils semble avoir un peu tort
De ne pas se résoudre à les suivre d'abord ;
Mais, c'est un Philosophe.

GERONTE.

Oui, morbleu, dont j'enrage.
Qu'est-ce qu'un Philosophe ? un fou, dont le langage
N'est qu'un tissu confus de faux raisonnemens ;
Un esprit de travers, qui par ses argumens
Prétend en plein midi faire voir des étoiles ;
Toujours après l'erreur courant à pleines voiles,
Quand il croit follement suivre la vérité ;
Un bavard, inutile à la société.
Coëffé d'opinions, & gonflé d'hyperboles,
Et qui, vuide de sens, n'abonde qu'en paroles.

ARISTE.

Moderez, s'il vous plaît, cette injuste fureur.
Vous êtes, je le vois, dans la commune erreur.
Vous peignez un Pédant, & non un Philosophe.

GERONTE.

Mais je les crois tous deux taillez en même étoffe.

ARISTE.

Non. La Philosophie est sobre en ses discours ;
Et croit que les meilleurs sont toujours les plus
courts,

Que de la vérité l'on atteint l'excélence
Par la réflexion & le profond silence,
Le but d'un Philosophe est de si bien agir,
Que de ses actions il n'ait point à rougir.
Il ne tend qu'à pouvoir se maîtriser soi-même :
C'est-là qu'il met sa gloire & son bonheur suprême.
Sans vouloir imposer par ses opinions,
Il ne parle jamais que par ses actions.

Loin qu'en systèmes vains son esprit s'alambique;
 Etre vrai, juste, bon, c'est son système unique.
 Humble dans le bonheur, grand dans l'adversité,
 Dans la seule vertu trouvant la volupté,
 Faisant d'un doux loisir ses plus chères délices,
 Plaignant les vicieux, & détestant les vices,
 Voilà le Philosophe. Et s'il n'est ainsi fait,
 Il usurpe le nom, sans en avoir l'effet.

GERONTE.

Etes-vous fait ainsi ?

ARISTE.

Non ; mais j'aspire à l'être.

LISIMON.

Mon Fils gagne toujours à se faire connoître.
 Il est donc Philosophe ainsi que je le disois :
 Et voilà la raison sur quoi je me fondois ;
 Pour vous représenter, qu'en fait de mariage,
 Rien ne l'empêcheroit d'agir en homme sage.
 Or le Sage. . . .

GERONTE.

Or le Sage est différent de vous.

Je soutiens, moi, qu'il faut être le Roi des fous
 Pour se faire prier d'épouser une Fille,
 Jeune, riche héritière & de noble famille.

LISIMON.

Donnez-lui quelque tems pour se déterminer.

GERONTE.

Si le parti convient, à quoi bon lanterner ?

ARISTE.

Votre Fille me hait.

LISIMON.

Souffrez qu'avec adresse
 Il cherche les moyens de gagner sa tendresse.

GERONTE.

Soit.

LISIMON.

A la fin. . . .

200 LE PHILOSOPHE MARIE'.

GERONTE.

Cela se peut faire en un jour.

ARISTE.

Je ne sçais pas si tôt inspirer de l'amour,
Sur tout lorsque l'on marque autant de répugnance...

LISIMON.

Ne lui donner qu'un jour ! vous vous moquez , je
pense.

GERONTE.

Combien lui faut il donc ?

LISIMON.

Au moins , un ou deux mois.

GERONTE *s'en allant.*

Elle sera Marquise.

LISIMON.

Attendez.

GERONTE.

Une fois ,

Deux fois , la voulez-vous ?

LISIMON.

Oui , mais sa fantaisie...

GERONTE.

Je lui donne huit jours par pure courtoisie.

ARISTE.

Ah ! le terme est trop court.

LISIMON.

Mais il faut l'accepter.

Et pour vous faire aimer tâcher d'en profiter.

GERONTE *à Ariste.*

A huit jours donc la nôce.

ARISTE.

A huit jours.

GERONTE.

Sans remise ;

Ou je vous ferai cher payer votre sottise.

Adieu.

S C E N E I V.
L I S I M O N , A R I S T E.

P L I S I M O N.

Jusqu'au délai notre homme a consenti ;
 De ce brutal enfin nous tirerons parti.
 Mais quel est ce Marquis pour lequel on le presse ?
 Il faut , pour le sçavoir , user ici d'adresse.
 J'espere y réussir. Pour en venir à bout ,
 J'attendrai qu'il se calme ; alors je sçaurai tout.
 Puis ensuite apuyant le parti qu'on propose ,
 Peut-être je pourrai faciliter la chose.
 Si j'amene votre Oncle au point où je le veux ,
 Rien ne vous manquera pour être très-heureux.
 Ne craignant plus de perdre un fort gros héritage ,
 Vous vous déclarerez sur votre mariage.

A R I S T E.

Non , vraiment.

L I S I M O N.

Et pourquoi ?

A R I S T E.

Je l'avoue à regret ;

Tout mon bonheur consiste à garder le secret.

L I S I M O N.

Et quel sujet encor pourra vous y contraindre ?

Si votre Oncle se rend , qu'aurez-vous plus à craindre ?

Dites moi ?

A R I S T E.

Ce n'est pas mon Oncle que je crains ;

C'est le Public : c'est lui pour qui je me contrains.

L I S I M O N.

Le Public ? Pour le coup , votre discours m'étonne.

Avez-vous épousé , mon Fils , une personne ,

Dont le nom , la conduite , ou quelque autre sujet ,

202 LE PHILOSOPHE MARIÉ.
Vous forcent à cacher ce que vous avez fait ?

A R I S T E.

Elle est d'un sang illustre ; elle est belle , elle est sage ;
Et l'on ne peut rien dire à son désavantage.

L I S I M O N.

Pourquoi de votre hymen êtes-vous donc honteux ?

A R I S T E.

Pourquoi ? c'est qu'il me donne un ridicule affreux.

Tous ceux que j'ai raillez, vont railler sur mon compte.
Tôt ou tard je vaincrai cette mauvaise honte :
Aidez moi maintenant à cacher mon secret.

J'appréhende , sur-tout , un Marquis du Lauret ,
Railleur impitoyable , amoureux de ma Femme.

L I S I M O N.

Amoureux ?

A R I S T E.

Oui. Jugez de l'état de mon ame.
J'aime mieux le souffrir , le voir à ses genoux ,
Que de me déclarer en qualité d'Epoux.

L I S I M O N.

Le cas est tout nouveau.

A R I S T E.

Dites même bizarre :

Mais permettez , du moins , que je ne me déclare :
Qu'après que ce Marquis aura pris Femme aussi ,
Et que je me serai retiré loin d'ici.

L I S I M O N.

Pourquoi vous retirer ?

A R I S T E.

C'est un point nécessaire.

Car pour vous achever un aveu si sincère ,
Je n'oserai jamais au milieu de Paris ,
Figurer à mon tour au nombre des Maris.

L I S I M O N.

Je ne sçais si je dois vous blâmer , ou vous plaindre :

Mais pour l'amour de vous je veux bien me contraindre

A suivre votre plan : & je vais tout tenter ,
Pour vous servir , mon Fils , sans rien faire éclater.

S C E N E V.

A R I S T E *seul.*

IL s'agit maintenant d'y disposer Melite ,
Et ma Belle-Sœur.

S C E N E V I.

A R I S T E , M E L I T E , C E L I A N T E ,
F I N E T T E .

C E L I A N T E .

Oui, son procédé m'irrite :
J'en veux avoir raison.

M E L I T E .

Modérez ce couroux.

Peut être a t-il dessein de se donner à vous ?

C E L I A N T E .

Qu'il m'adore , s'il veut ; je le hais , le déteste.
Me croyez vous donc Fille à prendre votre rette ?

A R I S T E .

De qui parlez vous là ?

M E L I T E .

Nous parlons du Marquis.

C E L I A N T E .

M'adorer par dépit ! Ah , le trait est exquis !
Je voudrois bien sçavoir , si sans extravagance ,

204 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
Quelqu'un vous peut sur moi donner la préfé-
rence ?

Pour vous offrir ses vœux , ma Sœur , plutôt qu'à moi ,
Il faut être imbécile , ou Philosophe.

A R I S T E.

Eh quoi !

Toujours désobligeante ? Est-elle criminelle
Si quelqu'un près de vous ose la trouver belle ?

M E L I T E.

Me voyez-vous , ma Sœur , chercher des soupirans ,
Ou pour vous les ôter m'offrir à leur encens ?
Faut-il même avouer , pour vous rendre contente ,
Que mes traits font horreur , que vous êtes charmante ?
Je le déclarerai devant qui vous voudrez ,
Et tout autant de fois que vous l'exigerez.

C E L I A N T E.

Ce seroit-là nous rendre une égale justice ;
Mais je n'exige point un pareil sacrifice.
Ne parlez point pour moi ; mes traits parleront
mieux

A quiconque a du goût , de l'esprit & des yeux.
Quant à notre Marquis , c'est chose très-constante ,
Que j'ai dû , plus que vous , lui paroître charmante ;
Etant homme de Cour & parfait connoisseur ,
Il m'offense en osant me préférer ma Sœur ;
Pour s'arracher à vous , il m'offre son hommage ,
Me le fait agréer ; & c'est un double outrage
Qui me pique à tel point , que je m'en vengerai.

A R I S T E.

Et de quelle façon ?

C E L I A N T E.

Je lui déclarerai

Qu'il a parfaitement l'honneur de me déplaire.

A R I S T E *riant*.

Il sera fort touché d'un aveu si sincère.

C E L I A N T E.

Que si c'est par dépit qu'il s'est offert à moi ,

C'est par dépit aussi que j'ai reçu sa foi.

A R I S T E *riant.*

Bon !

C E L I A N T E.

Que ma Sœur, bien loin de répondre à sa flamme,
Le méprise.

A R I S T E.

Fort bien.

C E L I A N T E.

Et quelle est votre Femme ? ...

A R I S T E *effrayé.*

J'ai des raisons encor pour cacher mon secret,
Et principalement au Marquis de Lauret.

M E L I T E.

Quelle obstination ! votre Oncle & votre Pere
Veulent vous marier ; est-il tems de vous taire ?

A R I S T E.

Sur cet article-là ne vous alarmez pas,
Je trouverai moyen de sortir d'embarras.

M E L I T E.

Quoi ! sans vous expliquer sur notre mariage ?

A R I S T E.

Si vous m'obéissez , c'est à quoi je m'engage.

M E L I T E.

J'obéirai , pourvu que vous juriez aussi
D'empêcher le Marquis de revenir ici.

A R I S T E.

Moi, l'empêcher ! Comment ? Que pourrai-je lui dire ?

M E L I T E.

Que je suis votre Femme.

A R I S T E.

Il n'est point de martire.

Que je n'aimasse mieux mille fois endurer,
Que de prendre sur moi de le lui déclarer.

M E L I T E.

Et bien , pour ne vous faire aucune violence ,
Permettez qu'au Marquis j'en fasse confidence.

306 LE PHILOSOPHE MARIE,
ARISTE.

N'est-ce pas même chose ? Et dès qu'il me verra . . .

CELIANTE.

Voyez le grand malheur quand il vous raillera.

Mon cher Beau-frère , autant que je puis m'y con-
noître ,

Vous êtes marié , mais très-honteux de l'être.

MELITE.

Prenez votre parti , le Marquis vient à vous.

CELIANTE.

Je sens à son aspect redoubler mon courroux.

Ma langue se révolte , & n'est plus retenue.

ARISTE.

C'en est fait , je vois bien que mon heure est venue.

SCENE VII.

MELITE, CELIANTE, ARISTE,
LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS *après les avoir observez quelque-
tems.*

PLus je vous considère avec attention ,
Plus je vois que je cause ici d'émotion.

(*Regardant Mélite.*)

L'une baisse les yeux & paroît interdite.

(*Regardant Céliante.*)

L'autre me fait sentir que mon-aspect l'irrite.

Finette sous ses doigts sourit malignement.

Ariste consterné rêve profondément.

Chaque attitude est juste , énergique , touchante ;

Et vous formez tous quatre un tableau qui m'enchanté

FINETTE.

Il ne nous manque à tous que la parole.

LE MARQUIS.

Eh bien ,

COMEDIE.

207

Ne finirons-nous point ce muet entretien ?

(*A Mélite.*)

Pour la dernière fois écoutez-moi, Madame.

Je ne veux plus ici vous parler de ma flame.

J'approuve les mépris dont vous m'avez payé.

A R I S T E *à part.*

Le traître a découvert que je suis marié.

M E L I T E.

Je ne demande point quel motif vous inspire ;

Si vous ne m'aimez plus, c'est ce que je désire ;

Et si ma Sœur a pû causer ce changement,

Vous ne pouviez me faire un aveu plus charmant.

(*Elle sort.*)

S C E N E V I I I.

ARISTE , LE MARQUIS , CELIANTE ,
FINETTE.

C E L I A N T E.

E N tout cas , s'il est vrai , comme je dois le
croire,

Que mes charmes aux siens arrachent la victoire ,

Mon cher petit Marquis , soyez bien averti ,

Que vous prenez encore un plus mauvais parti.

Pour être un pis aller je ne fus jamais faite.

Adieu , vous m'entendez , & je suis satisfaite.

(*Elle sort avec Finette.*)

S C E N E I X.

ARISTE , LE MARQUIS.

L E M A R Q U I S *riant.*
L'Incartade est plaisante , & me réjouit fort.

208 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
A R I S T E.

On peut trouver moyen de vous mettre d'accord.

L E M A R Q U I S.

Laissons-lui le plaisir de faire la cruelle :

Si je veux m'engager , ce n'est pas avec elle.

A R I S T E.

Quoi donc ! voudriez-vous enfin vous marier ?

L E M A R Q U I S.

Oui , mon cher , & de plus , je vais le publier ;

Afin que les Rieurs se dépêchent de rire ,

Et que , la nôce faite , ils n'aient plus rien à dire ;

Je ferai sur moi-même un couplet de chanson

Pour animer leur verve , & leur donner le ton.

A R I S T E.

Le projet est hardi , mais il est raisonnable.

L E M A R Q U I S.

N'est il pas vrai ? Pour moi , je le tiens préférable

Au parti que prendroit un homme tel que nous ,

Dé faire le plongeon pour éviter les coups.

Vous , par exemple , vous , dont la veine comique ,

Aux dépens du beau sexe a paru si caustique ,

Ne conviendrez-vous pas , si , par quelque retour

Vous vous avisiez... là... de prendre Femme un jour ;

Et que vous voulussiez cacher ce mariage ,

Que vous joueriez alors un fort sot personnage ?

A R I S T E.

Ah ! très-sot en effet. Mais enfin dites-moi ,

Quel est l'objet qui va recevoir votre foi ?

L E M A R Q U I S.

Une Enfant de treize ans. Cela doit vous surprendre ;

Mais ce n'est encor rien. Et vous allez apprendre

Un fait qui causera votre admiration ;

J'épouse cette Enfant par procuration.

Mon Oncle , dont j'attens une fortune immense ,

Depuis long-tems sous main traite cette alliance ,

Et veut que , sans tarder , l'hymen soit contracté.

Il trouve seulement une difficulté ,

Qui ne lui paroît rien cependant.

A R I S T E.

Quelle est-elle ?

L E M A R Q U I S.

Eh mais ... C'est que celui de qui dépend la belle,
Refuse absolument de me la donner.

A R I S T E.

Bon !

L E M A R Q U I S.

On m'assure pourtant qu'il peut changer de ton,
Et que son Frere aîné, plus doux & plus docile,
Aprénant ce projet, le rendra plus facile.
Voilà ce qu'on me vient de dire en ce moment.

A R I S T E.

Je ne puis revenir de mon étonnement.
Ou je me trompe fort, ou mon Oncle & mon Pere
Sont assurément ceux sur qui roule l'affaire.
Il s'agit du parti qui m'étoit destiné.

L E M A R Q U I S.

Ma foi, du premier coup vous l'avez deviné.
Nous voilà donc Rivaux. L'aventure est cruelle !

A R I S T E.

Oh non ; de tout mon cœur je vous cède la Belle.

L E M A R Q U I S *en souriant.*

J'admire cet excès de générosité !

La Fille est-elle aimable ?

A R I S T E.

Oh ! c'est une beauté.

L E M A R Q U I S.

A-t-elle de l'esprit, dites-moi ?

A R I S T E.

Comme un Ange.

L E M A R Q U I S.

Et vous la refusez ?

A R I S T E.

Oui.

210 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
LE MARQUIS.

Vous êtes étrange !

Et si votre Oncle va me donner tout son bien ?

ARISTE.

Qu'il me laisse en repos , & je n'y prétens rien.

LE MARQUIS.

Malgré cela pourtant je regrette Mélite.

ARISTE.

Vous nous exagérez un peu trop son mérite.

Pour moi , je n'y vois rien qui soit si merveilleux.

LE MARQUIS.

On vous soupçonne fort d'avoir de meilleurs yeux.

Non , Mélite jamais ne peut être oubliée ;

Mais j'y dois renoncer puisqu'elle est mariée.

ARISTE.

Mariée ?

LE MARQUIS.

Oui , vraiment.

ARISTE.

Vous voulez plaisanter.

LE MARQUIS *lui frappant sur l'épaule.*

Notre Ami , c'est un point dont je ne puis douter :

On a sçu découvrir cette affaire secrète

Par la Sœur de Mélite , & même par Finette.

Et ceux qu'elles avoient choisi pour confidens ,

M'ont confié le fait depuis quelques instans.

On sçait même le nom du Mari de Mélite :

On vante son esprit , son bon cœur , son mérite ,

Grand Philosophe , mais bizarre , singulier ,

Honteux d'avoir enfin osé se marier ,

Et voulant au Public cacher cette sottise ,

De crainte qu'à son tour on ne le tympanise.

(*Il rit.*)

Ne le pourriez-vous point connoître à ce portrait.

ARISTE.

A-peu-près.

COMEDIE.

211

LE MARQUIS.

Ah ! tant mieux , j'en suis fort satisfait.

Eh bien ; dites-lui donc qu'on sçait son mariage ;

Et conseillez-lui fort de s'armer de courage ,

Afin de recevoir galamment aujourd'hui

Certains petits brocards qui vont fondre sur lui.

(*Il sort en riant.*)

SCENE X.

ARISTE *seul.*

Suis-je mort ou vivant ? Après ce coup de foudre,

Que vais-je devenir ? & que puis-je résoudre ?

Voici l'instant fatal que j'ai tant redouté.

Mais ne nous perdons point en cette extrémité.

Ici la diligence est un point nécessaire ;

Et je sçais le moyen de me tirer d'affaire.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

ARISTE, DAMON.

D A M O N.

MAIS écoutez-moi.

A R I S T E.

Non : vous me parlez en vain.

Rien ne peut m'empêcher de suivre mon dessein.

D A M O N.

Vous extravaguez donc ?

A R I S T E.

Soit folie , ou sagesse ,

Je pars , & dans l'instant.

D A M O N.

Quelle étrange foiblesse !

Que dira-t'on de vous ?

A R I S T E.

Tout ce que l'on voudra.

Pourvu que je sois loin , rien ne me touchera.

D A M O N.

Quoi ! cet esprit , nourri de la Sagesse antique ,

Se perd , quand-il s'agit de la mettre en pratique ?

A R I S T E.

Je vous l'ai dit souvent ; les Sages autrefois ,

De la seule vertu reconnoissant les loix ,

Loin de fuir la douleur comme un affreux supplice ,

Non contents de la vaincre , en faisoient leur déli-

ce ;

Les plus sanglans affronts , les plus cruels mépris ,

Ne pouvoient un instant ébranler leurs esprits ;
Immobiles rochers , ils défioient l'orage.
J'admire leur exemple , & n'ai pas leur courage.

D A M O N.

Et moi je vous répons que vous l'égalerez ,
Dès le même moment que vous vous calmerez.

A R I S T E.

Eh comment me calmer au fort de ma disgrâce ?
Je voudrois qu'un instant vous fussiez à ma place
Enbute à mille affronts pires que le trépas ;
Un front à triple airain ne les soutiendrait pas.
A peine quelques gens savent mon mariage ,
Qu'au même instant sur moi je vois fondre un orage ,
Un déluge d'écrits , tant en prose qu'en vers ,
Qui vont à mes dépens réjouir l'Univers.
Et que fera-ce donc quand la Cour & la Ville ? ...

D A M O N.

Pour parer tous ces traits , soyez ferme & tranquille ;
C'est le meilleur parti.

A R I S T E.

Je le sens comme vous.

Mais pourriez-vous tenir contre de pareils coups ?
Lisez.

(*Il présente plusieurs papiers à Damon.*)

D A M O N.

Bon ! jeux d'esprit , & pures bagatelles.

A R I S T E.

Morbleu ! ce sont pour moi des blessures mortelles.
L'équitable Public me rend ce qu'il me doit.
On va me rire au nez , & me montrer au doigt :
Je n'y pourrois survivre. Une retraite obscure
Me sauvera du moins cette triste aventure.

D A M O N.

Et Mélite ?

A R I S T E.

Dans peu Mélite me suivra.

214 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
D A M O N.

Croyez qu'à ce dessein elle s'oposera.

A R I S T E.

En dépit d'elle même , il faut qu'elle y consente.
Ma disgrâce est l'effet de sa langue imprudente ;
A mes cruels chagrins je prétens qu'elle ait part ,
Et je vais la résoudre à souffrir mon départ.
Hola , quelqu'un.

S C E N E I I.

ARISTE , DAMON , UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

M Onsieur ?

A R I S T E.

Va-t'en voir si Madame

Est de retour.

LE LAQUAIS *s'en va , & revient.*

De qui parlez vous ?

ARISTE *vivement , après avoir un peu rêvé.*

De ma Femme.

LE LAQUAIS *s'en va , & revient.*
Laquelle est-ce ?

A R I S T E.

Mélite.

LE LAQUAIS *se grattant l'oreille.*

Oh ! je ne suis pas sot :

Je le sçavois fort bien , sans vous en dire mot.

A R I S T E.

Va-t'en.

* * *

S C E N E I I I.

A R I S T E , D A M O N.

O D A M O N.
U voulez vous faire votre retraite ?

A R I S T E.

Pour cette circonstance, elle sera secrète.

D A M O N.

Parbleu, je vous suivrai.

A R I S T E.

Non, ne me suivez pas.

Et si ma Belle sœur a pour vous des apas,
Gardez vous de la perdre un seul instant de vuë.
Si non, vous pourriez bien la retrouver pourvuë.

D A M O N.

Comment puis je fixer son caprice éternel ?

A R I S T E.

En l'engageant à vous par un nœud solennel.
Votre nom supposé cause sa répugnance :
Il faut lui déclarer quelle est votre naissance.

D A M O N.

Je le puis. Vous sçavez qu'une affaire d'honneur
M'a fait cacher mon rang, & causoit son erreur ;
Grace à mon Frere aîné, cette affaire cruelle
Vient d'être accommodée ; & j'en ai la nouvelle
Par un de mes Parens, arrivé de Lyon.
Je n'ai plus rien à craindre, & je reprends mon nom.
Du moins jusqu'à demain suspendez votre fuite
Pour rendre témoignage . . .

A R I S T E.

Ah ! j'aperçois Mélite.

Que je suis agité ! voici l'occasion
Où je dois recourir à votre affection.

216 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
Aidez moi de vos soins.

D A M O N.

Hé bien, que faut-il faire ?

Me voilà prêt.

A R I S T E.

De grace, allez trouver mon Pere ;

Dites-lui mon dessein. Faites si bien aussi ,

Qu'il puisse l'approuver & demeurer ici ,

Afin de consoler Mélite en mon absence :

Allez : je vous attens avec impatience.

S C E N E I V.

ARISTE, MELITE, CELIANTE,
FINETTE.

M E L I T E à *Ariste*.

Ciel ! que dois je augurer du trouble où je vous
vois ?

A R I S T E *agité*.

Ici fort à propos vous venez toutes trois.

(*A Mélite.*)

Ma Femme , désormais vous serez satisfaite.

M E L I T E.

En quoi ?

A R I S T E.

Notre union cesse d'être secrète.

Et graces à vos soins , à votre empressement ,

De toutes parts enfin on m'en fait compliment.

M E L I T E.

Quoi ! vous osez me faire une telle injustice ?

Si je vous ai trahi , que le Ciel me punisse !

A R I S T E.

Vous verrez que c'est moi qui me serai trahi ,

Car Finette , à coup sûr , m'a trop bien obéi ,

Pour

Pour avoir laissé même entrevoir le mystère.
Et pour ma Belle-Sœur , qui sçait l'art de se taire,
Que dis-je ? qui le porte à sa perfection,
Je n'ai qu'à me louer de sa discrétion.

C E L I A N T E.

Il est pourtant certain , malgré vos railleries,
Que je n'ai dit le fait qu'à six de mes Amies.

F I N E T T E.

Et moi , qu'à deux ou trois de mes meilleurs Amis,
Qui n'en auront rien dit , car ils me l'ont promis.
En les mettant ainsi de notre confiance,
Je les engageois tous à garder le silence.

M E L I T E.

Ah ! cessez de railler , de grace , & dites-nous . . .

A R I S T E.

Eh bien , sans plaisanter , je prends congé de vous.
Adieu , ma Femme.

M E L I T E.

O Ciel ! je n'y pourrai survivre.
Ariste , ou demeurez ou laissez-moi vous suivre.

A R I S T E.

Vous me suivrez aussi : Soyez prête au départ
Dans peu quelqu'un viendra vous trouver de ma
part.

Et nous nous reverrons dans un séjour tranquille,
Où j'ai fixé le mien. Je renonce à la Ville.
Voyez si vous pouvez y renoncer aussi,
Et n'espérez jamais de me revoir ici.

C E L I A N T E.

Eh quoi ! pour un Mari vous serez complaisante,
Jusqu'à vouloir pour lui vous enterrer vivante ?

M E L I T E.

(*A Arist.*)

Oui , ma Sœur. Je ferai tout ce que vous voudrez.
Je trouverai Paris par-tout où vous serez.

S C E N E V.

ARISTE, DAMON, MELITE,
CELIANTE, FINETTE.

D A M O N.
JE viens vous informer d'une fâcheuse affaire.
 J'ai trouvé près d'ici votre Oncle & votre Pere,
 Sortant de la maison du Marquis du Lauret,
 Où sans doute ils avoient appris votre secret.
 Votre Oncle, transporté de colere & de rage,
 Prétend faire, dit-il, casser le mariage,
 Comme ayant été fait à l'insçu des Parens;
 Et trouve pour cela vingt moyens différens.

M E L I T E,

Ciel ! que nous dites-vous ?

D A M O N.

Ce que je viens d'entendre.

A R I S T E.

Et mon Pere ?

D A M O N.

Il s'efforce envain à vous défendre.

Votre Oncle prévenu refuse d'écouter;
 Et s'il n'est secondé, veut vous deshériter.
 Une telle menace alarme votre Pere,
 Qui ne sçait de quel biais ajuster cette affaire.
 Ils sont partis ensemble, & vont, je crois, tous
 deux

Consulter sur ce point un Avocat fameux.

M E L I T E.

Et dans un tel péril Ariste m'abandonne ?

A R I S T E.

Non. L'éclat que j'ai craint n'a plus rien qui m'é-
 tonne,
 Votre péril me rend la noble fermeté,

Qui des cœurs vertueux fait la félicité.
 Je vais d'un front serain faire tête à l'orage.
 Que le Public surpris fronde mon mariage ;
 Que mon Oncle irrité me prive de son bien ;
 On veut nous séparer , je ne ménage rien.
 Je vais trouver mon Oncle , & moi même lui dire ;
 Qu'à m'arracher à vous c'est envain qu'il aspire ;
 Et je lui ferai voir , en bravant son couroux ,
 Que rien n'est à mon cœur si précieux que vous.

M E L I T E.

Je reconnois Ariste , & n'ai plus rien à craindre.
 Mais au premier abord tâchez de vous contraindre ;
 Et souffrez tout le feu du premier mouvement.

A R I S T E.

C'est mon dessein. Allez à votre appartement ,
 Et ne paroissez plus qu'on ne vous avertisse.

M E L I T E.

O Ciel ! protegez-nous , j'implore ta justice.

S C E N E V I.

DAMON, CELIANTE, FINETTE.

L'Etat où je les vois me fait compassion :

C E L I A N T E.

Malgré moi , je prends part à leur affliction.

Il faut que je sois folle. Oh ! oui je suis trop bonne ;

Moi , trembler pour ma Sœur ?

D A M O N.

Quoi ! cela vous étonne ?

C E L I A N T E.

Pourquoi non ? Songez-vous aux tours qu'elle m'a
 faits ?

D A M O N.

Quels tours ?

216 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
C E L I A N T E.

Ceux qu'une Sœur ne pardonne jamais.
D A M O N.

Mais encore en quoi donc ?

C E L I A N T E.

D'avoir eu l'art de plaire

A des Gens dont l'hommage eût pû me satisfaire.

D A M O N.

Je vous suis obligé de ce doux compliment ;

Mais puisque vous m'aimez , je ne vois pas comment

Vous lui voulez du mal d'avoir sçu plaire à d'autres.

F I N E T T E.

C'est que vos sentimens sont différens des nôtres.

C E L I A N T E.

Quoi ! vous croyez encor que je vous aime , moi ?

D A M O N.

La question me charme. Eh ! parbleu , je le crois ,

Puisque vous me l'avez cent fois juré vous-même.

C E L I A N T E.

Ah , quelle vision ! Moi , Finette , je l'aime ?

Est-il vrai ?

F I N E T T E.

Quelquefois , selon le tems qu'il fait.

D A M O N.

Du caprice , souvent j'ai ressenti l'effet.

Mais malgré vous je lis jusqu'au fond de votre ame ;

Et je vous répons , moi , que vous serez ma Femme.

C E L I A N T E.

Moi ! je serai sa Femme ! Ah ! je voudrois le voir,

D A M O N.

Oui , oui , vous le verrez.

C E L I A N T E.

Quand cela ?

D A M O N.

Dès ce soir.

C E L I A N T E à *Finette*.

Ne le croiroit-on pas de l'air dont il l'assure ?

C O M E D I E
F I N E T T E.

217

On croiroit qu'il vous dit votre bonne aventure.

C E L I A N T E.

Ma mauvaise plutôt.

D A M O N.

Oui, vos yeux, malgré vous,
M'annoncent que ce soir je serai votre Epoux.

C E L I A N T E.

Mes yeux en ont menti. Mais voyez l'impudence!
Qui ! moi ? j'épouserois un homme sans naissance !

D A M O N.

Et si vous deveniez Comtesse en m'épousant ?

C E L I A N T E.

Vous ? me faire Comtesse ?

D A M O N.

Ariste est mon garand,
Et du sang dont je sors il pourra vous instruire :
L'en croirez-vous ?

C E L I A N T E.

Eh ! mais.... je ne sçais plus que dire.
Pourquoi donc feignez-vous ?...

D A M O N.

Une forte raison
M'obligeoit à cacher ma naissance & mon nom.

C E L I A N T E.

Je ne croirai cela que sur l'avis d'Ariste.
Le péril de ma Sœur m'inquiète & m'attriste.
Nous songerons à nous, quand je sçaurai son sort,
J'entends du bruit.

D A M O N.

C'est l'Oncle.

F I N E T T E.

Il querelle, & bien fort.

S C E N E V I I.

LISIMON, GERONTE, DAMON,
CELIANTE, FINETTE.

O GERONTE.
Le grand Philosophe ! O le beau mariage !
Où se cache-t-il donc ce Raisonneur si sage ,
Qui n'impose jamais par ses opinions ,
Et qui ne veut parler que par ses actions ?
Ah ! vraiment : l'imbécile en a fait une belle !

L I S I M O N.

Eh ! mon Frere !

F I N E T T E à Céliante.

Il me fait une frayeur mortelle.

C E L I A N T E.

Je m'en vais lui répondre.

D A M O N la retenant.

Eh ! ne l'irritez pas.

De sang froid laissons-lui faire tout son fracas.

G E R O N T E.

Qu'il s'exhale en douceur auprès de sa Mélite :
Mais qu'il sçache , morbleu , que je les deshélite.
Avec ma Belle-fille on aura tout mon bien.

L I S I M O N.

Quoi ? ce Neveu si cher. . . .

G E R O N T E.

Ce Neveu n'aura rien.

L I S I M O N.

Mais. . . .

G E R O N T E.

Il mourra de faim , j'ai fait son horoscope ,
Et je veux qu'il enrage avec sa Penélope ,
A moins qu'il ne la livre à mon ressentiment.

C O M E D I E.
L I S I M O N.

219

Ah ! ne vous flattez point de son consentement.

G E R O N T E.

L'affaire est entamée , il faut qu'il me le donne ;
Mais je crois que voici justement la personne ,
Dont la beauté maudite a séduit mon Neveu.

F I N E T T E à Celiante

Madame , il vient à vous.

C E L I A N T E.

Vous allez voir beau jeu.

D A M O N à Celiante.

Gardez-vous de l'aigrir.

C E L I A N T E.

Mondieu , laissez-moi faire.

Je m'en vais en deux mots accommoder l'affaire.

D A M O N.

Ou plutôt la gâter.

G E R O N T E à Celiante.

Ah ! ma belle , est-ce vous ,

Dont mon sot de Neveu prétend être l'époux ?

C E L I A N T E.

Et quand cela seroit , qu'y trouvez vous à dire ?

F I N E T T E à part.

L'entretien sera vif , & je m'apprête à rire.

G E R O N T E.

Mais je n'y trouve , moi , qu'une difficulté :

Le mariage est nul de toute nullité

C E L I A N T E.

Je soutiens qu'il est bon , & bon par excellence ,

Et qu'il n'y manque pas la moindre circonstance.

F I N E T T E.

On n'a rien oublié.

G E R O N T E.

Que mon consentement ,

Et celui de mon Frere.

C E L I A N T E.

On s'en passe aisément ;

220 LE PHILOSOPHE MARIE,

Comme vous le voyez.

GERONTE à Lisimon.

Tableau , quelle commere !

CELIANTE à Lisimon.

Aparemment , Monsieur, vous êtes le Beau-pere ?

LISIMON.

Je suis Pere d'Ariste.

CELIANTE.

Ayez la fermeté

De vous servir ici de votre autorité.

Si j'en crois votre Fils , vous êtes homme sage ,

Qui, loin de chicaner sur un bon mariage ,

Signerez au contrat , sans vous faire prier.

(à Geronte.)

Pour vous , il vous sied bien , mon petit Financier ,

Fier d'un bien mal acquis , de blâmer l'alliance

D'une Fille d'honneur & d'illustre naissance.

Oh bien , tenez de moi pour un fait assuré ,

Que vous vous en devez croire fort honoré ;

Que c'est risquer beaucoup qu'insulter ma famille ;

Et qu'on vaut mieux cent fois que votre Belle-fille.

GERONTE à Lisimon.

C'est donc-là cet esprit sage , modeste , doux ,

Qui devoit tout d'abord désarmer mon couroux ?

LISIMON.

Mon Fils me l'avoit dit. Mais quelle est ma surprise ?

Je crois que notre Sage a fait une sottise.

GERONTE.

Et vous me retiendrez encore après cela ?

LISIMON à Celiante.

Madame , il vous sied mal de prendre ce ton-là ;

Et l'air dont vous venez de parler à mon Frere ,

Me fait augurer mal de votre caractère.

CELIANTE.

Tant pis pour vous , Monsieur.

LISIMON.

Dans cette occasion ,

Votre unique parti c'est la soumission.

G E R O N T E.

Allons , sortons , mon Frere , ou bien je vous renonce.

Ma belle , dans l'instant vous aurez ma réponse.

D A M O N à Céliante.

J'ai prévu ces effets de votre emportement.

Messieurs , vous vous trompez , écoutez un moment

G E R O N T E.

Je n'écoute plus rien , je suis trop en colere.

J'aurois été peut être aussi sot que mon Frere :

Mais puisqu'on m'ose encor traiter de la façon ,

Un bon procès , morbleu , va m'en faire raison..

Allons. Ma'gré ce Fils que vous croyiez si sage,

Je prétends qu'un Arrêt casse le mariage.

S C E N E V I I I.

GERONTE, LISIMON, CELIANTE,
ARISTE, DAMON, FINETTE.

A R I S T E.
Casser mon mariage ! Avoir un tel dessein ,
C'est vouloir me plonger un poignard dans le sein.

C E L I A N T E.

Qu'il s'y jouë , il verra.

A R I S T E à Lisimon.

Même en votre présence

On m'ose menacer de cette violence !

J'ai peine à retenir un trop juste couroux.

Mon Oncle contre moi dispose-t-il de vous ?

Mais j'ai tort après tout de craindre que mon Pere

Veuille à cet attentat prêter son ministère :

Sa bonté , sa vertu m'en sont de sûrs garans.

Si vous connoissiez bien celle que je défends ,

Loin de vouloir , mon Oncle , armer la Loi contr'elle

222 LE PHILOSOPHE MARIE',
Vous-même vous seriez son défenseur fidelle.
Aussi-tôt qu'on la voit, tout parle en sa faveur,
Ses traits, sa modestie, & sur-tout sa douceur.

GERONTE.

Sa douceur ! Oui, parbleu, nous en avons *des*
preuves.

De grace, en faites-vous de fréquentes épreuves ?

ARISTE.

Sans cesse.

GERONTE à Lisimon.

A quel excès va son aveuglement !

LISIMON à Ariste.

Nous avons tout sujet d'en penser autrement.

ARISTE.

De ma Femme ?

LISIMON.

Oui, mon Fils.

FINETTE à part.

L'équivoque est plaisante.

LISIMON.

Elle est très-emporée ; encor plus imprudente.

Et devant elle, enfin, je vous déclare net

Que de son procédé je suis mal satisfait.

ARISTE regardant de tous côtés.

Devant elle ?

GERONTE.

Pour moi, j'en suis outré de rage.

LISIMON.

Elle a fait à votre Oncle un très-sensible outrage ;

Et vous avez grand tort de vanter sa douceur.

FINETTE à part.

Je ne puis m'empêcher de rire de bon cœur.

DAMON.

Ariste, écoutez-moi.

ARISTE à Damon.

Se peut-il que Mélipe ? . . .

CELIANTE.

Allez, on l'a traité tout comme il le mérite.

GERONTE à *Ariste*.

Eh bien, vous entendez ?

ARISTE.

Moi ? non, je n'entends point.

LISIMON.

Puisqu'elle ose pousser l'arrogance à ce point,
Je vais donner les mains au dessein de mon Frere.

ARISTE.

Non, Mélite n'est point d'un pareil caractère.
Je ne puis croire encore tout ce que l'on m'en dit ;
Et je vais la chercher.GERONTE à *Lisimon*.

A-t il perdu l'esprit ?

LISIMON.

Vous allez, dites-vous, la chercher ? Où ?

ARISTE.

Chez elle.

GERONTE.

Oh ! la Philosophie a brouillé sa cervelle.

Ne la voyez vous pas ?

ARISTE *apercevant Mélite*.

En effet, la voici.

Nous allons avec elle éclaircir tout ceci.

SCENE IX.

LISIMON, GERONTE, CELIANTE,
DAMON, ARISTE, MELITE,
FINETTE.

ARISTE.

Mélite ; aprochez-vous.

LISIMON.

Que vois-je ?

K 6

C'est sa Femme.

G E R O N T E.

C'est sa Femme!

F I N E T T E.

Elle-même.

A R I S T E.

On me soutient, Madame;

Que mon Oncle, & mon Pere, en ce même moment

Ont essuyé cent traits de votre emportement;

Que sans aucun respect excitant leur colère....

M E L I T E.

Moi! j'aurois insulté votre Oncle, & votre Pere!

Eh! je n'ai jamais eu l'honneur de leur parler.

A R I S T E.

Quel galimathias!

D A M O N.

Je vais le démêler.

Si l'on m'écoute enfin. Une pure méprise

Forme l'embrouillement qui fait votre surprise;

Et les vivacitez de votre Belle-sœur,

Qu'ils prenoient pour Mélite, ont causé leur er-
reur.

A R I S T E.

Vous auriez dû plutôt le leur faire comprendre.

D A M O N.

Et le moyen? Jamais on n'a voulu m'entendre.

C E L I A N T E.

Ce que je leur ai dit, je le répéterai.

On veut nous faire affront & je le souffrirai?

On intente un procès sur votre mariage;

Et je ne serai pas sensible à cet outrage?

Si j'étois votre Femme, & qu'on eût ce dessein;

Votre Oncle ne mourroit jamais que de ma main.

M E L I T E à Lisimon & à Geronte.

De quoi suis je coupable? Aristote peut vous dire.

Qu'à recevoir sa main il n'a pû me réduire.

Qu'après m'avoir promis , & juré mille fois ,
Que son Pere avec joye aprouveroit son choix.

(à Lisimon.)

C'est à vous , je le vois , qu'il faut que je m'adresse ;
Pour vous entendre ici confirmer sa promesse.
Vous aimez trop ce Fils , vous aimez trop l'honneur ,
Pour condamner son choix , & causer mon malheur.

L I S I M O N.

Madame , vos discours ont pénétré mon ame.
Mon Fils ne pouvoit prendre une plus digne Femme ,
Je le vois ; & son choix entraîneroit le mien ,
Si ce Fils , pour vous deux avoit assez de bien.
Sa fortune dépend des bontez de mon Frere ;
Et votre mariage excite sa colere.
Il veut absolument rompre cette union ,
Ou priver votre Epoux de sa succession.

M E L I T E à Geronte.

Pour vous fléchir, Monsieur, je n'ai point d'autres armes
Que ma soumission , mes soupirs & mes larmes :
Confirmez mon bonheur. Pour l'obtenir de vous ,
Je ne rougirai point d'embrasser vos genoux.
Mais si je presse envain , si votre aigreur subsiste ,
Je ne veux point causer l'infortune d'Ariste ;
En brisant nos liens , rendez-lui votre cœur :
Un Couvent cachera ma honte , & ma douleur.

G E R O N T E attendri.

Qui pourroit résister à sa voix de Sirène ?
Ma Nièce , levez-vous. Me voilà fort en peine.
Tantôt désespéré de votre hymen secret ,
J'ai promis aux parens du Marquis du Lauret
Qu'il auroit tout mon bien avec ma Belle-fille ,
En cas que je la fisse entrer dans leur Famille.
Si je vous laisse Ariste , elle aura le Marquis ,
Et ma succession , puisque je l'ai promis.

A R I S T E

Mon Oncle , vous pouvez accomplir vos promesses ,
Melite me tient lieu de toutes vos richesses.

SCENE DERNIERE.

LE MARQUIS, LISIMON, GERONTE,
ARISTE, DAMON, MELITE,
CELIANTE, FINETTE.

V LE MARQUIS.
Oas voyant assemblez, je suppose d'abord
Qu'après un peu de bruit vous voilà tous d'accord.
C'est prendre, croyez-moi, le parti le plus sage.

(*A Ariste.*)

Je vous fais compliment sur votre mariage.
Si vous eussiez daigné me le faire sçavoir,
J'aurois sçu m'acquiter plutôt de ce devoir.

ARISTE.

Epargnez-vous, Marquis, ces froides railleries.
Vous perdez tout le fruit de vos plaisanteries :
Car je ne les crains plus. Vous aurez votre tour.

LE MARQUIS.

Si votre Oncle y consent, ce sera dès ce jour.

(*A Geronte.*)

Vous destiniez Ariste à votre Belle-fille,
Cela n'est plus faisable. En ce cas, ma famille,
Vous & moi, nous pourrons conclure en ce moment ;
Si vous voulez, Monsieur, décider promptement.

GERONTE.

Vous êtes bien pressé.

LE MARQUIS *regardant Ariste.*

Lorsqu'un homme si sage

Se soumet humblement au joug du mariage,
Et qu'il n'en rougit plus ; puis-je trop me presser
De suivre le chemin qu'il vient de me tracer ?

GERONTE.

Eh bien, ma Belle-fille est à vous. Sa naissance
Est égale à la vôtre, & tout au moins, je pense.

COMEDIE.
LE MARQUIS.

227

D'accord.

GERONTE.

Par elle-même, elle a beaucoup de bien.

LE MARQUIS.

Tant mieux.

GERONTE.

Et j'ai promis que j'y joindrois le mien.

LE MARQUIS.

Retranchez cet article, autrement point d'affaire.

GERONTE.

Vous oposer au don que je voudrois vous faire?

LE MARQUIS.

Ce n'est point pour trancher ici du généreux.

Un jour, je serai riche au-delà de mes vœux :

Mais quand je serois né sans biens, sans espérance :

D'en avoir, je mourrois plutôt dans l'indigence,

Que de devenir riche aux dépens d'un Ami.

Monsieur, ne soyez point indulgent à demi.

Non content d'approuver qu'il conserve Mélite,

De deux parfaits Epoux couronnez le mérite.

Je n'exige de vous d'autre condition,

Que de leur assurer votre succession.

ARISTE *en l'embrassant.*

Ami trop généreux!

LISIMON.

Ce procédé m'enchanté.

GERONTE.

La déclaration est nouvelle & touchante.

Ma Nièce, mon Neveu, je voulois vous punir;

Mais tout parle pour vous, je n'y puis plus tenir.

Vous aurez tout mon bien, en dépit de moi-même!

MÉLITE.

Puisqu'Ariste est heureux, mon bonheur est extrême!

GERONTE.

Mon Frere, allons dresser & signer deux contrats.

228 LE PHILOSOPHE MARIÉ,
A R I S T E.

(*A Céliante.*)

Nous en signerons trois. N'y consentez-vous pas ?

M E L I T E à *Céliante.*

Vous résistez envain , Damon a sçu vous plaire ;
Donnez-lui votre main.

A R I S T E.

Vous ne pouvez mieux faire.

Il vous cache son rang ; mais je suis caution
Qu'il est homme d'honneur & de condition.

C E L I A N T E.

Je vous crois : mais enfin

F I N E T T E à *Céliante.*

Allons , un bon caprice.

D A M O N.

Je vois que , malgré vous , vous me rendez justice.

C E L I A N T E.

Oui , Monstre , il est écrit que je t'épouserai ,
Mon penchant m'y contraint , mais je m'en vengerai.

F I N E T T E.

Belle conclusion !

D A M O N.

Pestez , sans vous contraindre.

Vous m'aimez ; je vous aime ; & je n'ai rien à craindre.

A R I S T E à *Mélite.*

Pour vous mettre , Mélite , au comble de vos vœux ,
En face du Public resserrons nos doux nœuds ;
Et prouvons aux railleurs , que malgré leurs outrages
La solide vertu fait d'heureux mariages.

Fin du cinquième & dernier Acte.

L'ENVIEUX,

OU

LA CRITIQUE
DU PHILOSOPHE MARIÉ,

COMEDIE

EN UN ACTE EN PROSE.

A C T E U R S.

ARAMINTE.

BELISE, Nièce d'Araminte.

ANGELIQUE, Nièce d'Araminte.

NERINE, Femme-de-chambre d'Araminte.

LE MARQUIS, Amant d'Angélique.

LICANDRE, Bel-Esprit, Amant de Bélise.

POLIDOR, }
DORANTE, } Auteurs, Amis de Licandre.

L'OLIVE, Valet de Licandre.

UN NOTAIRE.

La Scène est à Paris, dans la Maison d'Araminte.



L'ENVIEUX,

O U

LA CRITIQUE
DU PHILOSOPHE MARIÉ ;
C O M E D I E.

S C E N E P R E M I E R E.

LICANDRE *seul, tirant sa Montre.*



VOYONS quelle heure il est ... Sept heures & demie ! La Comédie doit être finie presentement ; le *Philosophe marié* vient d'être jugé ; & son Auteur, couronné de lauriers , ou couvert de honte. Sa Pièce devoit aller aux nuës , ou essuyer une chute effroyable. C'est un sujet tout nouveau , & par conséquent hazardé , qui donnoit plus lieu de craindre que d'espérer. J'ai assisté furtivement à une lecture de cet Ouvrage , qui m'a causé de furieuses émotions. J'y sentoïis , malgré moi , des beautez qui me frapoient , & qui m'en faisoient redouter le succès. Mais ce qui me rassure , c'est que le

Public a perdu le goût de la vraie Comédie, & ne s'amuse plus que de bagatelles. Un Philosophe timide, un Ami prudent & discret, une Femme vertueuse, une Belle-sœur capricieuse, un Financier brutal, un Pere tendre & honnête-homme un Courtisan fin railleur; des mœurs vraies, de la morale; des caractères sérieux, des contrastes, des plaisanteries qui ne naissent que du sujet; pas le moindre écart; point de paroles licentieuses; tout cela ne sçauroit prendre aujourd'hui; & le Parterre me fera raison sans doute de l'audace d'un Auteur qui veut plaire en instruisant. Cependant le cœur me bat, & j'ai des pressentimens qui m'effrayent. De quoi diable cet homme s'est-il avisé de revenir de l'autre monde, pour rentrer dans la périlleuse carrière du Théâtre? Je lui passois son *Curieux impertinent*, son *Ingrat*, son *Irresolu*, son *Medisant*, parce que je le regardois comme un homme qui n'existoit plus. Mais après sept années d'absence, réveiller l'attention du Public par un *Philosophe marié*! c'est ce que je ne sçauois lui pardonner, & ce qui mérite toute ma haine. J'entens du bruit. On vient m'apporter quelques nouvelles.

S C E N E I I.

L I C A N D R E , L' O L I V E .

L I C A N D R E .

HE bien, L'Olive, la Pièce est-elle finie?

L' O L I V E .

Elle ne l'étoit pas encore, Monsieur, quand j'ai quitté la porte de la Comédie.

L I C A N D R E.

Pourquoi l'as-tu quittée avant que le monde sortît ?

L' O L I V E.

Parce que la foule m'a chassé. Je n'ai jamais vu tant de Laquais. Je suis bien heureux d'avoir pu m'esquiver ; & votre curiosité m'a pensé coûter la vie : tenez , voyez mon habit , il est tout en pièces.

L I C A N D R E.

Mais enfin , n'as-tu rien appris ?

L' O L I V E

Non , Monsieur ; mais j'ai entendu battre des mains.

L I C A N D R E.

De la porte ?

L' O L I V E.

Bon ! du milieu de la rue.

L I C A N D R E.

Souvent ?

L' O L I V E.

A chaque instant.

L I C A N D R E.

Et tu n'as autre chose à me dire ?

L' O L I V E.

Non , Monsieur.

L I C A N D R E *d'un ton furieux.*

Retire-toi , maraut , retire-toi ; & ne te présente jamais devant mes yeux.

L' O L I V E.

Est-ce ma faute , à moi , si on a battu des mains ?

L I C A N D R E.

Tu n'est qu'un oiseau de mauvais augure , qui ne m'annonce jamais que de tristes nouvelles.

L' O L I V E.

Tenez , Monsieur , il y en aura peut-être de meilleures dans cette Lettre qu'on vient de me donner pour vous lorsque je suis rentré.

L'ENVIEUX,
LICANDRE.

Donne, & fors au plus vite : je ne sçaurois plus te souffrir.

L'OLIVE *à part.*

Je crois qu'il a le diable au corps. Le bonheur d'autrui le desespere. Si j'avois entendu sifler, il m'auroit embrassé de tout son cœur.

LICANDRE.

Que dis-tu ?

L'OLIVE.

Je dis que je voudrois de tout mon cœur qu'on eût sifflé la Pièce nouvelle.

LICANDRE.

Tu le voudrois de tout ton cœur ?

L'OLIVE.

Oui, Monsieur.

LICANDRE.

Ah ! voilà du sentiment ! Va, je te pardonne : mais une autre fois, prends mieux garde à ce que tu diras. Laisse moi seul ; & ne manque point de m'avertir quand la Compagnie sera entrée.

SCENE III.

LICANDRE *seul.*

CE marouffe me jette dans une inquiétude mortelle. J'aurois mieux fait d'aller voir la Pièce ; j'en sçaurois à présent le succès. Oui, mais, si par malheur elle a réüissi, je serois mort au dénouement. Le récit frappe bien moins que la chose. Des battemens de mains entendus du milieu de la rue ! Hom ! Mais c'est un sot qui parle. Vous verrez qu'il aura pris le bruit des siflets pour des applaudissemens. Je m'en flatte encore ; & j'ai de bons amis dans le Parterre ; ils n'auront point souffert qu'un nouveau débarqué soit venu m'offusquer. Je

n'en puis plus. Je suis sur des épines. Il faut lire cette Lettre pour faire diversion. Bon. C'est de mon Correspondant de Versailles. Voyons ce qu'il m'écrit.

(Il se met dans un fauteuil , & lit.)

„ Voici bien des nouvelles , mon cher Ami , je
„ je me flatte qu'elles vous amuseront. Nous avons
„ de nouveaux Maréchaux de France : sçavoir ,
„ Messieurs

Eh ! morbleu , qu'ils jouissent de leur gloire , sans que leurs noms m'étourdissent l'oreille , je veux les ignorer.

(Il lit.)

„ Je vous enverrai demain la Liste des Lieutenans Généraux , des Maréchaux de Camp & des Brigadiers que le Roi vient de faire.

Je m'en passerai bien. Que leurs amis se réjouissent de leur avancement ; pour moi , je ne m'en réjouirai pas , sur ma parole.

(Il lit.)

„ Tout le monde applaudit à la Justice qu'on vient de rendre à beaucoup d'Officiers de mérite. De mérite ! je le veux croire.

(Il lit)

„ Mais il y a quelques gens qui se plaignent d'être oubliés.

Tant mieux. Ce seroit une étrange pitié si tout le monde étoit content.

(Il lit.)

„ Le bon Duc qui vous honore de son amitié , vient de se raccommoder avec la Duchesse son Epouse. Un de nos Amis dont vous connoissez la prudence , a ménagé cette réconciliation.

De quoi se mêloit il ? Quelle nécessité de les raccommoder ? Ils étoient brouillez par de fortes raisons. Le grand malheur ! Ne sera - ce pas quelque chose de fort édifiant , que de voir un Mari & une Femme de ce rang-là vivre en bonne intelligence ?

La peste soit du conciliateur !

(Il lit.)

„ L'Abbé Florimont , dont l'éloquence fait tant
„ de bruit , vient d'obtenir une Abbaye de dix mille
„ livres de rente.

J'enrage de voir un homme si bien récompensé ,
pour avoir dit des fadaïses en beau François. Le
mérite superficiel est bien à la mode !

(Il lit.)

„ L'Ouvrage de notre Ami Licidas reçoit ici de
„ grands applaudissemens ; & on vient de donner à
„ cet illustre Auteur une pension de deux mille li-
„ vres. Tous les honnêtes gens prennent part à son
„ bonheur.

Tous les honnêtes gens ! Tous les fots bien plutôt.
Patience , je vais lui donner une calotte qui lui du-
rera long-tems. Tubieu , notre Ami Dorilas , il n'y
auroit qu'à vous laisser jouir tranquillement de vo-
tre félicité ? Vous deviendriez un petit glorieux. Il
y a de la charité à vous humilier ; & c'est une bon-
ne œuvre dont je me chargerai volontiers.

(Il lit.)

„ On remplira demain , dit-t'on , la place qui va-
„ que à l'Académie. Je viens d'apprendre de bonne
„ part , que Damon l'obtiendra tout d'une voix.

Oh ! je n'y puis plus tenir. Tiens , maudit Corres-
pondant , voilà le prix que mérite ta Lettre. Tu
me déchires le cœur ; & je mets en pièces tes im-
pertinentes nouvelles. Le bourreau m'assassine , &
me marque effrontément qu'il va m'amuser. Le bon-
heur de tant de personnes n'est-il pas un aimable
amusement pour moi ? Que la peste étouffe l'Ecri-
vain ! Ce doucereux imbécille n'est jamais plus con-
tent que lorsqu'il voit des gens heureux ; c'est un
vrai triomphe pour lui. Par ma foi , il y a des gens
d'un fade caractère ! Mais voici le Marquis : c'est un
homme à-peu-près de cette espèce, je ne le puis souffrir.

SCENE

SCÈNE IV.

LICANDRE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Q Uoi , Licandre , vous êtes seul ici ? Personne n'est encore rentré ?

LICANDRE.

Pas une ame.

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris , nos Dames auront trouvé bien de l'embarras en sortant de la Comédie.

LICANDRE.

En venez-vous ?

LE MARQUIS.

Non , j'en ai vu plusieurs répétitions ; mais je suis trop ami de l'Auteur , pour avoir eu le courage d'assister à la première représentation de son ouvrage.

LICANDRE.

Vous aimez furieusement vos Amis !

LE MARQUIS.

J'avoue que c'est mon foible.

LICANDRE.

Je donnerois tout-à-l'heure cent pistoles , pour sçavoir le succès du *Philosophe Marié*.

LE MARQUIS.

Selon toutes les apparences , vous vous intéressez aussi vivement que moi pour l'Auteur ?

LICANDRE.

Il ne s'agit pas de cela.

LE MARQUIS *d'un ton ironique.*

Vous avez le cœur si bon ! Vous entrez si généreusement dans les intérêts des autres ! Quoi ! vous sortez ?

Tome III,

L

Oui, je suis impatient de revoir les Dames, & je m'en vais au-devant d'elles. Nous vous rejoindrons dans un moment.

S C E N E V.

LE MARQUIS *seul.*

L'Ame de cet homme est le mouvement perpétuel. Il meurt de peur que notre *Philosophe* n'ait réussi; mais je me flatte que nous en aurons bien-tôt des nouvelles qui le mettront au désespoir. Quelqu'un vient, je crois que c'est Nérine.

S C E N E V I.

LE MARQUIS, NÉRINE.

B *LE MARQUIS.*
On soir, mon enfant.

NÉRINE.

Bon soir, Monsieur; souffrez que sans cérémonie je me jette dans ce fauteuil.

LE MARQUIS.

Qu'as-tu donc?

NÉRINE.

Ce que j'ai, Monsieur? je n'en puis plus. Vous voyez une pauvre créature qui revient du Fauxbourg Saint-Germain à pied.

LE MARQUIS.

Du Fauxbourg Saint-Germain?

NÉRINE.

Oui: après avoir habillé ma Maîtresse, j'ai succombé à la tentation d'aller voir le *Philosophe* Ma-

COMÉDIE.

239

rit. Peste soit des Comédiens , de la Comédie , & de celui qui l'a faite !

LE MARQUIS.

Te voilà bien en colere ! Est-ce que la Pièce t'a déplû ?

NÉRINE.

Au contraire , j'en suis charmée.

LE MARQUIS.

Pourquoi donc pestes-tu contre les Acteurs & contre l'Auteur ?

NÉRINE.

C'est qu'il y avoit tant de monde à cette maudite Comédie , que j'ai pensé m'évanouir ; mais ce n'est pas-là le pis de mon aventure. En me pressant de sortir , j'ai perdu ma compagne , & je suis tombée dans la foule du Parterre , qui m'a entraînée jusqu'au Carrefour. Là , je me suis trouvée au milieu de cent carosses , mourant de peur , & ne sachant par où fuir ; & sans un jeune Abbé qui a pris pitié de moi , & qui m'a enlevée... pour me tirer du péril , j'étois une Fille perdue. En vérité , ces Messieurs les Abbés ont de grandes attentions pour le sexe ; & il n'y a plus que cet Ordre-là dans l'Etat , qui soutienne la galanterie.

LE MARQUIS.

Je vois que tu as retrouvé tes forces , & te voilà rentrée dans ton naturel. Tu peux maintenant satisfaire mon impatiente curiosité. En deux mots , ma chere Nérine , dis-moi si la Pièce a réussi.

NÉRINE.

Parfaitement.

LE MARQUIS.

Je vais donc avoir un grand plaisir !

NÉRINE.

Quel plaisir ?

Celui d'entendre tout le monde se récrier ici sur cet Ouvrage , & de voir Licandre s'en désespérer ; car cet homme est Auteur depuis la tête jusqu'aux pieds. Sa plus grande frayeur , c'est que quelqu'un ne l'efface , ou ne l'égale. Je compte qu'Araminte , toute caustique qu'elle est , ne pourra se dispenser de donner quelques louanges au *Philosophe Marié*. Il n'en faudra pas davantage pour mettre Licandre au suplice , & peut-être pour les brouiller. C'est l'homme le plus envieux que la nature ait jamais produit. Il a si bonne opinion de lui même , & il est si avide de louanges , qu'il croit que tout le bien qu'on dit des autres , est un vol qu'on lui fait. Il ne loue que ce qu'il méprise , & il méprise tout ce qu'il devoit louer. Il est riche , tout Auteur qu'il est , & il ne peut souffrir que les autres aient du bien. Il a de l'esprit , & il ne veut point qu'on en ait , au moins sans avoir son attache , & sans reconnoître la supériorité du sien. Enfin , l'honneur , la probité , les richesses , les dignités , la science , la gloire , la réputation , sont des avantages qu'il voudroit seul posséder , & qui deviennent dans les autres l'objet de son mépris , de ses invectives & de sa fureur.

N E R I N E.

Tout franc , vous êtes un bon Peintre ; & vous venez de représenter l'original tout au naturel. Ce qu'il y a de plus fâcheux en ceci , comme vous le sçavez , c'est que ma vieille Maîtresse est si coëffée de lui , qu'il est le seul homme qu'elle estime , qu'elle loue , qu'elle admire ; & que , non contente de le loger chez elle , pour jouir sans cesse de sa conversation , elle veut se l'attacher encore plus intimement , en lui donnant dès ce soir une de ses Nièces en mariage. Le Notaire l'attend ici ; les articles du Contrat sont dressés ; on n'a laissé que le nom de la future en blanc , &

C O M E D I E.

241

se fera Licandre qui aura la liberté de le remplir , par le choix qu'il fera d'Angélique ou de Bélise : car il ne s'est point encore déterminé ; & c'est ce soir qu'il a promis de se déclarer.

L E M A R Q U I S.

O Ciel ! tu me fais trembler. Et s'il va se déclarer pour Angélique ?

N E R I N E.

Il l'obtiendra sans difficulté. Mais rassurez-vous , je sçais qu'il aime Bélise , & pourvû que vous puissiez vous contraindre encore , & cacher habilement votre amour pour Angélique , vous devez compter que Bélise aura la préférence. Mais vous êtes perdu s'il peut découvrir qu'Angélique est l'objet de vos vœux. La crainte de vous voir content , le feroit renoncer à son propre bonheur , & il seroit trop envieux du vôtre , pour ne pas sacrifier son amour au plaisir de vous rendre malheureux. Il y a long-tems que je vous l'ai dit , dissimulez mieux que jamais , car nous touchons au moment critique , qui doit décider de la destinée d'Angélique & de la vôtre.

L E M A R Q U I S.

Va , va , je me pique de bien jouer la Comédie.

N E R I N E.

Mais cela ne suffit pas. Il faut qu'Angélique vous imite. La voici. Donnons-lui de nouvelles instructions.



S C E N E V I I.

LE MARQUIS, ANGELIQUE,
NERINE.

ANGELIQUE.

JE suis charmée de vous trouver ici. J'ai bien des choses à vous dire en peu de momens. Nous arrivons de la Comédie, ma Tante, ma Sœur & moi.

NERINE.

Nous sçavons cela. Hé bien ?

ANGELIQUE.

Hé bien, ma Tante s'est renfermée dans son cabinet, pour lire des Lettres qu'elle vient de recevoir, & pour s'entretenir avec le Notaire, qui l'attendoit depuis une heure. Licandre est sorti pour un instant, à ce qu'on m'a dit, & va bien-tôt nous venir joindre avec ma Tante. C'est pourquoi profitons de cette heureuse occasion; & dépêchons-nous de nous parler.

LE MARQUIS.

Nous sommes dans un grand péril, il ne tient qu'à Licandre de vous obtenir: & si malheureusement il se déclare pour vous, dès ce soir je vous perds.

ANGELIQUE.

Rassurez-vous, feignez aussi-bien que moi; & je vous jure que nous n'avons rien à craindre. J'ai si bien joué mon rôle depuis quelques jours, que ma Tante me soupçonne d'avoir autant de penchant pour Licandre, que d'indifférence pour vous. Secondez-moi; dites que vous en voulez à ma Sœur, & vous m'obtiendrez infailliblement.

NERINE.

Je vois que mes leçons ont germé dans votre esprit.

COMEDIE.
ANGELIQUE.

243

Compte que je les ai bien mises en pratique.

NERINE.

Il faut avouer que notre sexe a de grands talens pour la dissimulation ! Convenez , Monsieur , le Marquis , que sur cet article nous avons bien de l'avantage sur les hommes.

LE MARQUIS.

Qui ne sont pas amoureux : mais quand il s'agit de feindre , pour obtenir ce que l'on aime , le plus mal habile homme sçait se contrefaire aussi parfaitement que vous.

NERINE.

C'est ce qu'il faut nous prouver. Voici , Madame ; voyons comment vous vous tirerez d'affaire.

SCENE VIII.

LE MARQUIS, ARAMINTE,
ANGELIQUE, NERINE.

ARAMINTE.
EH bien , Marquis , n'êtes-vous pas charmé ?

LE MARQUIS.

De quoi , Madame ?

ARAMINTE.

Du grand succès que vient d'avoir votre Ami.

LE MARQUIS.

Je vous avoue que j'y suis très sensible.

ARAMINTE.

Oh ! je n'en doute point ; mais suspendez votre joye , si vous m'en croyez. Les applaudissemens ont étouffé la Critique , & la Critique étouffera les applaudissemens. D'où vient que je ne vois point Licandre ? Je brûle de m'entretenir avec lui sur ce sujet.

L'ENVIEUX,
LE MARQUIS.

Il m'a dit qu'il alloit au-devant de vous. Apparemment qu'il ne vous aura pas rencontrée.

A R A M I N T E.

Il reviendra bien-tôt. En attendant, parlons de nos affaires. Est-ce tout de bon, dites-moi, que vous voulez vous allier dans ma famille?

L E M A R Q U I S.

Je m'étonne de cette question, Madame, après la déclaration que je vous ai faite si souvent de mon empressement sur ce sujet. Pourvu que vous acceptiez mes offres, je ne changerai point de sentiment.

A R A M I N T E.

Il n'est donc plus question que de savoir quelle est celle de mes Nièces pour qui vous sentez de l'inclination.

L E M A R Q U I S.

Elles ont toutes deux tant de mérite, que je croirois leur faire une injure, si je faisois un autre choix que le vôtre. Je les honore & les estime également. C'est à vous à me déterminer.

A R A M I N T E.

Je suis ravie de vous voir dans ces dispositions, car j'ai promis l'une de mes Nièces à Licandre: Il ne s'est encore déclaré, ni pour Bélise, ni pour Angélique; & je vous dirai tout naturellement, Monsieur, que je lui accorderai celle qu'il choisira. Si cela vous convient, nous voilà d'accord.

L E M A R Q U I S.

Cela me convient, puisque vous le voulez. Mais vous ne trouverez pas mauvais que je vous dise, qu'il est triste pour moi, que vous fassiez dépendre mon sort de la volonté de Licandre. Je ne suis pas glorieux, tant s'en faut; mais il me semble que mon rang & ma condition mériteroient qu'on me laissât la liberté de choisir.

A R A M I N T E.

Vous avez peu de bien , Monsieur le Marquis : mes Nièces en ont beaucoup. Je crois que cette raison doit vous faire passer sur le point d'honneur. D'ailleurs , voulez-vous que je vous parle franchement ? Je mets au niveau de ce qu'il y a de plus grand , un homme de Lettres qui s'est acquis une grande réputation : & toute Femme de qualité que je suis , je me tiendrois aussi honorée d'être Veuve de Corneille , ou de Racine , que de feu Monsieur le Comte de Genie-court. Que voulez-vous ! Je suis folle des beaux esprits ; c'est mon foible.

L E M A R Q U I S.

Voilà des sentimens qui honorent les belles Lettres : mais supposé qu'ils soient bien fondés , je crois que vous mettez quelque différence entre Lican-dre , & deux aussi grands hommes que Corneille & Racine.

A R A M I N T E.

Leur plus grand mérite à son égard , est d'avoir paru les premiers. Je le plains de ce qu'ils l'ont prévenu ; mais je ne l'en estime pas moins.

L E M A R Q U I S.

A la bonne heure. Et son caractère , Madame , son caractère ?

A R A M I N T E.

J'y trouve quelque chose à redire , je l'avoue. Il est un peu susceptible de jalousie ; mais à cela près c'est un fort bel esprit , un homme tout de feu , un génie tout nouveau.

L E M A R Q U I S.

Oui , dans votre opinion ; je la respecte , mais tout le monde ne la suit pas.

A R A M I N T E.

Qu'on la suive , ou non , c'est ce qui m'embarasse peu. Laissons ce sujet , & revenons à celui que nous traitions. Votre cœur est donc partagé entre Angélique & Bélise ?

L'ENVIEUX,
LE MARQUIS.

Oui, Madame, & si bien partagé, que c'est à vous à le faire pencher pour l'une ou pour l'autre.

A R A M I N T E.

Je ne sçais si je me trompe; mais malgré ce qu'on veut me faire croire, il m'a paru que vous aviez quelque penchant pour Angélique, & qu'Angélique vous regardoit de très-bon œil.

A N G E L I Q U E.

Moi ! ma Tante ? Je n'ai point d'autres yeux que les vôtres. Je vous dirai plus. C'est que j'ai le même foible que vous pour les beaux esprits, & que s'il dépendoit de moi de faire un choix, ce ne seroit pas la qualité qui me détermineroit.

A R A M I N T E.

Cela est clair.

L E M A R Q U I S.

Ma foi, Mademoiselle, puisque les beaux esprits ont tant de charmes pour vous, je ne mettrai nul obstacle à votre goût, je vous jure; & s'il faut que j'imité ici votre franchise, je dirai sans façon, s'il vous plaît, que Mademoiselle votre Sœur auroit de quoi me fixer, si Madame me permettoit de lui offrir mes vœux.

N E R I N E.

Voilà deux déclarations fort obligeantes.

A R A M I N T E.

J'y trouve un peu d'aigreur de part & d'autre. Le dépit n'y auroit-il point de part ? Est-ce qu'ils sont brouillés, Nérine ?

N E R I N E.

Brouillés, Madame ? Comment cela se pourroit-il ? Il faut être bien ensemble pour se brouiller; & il y a long tems que je m'aperçois qu'il s'honorent d'une parfaite indifférence.

A R A M I N T E.

J'en suis fâchée; car selon toutes les apparences Li-

candre se déclarera pour Bélise. En ce cas , Monsieur le Marquis , je vois bien que vous vous retirerez , & qu'Angélique ne vous retiendra pas.

LE MARQUIS.

Mais pardonnez-moi. Que sçait-on ? Peut être que Mademoiselle voudra bien me prendre pour son pis aller.

NERINE.

Oui dà , oui dà ; au défaut des Belles-Lettres , on se rabattra sur la condition.

ANGÉLIQUE.

Je vous prie , Mademoiselle Nérine , de ne point interpréter mes sentimens ; voulez vous que je me jette à la tête de Monsieur , pour me contenter du rebut de ma Sœur ?

ARAMINTE.

Vous vous contenterez de ce que je vous donnerai , Mademoiselle. Vous sçavez que je n'aime pas les volontés , & qu'une Fille bien sage doit régler son goût sur celui des personnes dont elle dépend. Mais voici Licandre. Retirez-vous , ma Nièce , il faut que je le fasse décider.

LE MARQUIS.

Ma présence n'est point nécessaire à cet éclaircissement ; & vous me permettrez de me retirer aussi , jusqu'à ce que vous m'informiez de vos intentions.

ARAMINTE.

Demeurez , Nérine , je n'ai rien de caché pour vous ;

SCENE IX.

LICANDRE , ARAMINTE , NERINE.

ARAMINTE.

EH , mon Dieu , d'où venez-vous , Licandre ? Il y a un quart-d'heure que je vous attends.

L'ENVIEUX,
LICANDRE.

J'allois au-devant de vous , Madame , quand un importun est venu s'emparer de moi , pour me parler d'une affaire , qui m'importe à la vérité , mais qui m'a paru bien ennuyeuse , dans l'impatience où j'étois de vous revoir.

ARAMINTE.

Oh ça , le Notaire est ici ; le Contrat est dressé : nous sommes d'accord , vous & moi , sur tous les articles. Il faut terminer ce soir ; j'y suis résolue , & il ne s'agit plus que de votre décision.

LICANDRE.

Cela sera bien-tôt fait ; ainsi , Madame , permettez-moi de suspendre un moment cette affaire , pour en traiter une dont j'ai l'esprit si rempli , qu'elle m'ôte toute l'attention que je dois avoir à mes plus pressans intérêts. Je meurs d'impatience d'être informé. . . .

ARAMINTE.

Du succès de la Pièce nouvelle aparemment ?

LICANDRE.

Vous l'avez deviné. Pardonnez-moi cette faiblesse. Il ne nous faut qu'un instant pour conclure , & vous ne me refuserez pas la complaisance de m'apprendre ce qui vient de se passer à la Comédie.

ARAMINTE.

Est-ce que mes Nièces ne vous en ont rien dit ?

LICANDRE.

Je ne les ai pas vûes : D'ailleurs , ce sont des innocentes , qui aprouvent tout ce qui leur plaît.

NERINE.

Ei ! c'est ce qui plaît qu'il faut désaprouver.

LICANDRE à Araminte.

Cette Fille-là se forme au moins.

ARAMINTE.

Affurément ; mais mes Nièces n'ont point de goût ; croiriez-vous bien que ces idiots-là n'ont pas cessé de rire pendant toute la représentation du *Philosophe* ?

L I C A N D R E.

Cela est épouvantable ! Apparemment que le Parterre les a sifflées aussi bien que la Pièce ?

A R A M I N T E.

Le Parterre , Monsieur ? vous ne lui pardonnerez jamais ce qu'il vient de faire.

L I C A N D R E.

Ah , le traître ! Qu'a t'il donc fait ?

A R A M I N T E.

D'abord , il a écoute avec un silence profond.

L I C A N D R E.

C'est qu'il s'ennuyoit.

A R A M I N T E.

Ensuite , il a rompu ce silence par des applaudissemens qui n'ont pas cessé pendant le premier Acte.

L I C A N D R E *en souriant.*

Le second va nous venger.

A R A M I N T E.

Au contraire , il débute par une certaine Céliante ; qu'on avoit annoncée pour une capricieuse ; & qui , d'abord , par ses faillies , a mis le Public de si bonne humeur , que les éclats de rire ont pensé m'affourdir.

L I C A N D R E.

Morbleu ! peut-on rire de pareilles fadaïses ?

A R A M I N T E.

Le troisième Acte n'a pas eu moins de succès. Il a fait rire comme les deux autres ; mais ce qui va vous surprendre , Monsieur , c'est que le quatrième a commencé par une Scène sérieuse , entre le Philosophe & son Pere , & que cette Scène a paru si touchante , que tout le monde s'est mis à pleurer.

L I C A N D R E.

Pleurer à une Comédie ! Mais cela est fou.

A R A M I N T E.

Ensuite un bourru de Financier , Oncle du Philosophe , est venu réveiller les Spectateurs par ses boutades & les brusqueries ; & l'on s'est remis à

rire sur nouveaux frais ; mais à rire si démesurément, que je n'ai pû m'empêcher de rire moi-même. Je vous demande pardon. (*Elle rit.*) Ah, ah, ah, ah, mais le torrent m'a entraînée, j'en suis au desespoir. Ah, ah, ah, ah, (*Elle rit encore plus fort.*)

NERINE *riant à gorge déployée.*

Et moi aussi. Hi, hi, hi, hi.

LICANDRE *d'un air sérieux.*

Fort bien, fort bien. Quoi, Madame! vous avez pû rire à la Pièce d'un Auteur qui n'est pas de mes Amis, & qui a eu l'audace de la faire représenter, sans l'avoir luë à une de vos assemblées?

ARAMINTE.

Oh! ne vous en fâchez pas, j'irai à toutes les représentations, pour morguer les Spectateurs.

LICANDRE.

Venons au cinquième Acte. C'est-là où je vous attends, Monsieur l'Auteur.

NERINE.

Oui, oui, écoutez; cela va vous réjouir.

ARAMINTE.

Tout ce que je puis vous en dire, c'est qu'il a encore eu plus de succès que les quatre autres.

LICANDRE.

Plus de succès! Oh! Monsieur le Parterre, vous m'en ferez raison.

ARAMINTE.

Enfin le dénouement, qui, comme vous sçavez, est presque toujours la partie honteuse de la Pièce, a paru le meilleur morceau de celle-ci. A peine a-t'elle été finie, qu'on n'a plus entendu qu'un tonnerre d'applaudissemens. Bon Dieu! Qu'avez-vous? (*Licandre se laisse tomber dans un fauteuil.*) Vous trouvez-vous mal?

LICANDRE.

Ce n'est qu'un étourdissement... Je ne m'affi-

COMEDIE.

253

ge pas de ce grand succès , car je ne suis point
envieux.

NERINE.

On le voit bien.

LICANDRE.

Mais l'honneur de la Nation m'est si cher , que je
tombe en syncope quand le Public s'écarte du bon
goût & de la raison.

NERINE.

Le bon Citoyen !

ARAMINTE.

Oublions cela , je vous prie. Le Notaire m'attend
là bas , voulez vous vous déterminer , & venir si-
gner tout de suite ?

LICANDRE.

Avant que je prenne mon parti , permettez que
je vous demande , Madame , pour laquelle de vos
Nièces le Marquis témoigne du penchant.

ARAMINTE.

Ni pour l'une ni pour l'autre. Je l'ai fait convenir
dans ce moment qu'il prendroit celle que vous ne
voudriez point.

NERINE.

C'est le meilleur enfant du monde : tout lui est
bon.

LICANDRE.

Je n'attendois pas un si grand effort de sa com-
plaisance , & j'avoue que cela m'embarasse un peu.
Mais voici Bélise , voulez vous bien que je lui
parle un instant , avant que de vous dire mes der-
nières intentions.

ARAMINTE.

Je vois que vous l'aimez ; mais elle est un peu
folle , je vous en avertis.

LICANDRE.

Sa folie est si aimable & si spirituelle , que ce n'est
point-là ce qui peut me rebuter. Permettez...

Suivez-moi, Nérine.

S C E N E X.

L I C A N D R E , B E L I S E .

B E L I S E .

EN vérité , Monsieur , je vous trouve fort plaisant de n'être pas venu à la Comédie.

L I C A N D R E .

Je vous prie de m'excuser. J'avois un mal de tête effroyable.

B E L I S E .

Que ne me suiviez-vous ? cela vous auroit guéri.

L I C A N D R E .

Le bruit auroit augmenté mon mal.

B E L I S E .

Est ce qu'on sent du mal auprès de ce qu'on aime ? car vous m'avez menti mille fois , ou vous m'aimez éperdûment. Vous m'avez prié de n'en rien dire ; mais voici le moment de vous déclarer , & de me convaincre que vous ne m'avez pas trompée.

L I C A N D R E .

Ma bouche a toujours été l'interprète de mon cœur.

B E L I S E .

Il falloit donc venir à la Comédie. Aparemment que vous me regardez déjà comme votre Femme , & que vous craignez de paroître en public avec moi ? Mais ces petits airs-là ne me conviendront point : Et quand vous ferez mon Mari , je veux que vous vous moquiez de la mode , & qu'on vous voye par-tout à ma suite ; au Cours , aux Thuille-

ries, au Bal, aux Comédies, à l'Opéra.

L I C A N D R E.

A la Foire même, si vous voulez.

B E L I S E.

Je veux que vous affrontiez les brocards des mauvais plaisans, & que vous me disiez sans cesse :

*En face du Public resserrons nos doux nœuds,
Et prouvons aux railleurs, que malgré leurs outrages,
La solide vertu fait d'heureux mariages.*

L I C A N D R E.

Pouvez-vous?...

B E L I S E.

Pesez-bien ces vers, & les retenez par cœur :
ils sont...

L I C A N D R E.

Détestables.

B E L I S E.

Fort bien, Monsieur ; détestables ! Je m'en souviendrai.

L I C A N D R E.

Oh ! point de dispute ; je les trouverai comme il vous plaira.

B E L I S E.

Et vous ferez bien. Vous sçavez que j'ai de l'esprit, ou du moins vous devez le sçavoir ; & si vous n'en convenez pas, il est inutile que vous m'épousiez, car je vous déclare que je suis décisive, & que je n'attens point le jugement d'autrui pour régler le mien.

L I C A N D R E.

Souffrez que je vous dise...

B E L I S E.

Par exemple, il y a mille gens qui me soutiennent que je ferai une folie si je vous épouse, cela ne me fait pas la moindre impression. Pourquoi ?

Parce qu'on veut combattre mon goût , & que je le préfère à celui des autres.

L I C A N D R E.

Rien n'est plus judicieux ; vous avez raison : Mais...

B E L I S E.

Vraiment oui , j'ai raison. Il y a encore une chose dont il est bon de vous avertir. C'est que j'aime à parler , parce que je parle bien , & que le plus sûr moyen de me déplaire , c'est de m'interrompre. Or je vois que Messieurs les Maris se donnent souvent les airs de faire taire leurs Femmes. Gardez-vous bien d'en user de la sorte , ou ce sera le moyen de me faire parler jour & nuit.

L I C A N D R E.

Vous m'avez déjà dit cela plus de mille fois.

B E L I S E.

Et je vous la dis pour la mille & unième. Nous signerons le Contrat avant que de nous mettre à table ; demain nous ferons la nôce ; & après demain , s'il vous plaît , nous irons ensemble au *Philosophe marié*.

L I C A N D R E.

Oh ! pour cet article-là vous m'en dispenserez.

B E L I S E.

Vous y viendrez , ou je ne signe point.

L I C A N D R E.

A quelle épreuve mettez-vous ma complaisance ?

B E L I S E.

Vous y battrez des mains , qui plus est.

L I C A N D R E.

Je battrai des mains ? au *Philosophe marié* ? à un ouvrage que je déteste ? Avec votre permission , je n'en ferai rien.

B E L I S E.

Vous n'en ferez rien ? Voilà donc les égards que je dois attendre de vous ? Quoi ! même avant

la nôce vous le prenez sur ce ton-là ? Pour une bagatelle ? Vous me la refusez ? Et que ne me refuserez-vous donc point , quand nous serons mariez ?

L I C A N D R E.

Eh bien , voilà qui est fait J'irai au *Philosophe* , & je battrai des mains. (*A part.*) J'enrage !

B E L I S E.

Ah ! voilà qui me plaît ! Vous m'assurez aussi que vous y rirez de tout votre cœur ?

L I C A N D R E.

Quand il s'agiroit de la vie , je ne le pourrois pas.

B E L I S E.

Oh ! vous rirez.

L I C A N D R E *en colere.*

Je ne rirai pas.

B E L I S E.

Vous pleurerez donc ? Car il y a dans la Pièce des endroits qui font pleurer.

L I C A N D R E.

Attendez ; j'imagine un moyen de nous accommoder. Je pleurerai quand les autres riront , & je rirai quand les autres pleureront. Voilà ce que l'ouvrage mérite , & ce que je puis faire pour votre service.

B E L I S E.

Point de mauvaises plaisanteries. Vous ferez comme moi , ou je ne vous le pardonnerai pas.

L I C A N D R E.

Eh bien , je vous obéirai. (*A part.*) Quel martyre !

B E L I S E.

Pour vous récompenser de votre complaisance , je vous promets , moi , une chose qui vous fera plaisir.

L I C A N D R E.

Ah ! vous me charmez. Que me promettez-vous ?

B E L I S E.

C'est que vous souperez ce soir avec l'Auteur de la Pièce nouvelle.

L' E N V I E U X ;
L I C A N D R E .

Moi , souper avec lui ! J'aimerois mieux souper avec le Diable. Je n'en ferai rien , très-absolument.

B E L I S E .

Adieu , Monsieur. Je suis bien-aïse que cette petite occasion m'ait procuré celle de vous mieux connoître. C'est une épreuve que j'ai voulu faire avant que de signer le Contrat. Je suis contente ; & je vais trouver le Marquis.

L I C A N D R E .

Le Marquis ? Pourquoi faire ?

B E L I S E .

Pour lui dire que je vous cède à ma Sœur , & qu'il ne tiendra qu'à lui de m'épouser. Je sçais qu'il m'aime , & je vais le rendre le plus heureux homme du monde.

S C E N E X I .

L I C A N D R E *seul.*

JE me pendrois s'il l'étoit. Mais cette menace ne m'effraye point. La Tante est trop absolue , & j'ai trop d'ascendant sur son esprit , pour appréhender qu'on me suplante. Je devrois laisser à Bélise la liberté de se donner au Marquis ; car au fond elle est d'une humeur que j'appréhende , & qui refroidit bien ma passion : mais si je suis les mouvemens de mon dépit , le Marquis triomphera de moi ; il sera au comble de ses vœux ; & sa joye me fera mourir de douleur. Non , non , il vaut mieux . . . Mais que vois-je ? Dorante & Polidor ?

* *

SCÈNE XII.

LICANDRE, DORANTE,
POLIDOR.

LICANDRE.

MEs chers , mes véritables Amis , embrassez-moi ;
consolez moi ; peste avec moi. Vous sçavez
le succès du *Philosophe Marié* ?

POLIDOR.

Hélas ! nous ne le sçavons que trop ; & nous ve-
nons d'en être les déplorables témoins.

DORANTE.

Une Comédie réussir de nos jours , sans pensées
brillantes , sans mots hazardés , sans phrases nou-
velles , sans métaphysique , sans allégorie , sans poin-
tes , sans équivoques ! Je n'y survivrai pas !

LICANDRE.

Pour moi , je suis déjà demi mort.

POLIDOR.

Voilà donc le stile naturel qui va redevenir à la mode !
Quoi ! il faudra parler pour être entendu , & écrire
comme on parle ? J'aime mieux jeter la plume au feu.

LICANDRE.

Mais comment avez-vous pû souffrir un pareil suc-
cès : N'aviez-vous pas dispersé nos Emissaires ?

POLIDOR.

Au nombre de plus de cent cinquante.

LICANDRE.

Ne leur aviez-vous pas donné mes ordres & mes
instructions. DORANTE.

Sans doute. Au moindre murmure du Parterre
ils devoient tous bâailler , huer , siffler. Je leur ai
donné vingt fois le signal ; vingt fois j'ai sonné la
charge ; & me suis mouché , j'ai toussé , j'ai craché....

jusqu'au sang. Tout cela vainement. Les lâches se sont laissé subjugué ; & j'ai eu la douleur de les voir eux-mêmes applaudir , battre des mains , rire & pleurer. Enfin le sort nous a trahis ; la victoire s'est livrée à notre ennemi ; nos Troupes sont défaites ; les siffleurs sont sifflez.

L I C A N D R E.

Je crève de rage. Mais ne nous perdons point. Les grands cœurs sont au-dessus des plus grands revers , si l'on ne peut vaincre la fortune , il est toujours beau de lutter contre elle. Allons , mes Amis , puisque nos premiers efforts sont sans effet , la plume à la main ; écrivons , faisons pleuvoir des Critiques , des Lettres anonymes , des Paradoxes , des Apologies ironiques. Avez-vous bien écouté la Pièce ?

P O L I D O R.

Trop bien , de par tous les Diables ; on nous y a forcé.

D O R A N T E.

J'en sçais les plus beaux endroits par cœur.

L I C A N D R E *en fureur.*

Les plus beaux endroits ! Y a-t'il de beaux endroits dans cette Comédie ?

P O L I D O R.

Je vous avoue que j'y en trouverois si elle étoit de vous . . . ou de moi , ou de quelqu'un de nos Amis. Mais je me rétracte ; & je veux dire que j'en ai retenu les endroits qui ont paru les plus beaux.

L I C A N D R E.

Tant mieux. Montrons notre vigueur. Vous , Polidor , vous attaquerez le plan de la Pièce ; (*à Dorante.*) Vous , les caractères & les mœurs ; & moi , je tomberai sur les vers & sur la diction. Il faut s'acharner sur ce qu'il y a de meilleur. Ce que vous ne pourrez pas reprendre , tournez-le en ridicule. Une bonne Parodie.

On est si fou de Parodies !

SCENE XIII.

ARAMINTE, LEANDRE, POLIDOR,
DORANTE.

ARAMINTE.

AH, que je suis ravie de voir ici ces Messieurs !
qu'ils viennent heureusement à mon secours !
J'ai voulu critiquer là-bas le *Philosophe marié* ; mais
le Marquis, mes Nièces, Nérine même, se sont dé-
chaînez en sa faveur. Je ne puis venir à bout de les
desabuser. C'est à vous à me soutenir tous trois, en
attendant que le Notaire ait fini notre deuxième
Contrat, & qu'on nous appelle pour souper.

LICANDRE.

Vous pouvez compter sur nous.

DORANTE.

J'entreprends de prouver géométriquement, que
tous ceux qui ont ri à cette Pièce, ou qui ont eu
la foiblesse d'y pleurer, n'ont pas une once de sens
commun.

POLIDOR.

Nous allons faire la dissection de cet Ouvrage.
démontrer qu'il est mal construit, & que l'Auteur
est un ignorant.

ARAMINTE.

Voici nos Antagonistes.

LICANDRE.

Je rabattrai bien leur fierté.



S C E N E X I V.

ARAMINTE, BELISE, LE MARQUIS,
 LICANDRE, POLIDOR,
 DORANTE, NERINE,
quelques LAQUAIS.

ARAMINTE.

LAquais, des sièges à tout le monde. Où est donc Angélique ?

LE MARQUIS.

Elle viendra dans un moment, & m'a chargé de sa procuration pour défendre la Pièce nouvelle dont elle me paroît enchantée.

LICANDRE.

On nous assure que vous ne l'êtes pas moins, & que vous soutenez qu'elle est bonne.

LE MARQUIS.

Avez-vous entrepris, Messieurs, de me la faire trouver mauvaise ?

LICANDRE.

L'effort ne sera pas grand.

POLIDOR.

Nous possédons, Dieu merci, les règles du Théâtre; & les gens du métier sont à l'épreuve de l'illusion.

DORANTE.

Nous sçavons que le Public n'est pas infallible.

LE MARQUIS.

S'il ne l'est pas, qui le sera donc ?

LICANDRE.

Nous, qui avons étudié l'art, & qui en connoissons toutes les fineses.

LE MARQUIS.

Que ne les mettez-vous donc en pratique ? Où sont

font ces chefs-d'œuvre que vous avez mis au jour :

L I C A N D R E.

Ils paroîtront en tems & lieu.

L E M A R Q U I S.

Dépêchez-vous donc. Je ne vois point de plus sûr moyen de critiquer une Pièce , que d'en faire une meilleure.

P O L I D O R.

Monfieur croit qu'il n'y a personne qui puiſſe égaler fon héros.

L E M A R Q U I S.

Celui que vous appelez mon Héros , ne prétend l'être de perſonne. Il ne veut que des Amis ſincères ; & ne connoît point de plus dangereux ennemis que les flatteurs. Il aime la gloire , & ne s'en défend pas ; mais il ne veut l'acquérir que par les belles voyes , & ſeroit honteux de la devoir à ces cabales empreſſées qui vont crier miracle de porte en porte , & qui veulent que tout le monde encenſe leur Idole.

L I C A N D R E.

S'il a des Amis ſincères , ils ſont donc bien ignorans.

L E M A R Q U I S.

Et ſur quoi jugez-vous cela ?

L I C A N D R E.

Sur ce qu'ils ont ſouffert qu'il donnât au Public une auſſi mauvaſe rapsodie que *le Philoſophe Marié*.

A R A M I N T E.

Bien répondu.

P O L I D O R.

Le trait eſt aſſommant.

D O R A N T E.

Il ne s'en relevera pas.

L E M A R Q U I S.

Voyons donc , s'il vous plaît , Meſſieurs , par où cette Pièce eſt mauvaſe ?

L'ENVIEUX,
LICANDRE à *Belise*.

Me permettez-vous , Mademoiselle , de pousser plus loin la critique ?

BELISE.

Poussez , poussez , je vous mets au pis ; & je vous défie de me faire céder.

LICANDRE.

Pouvez-vous , Mademoiselle , vous entêter d'une Pièce qui ne mérite pas le nom de Comédie !

LE MARQUIS.

Pourquoi ?

LICANDRE.

C'est qu'elle n'a point d'intrigue.

POLIDOR.

A moins que vous n'appelliez intrigue , de petites tracasseries de ménage qui n'intéressent point.

LE MARQUIS.

Ne convenez-vous pas , Messieurs , qu'il y a deux sortes de Comédie ? Pièces d'intrigue ; Pièces de caractère ?

DORANTE.

Sans difficulté.

LE MARQUIS.

L'Objet principal dans une Pièce d'intrigue , c'est de surprendre par un enchaînement d'Avantures , qui tienne le Spectateur en haleine ; & forme un embarras qui croît toujours , jusqu'au dénouement. Comme il ne s'agit dans ces sortes de Pièces que de les charger d'incidens , ils en font ordinairement tout le mérite ; les mœurs & les caractères n'y étant touchés que superficiellement. Ce genre de Comédie , qui demande beaucoup d'imagination , égaye l'esprit , mais il ne l'instruit pas ; il amuse , & ne va point au cœur.

ARAMINTE à *Licandre*.

Cela me paroît raisonnable.

COMÉDIE.
LICANDRE.

263

Pur galimathias !

LE MARQUIS.

L'autre genre de Comédie , & qui , à mon sens ,
est le plus estimable & le plus instructif , est ce qu'on
appelle Pièce de caractère.

LICANDRE d'un air dédaigneux.

A quoi bon tout cet étalage ?

LE MARQUIS.

Il vous servira de réponse. On y présente un ca-
ractère dominant , comme l'*Avaro* , le *Misanthrope* ,
le *Tartuffe* : & c'est-là proprement le sujet. On lui
oppose quelque personnage qui fait son contraste , &
divers autres caractères qui concourent ensemble à
faire mieux sortir le sien. Dans ces sortes de Pièces
il ne faut qu'une intrigue simple , naturelle , peu
chargée d'incidens , & qui laisse aux Originaux qu'on
expose , toute la liberté de se développer. Or , la Co-
médie que je défends est une Pièce de caractère.

POLIDOR.

De caractère ! soit. Mais comment répondrez-vous
à la grande objection qu'on fait à l'Auteur ? Sa Pièce
est intitulée le *Philosophe Marié* , & son Philosophe
n'est point Philosophe.

LE MARQUIS

On l'appellera , si vous voulez , le *Mari bonteux de
l'être* ; & pour lors vous n'aurez plus rien à dire.

LICANDRE.

Ah , ah ! vous êtes prêts à changer de titre ?
Preuve que la Pièce est mal nommée.

DORANTE.

Défaut essentiel.

POLIDOR.

Voilà l'apologiste en mauvaise posture.

BELISE.

Ne vous découragez pas , Monsieur le Marquis.

L'ENVIEUX,
NERINE.

Tenez-vous ferme sur vos étrières.

LE MARQUIS.

Laissez les triompher, nous aurons notre tour.
Cette grande objection qui vous rend si fiers, Messieurs.

S C E N E X V.

ARAMINTE, LICANDRE, POLIDOR,
ANGELIQUE, BELISE, DORANTE,
LE MARQUIS, LICANDRE,
NERINE, *quelques* LAQUAIS.

ANGELIQUE.

JE viens vous dire, ma Tante, que le Notaire a fini, qu'il vous supplie de descendre au plutôt, & qu'il commence à s'impatienter.

ARAMINTE.

Il est bien pressé. N'est-ce point vous, ma Nièce, qui vous impatientez ?

ANGELIQUE.

Moi, Madame ! je ne sçais rien qui m'intéresse assez pour me causer de l'impatience ; mais le Notaire.

ARAMINTE.

Mais le Notaire attendra, s'il lui plaît. Il soupe avec nous ; & un quart d'heure plutôt ou plus tard ne peut préjudicier à personne. Vous êtes une imprudente, ma Nièce, de venir troubler une conversation si vive, pour un sujet aussi léger que celui-là.

ANGELIQUE.

Je vous demande pardon, Madame, aussi bien qu'à la Compagnie ; mais le Notaire.

ARAMINTE.

Encore ? Elle n'a que son Notaire en tête.

COMEDIE.
NERINE.

265

Oh ! Madame , la vûë d'un Notaire qui dresse des Contrats de mariage , frappe vivement l'imagination d'une fille.

A R A M I N T E.

Je m'en aperçois. Asseyez-vous , Mademoiselle , & gardez le silence. Messieurs , je vous prie de l'excuser , & de continuer votre dissertation.

L I C A N D R E.

Avouez , Monsieur le Marquis , que cette interruption est venue bien à propos pour vous , & que vous ne pouvez justifier le Titre de votre Pièce ?

L E M A R Q U I S.

C'est ce qui vous trompe ; & je vous soutiens , qu'il n'y a rien de plus frivole que votre objection. Elle ne vient que de l'idée que chacun s'est formée d'abord à l'annonce du Titre ; mais il faut la restreindre à ce que vous promet l'Auteur.

L I C A N D R E.

Ne vous promet-il pas le *Philosophe Marié*.

L E M A R Q U I S.

Oui ; mais non pas un Mari Philosophe.

P O L I D O R.

Eh ! de grace , Monsieur , le Marquis , faites nous sentir la différence de ces deux Titres ?

L E M A R Q U I S.

Le voici. Le Mari Philosophe est un homme qui pense , & qui agit en Philosophe , tout marié qu'il est.

D O R A N T E.

Cela est vrai.

P O L I D O R.

Nous vous passons cette définition.

L E M A R Q U I S.

Le Philosophe Marié , c'est un homme qui étoit Philosophe avant son mariage. Peut-être l'est-il encore , peut-être ne l'est-il plus que par intervalles ; & c'est ce que l'Auteur vous a fait sentir dès la secon-

de Scène du premier Acte. Il observe cela pour lui rendre justice. Ariste lit dans son cabinet, & se dit à lui-même par réflexion :

*Me voici justement , c'est la vive peinture
D'un Sage désarmé , dompté par la nature.*

Voilà son état présent qu'il établit , & c'est sur ce pied là qu'il faut l'envisager.

B E L I S E.

En effet , quand la nature a pris le dessus sur la sagesse , la pauvre sagesse est bien foible.

L E M A R Q U I S.

Mais la foiblesse d'Ariste ne détruit point son caractère. Il s'en rapproche de tems en tems. S'il n'est pas Philosophe dans ses ridicules frayeurs , ne l'est-il pas dans tout le reste de ses actions ?

L I C A N D R E.

En quoi donc , s'il vous plaît ?

L E M A R Q U I S.

Premièrement , il aime sa Femme. En ce tems-ci , c'est un grande Philosophie. Il n'est point touché des invectives de sa Belle-Sœur ; il est content de la fortune qu'il a faite ; il ne desire que le repos ; il ne se plaît que dans son cabinet ; il travaille ; il médite ; il étudie ; il chérit son Pere ; il craint de l'affliger , quoiqu'il n'ait rien à espérer de lui , & qu'au contraire il le soutienne dans sa misère. Il méprise la succession de son Oncle , toute considérable qu'elle est. Attaque-t-on son mariage ? Veut-on le faire casser ? Sa Sagesse se réveille ; il redevient lui-même ; il ne craint plus les brocards ; toutes ses frayeurs , toutes ses foiblesse s'évanoüissent ; il brave son Oncle , il brave le Public , & sacrifie tout à son honneur , à son devoir & à sa tendresse. Le voilà plus grand que jamais ; il n'est plus *Philosophe Marié* , mais *Mari Philosophe*.

COMÉDIE.
ARAMINTE.

267

Il commence à me séduire.

LICANDRE.

Tous ces discours ne sont que des sophismes.

POLIDOR.

Je ne sçaurois souffrir votre Céliante : elle est d'une folie outrée.

BELISE.

Doucement, Monsieur Polidor, je la prends sous ma protection ; & je vous réponds qu'il y a mille Femmes qui lui ressemblent.

NERINE *à part.*

Nous n'irions pas loin pour en trouver des copies.

BELISE.

Ce que je vous dis, je vais vous le prouver par des exemples. Écoutez-moi.

ARAMINTE.

C'en est assez. Il est tems de finir.

BELISE.

Mais, ma Tante, voulez-vous que les hommes parlent toujours, & que les Femmes se taisent ? Cela n'est pas naturel.

LICANDRE *au Marquis.*

Il me seroit très-facile de vous répondre, Monsieur, si le tems me le permettoit ; car votre Comédie n'est qu'un tissu de fautes & de platitudes. . . .

ARAMINTE.

Oh ! pour ce qui est de cela, Licandre, la passion vous mene trop loin. Pour moi, qui ne suis pas prévenue pour l'Auteur, je ne puis m'empêcher de dire, que j'ai trouvé de belles choses dans son Ouvrage, & que je sens toute la force des raisons que Monsieur le Marquis vient d'alléguer pour le défendre.

LICANDRE.

Quoi ! une Femme d'esprit comme vous, souffre qu'on lui fasse illusion ?

L'ENVIEUX,
ARAMINTE.

Non ; mais je me rends à ce qui me touche. La-
Pièce m'a plu ; je n'y sçaurois que faire.

LICANDRE.

En vérité , j'en rougis pour vous.

ARAMINTE.

Et moi , j'ai honte de vous voir si peu raisonnable.

LICANDRE.

Je ne m'étonne plus si vous avez invité l'Auteur
à souper.

ARAMINTE.

Pourquoi non ?

LICANDRE.

Vous êtes la Maîtresse , assurément ; mais je vous
avertis que dès qu'il paroîtra , je me retirerai.

ARAMINTE.

Licandre !

LICANDRE.

Madame !

ARAMINTE.

Vous prenez un ton qui me paroît étranger ! Ce
n'est pas d'aujourd'hui que je m'aperçois que vous
voulez tyranniser mon goût , & que vous prétendez
que je n'estime que vous. Mais cela commence à me
fatiguer ; & je vous signifie que si vous sortez , nous
ne nous reverrons plus.

LICANDRE.

Madame, ...



SCENE DERNIERE.

Les Acteurs précédens , L E N O T A I R E.

L E N O T A I R E.

JE vois bien que la Compagnie ne s'ennuye pas de me faire attendre; mais pour moi, je m'ennuye d'attendre la Compagnie. Voici vos deux Contrats, Madame. Voulez-vous en entendre la lecture.

A R A M I N T E.

Cela est inutile. N'avez-vous pas exactement stipulé nos conventions ?

L E N O T A I R E.

Oui, Madame, j'ai copié mot-à-mot les articles que vous m'avez donnez. Il ne s'agit plus que de remplir les noms qui sont restés en blanc.

A R A M I N T E à *Licandre*.

Malgré notre petit démêlé, je veux bien encore vous tenir ma parole. Faites votre choix, Monsieur, mais faites-le sur le champ; car je ne veux pas attendre un instant.

L I C A N D R E..

Puisque vous me pressez si vivement, Madame, je me déclare pour la charmante Bélise.

A R A M I N T E au *Notaire*.

Ecrivez, Monsieur.

L E M A R Q U I S avec transport.

Enfin donc vous allez être à moi, divine Angélique; mes vœux sont accomplis.

N E R I N E à part.

Peste soit de l'étourdi !

L I C A N D R E au *Marquis*.

Vos vœux sont accomplis !

L E M A R Q U I S.

Oui, Monsieur, je n'ai plus rien à désirer.

L'ENVIEUX,

L I C A N D R E à *Angélique.*

Ni ma Demoiselle , non plus aparemment ?

A N G E L I Q U E.

Je vois qu'il n'est plus tems de vous le cacher.

N E R I N E.

Autre étourderie !

L I C A N D R E à *Angélique.*

Je suis bien fâché de troubler votre bonheur ; mais je me suis fait violence jusqu'ici , pour contraindre l'inclination que j'avois pour vous. C'est vous seule que j'aime , & c'est vous que je demande à Madame votre Tante.

B E L I S E.

Tant mieux : Je vous connois trop bien presentement , pour me plaindre de votre inconstance.

A R A M I N T E à *Licandre.*

Et moi , je suis trop indignée contre vous , pour me soumettre à vos caprices. J'ouvre les yeux enfin sur votre caractère. Et je suis pleinement convaincue que vous ne vous déterminez pour Angélique , que parce que vous croyez qu'elle feroit le bonheur du Marquis , & qu'elle feroit heureuse avec lui ; mais je ne donnerai point les mains à votre envieuse jalousie , vous avez d'abord choisi Bélise : c'est elle que vous épouserez , ou nous romprons dès ce moment.

L I C A N D R E.

Je ne connois point un plus grand malheur , que celui de me brouiller avec vous : & puisque vous me l'ordonnez , Madame , j'en reviens à mon premier choix. (*A Bélise*) Voilà ma main , Mademoiselle.

B E L I S E.

Je n'en veux plus , Monsieur ; vous êtes indigne des sentimens que j'avois pour vous , & je déclare qu'il n'y a point de pouvoir auquel je ne résiste , si l'on veut me contraindre à vous épouser.

A R A M I N T E à *Licandre.*

Je ne puis désapprouver son ressentiment, je perds toute l'estime que j'avois pour vous ; & vous venez de me convaincre pour jamais , que rien n'est plus odieux que l'esprit , quand il est gouverné par un mauvais cœur. Vous pouvez vous retirer. Venez , Monsieur le Marquis , nous allons signer votre Contrat. Je suis ravie de faire votre bonheur & celui d'Angélique ; & je destine à Bélise un très-galant homme , qui doit la rendre la plus heureuse Femme du monde.

N E R I N E.

Dûssent les envieux en crever' de dépit !

L I C A N D R E.

Morbleu ! Après tout ce qui vient de m'arriver , je n'ai plus que le choix de me noyer ou de me pendre.

Fin de cette Pièce.



PROLOGUE

OEUVRES
DE MONSIEUR
DESTOUCHES,

DE

L'ACADEMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE EDITION,

AUGMENTÉE DE PIÈCES
nouvelles, & mise en meilleur ordre.

TOME TROISIÈME.

SIXIÈME PARTIE.



A LA HAYE,
Chez BENJAMIN GIBERT, Libraire.

M. DCC. LI.

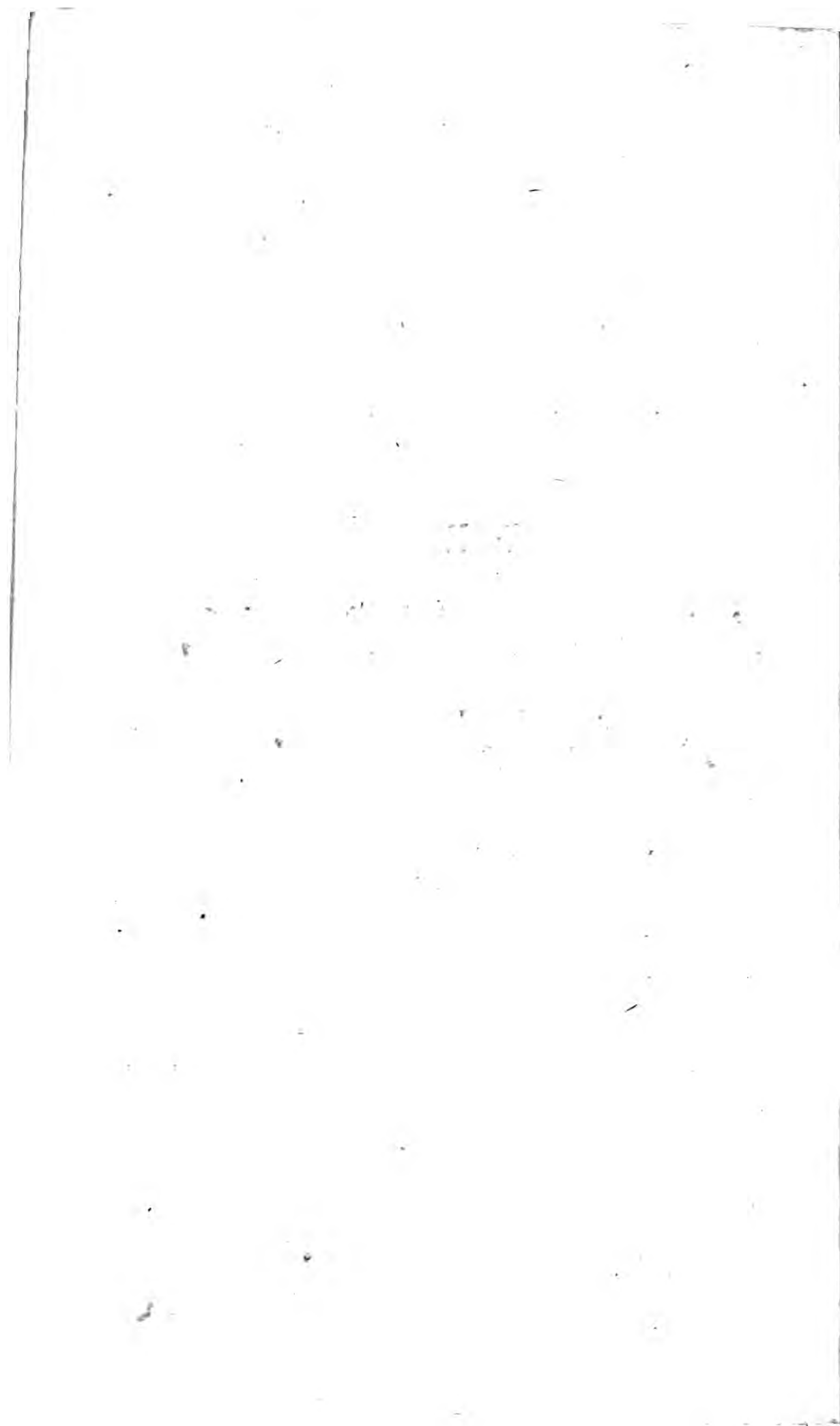
11

PROLOGUE

PROLOGUE
DE
L'AMBITIEUX,
COMEDIE.

Tome III.

N



DEUXIÈME LETTRE.

A LA MÊME.

VOUS sçavez, Madame, que les représentations de mon **AMBITIEUX** ont été suspendues par l'indisposition d'un des principaux Acteurs. Quoiqu'il ait eu un succès assez heureux pour me contenter, j'en présume peu pour l'avenir. Ma Pièce est arrêtée; & tout succès interrompu, est presque toujours un succès manqué. J'avois fait un Prologue pour cette Pièce; & les Acteurs qui devoient y jouer, se dispoient à l'apprendre, quand il fallut, par des raisons que je vous dirai, qu'ils se hâtassent de représenter ma Comédie, après tant de délais sur délais qui l'ont retardée pendant plus de deux ans. J'ai quelque regret que ce Prologue n'ait pu être exécuté, car nous en augurons tous assez bien. Mais je ne veux pas le perdre tout-à fait; & je vais vous le copier ici. Les Acteurs sont :

LA COMTESSE.

LA PRÉSIDENTE.

LE MARQUIS, Frere de la Comtesse.

DORIMONT, Ami du Marquis.

Mr ME'LAMPLE, Auteur Tragique.

Mademoiselle QUINAULT.

Imaginez vous, Madame, que c'est vous qui êtes la *Comtesse*; que Madame de ***, votre amie intime, est la *Présidente*; & que Monsieur votre Frere est le *Marquis*: car je vous ai peints tous trois au naturel. A l'égard du *Poëte*, c'est un personnage qui n'existe que dans mon imagination, & vous en chercherez très-inutilement l'original. Pour ce qui concerne *Dorimont*, c'est votre sage cousin Monsieur des B***, qu'il vous sera fort aisé de reconnoître à son langage, & à la tendre amitié dont il m'honore depuis long-tems.

ACTEURS DU PROLOGUE.

LA COMTESSE.

LA PRESIDENTE.

LE MARQUIS , Frere de la Comtesse.

DORIMONT, Ami du Marquis.

Monsieur ME'LAMPE, Auteur Tragique.

Mademoiselle QUINAULT.

UN LAQUAIS.

La Scène est à Paris.



PROLOGUE
D E
L'AMBITIEUX,
C O M E D I E.

S C E N E P R E M I E R E.
LA COMTESSE , LA PRESIDENTE.

L A C O M T E S S E.



'E S T vous , ma chère Présidente !
Vous venez à propos , car je suis seule
ici ,
Et je m'ennuyois fort.

L A P R E S I D E N T E.

Je m'ennuyois aussi.

Quand je suis loin de vous je ne suis point contente.

L A C O M T E S S E.

Vous êtes toujours obligeante.

L A P R E S I D E N T E.

Oh ça , que ferons-nous ce soir ?

Pour prendre votre avis sur cette grande affaire.

Je suis venue exprès vous voir.

N 3

P R O L O G U E

L A C O M T E S S E.

Elle est grande en effet. Quand on n'a rien à faire.

Le tems est un pesant fardeau.

L A P R E S I D E N T E.

Je l'éprouve. Il fait assez beau.

Si nous faisons tantôt un tour de promenade ?

L A C O M T E S S E.

A Paris, selon moi, c'est un plaisir bien fade.

Au milieu d'un public peut-on se promener ?

A chaque pas qu'on fait on trouve quelque obstacle ;

Et c'est se donner en spectacle :

Pour donner aux oisifs matière à raisonner,

Qu'entend on à vos Thuilleries ?

Souvent des propos peu décens ,

De mauvaises plaisanteries ,

Ou bien des nouvelles du tems ;

Le tout assaisonné d'une horrible poussière ,

D'une cohue énorme , & d'un bruit , d'un fracas ;

Qui vous étourdit de manière

Que la tête vous tourne , & qu'on ne s'entend pas.

Pour moi , je tiens qu'à la campagne.

La promenade est un plaisir :

J'y respire un air pur ; un gracieux zéphir

Par-tout où je vais m'accompagne.

Je marche , je m'arrête au gré de mon desir :

A rêver , à parler , lui seul me détermine ;

L'aimable liberté préside à mon loisir.

J'y goûte un bonheur si tranquille ,

Que les jours y sont des momens.

Lasse de ces plaisirs , je reviens à la ville ,

Mais c'est pour y chercher d'autres amusemens.

L A P R E S I D E N T E.

Il faut vous en procurer d'autres.

Parlez ; & sur vos goûts nous réglerons les nôtres.

Trois sortes de plaisirs peuvent vous être offerts :

Les visites , le jeu , les spectacles.

DE L'AMBITIEUX,
LA COMTESSE.

279

Je perds
Tout autant de fois que je joue.
Le jeu m'amuse, je l'avoue;
J'en ferois volontiers mon plaisir favori,
Mais j'en suis un peu dégoûtée :
C'est un ingrat que j'ai chéri,
Et qui m'a toujours maltraitée.
Pour les visites, à mon sens,
C'est le plus ennuyeux de tous les passe tems.
Aller, courir de porte en porte,
Se faire écrire chez les gens
Pour qui nous nous sentons la haine la plus forte,
Ou qui nous sont indifférens,
Ou que nous méprisons ; car , de ces trois espèces
Sont , à nos amis près, ceux que nous visitons.
S'ils veulent être vûs, nous nous complimentons ;
Ensuite , nous mettons en pièces
Tous les gens que nous connoissons,
Les fausses amitiés , les fines médifances ,
Sont la matière des discours.
C'est ainsi qu'à Paris on passe tous ses jours
En visitant ses connoissances ;
Car la véritable amitié
Des sociétés est bannie.
Visites d'intérêts , ou de cérémonie ,
Voilà par quels motifs on est associé.

LA PRÉSIDENTE *en riant.*

Ce discours frise un peu la prude.
Je vous trouve aujourd'hui d'assez mauvaise humeur ;
Et je vois bien que l'habitude
De vivre dans la solitude ,
Contre le genre humain vous donne de l'aigreur.

LA COMTESSE.

Comme vous vivez dans le monde ,
Vous êtes encor dans l'erreur.
L'éclat & le tumulte empêche qu'on ne fonde

Les replis & le fond du cœur.
 Pour moi , de tems en tems , je deviens solitaire ;
 Par les réflexions mon esprit épuré ,
 Les trouve un remède assuré
 Contre le préjugé vulgaire.
 Cent défauts que jamais je n'avois aperçus ,
 En foule frappent mon idée :
 Et moins par le fracas je me trouve obsédée ,
 Plus ma raison prend le dessus.
 J'étois folle autrefois autant qu'on puisse l'être ;
 Le monde avoit pour moi d'invincibles apas ,
 Mais je ne le connoissois pas :
 On ne peut le souffrir dès qu'on sçait le connoître.
 L A P R E S I D E N T E .
 Enfin , vous renoncez aux visites , au jeu.
 La solitude en vous a bien fait des miracles !
 Venons maintenant aux spectacles.
 Les aimez-vous toujours ?

L A C O M T E S S E .

Plus que jamais. L'aveu
 Vous surprend. C'est mon goût.

L A P R E S I D E N T E .

Le mien doit s'y soumettre.

L A C O M T E S S E .

Eh , comment peut-on mieux occuper son loisir ?
 Non , de tous les plaisirs que l'on peut se permettre ,
 Il n'est point , à mon gré , de plus charmant plaisir.

L A P R E S I D E N T E .

En spectacles Paris abonde.

Je vous suivrai par-tout , vous n'avez qu'à choisir.

L A C O M T E S S E .

Le spectacle me plaît quand j'y trouve du monde.

L A P R E S I D E N T E .

Nous aurons aujourd'hui de quoi vous contenter.

Allons à la Pièce nouvelle

Que les *François* doivent représenter.

L'assemblée , à coup sûr , sera nombreuse & belle.

DE L'AMBITIEUX.

287

LA COMTESSE.

A ce plaisir j'allois vous inviter ,
Et j'ai fait pour nous deux retenir une loge.
Mon Frere & Dorimont nous accompagneront.

LA PRESIDENTE.

Leurs critiques nous troubleront.

LA COMTESSE.

De l'Ouvrage nouveau tous deux m'ont fait l'éloge ;
Je répons qu'ils applaudiront.

L'Auteur est notre ami , preuve très convaincante
Que sa Pièce est bonne , excellente.

LA PRESIDENTE.

D'accord ; mais le Public n'est pas toujours d'humeur
A croire bonnement les amis de l'Auteur.

Loin d'imiter leur complaisance ,
Rarement avec eux il est d'intelligence.
Le Parterre , sur-tout , veut jouir de ses droits :
Tandis qu'avec ardeur les amis applaudissent
Et de la main , & de la voix ,
Du bruit de ses siflets les voûtes retentissent.

LA COMTESSE.

Pour notre ami , j'augure un meilleur sort ;
Peut-être en sa faveur il mettra tout d'accord.

LA PRESIDENTE.

Je le souhaite , & je l'espère ;
Et s'il ne tient qu'à moi . . . Quelqu'un vient.

LA COMTESSE.

C'est mon Frere.



SCENE II.

LE MARQUIS, LA COMTESSE,
LA PRESIDENTE.

LE MARQUIS *entrant brusquement.*

EH bien, ma Sœur, dînerons-nous ?

LA PRESIDENTE.

La question me plaît.

LE MARQUIS.

Dépêchons, je vous prie.

LA COMTESSE *en souriant.*

Vous débutez toujours par quelque étourderie.

Et Madame, la croyez-vous

Indigne d'une révérence ?

LE MARQUIS.

J'allois au plus pressé. Grande est la différence
Entre l'impolitesse & la distraction.

Daignez y faire attention,

Madame, & pardonnez à mon impatience

Une faute excusable en cette occasion.

Quelquefois l'amitié (j'en fais l'expérience)

A le feu d'une passion.

Ce soir on nous donne une Pièce

Pour laquelle je m'interresse

Comme si j'en étois l'Auteur.

Il se fait tard, l'heure nous presse,

Et je me sens déjà des battemens de cœur.

Voyez pour notre ami jusqu'où va ma tendresse.

LA PRESIDENTE.

Mais, si l'Ouvrage est bon, pourquoi vous alarmer ?

LE MARQUIS.

S'il est bon, dites-vous ? Je le trouve admirable.

Et d'un goût qui doit tout charmer.

Quand je vous dis cela , vous devez présumer
Que c'est un fait indubitable.

LA PRÉSIDENTE *en souriant.*

Oh ! Je n'en doute nullement.

Le Parterre est bon juge , il est juge équitable ,
Il se rendra sans doute à votre sentiment.

LE MARQUIS.

Pour l'en informer hautement ,
Je m'en vais faire un bruit de diable.

Si quelqu'un est assez hardi

Pour être d'un avis contraire ,

Nous aurons tous deux une affaire ,

Et je ferai , morbleu , quelque coup d'étourdi.

LA PRÉSIDENTE.

Ah ! Monsieur le Marquis , vous m'effrayez d'avance.

LE MARQUIS.

Dans ces occasions faut-il être endormi ?

LA PRÉSIDENTE.

Non ; mais par un prudent silence

Vous servirez mieux votre ami ,

Que par tous les écarts de votre pétulance.

Croyez-moi , venez avec nous

Ecouter la Pièce nouvelle.

Si le Public la trouve belle ,

S'il applaudit , signalez-vous ,

Et , pour le seconder , déployez votre zèle.

Que s'il fronde l'Ouvrage , ou ne l'applaudit pas ,

Soyez-en bien fâché , mais soyez-le tout bas.

LE MARQUIS.

Je vous trouve aujourd'hui , ma belle Présidente ,

Dans un accès d'humeur prudente.

Ma Sœur , à force de raison ,

Fera bien-tôt de vous une prude engourdie.

La sagesse à votre âge est une maladie ,

Et je veux travailler à votre guérison.

LA COMTESSE.

Eh , laissez-nous plutôt travailler à la vôtre.

P R O L O G U E

Je vous conseille fort de ne nous point quitter.

L E M A R Q U I S.

Dans une loge, moi, vous voulez m'arrêter ?

Oh ! Vous me prenez pour un autre.

Je vais être par-tout, & d'un œil surveillant
Relancer les frondeurs ; les forcer à se taire.

On m'appelle *le Semillant*,

Et je veux aujourd'hui remplir mon caractère.

L A C O M T E S S E.

Mon Frere, en vérité . . .

L E M A R Q U I S.

Ma Sœur, point de sermon ;

C'est de l'éloquence perdue.

Voici le grave Dorimont,

Il ne vous perdra point de vue.

S C E N E I I I.

DORIMONT, LA COMTESSE,
LA PRESIDENTE, LE MARQUIS.

L A C O M T E S S E à *Dorimont*.

E H quoi, vous venez seul ? Vous deviez prendre
soin
D'amener notre Auteur.

D O R I M O N T.

Il est déjà bien loin.

L A C O M T E S S E.

Il donne une Pièce nouvelle,
Et n'en veut pas voir le succès ?

D O R I M O N T.

Non. Il est timide à l'excès :

Le Parterre lui cause une frayeur mortelle.

Malgré le favorable accueil,

Et le grand nombre de suffrages

Dont

DE L'AMBITIEUX, 285

Dont on a quelquefois honoré ses Ouvrages.

Il est bien éloigné d'en avoir de l'orgueil.

Son trouble, son inquiétude,

L'ont fait veiller toute la nuit;

Et ce matin, à petit bruit,

Il a gagné sa solitude.

LE MARQUIS.

Le poltron!

DORIMONT.

Ce billet qu'il a laissé pour moi,
Vous prouve encor mieux son effroi.

(IL LIT.)

Malgré la flatteuse espérance

Que vous & nos Amis m'avez fait concevoir,

La crainte emporte la balance.

Cher Ami, bonjour, & bon soir.

Je m'esquive, ne vous déplaîse;

Mais dites de ma part au Porterre discret,

S'il trouve ma Pièce mauvaise,

Que je le prie au moins de garder le secret.

LE MARQUIS *faisant un grand éclat de rire.*

Il n'y manquera pas; c'est à quoi je l'engage.

Pauvre disciple d'Apollon!

Par ma foi, le sacré vallon

Formé des gens d'un grand courage;

LA COMTESSE.

Vous le croyez poltron, & moi je le crois sage.

N'augurez jamais bien d'un Auteur suffisant;

Son intrépidité n'est pas un bon garant

De la bonté de son Ouvrage.

La confiance est le partage

Et du fat, & de l'ignorant.

LE MARQUIS.

Mais, à propos de suffisance,

Voici Monsieur Méléampe; il vient fort à propos;

Et ce tragique Auteur entre comme un Héros.

Admirez toutes deux cette noble assurance.

Tome III.

O

S C E N E I V.

LA COMTESSE, LA PRESIDENTE,
MELAMPLE, LE MARQUIS,
DORIMONT.

LA COMTESSE à *Mélample.*

AH! C'est donc vous, Monsieur?

MELAMPLE.

J'entre ici sans façon.

Mesdames, trouverez-vous bon

Qu'à dîner avec vous aujourd'hui je m'invite?

LA COMTESSE.

Un homme de votre mérite

Peut s'en flatter avec raison.

MELAMPLE d'un ton précieux.

Vous avez de l'esprit, je vous en félicite;

Les connoisseurs me l'avoient dit:

A venir librement, c'est ce qui m'enhardit.

Je crains les sots, je les évite,

Et cours par-tout après l'esprit;

J'en suis fou, j'en suis idolâtre.

LA COMTESSE.

Vous pouviez vous adresser mieux.

MELAMPLE prenant du tabac.

Madame, j'ai du goût aussi-bien que des yeux.

(Au Marquis.)

Et je sçais... Vous voilà, mon aimable folâtre!

Vous viendrez à l'AMBITIEUX,

Et je vous attends au Théâtre.

LE MARQUIS prenant l'air & le ton tragique.

Au Théâtre, Seigneur? Oui, oui, vous m'y verrez;

Et j'ose me flatter que vous applaudirez.

Ah! Si je m'aperçois que vous fassiez des mines

Pour aigrir le Parterre, & pour le soulever,

DE L'AMBITIEUX. 287

De mon ressentiment rien ne peut vous sauver ;
Et le retour, Seigneur, vaudra mieux que matines.

M E' L A M P L E *sur le même ton.*

Vos prières, Seigneur, sont un commandement.
J'applaudirai, Marquis, n'en doutez nullement.
On ne peut menacer d'un ton plus pathétique ;
Et votre voix, Seigneur, étouffe la critique.

L E M A R Q U I S.

Seigneur....

L A C O M T E S S E.

De grace, finissez,
Messieurs ; trêve de Seigneurie.
(*A Mélample.*)

Vous entendez bien qu'on vous prie
De vous contraindre ; & c'est assez.
Car, d'exiger votre suffrage,
Ce seroit vous pousser plus loin que de raison :
Et vous ne pouvez pas applaudir un ouvrage
Qui n'est pas de votre façon.

M E' L A M P L E.

Ai je tort ? Tous tant que vous êtes,
Malgré la mine que vous faites,
Vous pensez, comme moi ; si ce n'est volontiers,
Du moins c'est malgré vous ; & j'ose ainsi le croire.

L E M A R Q U I S.

Rayez cela de vos papiers,
Beau sire, & rabattez un peu de votre gloire.

D O R I M O N T.

Vous avez du mérite, on l'avoue aisément ;
Mais vous le sçavez trop, & c'est ce qui vous gâte :
D'ailleurs, vous travaillez un peu trop à la hâte,
Pour travailler solidement.

De grace, moins d'esprit, & plus de jugement.

M E' L A M P L E.

Voilà le langage ordinaire
Des Auteurs que ma gloire aigrit.
Pour moi, de votre Ami je dis tout le contraire ;

P R O L O G U E

Et je lui trouve d'ordinaire
Plus de jugement que d'esprit.

D O R I M O N T.

Vous nous dites cela du ton d'un apophthème ;
Mais vous ne lui faites point tort.
Le jugement , c'est l'esprit même ;
Convenez de ce point , & nous sommes d'accord.
Ce qu'on appelle esprit , n'en est que l'apparence.
Cet esprit prétendu , n'est souvent que l'effor
D'une brillante extravagance :
C'est un feu qui voltige , & s'éclipse d'abord.
Avouez-le , Monsieur Mélample ,
Vos écrits en offrent l'exemple.
Sans vous embarrasser du soin de raisonner ,
Que vous abandonnez à des esprits vulgaires ,
Par vos écarts hardis & téméraires ,
Vous cherchez à nous fasciner ;
Et vous bornant à ce qui brille ,
Le solide , le vrai vous semble une vétille.
Notre Ami , dites-vous , n'a que du jugement ;
Par-là vous l'élevez , bien loin de le détruire.
Il cherche à plaire , assurément ;
Mais son grand objet est d'instruire :
Par quel moyen ? Par le vrai seulement.
Lorsque l'esprit à propos se présente ,
A la bonne heure , il est le bien venu ;
Mais , sur toute saillie hardie & séduisante ,
Il est modeste & retenu.
La vérité n'est pas toujours brillante ;
C'est une beauté simple , ingénue & touchante.
D'un MEDISANT , d'un GLORIEUX ,
Notre Auteur a fait la peinture ,
Et maintenant il poursuit la nature ,
Dans le cœur d'un *Ambitieux*.
L'entreprise est grande & hardie ,
Car son sujet est grave & sérieux ;
C'est une *Tragi-Comédie*.

DE L'AMBITIEUX.

289

LA PRÉSIDENTE.

Et quel en est le plan ?

LE MARQUIS.

Personne ne peut mieux

Vous le dire que moi. Voici toute l'Histoire.

Ecoutez-moi bien, s'il vous plaît.

Ce plan donc Mais, Morbleu, je n'ai point de mémoire,

Et je ne sçai plus ce que c'est.

LA PRÉSIDENTE.

Mais encore ?

LE MARQUIS.

Oh, ma foi, vous êtes trop pressante.

C'est C'est l'Ambition que l'Auteur représente.

LA PRÉSIDENTE.

Mais de quelle façon traite-t-il son sujet ?

LE MARQUIS.

La Pièce. . . pour vous mettre au fait,

Est souvent sérieuse, & quelquefois plaisante.

Vous y verrez un Roi, dont je suis très content ;

Un Ministre sage & prudent,

Dont la femme est très imprudente.

Vous y verrez de plus une jeune innocente. . . .

Que l'on croit telle, au moins ; mais qui ne l'est pas tant

Que se l'imagine sa Tante.

Ensuite paroîtra le Favori du Roi ;

(C'est notre *Ambitieux*) cet homme, selon moi,

Remplira fort bien votre attente :

Et, brochant sur le tout, vous verrez une Infante....

Qui n'est pas sotte, en vérité,

Et qui, sous un nom emprunté,

Rend la Pièce très-vive & très-intéressante.

LA PRÉSIDENTE.

Une Infante ? A ce que je vois,

La Scène est en Espagne.

**PROLOGUE,
LE MARQUIS.**

En Espagne ? Oui , je crois.
Eh , oui , vraiment , c'est en Castille.
C'est par-là que la Pièce brille.

Les Actrices auront l'ample vertugadin ,
Et Messieurs les Acteurs , la fraise & la gonille ;
Ce qui leur donne un air , tant la mode est gentille ,
Moitié grave , & moitié badin.

M E' L A M P L E.

On nous ramène donc aux Tragi Comédies ?
Au tems des *Scudérys* , des *Rotrous* , des *Duryers* ,
Où , grace au mauvais goût de ces vieux Romanciers ,
Tant de fadaïses applaudies

Firent l'amusement de nos bons Devanciers ?

D O R I M O N T

Respectez , ingrat que vous êtes ,
La gloire de ces vieux Poëtes ,
Car vous les pillez volontiers.
Ils n'étoient ni fots , ni grossiers ;
S'ils vivoient , ils vous feroient taire :
Et le seul reproche à leur faire ,
C'est d'être venus les premiers ;
Mais , sans défendre ici leur cause ,

Parlons de notre Auteur , & voyons son dessein.

Bien loin de suivre leur chemin ,
Une route nouvelle est ce qu'il se propose.

Comme en traitant l'*Ambitieux* ,
Il traite un sujet noble , élevé , sérieux ,
Il doit prendre le ton que sa matière indique ;

Mais , pour n'être pas ennuyeux ,
Il tâche d'égayer le sublime tragique ,

Non par des traits facétieux ,

Suivant la manière Italique

Que des Acteurs bouffons ont transmise en ces lieux ,

Mais par ceux d'un noble Comique.

Tel est son plan en peu de mots ;

Et sa Pièce est vraiment nouvelle ;

Je ne garantis pas qu'elle soit sans défauts ,
 Mais du moins au Public elle prouve le zèle
 D'un Auteur dont tous les travaux
 Et les innocentes malices ,
 Ont pour objet de plaire en corrigeant les vices.

S C E N E V.

LA COMTESSE, LA PRESIDENTE,
 LE MARQUIS, DORIMONT,
 MÉLAMPLE, UN LAQUAIS.

U N L A Q U A I S à la Comtesse.
 Ne Dame est ici , qui demande à vous voir.

L E M A R Q U I S.

Une Dame , dit il ? Il faut la recevoir.

Sur le champ c'est à quoi j'opine.

(*A Mélample.*)

Allons gai , notre Ami , soyez vif & dispos.

L A C O M T E S S E au Laquais.

Faites entrer.



S C E N E V I.

LA COMTESSE, LA PRESIDENTE,
LE MARQUIS, DORIMONT,
MELAMPLE, Mlle QUINAULT,
LE LAQUAIS.

LE MARQUIS *courant au-devant d'elle.*

E H, c'est notre aimable voisine!
Vous ne pouviez jamais venir plus à propos,
(*Au Laquais.*)

Mademoiselle. Enfant, dis là-bas que j'ordonne
Qu'on nous serve tout au plutôt.

LA PRESIDENTE *bas.*

Marquis, quelle est cette personne?

LE MARQUIS.

C'est Mademoiselle Quinault.

LA PRESIDENTE.

Ah! Je la reconnois. Eh, vraiment oui, c'est elle.

Mlle QUINAULT *à la Comtesse.*

Madame, pardonnez si je viens librement....

LA COMTESSE.

Point de façons, Mademoiselle;

Vous m'obligez infiniment.

Nous parlions de l'Auteur de la Pièce nouvelle.

Mlle QUINAULT.

Je vous avoûrai franchement

Que je le cherche ici. J'ai deux mots à lui dire.

Il prétend qu'au Public je fasse un compliment

Qu'il s'avisa hier de m'écrire:

Cette commission me donne un tremblement

Qui pour moi devient un martyre.

Je joue un rôle hardiment;

Mais, parler en Public, ou bien au Public même,

C'est une différence extrême.
 Je sens trop bien en ce moment ,
Que très-mal à propos je me suis engagée ;
Et je veux à l'Auteur remettre prudemment.
 Le Discours dont il m'a chargée.

D O R I M O N T.

Mais il n'est pas long, ce Discours :
 Et notre Auteur a pris la fuite.

Mlle Q U I N A U L T.

Oh ! Voilà comme il fait toujours.

L A C O M T E S S E.

Malgré vous, vous voilà réduite
 A suivre son intention.

Il faut vous signaler en cette occasion.

Armez-vous d'un noble courage :

Deux mots que vous direz avec affection ,
 Peuvent prévenir quelque orage ,
 Et procurer l'attention
 Du Public équitable & sage ,
 Qui juge sans prévention.

**Quand il n'est point troublé par des frondeurs à
 gage ,**

Qui font naître le bruit & la confusion ,
 Pour faire périr un Ouvrage.

Mlle Q U I N A U L T.

Allons, puisqu'il le faut, je dirai de mon mieux.

L A P R E S I D E N T E.

Jouez-vous dans l'*Ambitieux* ,

Mlle Q U I N A U L T.

Oui, vraiment ; & mon personnage
 N'est ni grave, ni sérieux.

D'un Ministre pourtant j'ai l'honneur d'être Femme.

L A P R E S I D E N T E.

Quel est le caractère ?

Mlle Q U I N A U L T *faisant la révérence.*

Une folle, Madame ;

Mais d'un goût tout particulier.

P R O L O G U E

Attendez... De peur d'oublier
Le compliment de mon Poëte,
Il faut que je vous le répète ;
Peut-être qu'il vous ennuyra,
Mais cet essai m'enhardira.

L A C O M T E S S E.

Parlez, nous vous prêtons silence.

Mademoiselle QUINAULT,

Vous êtes le Parterre, & je suis l'Orateur,
Qui veux capter la bienveillance
Du malévole Spectateur.

* *

M E S S I E U R S , vous allez voir une nouvelle Pièce...

D'un Auteur qui n'est pas nouveau.

L'ouvrage est singulier : vous dire qu'il est beau,

Ce seroit un peu loin pousser la hardiesse.

* *

Décider avant vous, c'est hâter le danger.

Nous efforcer à si bien faire

Que l'ouvrage puisse vous plaire,

Voilà notre seul droit ; le vôtre est de juger.

* *

En juges souverains faites qu'on vous respecte.

L'envie est aux aguets ; la cabale la suit :

Loin d'avoir le bon goût, leur cohorte suspecte

Lui fait la guerre & le détruit.

* *

Jusques au dernier vers imposez-lui silence ;

C'est l'unique faveur que nous vous demandons.

Nous plaidons devant vous : tandis que nous plaidons,

Daignez nous écouter & tenir la balance.

* *

Si notre Pièce a du succès,

Pour vous, comme pour moi, j'en serai très-ravié ;

Et mon plus grand plaisir sera de voir l'envie

Perdre avec dépens son procès.

* *

DE L'AMBITIEUX. 295

Elle tremble déjà : mais , s'il faut tout vous dire ,
En vérité , je tremble aussi.
Puisse votre équité la bannir loin d'ici :
Plus elle pleurera , plus je vous ferai rire.

Permettez à l'*Ambition*
De vous étaler sa manie.
L'Auteur a mis tout son génie
A vous en faire voir toute l'illusion.

C'est , dit on , le défaut des plus grands personnages ,
Et je vous avouerai sans fard ,
Que notre Auteur lui-même en a sa bonne part ;
Car son ambition est d'avoir vos suffrages.

LE MARQUIS à *Mademoiselle Quinault*.
Vous vous en tirerez. Pour nous , sans compliment,
Allons vite nous mettre à table.
Je veux dîner en poste , & souper lentement
Si le succès est favorable.

Mlle QUINAULT à la *Comtesse*.
Je n'ai point d'appétit , & je vais m'échaper.
Vous me le pardonnerez ?

LA COMTESSE.

Oui , je vous le pardonne.
(*Les Acteurs sortent.*)

M E' L A M P L E seul.
Morbleu !... Si le Public trouve la Pièce bonne ,
J'irai me coucher sans souper.

Fin du Prologue de l'Ambitieux.

[Par ma foi , Madame , je suis si las de
copier , que je n'ai plus la force d'ajouter
une parole , si ce n'est pour vous supplier
humblement de me mander , avec votre

extrême sincérité , si ce petit Ouvrage aura eu le bonheur de vous plaire. Pour moi , je ne sçais si je me flatte , mais il me semble qu'il n'auroit pas ennuyé le Public : C'est une espèce de petite Comédie avant la grande Pièce ; & j'aurois eu du moins en cela , le mérite de la nouveauté. J'ai l'honneur de vous assurer de mon respect.]



L'AMBITIEUX

E T

L'INDISCRETE,

TRAGI-COMEDIE.

27

11
t
v
e



P R É F A C E.

JE n'aurois point fait de Préface à cet Ouvrage , si je n'avois cru devoir achever de détruire les bruits injurieux qu'on a fait courir avant sa représentation , & si je ne croïois nécessaire d'oposer quelques raisons à la prévention avec laquelle on pourroit encore le lire. Je dirai donc , pour me justifier de ces bruits si contraires à la pureté de mes intentions , que j'ai toujours regardé comme indigne de la probité , le trop facile & le punissable talent de la Satyre : genre d'écrire , par lequel , souvent aux dépens de la vérité , on se prépare des succès , fondés sur la malignité du cœur humain ; mes Ouvrages font foi de ce que j'avance ; j'ai toujours moins pensé en écrivant à m'acquérir la réputation d'homme de lettres , qu'à m'assurer celle d'honnête homme & de bon Citoyen.

Si ces Ouvrages ne peuvent me placer au rang des Auteurs illustres , ils me distingueront du moins de ceux qui ont sa-

crifié leur honneur au desir de plaire , de ces Auteurs forcés à se cacher , à mesure que leurs productions éclatent , & à qui le Public fait payer les applaudissemens passagers qu'il leur donne , par toute la haine & le mépris dont il les accable.

Cette réflexion suffiroit aux personnes qui me connoissent ; mais je dois ajouter , qu'il y a près de six ans que cette Comédie est faite , & que dès-lors la plus grande partie de mes Amis , parmi lesquels il en est de respectables par le rang & par la naissance , l'ont entendu lire.

Je répète que je ne combats ici que le préjugé de mes Lecteurs ; puisque je suis persuadé que la lecture de la Pièce produira à cet égard le même effet que la représentation ; elle confondit l'espoir de ceux qui n'y trouvèrent pas l'attrait qu'ils y cherchoient. Ils m'accusoient , avant que de m'avoir entendu , d'avoir abusé de la liberté d'écrire ; mais après la représentation , aussi condamnables dans leur jugement , qu'ils l'avoient été dans leur prévention , ils me firent un crime d'avoir frustré leur attente.

Je n'en dirai pas davantage sur cet article ; & puisque l'occasion s'en presente , je rendrai compte en peu de mots des caractères principaux que j'ai introduits dans ma Pièce , & de la manière :

dont j'ai cru devoir les mettre en œuvre. Ce détail pourra servir de réponse à quelques critiques qu'on a faites de mon Ouvrage.

L'étude de la Nature , objet de l'attention principale d'un Auteur dramatique , lui fait connoître qu'un ridicule , ou qu'un vice , quoique toujours le même , prend une forme particulière dans les différentes personnes , selon les rangs qu'elles occupent dans la Société ; c'est une couleur qui se trouve plus ou moins brillante , selon l'étoffe qui en est teinte.

D'un autre côté , l'Art nous enseigne , que lorsqu'on met un caractère au Théâtre , on doit le peindre dans la plus grande étendue qu'il est possible , & le placer au milieu des circonstances où il produit le plus d'effets intéressans.

Sur ces deux principes , quoiqu'il soit aisé de trouver un caractère propre au Théâtre , car on les a tous sous les yeux , la véritable difficulté consiste à le placer dans un personnage convenable , & à l'environner des circonstances qui peuvent servir à le mieux développer.

En me proposant de peindre le caractère d'un *Ambitieux* , je compris , après bien des réflexions , qu'il m'étoit impossible d'y réussir , si la Scène ne se passoit à la Cour d'un Roi , si je n'y faisois paroître

tre des personnages du rang le plus éminent, & si mon *Ambitieux* n'étoit pas lui-même dans le plus haut degré de l'éclat & de la faveur.

L'ambition déréglée est de tous les états, sans doute ; mais dans les hommes du commun, elle n'a rien qui intéresse la Société en général ; toujours blâmable à la vérité dans les moyens qu'elle emploie pour s'élever, elle ne blesse cependant que quelques concurrens obscurs qu'elle renverse ; souvent applaudie par les désintéressés, elle passe quelquefois pour grandeur d'ame ; infailliblement bornée dans sa course par d'invincibles obstacles, elle fait dégénérer ces *Ambitieux* subalternes en esprits chimériques & ridicules. Au lieu que dans celui qui touche aux premières places d'un Etat, & qui ne voit plus que quelques degrez jusqu'au but où il imagine follement que ses desirs seront remplis, l'ivresse de son ambition devient l'intérêt général de toute une Nation : les sacrifices qu'il fait à sa passion sont si grands, que tout un Peuple en est quelquefois la victime ; les ressorts qu'il fait mouvoir, entraînent les plus grandes révolutions, & presque tous les yeux fixés sur lui, sont dans l'attente de son succès ou de sa perte.

Je ne pouvois donc peindre toute l'é

tendue de ce caractère que dans un Favori , qui devant être satisfait de se trouver élevé aussi haut qu'un Sujet peut l'être , comblé d'honneurs & de richesses , forme encore le projet téméraire de s'allier à son Souverain , de partager avec lui l'autorité , de tenir sa grandeur , moins de ses faveurs que de la nécessité , & qui par-là se prépare des moyens sûrs de pouvoir être ingrat sans danger.

Cette peinture de l'ambition renfermoit en grand tous les traits qui caractérisent les Ambitieux d'un ordre inférieur ; le moins se trouve toujours dans le plus ; au lieu qu'en avilissant mon sujet , je m'interdisois tout ce qu'il a de plus théâtral & de plus beau.

Quelque méprisable que soit l'ambition aux yeux de quelques Philosophes , elle porte avec elle un air de grandeur qui en impose au reste des hommes ; ses sentimens sont élevez , ses expressions sont fières , elle est toujours accompagnée de supériorité d'esprit & de courage ; elle impose silence aux autres passions , & inspire même le mépris de la vie. Ces grandes maximes , ces argumens brillans & captieux , cet héroïsme dont l'ambition se pare & s'autorise , devoient dans la bouche d'un homme du commun un langage outré , insupportable

& ridicule ; tout enfin me déterminâ à prendre mon *Ambitieux* au milieu de la Cour. Ce choix où je me vis forcé par tant de raisons , entraîna toute l'économie de mon sujet : intrigue , dénouement , portraits , stile ; tout devint nécessairement d'un genre élevé.

Toutes les beautés que j'aperçus dans mon sujet , ne m'éblouirent pas sur les inconvéniens que j'allois trouver dans l'exécution ; la gravité de la matière que j'avois à traiter , se prêtoit avec peine au comique & aux agrémens si nécessaires au Théâtre.

Je cherchai ce qui pouvoit égayer mon sujet , & je le trouvai dans le contraste des caractères qui le rendoient nécessairement sérieux. Comme il falloit que mon Héros fût amoureux , afin qu'il pût , après de violens combats , faire à son ambition jusqu'au sacrifice de son amour ; je crus ne pouvoir mieux faire , que de lui donner pour Maîtresse une jeune personne sans ambition , sans expérience , & dont il fût tendrement & fidèlement aimé. J'oposois par ce moyen la simplicité à l'artifice , la vérité à la politique , & la timidité à l'audace. Ce caractère introduisit sur le champ dans mon Ouvrage un intérêt tendre , & des traits de naïveté & de candeur qui devoient en interrompre la gravité.

Maïs cela ne suffisoit pas. J'avois besoin d'un personnage vraiment comique, & même un peu ridicule ; j'en puisai l'idée dans les qualités opposées à celles que doit avoir un premier Ministre.

Un premier Ministre doit être le plus sage , le plus modéré & le plus discret de tous les hommes ; & , graces au bonheur de la France , j'en avois sous mes yeux un parfait modèle.

Que pouvois-je mieux faire contraster avec ce caractère que je donne au premier Ministre de ma Pièce , que celui d'une Femme sans modération , vive , imprudente & indiscrete à l'excès ? Il seroit pitoyable de soutenir , que ce caractère n'est pas dans la nature , & il me paroît très-mal fondé , de prétendre qu'il est déplacé dans mon Ouvrage. La naissance la plus illustre , les postes les plus éminens , les rangs les plus élevés n'exemptent pas toujours des ridicules ; & je ne craindrai pas d'être desavoué , en disant que c'est au milieu même de la Cour , que les ridicules qui s'y trouvent quelquefois sont plus sensibles , plutôt reconnus , & plus ingénieusement critiqués.

Dira-t'on que la Femme d'un premier Ministre ne doit pas être aussi extravagante ? Je conviens que cela seroit toujours à souhaiter ; mais on ne peut pas

dire qu'un pareil assemblage soit impossible. Socrate , cet exemple de sagesse & de vertu , n'avoit-il pas le malheur d'être uni à la plus folle & à la plus méchante de toutes les Femmes ? Loin que cette infortune l'ait dégradé dans notre esprit , elle a servi à couronner ses autres vertus , en lui fournissant le moyen d'exercer une patience presque inconcevable. Pourquoi donc un premier Ministre n'auroit-il pas le sort de ce grand Philosophe ?

Je persiste donc à penser , que le caractère dont il s'agit , a fort bien pû se trouver à la Cour , & que , par conséquent , je n'ai pas forcé la nature en le plaçant dans ma Pièce , non que je n'aye en même-tems prévu qu'il deviendrait l'objet de quelques critiques.

La dissonance un peu marquée de ce personnage à côté des autres , offroit une prise trop aisée aux Censeurs qui ne se soucient point d'approfondir , & qui ne veulent remporter du Spectacle que la vanité d'y avoir trouvé des défauts. Cette prévoyance m'avoit engagé , pour donner encore plus de vraisemblance au caractère de *Dona Béatrix* , d'établir avec soin , que cette Dame est une Provinciale qui n'est à la Cour que depuis peu , qui en ignore le ton , les manières , la

politique & les raffinemens , quoiqu'elle se flâte de les posséder à fond. Par cette surabondance de précaution , j'ai prévenu jusqu'à l'objection qu'on me pourroit faire , que l'éducation & le long usage de la Cour corrigeoient les ridicules qui pouvoient y naître. Enfin , je conçus dès-lors tout le besoin que j'avois de n'en remettre le rôle qu'en de sûres mains , & de ne le confier qu'à l'excellente & célèbre (*) Adrice , dont les talens gracieux & inimitables ne m'ont jamais mieux secondé que dans cette occasion.

Résolu de me servir de ce personnage , qui me fournissoit la plus grande partie du comique de mon Ouvrage , je m'attachai avec soin à le rendre essentiellement nécessaire ; je fis sortir de son caractère les principaux événemens de la Pièce. Et c'est en effet ces indiscretions qui font naître les incidens , qui forment le nœud & qui accélèrent le dénouement. Je le liai si intimément à la construction de tout l'Ouvrage , qu'il en est inséparable , & je préparai enfin l'indocilité & l'indiscrétion de *Dona Béatrix* par un portrait exact que *Dom Philippe* en fait avant qu'elle paroisse. Je lui fais dire :

(*) *Mademoiselle Quinault.*

Moi qui gouverne tout , je vous ouvre mon ame ,
 Je ne puis parvenir à gouverner ma Femme ,

Je tremble à chaque mot que sa bouche articule ,
 Son indiscretion va jusques à l'excès :
 J'en vois à tout moment quelque nouvel accès :
 Curieuse , empressée , elle veut tout apprendre ,
 Et tout ce qu'elle sçait elle va le répandre.
 Le crédit de mon Frere & son autorité ,
 Jusqu'à l'extravagance enflent sa vanité ;
 Avec la Sœur du Roi , Princesse haute & fière ,
 Elle ose se montrer , & libre , & familière ,
 Et s'expose souvent à des rebuts fâcheux.

Enfin , *Dom Philippe* acheve cette peinture , en disant que s'il se déplaît à la Cour , & s'il brûle d'en sortir , sa Femme en est la cause principale.

Après ce portrait qu'on vient de lire , je ne comprends pas que les fréquentes indiscretions de *Dona Béatrix* aient pû surprendre. Il me semble au contraire , que si je lui en avois moins fait commettre , c'eût été un défaut qu'on m'auroit reproché avec justice.

„ Qu'un personnage que vous imagi-
 „ nez , se soutienne depuis le commen-
 „ cement jusqu'à la fin , qu'il ne se dé-
 „ mente pas un seul instant. Qu'il rem-
 „ plisse le portrait que vous en aurez fait.

Personne n'ignore ce précepte d'Ho-
 race , qui n'est fondé que sur ce qu'un
 seul

Seul trait ne suffit pas pour peindre la ressemblance , & qu'elle consiste dans l'assemblage de tous les traits. Si cette règle , à cause de la difficulté de l'accorder avec celle de l'unité de jour , n'engage point un Auteur à peindre le personnage qu'il a choisi avec tous les traits qui le caractérisent ; elle l'oblige au moins de se servir des traits les plus marqués & les plus distinctifs , & d'en employer le plus grand nombre qu'il lui sera possible : si je n'avois fait tomber *Dona Béatrix* que dans une ou deux indiscretions , j'aurois peint une *Femme capable de faire une indiscretion* , mais non pas une *Femme indiscrete*.

Le *Menteur* ne paroît jamais sur la scène que pour faire un mensonge , & même plusieurs dans une seule scène ; loin de s'en étonner , on blâmeroit *Corneille* , s'il l'eût fait moins souvent tomber dans ce défaut ; on lui eût reproché d'avoir représenté un homme qui ment , par occasion , par intérêt , &c. & non pas un *Menteur* par habitude & par caractère.

Il me reste à parler de l'*Infante d'Aragon*. Je ne pouvois m'en passer pour mon intrigue , mais il falloit en faire deux usages bien opposés. Premièrement , elle ne devoit être dans la Pièce qu'un Personnage épisodique , qui ne fût

aucune diversion à l'intérêt principal. En second lieu , elle devoit réunir toute l'attention dans le dénouement. Je devois ennoblir ce personnage , afin qu'il imposât au cinquième Acte ; & j'avois à craindre , en le rendant trop éclatant dans le cours de la Pièce , qu'il ne doublât mon action. Le secret que *l'Infante d'Arragon* fait de son voyage à la Cour de Castille , m'a tiré de cet embarras ; la nécessité où elle se trouve de ne se montrer que rarement , fait que le Spectateur ne souhaite pas qu'elle contribue visiblement à l'intrigue ; son absence même , & son silence dans cette circonstance, donnent à son caractère le degré de noblesse dont j'avois besoin.

J'avoue que son voyage mystérieux n'est pas selon nos usages , ni même selon ceux qui sont depuis un tems reçus par-tout : mais ne reviendrons-nous jamais de l'injuste préjugé , de ne souffrir au Théâtre que les façons & les airs de notre tems & de notre País ? Faudra-t-il que tous les hommes & tous les âges parlent dans nos Spectacles le même langage ? Et comment est-il possible que les François , amateurs déclarés de la variété , s'obstinent à une uniformité si peu raisonnable ? Ils lisent tous les jours avec avidité les Journaux & les Voyages , qui leur font connoître d'au-

tres hommes qu'eux , d'autres climats , d'autres coutumes & d'autres loix que les leurs ; entraînés par le plaisir que leur fait cette lecture , ils poussent quelquefois la crédulité trop loin ; & lorsqu'on leur présente ces mêmes Peuples sur la Scène , ils sont tous étonnez de ne leur pas trouver nos traits , nos mœurs & nos manières.

Admirateur zélé de *Racine* , je ne puis m'empêcher de lui reprocher , d'avoir introduit au Théâtre cette monotonie de sentimens & de langage ; goût qui a tellement prévalu dans la suite , qu'il a fait abandonner ou défigurer souvent aux Auteurs les plus beaux sujets dramatiques ; qu'il a retréci le Dictionnaire de la Tragédie , presque autant que *Quinault* celui du Théâtre lyrique , & qu'enfin ce goût a influé même sur la Comédie. Le grand *Corneille* pensoit bien différemment, & malgré l'élévation du stile de la Tragédie , il y sçavoit peindre des caractères décidés & sensibles : Il y sçavoit profiter de l'agrément & du contraste que fournissent la variété des mœurs des Nations , & la différence des tems : Il fait sentir distinctement la simplicité & la rudesse des mœurs des premiers Romains , dans les *Horaces* ; la politique & l'urbanité de ceux du siècle d'Auguste , dans *Cinna* ; &

l'on reconnoît dans *le Cid* la galanterie ; l'esprit romanesque & la fierté des anciens Espagnols : l'amour étoit autrefois chez eux une passion également vive & délicate , qui devenant le mobile de presque toutes leurs actions , étoit l'objet de leurs fêtes les plus magnifiques , & de leurs vengeances les plus tragiques. Les Amans , pour se chercher , pour pénétrer leurs sentimens réciproques , pour dérouter leurs Rivaux , entreprenoient les voyages les plus dangereux ; se servoient des travestissemens les plus singuliers & les plus téméraires. La discrétion & le mystère leur faisoient mettre en usage les intrigues le plus ingénieusement imaginées , & le plus adroitement suivies : nous voyons dans leurs Histoires des exemples fréquens de ces mœurs , dans les personnes même du plus haut rang. Il ne paroît pas qu'ils en aient trouvé la bienséance choquée. Leurs Romans & leurs Comédies ne sont fondées que sur des intrigues , des déguisemens , des reconnoissances ; & j'ose dire qu'il faut ignorer entièrement le génie de cette Nation , pour trouver étrange que l'*Infante d'Arragon* fasse un aussi petit voyage dans une Cour , où il s'agit pour elle des plus grands intérêts.

J'ai satisfait de plus à tout ce que la délicatesse de nos usages paroissoit souhai-

ter de moi dans cette occasion ; j'ai accompagné cette démarche de toutes les circonstances qui pouvoient l'autoriser. L'*Infante* est Sœur du Roi d'Arragon , par conséquent maîtresse de sa main , en droit de connoître par elle-même si son bonheur n'est pas sacrifié dans le Traité que son Frere veut conclure avec la Castille : elle ne vient *incognito* dans cette Cour , qu'à la prière & par l'ordre de son Frere ; elle ne s'y présente que sous la conduite de l'Ambassadeur , elle n'y paroît que sous le nom de la Fille de ce Ministre ; & elle n'a pour but que la légitime & intéressante curiosité , de connoître par elle-même , si le Roi qu'on lui propose pour Epoux n'a pas déjà quelque engagement , & si c'est à juste titre que la renommée fait l'éloge de ses vertus.

Voilà sur quels raisonnemens j'ai choisi & rassemblé les caractères dont j'ai composé mon Ouvrage ; & ceux qui me feront l'honneur de le lire avec quelque attention , découvriront facilement que la construction , l'enchaînement & les détails ne m'ont pas coûté moins de réflexions & de soins. Et quoique je n'aye pas lieu d'être mécontent de sa réussite , je suis convaincu que sans des circonstances qui lui sont étrangères , il eût égalé mes plus grands succès.

A C T E U R S.

LE ROI DE CASTILLE.

DOM PHILIPPE, premier Ministre.

DOM FERNAND, Favori du Roi , &
Frere de Dom Philippe.

DOM FELIX, Pere de Dom Philippe &
de Dom Fernand.

DOM LOUIS, Ambassadeur d'Arragon.

L'INFANTE D'ARRAGON, crue Fille
de Dom Louis.

DONA BEATRIX, Femme de Dom
Philippe.

DONA CLARICE, Nièce de Dona Béa-
trix.

JACINTE, Femme de Chambre de Dona
Béatrix.

UN PAGE.

GARDES.

La Scène est dans le Palais du Roi de Castille.



L'AMBITIEUX

E T

L'INDISCRETE, TRAGI-COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

Dom F E L I X *seul.*



ES deux Fils à la Cour ! L'aîné, premier
Ministre,

Le second, Favori ! Quelle étoile sinistre
Dans ces postes brillans les a placez tous
deux !

Qu'ils courent de dangers, & que je crains pour eux !
Leur naissance, il est vrai, répond à leur fortune ;
Mais qu'ils seroient bien mieux dans la route com-
mune,

Qu'au faite des grandeurs, dont les trompeurs attraites
Vont sur eux de l'envie attirer tous les traits !

Heureuse obscurité, que je vous trouve aimable !

316 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,
 Qu'au plus brillant éclat vous êtes préférable !
 Vous n'êtes point en butte aux efforts des jaloux ;
 Mais, s'ils vous connoissoient, ils n'aimeroient que vous.
 En vous ils trouveroient tous les biens qu'ils desirent,
 Et ce parfait bonheur pour lequel ils soupirent,
 Et qu'ils ne trouvent point dans ce brillant cahos,
 Où l'ambition régne, & n'a point de repos.
 Quelle foule de gens à mes yeux se présente !
 On voit dans tous les traits le desir & l'attente.
 Comme ils s'empressent tous ! Ils vont à la Faveur
 Offrir le doux parfum de leur encens flatteur.
 Oh mes Fils ! Gardez vous de ces trompeurs hommages.
 L'intérêt, à la Cour, masque tous les visages ;
 Et les plus pressés à fléchir devant vous,
 Vous préparent sous-main les plus dangereux coups.
 Mais insensiblement la troupe entre & s'écoule,
 Et je veux, à mon tour, me mêler dans la foule,
 Pour voir, sans être vû. Je brûle de sçavoir
 Comment ici mes Fils usent de leur pouvoir...
 Mais n'allons pas plus loin. Je vois une personne.
 Que je crois reconnoître, & dont l'aspect m'étonne.
 Quel faste ! Quel éclat ! C'est elle toutefois,
 C'est Jacinte.

S C E N E I I.

Dom F E L I X , J A C I N T E .

J A C I N T E .

A H , Seigneur ! Est ce vous que je vois !
 Oui, voilà Dom Felix, le Pere de mon Maître.

D. F E L I X .

Madame, en vérité....

J A C I N T E .

Moi, Madame ! Peut-être
 D'autres s'y méprendroient ; car, sans présomption,

Mon air est au-dessus de ma condition :

On me le dit, du moins , & je le crois sans peine.

D. F E L I X.

C'est bien fait.

J A C I N T E.

Cependant je n'en suis pas plus vaine.

Je suis Femme-de-Chambre , & Jacinte est mon nom.

M'auriez-vous oubliée dans deux ou trois ans ?

D. F E L I X.

Non.

Vos traits m'avoient frappé. Mais à parler sans feinte ,

J'ai craint de me tromper vous prenant pour Jacinte.

Vous n'êtes plus la même.

J A C I N T E.

Oh , oh !

D. F E L I X.

L'air de la Cour

Vous est bon ?

J A C I N T E.

Merveilleux. O l'aimable séjour !

Qu'une Fille y profite !

D. F E L I X.

On le voit.

J A C I N T E.

Ma Maîtresse ,

Quoique née en Province , a l'air d'une Princesse

A présent.

D. F E L I X.

Quel prodige ! Elle a donc bien changé ?

Et mon Fils , son Epoux ?

J A C I N T E.

Il n'a jamais songé

A réformer son air, son ton , ni sa manière.

Pour un premier Ministre il n'a pas l'ame fiere,

Affurément.

D. F E L I X.

Tant mieux.

318 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

J A C I N T E.

Content , de bonne humeur.

Prévenant , gracieux , sans faste , sans hauteur ,
N'ayant d'autre intérêt que l'intérêt du Maître ,
Et toujours occupé sans jamais le paroître :
Oui , voilà , mot pour mot , comme on parle de lui.
Vous même , par vos yeux , vous verrez aujourd'hui
Si c'est-là son portrait.

D. F E L I X.

Je l'augure d'avance :

Et ce Fils m'a donné toujours grande espérance
Dites-moi , se plaît il dans son brillant emploi ?

J A C I N T E.

Deux fois il a tenté de le remettre au Roi :
Non qu'il soit mécontent ; mais pour vivre tranquille.
Heureusement pour nous , le Prince est trop habile
Pour laisser échaper un si bon Serviteur.

D. F E L I X.

Est-il riche , mon Fils ?

J A C I N T E.

Non. Pour notre malheur

Il est trop honnête homme. Il amasse , il ménage ;
Mais pour qui ? Le Roi seul en a tout l'avantage.
Il prétend l'enrichir , & soulager l'Etat.
Quant à lui même , il vit sans pompe , sans éclat.
Dans sa grave maison tout sent l'économie.
Mais , Madame , au contraire , en est grande ennemie.
Elle aime à se charger de superbes habits ;
Sur elle on voit briller diamans & rubis :
Tous ses apartemens sont riches , magnifiques ;
Et rien n'est mieux paré que tous ses domestiques.
Elle ne sort jamais que dans un char pompeux ,
Qui des passans sur elle attire tous les yeux.
Enfin , rien n'est égal à sa magnificence ;
Et sa félicité consiste en sa dépense.

D. F E L I X.

Ma Belle-fille est folle ; & mon Fils bien plus fol

De soutenir....

JACINTE.

Jamais il ne lui donne un sol
Que pour le nécessaire ; & souvent il l'empêche
De prendre son effor ; mais c'est envain qu'il prêche,
Madame va son train si tôt qu'elle a des fonds.

D. FELIX.

Et qui les lui fournit ?

JACINTE.

Le Roi , qui par ses dons
Suplée à nos besoins. O le généreux Prince !
Sans lui notre équipage auroit l'air assez mince :
Mais , grace à ses bontés , nous ne manquons de rien ,
Et , malgré Dom Philippe , il est notre soutien.
Dom Philippe s'en plaint ; le Roi n'en fait que rire ,
Et nous comble de biens , quoiqu'il en puisse dire.

D. FELIX.

Mais de ma Belle fille il est donc amoureux ?

JACINTE.

Non , je vous en réponds. Il porte ailleurs ses vœux ,
Et se livre aux transports d'un feu plus légitime :
Mais comme Dom Philippe a toute son estime ,
Sans vouloir cependant recevoir de bienfaits ,
Sa Femme , plus sensée , en ressent les effets.

D. FELIX.

Mon aîné , je le vois , est digne de sa place.
Je n'apprends rien de lui qui ne me satisfasse ,
Et vous me confirmez tout ce qu'on m'en a dit.
Mais son frere , toujours est-il bien en crédit ?

JACINTE.

Je ne puis exprimer à quel point le Roi l'aime.
Il traite Dom Fernand comme un autre lui-même ;
Et jamais Favori ne fut plus déclaré.

D. FELIX.

Fort bien. Mais Dom Fernand paroît-il modéré ,
Tranquille , satisfait , prudent comme son Frere ?

320 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

J A C I N T E.

Il est précisément d'un autre caractère ,
Toujours rêveur , toujours formant quelque projet ,
Accablé de bienfaits , & jamais satisfait.
Pour s'élever sans cesse il met tout en pratique ;
L'amour même en son cœur cède à sa politique :
Car c'est un Courtisan plein de manège & d'art ,
Dont l'air & les discours sont parés d'un beau fard ,
Et dont l'ambition , selon les conjonctures ,
Prend , pour son intérêt , cent diverses figures.
Pour aller à son but , prêt à tout hazarder ;
Voulant toujours la guerre afin de commander ,
Et préférant , dit-on , cet honneur , à la gloire
De cueillir tout le fruit d'une pleine victoire.
Voilà ce que j'en sçais. Je vous le dis tout bas :
Ainsi , mon bon Seigneur , ne me trahissez pas ;
Car la sincérité me feroit préjudice :
Ailleurs elle est vertu , mais ici c'est un vice.

D. F E L I X.

Je ne le sçais que trop. Vous me connoissez bien ;
Et je suis trop discret pour vous commettre en rien.

J A C I N T E.

Quand je connois mes gens , ma langue s'émancipe ;
Autrement....

D. F E L I X.

Pourriez-vous avertir Dom Philippe ,
Que je voudrois ici lui parler un moment ?

J A C I N T E.

Oui , Seigneur , & je vais vous servir promptement.

D. F E L I X.

Dépêchez-vous.



SCENE III.

Dom FELIX *seul.*

Selon ce qu'elle vient de dire,
 Pour la retraite encor Dom Philippe soupire.
 De son superbe joug il n'est point entêté,
 Et ne voit de bonheur que dans la liberté.
 Du moins il le pensoit dès l'âge le plus tendre,
 Et j'ose me flâter qu'il voudra bien m'entendre.
 Mais le voici lui même; & mon cœur est charmé
 De marquer ma tendresse à ce Fils-bien-aimé.

SCENE IV.

Dom FELIX, Dom PHILIPPE.

ED. FELIX *embrassant D. Philippe.*
 Enfin, je vous revois, mon cher Fils!

D. PHILIPPE.

Ah, mon Pere!

Pourquoi n'entrez-vous pas? Puis-je avoir quelque
 affaire

Qui me prive un instant du bonheur de vous voir?

D. FELIX.

Vos momens vous sont chers. Votre premier devoir,
 Mon Fils, est de remplir votre place honorable;
 Et vous en détourner, c'est vous rendre coupable.

Je n'exige de vous qu'un instant de loisir;

Je l'attendrai; s'il vient, nous sçaurons le saisir

D. PHILIPPE.

Il ne viendra jamais si nous voulons l'attendre,

Du plaisir que je sens je ne puis me défendre:

Il est si grand, si pur, qu'il doit m'être permis,

322 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE;
Oubliez le Ministre , & ne songez qu'au Fils ,
Dans son poste éclatant il prétend l'être encore ;
Et plus le sort l'élève , & plus il vous honore.

D. F E L I X.

Oui , je le reconnois à cet accueil touchant.
Mon cœur avec transport se livre à son penchant.
Le Ministre & le Fils si bien d'accord ensemble ,
Me font benir cent fois l'instant qui nous rassemble.

D. P H I L I P P E.

Que ce soit pour toujours !

D. F E L I X.

Que me proposez-vous ,

Mon Fils ?

D. P H I L I P P E.

Ce qui feroit mon bonheur le plus doux.

Demeurez avec moi.

D. F E L I X.

La chose est impossible.

D. P H I L I P P E.

Pourquoi donc ?

D. F E L I X.

Aux grandeurs je ne suis plus sensible ;

Et mes yeux autrefois si charmez de la Cour ,
Ne peuvent soutenir l'éclat d'un si grand jour.
Je chéris ma retraite , elle fait mes délices :
J'y marche d'un pas sûr , & loin des précipices ,
Dont les Palais des Rois sont toujours entourez.
Trop heureux les mortels qui vivent ignorez !
Ne vivant que pour eux , ils jouissent d'eux-mêmes ;
Ils se livrent en paix à ces plaisirs suprêmes
Que le Ciel donne aux cœurs qui bornent leurs desirs ,
Et ce n'est que pour eux que sont les vrais plaisirs.
Tels étoient nos discours , lorsque dans ma retraite
Nous goûtions les douceurs d'une ame satisfaite.
En perdant ce bonheur vous avez tout perdu.

D. P H I L I P P E.

Seigneur , si de mon choix mon sort eût dépendu ,

Je vivois loin d'ici. Vous sçavez que le Prince
Me tira, malgré moi, du fond de la Province,
Lorsque d'une Ambassade il voulut m'honorer ;
Que, quand elle finit, j'allois me retirer ;
Mais qu'un ordre pressant suggéré par mon Frere,
Me retint à la Cour chargé du Ministère.
Je fais tous mes efforts pour remplir cet emploi,
Servant également & l'Etat & le Roi ;
Mais protestant toujours que ma plus forte envie
Seroit de vous rejoindre, & de passer ma vie
Dans le séjour charmant que vous me retracez.
Loin qu'on ait satisfait mes desirs empressez,
Plus j'ai pour les grandeurs marqué d'indifférence,
Plus j'ai senti du Roi croître la confiance.
Mes liens, chaque jour, sont devenus plus forts.
Mon Frere, pour les croître, a fait tous ses efforts.
Croyant, par mon crédit, sa fortune plus sûre,
Et son ambition n'ayant plus de mesure ;
Car il aspire à tout ; & d'instant en instant,
Il demande, il obtient ; &, loin d'être content,
Voulant toujours monter, il faut qu'un jour il tombe ;
Et qu'entraîné par lui, moi-même je succombe.

D. F E L I X.

Prévenez cette chute, & suivez moi, mon Fils.

D. P H I L I P P E.

Est-il en mon pouvoir de suivre vos avis ?
J'ai prié, j'ai pressé, l'on ne veut point m'entendre.
D'ailleurs, je l'avouërai, j'ai peine à me défendre
Du charme que je goûte à servir un grand Roi,
Qui pourroit seul tout faire, & qui fait tout par moi,
Prince plein de bonté, de vertu, de courage,
Discret, sage, prudent à la fleur de son âge,
Captivant les esprits par des attraits vainqueurs,
Et formé par le Ciel pour régner sur les cœurs.
De plus, j'aime l'Etat. Un homme plus habile,
Par de plus grands talens lui-seroit moins utile ;
Et je sens que mon zèle & ma fidélité

324 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;

Feront bien plus pour lui que la dextérité
D'un Ministre inquiet, dont le hardi génie
Sacrifieroit l'Etat à sa vaine manie.
Je borne mes talens à lui donner la Paix :
Elle est l'unique objet des efforts que je fais.
Depuis près de dix ans la Castille animée ,
Opose à l'Arragon une puissante Armée ;
La Victoire à la fin se déclare pour nous ,
Dix mille Arragonois sont tombez sous nos coups.
Le Roi, que sa défaite a rendu plus traitable ,
Voudroit s'en relever par une paix durable.
Il la fait demander par son Ambassadeur ,
Que depuis quelques jours j'appuye avec ardeur.
Notre Traité s'avance en dépit de mon Frere ,
A qui , pour sa grandeur , la guerre est nécessaire ;
Mais , dût-il entre nous arriver un éclat ,
Je préfère à mon Frere , & le Prince & l'Etat.

D. F E L I X.

O nobles sentimens , qui m'arrachent des larmes !
L'allégresse à present succède à mes alarmes.
Achevez votre ouvrage.

D. P H I L I P P E.

Oui, je l'acheverai ;
Et , content du succès , je ne demanderai
Pour tout prix de mes soins , que de pouvoir vous suivre
Dans l'heureuse retraite où je veux toujours vivre.

D. F E L I X.

Hé bien , je vous attens.

D. P H I L I P P E.

Mon plus grand embaras
Roule sur un sujet que vous ne sçavez pas.

D. F E L I X.

Ne puis-je le sçavoir ?

D. P H I L I P P E.

J'ai peine à vous le dire.

D. F E L I X.

Parlez.

D. PHILIPPE.

J'ai sur l'Etat une espèce d'empire ;
J'ai fléchi , j'ai gagné mes plus fiers ennemis ;
Mais il est un esprit que je n'ai point soumis.
Moi , qui gouverne tout (je vous ouvre mon ame)
Je ne puis parvenir à gouverner ma Femme.
Quels seront ses regrets quand il faudra partir !
Et pourrons-nous jamais l'y faire consentir !

D. FELIX.

J'espère que mes soins la rendront plus docile.

D. PHILIPPE.

Peut-être y ferez-vous un effort inutile.
Depuis près de trois ans qu'elle vit à la Cour ,
Elle a pris tant de goût pour ce bruyant séjour ,
Qu'elle en perd la raison & se rend ridicule.
Je tremble à chaque mot que sa bouche articule ;
Son indiscretion va jusques à l'excès ;
Et j'en vois chaque jour quelque nouvel accès.
Curieuse , empressée , elle veut tout apprendre ;
Et tout ce qu'elle sçait , elle va le répandre.
Le crédit de mon Frere & mon autorité ,
Jusqu'à l'extravagance enflent sa vanité.
Avec la Sœur du Roi , Princesse haute & fière ,
Elle ose se montrer & libre & familière ,
Et s'expose souvent à des rebuts fâcheux.
Enfin , si la retraite est l'objet de mes vœux ,
Entre nous , elle en est la cause principale.
Mais c'est avec vous seul que mon chagrin s'exhale.
Par combien de motifs dois-je sortir d'ici !

D. FELIX.

Je vais voir votre Epouse , & tâcher . . .

D. PHILIPPE.

La voici.

Puissiez-vous la toucher , & la rendre plus sage !

D. FELIX.

Je vois que j'entreprends un difficile ouvrage.

326 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

D. P H I L I P P E.

Faites-y vos efforts ; & moi , de mon côté ,
Je vais faire les miens pour finir le Traité.

S C E N E V.

Dom F E L I X , Dona B E A T R I X ,
Dona C L A R I C E , J A C I N T E ,
U N P A G E.

Dona B E A T R I X *entre en se regardant
& s'ajustant.*

Plus je me considère , & plus je suis contente.

J A C I N T E.

Madame a bien raison , car Madame est charmante.

Dona B E A T R I X.

Ce n'est pas de beauté que je veux disputer ;

Mais pour l'air de grandeur , j'ose bien m'en flâter.

(*A Dona Clarice.*)

Admirez ce maintien ; imitez-le sans cesse.

N'ai-je pas l'air , le port d'une auguste Princesse ?

Dona C L A R I C E.

Oui , ma Tante.

Dona B E A T R I X.

Ma Tante ! on vous dit si souvent

De laisser le jargon & les airs du Couvent.

C'est comme mon Mari , qui m'appelle sa Femme.

Vous aurez la bonté de m'appeler Madame :

Entendez-vous , Clarice ?

Dona C L A R I C E.

Oui , ma Tante , j'entends.

Dona B E A T R I X.

Encore ! A vous former je perdrai donc mon tems ?

Vous êtes à la Cour , ma chère Demoiselle ;

J'en ai pris les façons ; prenez-moi pour modèle.

Dona CLARICE.

Je n'y manquerai pas.

Dona BEATRIX.

Et vous ferez fort bien.

D. FELIX *à part.*

Sa folie est complète, il n'y manque plus rien.

JACINTE *bas à Dona Béatrix.*

Madame, j'aperçois, je crois, votre Beau-pere.

Dona BEATRIX *à Jacinte.*

Comment! Il est ici? Bon Dieu! Qu'y vient-il faire?

Sa gothique figure y réussira mal.

Un Caton à la Cour est un triste animal.

Mais il faut cependant lui faire politesse.

(*A Dona Clarice.*)

Aux gens qu'on hait le plus on fait ici caresse:

Souvenez-vous en bien, car c'est là le bon air.

(*Elle court au-devant de Dom Felix d'un air de
joye & d'empressement.*)

Le Seigneur Dom Félix a quitté son desert?

A t'il pu se résoudre à nous faire visite?

Qu'il soit le bien-venu.

D. FELIX *voulant l'embrasser.*

Madame...

Dona BEATRIX.

Je vous quite.

Pour passer chez l'Infante, où je crois qu'il est jour.

Il faut que je me montre, & fasse un peu ma cour.

D. FELIX *la retenant.*

Rien ne presse. Souffrez que je vous entretienne.

Dona BEATRIX.

Ici j'occupe un rang qu'il faut que je soutienne,

Comme vous jugez bien. J'ai cent mille embarras.

On soupire par-tout où l'on ne me voit pas.

On prend peu garde aux gens qui sont sans conséquence.

Pour moi, vous concevez quelle est la différence...

D. FELIX.

Présumez un peu moins...

328 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;
Dona B E A T R I X.

Le rang & la faveur
Me donnent tant d'éclat , que l'on se fait honneur
De mes attentions ; & que chacun s'empresse ...
Mais avant que je sorte , il est bon que ma Nièce
Vous offre ses respects. Comme elle est de mon sang ;
Fille de feu mon Frere , & d'un assez haut rang
Pour devoir à la Cour être considérée ,
De son triste Couvent nous l'avons retirée
Pour corriger un peu son éducation ;
Elle se forme ici sous ma direction.
Ses yeux ne disent rien : C'est ce qui me desole.

D. F E L I X à part.

Juste Ciel ! Quel travers ! Elle est encor plus fole

(Haut à Dona Béatrix.)

Que je ne le croyois. Vous ferez beaucoup mieux
De la cacher ici , que d'exercer ses yeux.
Leur silence sied bien dans un âge si tendre ,
Et peut-être trop-tôt ils se feront entendre.

Dona B E A T R I X.

Oh , oh ! De la morale ! A la Cour ! Fruit nouveau !
Ce que vous dites là , je le trouve fort beau ;
J'estime la morale , & j'y suis très-sensible :
C'est contre l'insomnie un remède infailible.
Votre Fils tient de vous , car c'est un beau diseur ;
Il est grand économe , & grand moraliseur :
De ses doctes sermons je pourrai faire usage ,
Si je puis quelque jour parvenir à votre âge.

D. F E L I X.

Faut-il pour être sage , attendre si long-tems ?

Dona B E A T R I X.

Nous quitterons la Cour quand j'aurai soixante ans.
Et pour lors ...

D. F E L I X.

Croyez-moi , préparez-vous , Madame ,
A la quitter plutôt.

Dona B E A T R I X.

Moi ?

D. F E L I X.

Mon Fils , ni sa Femme ;
N'y vieilliront pas. Non ; j'ose vous l'assurer.

Dona B E A T R I X.

En êtes-vous bien sûr ?

D. F E L I X.

Je pourrais en jurer.

Dona B E A T R I X.

Et vous feriez fort mal.

D. F E L I X.

Et la raison , de grace ?

Dona B E A T R I X.

Je quitterai la Cour lorsque j'en serai lasse :
Et comme je m'y plais , & de plus m'y plairai ,
J'y vieillirai si bien , que j'y radoterai.

D. F E L I X.

O Ciel ! Rien ne pourra ? ...

Dona B E A T R I X à *Jacinte*.

Mes gens , mon équipage ,
Sont-ils prêts ?

J A C I N T E.

Oui , Madame.

Dona B E A T R I X.

Hé quoi , je n'ai qu'un Page ?
Mon Ecuyer ? Ma suite ?

J A C I N T E.

On vous attend dehors.

D. F E L I X.

Puisque sur votre esprit on fait de vains efforts ...

Dona B E A T R I X.

Mais vraiment point du tout. Vous parlez à merveille ;
Et moi , je fais toujours tout ce qu'on me conseille ,

(A Dona Clarice.)

Quand cela me convient. Vous viendrez avec moi ,
Et je vous placerai pour voir passer le Roi.

330 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,
D. F E L I X.

Si mes avis...

Dona B E A T R I X à *Dona Clarice*.
Au moins , soyez vive & brillante.
D. F E L I X.

Mais...

Dona B E A T R I X.
Seigneur Dom Félix , je suis votre servante ;
J'écoute vos avis avec bien du plaisir ;
Mais malheureusement je n'ai pas le loisir
D'y faire attention. Adieu ; le tems me presse ,
Car voici le moment d'entrer chez la Princesse :
J'y vais tous les matins , & m'en fais une loi.
Clarice , votre bras. Jacinte , suivez moi.
Page , prenez ma robe ; & que tout mon cortège
Empêche qu'en sortant la foule m'assiège.

S C E N E V I.

Dom F E L I X *seul*.

Que mon Fils est à plaindre ! Et quelle est ma
douleur
De sentir que moi seul j'ai causé son malheur !
C'est moi qui , me croyant plus prudent & plus sage
Que ce Fils éclairé , conclus son mariage ,
Et forçai son respect au triste engagement
Qui faisoit sa fortune , & qui fait son tourment.
Voici Dom Fernand. Ciel ! donne-moi plus d'empire
Sur cet Ambitieux.



S C E N E V I I.

Dom F E L I X , Dom F E R N A N D.

D. F E R N A N D *en entrant.*

Souffrez que je respire.
Je vous servirai tous ; n'en doutez nullement ;
Mais trouvez vous ce soir à mon appartement.

(*A Dom Felix*)

Ah ! Seigneur , vous voici ! Je venois avec zèle
Annoncer à mon Frere une grande nouvelle
Qui vous concerne.

D. F E L I X.

\ Moi ?

D. F E R N A N D.

Vous-même ; & le prier
De vous faire au plutôt dépêcher un courier.

D. F E L I X.

Sur quoi ?

D. F E R N A N D.

Je viens pour vous d'obtenir une grace.
Le Roi vous a fait Grand de la première Classe.
Votre arrivée ici me comble de plaisir ,
Seigneur , & vous avez prévenu mon desir.
Nous irons chez le Roi . Mais , de grace , mon Pere ,
Pourquoi me montrez-vous un visage sévère ?
Je croyois mériter un accueil plus flâteur ,
Et vous voir un peu plus sensible à cet honneur.

D. F E L I X.

Je conviens avec vous que la faveur est grande.
Mais qui vous a chargé d'en faire la demande ?
Seroit-ce Dom Philippe ?

D. F E R N A N D.

Il ne m'en a rien dit.

332 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

D. F E L I X.

Pourquoi donc sans raison user votre crédit ?

D. F E R N A N D.

Sans raison ! Quand pour vous je prouve ma tendresse ?

D. F E L I X.

Hé ! Que sert un grand titre à la haute Noblesse ?

Son éclat dépend il d'un rang si fastueux ?

D. F E R N A N D.

Il honore vos Fils , & se répand sur eux.

D. F E L I X.

Ah ! du moins , malgré vous , je vous trouve sincère.

Il s'agissoit bien moins d'honorer votre Pere ,

Que de donner carrière à votre ambition.

Ecueil pernicieux ! funeste passion !

Votre crédit est grand , mais , mon Fils , plus il brille ,

Plus je le crains pour vous , & pour votre famille.

En vous toute la Cour adore la faveur ,

Vous croyez être aimé ; mais au moindre malheur ,

Cette foule d'Amis que le crédit fait naître ,

Vous la verrez , mon Fils , tout à coup disparaître ;

Vous vous trouverez seul ; & vos adorateurs

Seront les plus ardens de vos persécuteurs.

Plus vous aurez monté quand vous étiez en place ,

Plus ils seront charmez d'abaisser votre audace ,

En se dédommageant par mille traits perçans ,

D'avoir à vos défauts prodigué leur encens.

D. F E R N A N D.

Ne vous alarmez point. Je préviendrai la honte

De descendre jamais des grandeurs où je monte.

De degrez en degrez je sçaurai me hausser

Jusqu'à faire trembler qui voudra m'abaisser.

C'est l'unique moyen de fixer la fortune.

Monter d'un pied timide , est d'une ame commune.

Quand le bonheur nous guide il faut suivre ses pas ,

Et toujours s'élever sans regarder en bas.

A mon ambition la carrière est ouverte :

Je prétens la remplir , quand j'y verrois ma perte.

Plus

Plus le péril est grand , plus il est glorieux.
 La fortune est toujours pour les audacieux.
 Mes services d'ailleurs m'ont mérité la gloire
 D'être aimé de mon Prince , & la grande victoire
 Que sur nos ennemis je viens de remporter ,
 Abat mes envieux , & m'en fait redouter.
 Ils se taisent du moins , & sauvent l'apparence.

D. F E L I X.

D'autant plus dangereux qu'ils gardent le silence.
 Votre sécurité leur fait ouvrir les yeux ,
 Pour saisir le moment de vous surprendre mieux.
 A leurs communs efforts vous êtes seul en bute.
 Plus la faveur est haute , & plus prompte est la chute.

D. F E R N A N D.

Vous ne m'effrayez point , & je sçais les moyens
 D'arrêter leurs projets & d'avancer les miens.
 Mon Frere est mon apui. Je le suis de mon Frere ,
 Il fait tout ; je puis tout. Quel est le téméraire
 Qui se hazarderoit à nous faire tomber ?

D. F E L I X.

Le moindre événement vous fera succomber.
 Il ne faut qu'un rapport pour causer votre perte.

D. F E R N A N D.

Quand tout le genre humain me feroit guerre ouverte,
 Je ne tremblerois pas. Rien ne peut m'arrêter.
 Et qui veut risquer tout n'a rien à redouter.

D. F E L I X.

Ton audace est extrême , & te sera funeste.
 Tu crois que je l'admire , & mon cœur la déteste.
 Reprens le titre vain dont tu m'as revêtu ,
 Je brûle d'être grand , mais c'est par la vertu.
 Livre toi seul au moins à ta folle chimere ,
 Et permets la retraite à ton vertueux Frere.
 C'est l'unique faveur que j'exige de toi ;
 Et je vais , à genoux , la demander au Roi.



SCENE VILL.

Dom FERNAND *seul.*

JE me garderai bien d'appuyer sa foiblesse ,
 Et de prendre pour guide une froide vieillesse ,
 Qui ne reconnoît plus la magnanimité ,
 Et croit voir la vertu dans la timidité.
 Non , ne nous livrons point à des frayeurs si vaines ;
 Le sang des Avalos bouillonne dans mes veines ,
 Et mon cœur échauffé de ses nobles ardeurs ,
 Ne peut fixer ses vœux qu'au faite des grandeurs.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

Dona BEATRICE, JACINTE.

Dona BEATRIX.

A Ide-moi, je te prie, à ranger mes idées.
Avec attention l'on nous a regardées.
Mais je ne puis juger si les regards du Roi
S'adressoient à ma Nièce, ou s'adressoient à moi.

JACINTE.

Faut-il que je vous flatte, ou que je sois sincère ;
Je suis Fille à deux mains, & ne veux que vous plaire.

Dona BEATRIX.

Je n'exige de toi que la sincérité.

JACINTE.

Je vais donc sans façon dire la vérité.

Dona BEATRIX.

Je te crois pénétrante, & souvent je remarque
Que ce que tu prédis...

JACINTE.

Notre jeune Monarque.

Ne songe point à vous : non, Madame, à coup sûr ;
Mais....

Dona BEATRIX.

Vous vous oubliez, & le terme est trop dur ;
J'aime la vérité, pourvu qu'on l'adoucisse.

JACINTE.

Oh ! Volontiers. Ma langue est à votre service.

336 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

Dona B E A T R I X.

A tout ce que l'on dit il faut donner un tour
Qui prouve que l'on sçait le jargon de la Cour.
Et qu'on peut faire prendre avec délicatesse
Aux traits les plus piquans , un air de politesse.

J A C I N T E.

Je sçavois tout cela ; mais Madame m'a dit
De parler franchement.

Dona B E A T R I X.

Quand on a de l'esprit,

On ménage un peu mieux la gloire d'une Femme.
Il falloit me répondre : *Il est vrai que Madame*
Devroit charmer le Roy ; mais ... Ce prélude-là
Eût fait passer le reste. Entendez-vous cela ?
Voilà ce que du monde on apelle l'usage.

J A C I N T E.

Je n'aurai pas de peine à parler ce langage ;
Car naturellement notre sexe est porté
A ne pas affecter trop de sincérité.

Dona B E A T R I X.

Notre sexe a raison. La sincérité blesse ;
Elle passe à la Cour pour une impolitesse ,
Pour un manque de monde & d'éducation.
Faites votre profit de cette instruction.

J A C I N T E.

N'en doutez point , Madame ; & personne j'espere ,
Ne se plaindra jamais que je sois trop sincère.

Dona B E A T R I X.

Il faut l'être avec moi quand je l'exige ainsi ;
Mais d'un certain ton.

J A C I N T E.

Oui , d'un ton bien radouci.

Dona B E A T R I X.

Qui marque en même-tems le respect & la crainte.

J A C I N T E.

Mais vous-même pourtant vous dites sans contrainte
Tout ce que vous pensez , même devant le Roi.

Dom Philippe s'en plaint.

Dona B E A T R I X.

Me convient-il , à moi ;

Dans le rang où je suis de pefer mes paroles ?

Je me tiens au dessus de ces égards frivoles ;

Ils conviennent aux gens qui veulent s'avancer ;

Moi , je puis dire tout sans m'en embarrasser.

J A C I N T E.

J'en conviens ; & d'ailleurs votre crédit augmente

A chaque instant.

Dona B E A T R I X.

Comment ?

J A C I N T E.

Votre Nièce est charmante ;

Et ses attraits naissans vont faire du fracas ,

Je vous en avertis. Je sçais que vos apas

Sont cent fois plus piquans que ceux de votre Nièce ,

Dont le plus grand mérite est un air de jeunesse ,

De candeur , d'innocence , & de naïveté ;

Au lieu que vous avez un air de majesté ,

Et que vous possédez ces graces délicates....

Dona B E A T R I X.

Courage , mon enfant : je sens que tu me flattes ;

Mais tu me fais plaisir.

J A C I N T E.

En un mot , vos attraits

Doivent lancer par-tout d'inévitables traits ;

Mais....

Dona B E A T R I X.

Acheve.

J A C I N T E.

Du Roi l'ame préoccupée

Penche pour votre Nièce , ou je suis fort trompée.

Dona B E A T R I X.

A te dire le vrai , j'en ai quelque soupçon ;

Et quand il m'aimeroit , comme j'aurois raison

D'y prétendre , Jacinte ; après tout , ma victoire

338 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,
N'auroit point d'autre effet que de flatter ma gloire ;
Et quoiqu'il soit charmant , son rang , ni son pouvoir ,
Ne me feroient jamais manquer à mon devoir.
Pour ma Nièce , elle est Fille , & d'illustre naissance ,
Et pourroit concevoir une haute espérance.

J A C I N T E.

Si j'osois m'expliquer. . . je vous surprendrois bien ,
Mais vous me permettez de ne vous dire rien.

Dona B E A T R I X.

Quoi ! Tu sçais quelque chose , & tu m'en fais mystère ?

J A C I N T E.

C'est que d'un grand secret je suis dépositaire ;
Mais on m'a défendu de vous le révéler ,
Parce qu'on vous connoît un peu prompt à parler.

Dona B E A T R I X.

Moi , Jacinte ?

J A C I N T E.

Oui , Madame ; & j'en suis très-fâchée.

Vous sçavez à quel point je vous suis attachée ;
Ce défaut me désole , & je souffre à mourir
De sçavoir un secret sans vous le découvrir.

Dona B E A T R I X.

Je te promets , Jacinte , un présent magnifique ,
Si tu veux me le dire.

J A C I N T E.

Avant que je m'explique ,

Jurez-moi , s'il vous plaît , bien haut , bien clairement ,
Que vous sçauvez vous taire.

Dona B E A T R I X.

Oui , je t'en fais serment.

J A C I N T E.

Sur-tout à Dom Fernand gardez-vous d'en rien dire :
Car il craint que par vous le secret ne transpire ;
Et vous me perdriez dans son esprit.

Dona B E A T R I X.

Suffit.

Compte que j'oublierai ce que tu m'auras dit.

T R A G I-C O M E D I E. 339
J A C I N T E.

Je crains fort....

Dona B E A T R I X.

Non, crois-moi, quand je veux, je suis fine,
Adroite, impénétrable, & quoiqu'on s'imagine...

J A C I N T E.

Je compte donc sur vous, & sur votre présent.

(Elle fait la révérence.)

Dona B E A T R I X.

Oui, tu peux y compter : viens au fait à présent.

J A C I N T E.

M'y voici. Vos soupçons sont bien fondés, Madame :

Le Roi sent pour Clarice une si vive flâme,

Qu'il en perd le repos, & que de son amour

On le voit maintenant occupé nuit & jour.

Dom Fernand entretient cette flâme naissante ;

Et de Dom Fernand, moi, je suis la confidente.

Je porte la parole & les tendres écrits

Du Monarque amoureux, qui paroît bien épris.

Dona B E A T R I X.

O Ciel ! A quel dessein recherche-t-il ma Nièce ?

J A C I N T E.

Comme s'il recherchoit une grande Princesse.

Il n'est rien où vos vœux ne puissent aspirer.

Dona B E A T R I X.

Quelle heureuse nouvelle ! Ah ! Je vais expirer

Si l'on veut me contraindre à renfermer ma joye.

Souffre qu'à mes Amis mon transport se déploye.

Hé ! comment leur cacher un secret si charmant ?

J A C I N T E *se jettant à ses pieds.*

Madame, au nom du Ciel, gardez votre serment.

Vous devenez parjure en rompant le silence.

Dona B E A T R I X.

Hé bien ! ... Il faudra donc me faire violence.

Ah ! quel plaisir-j'aurois si j'osois m'exhaler !

Pour garder ton secret il n'en faut plus parler.

340 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

J A C I N T E.

Non, Madame. Traitons un point qui m'inquiète.

Dona B E A T R I X.

Et quel point ?

J A C I N T E.

Votre Epoux songe à faire retraite ;

Il veut quitter la Cour.

Dona B E A T R I X.

Ce n'est pas d'aujourd'hui.

J A C I N T E.

Mais son Pere prétend l'emmener avec lui ;

Je vous en avertis.

Dona B E A T R I X.

O Ciel ! Sur cette affaire

Il faut que j'entretienne au plutôt mon Beau frere.

Va le voir de ma part , & dis-lui doucement,

Qu'il vienne à mon secours dès ce même moment.

J A C I N T E.

J'y cours. Mais avec lui soyez très-circonspecte.

Dona B E A T R I X.

Va, tu t'apercevras combien je suis discrète.

S C E N E I I.

Dona B E A T R I X *seule.*

CLarice jusqu'ici m'a caché son bonheur.
Mais elle vient. Il faut que je sonde son cœur ;
Elle est simple , ingénue , & de son innocence
J'attends de son secret l'entière confidence.



S C E N E I I I.

Dona B E A T R I X , Dona C L A R I C E.

QUI cherchez-vous, ma Nièce?

Dona C L A R I C E.

Hélas ! Je n'en sçais rien.

Dona B E A T R I X.

Vous paroissez rêveuse.

Dona C L A R I C E.

Oui, je le suis.

Dona B E A T R I X.

Fort bien.

Mais à quoi rêvez-vous ?

Dona C L A R I C E.

Je rêve à quelque chose.

Qui me fait soupirer.

Dona B E A T R I X.

Puis je en sçavoir la cause,

Mon enfant ?

Dona C L A R I C E.

Non, ma Tante ; on ne dit point cela.

Dona B E A T R I X.

Ouvrez-moi votre cœur.

Dona C L A R I C E.

Nous n'en sommes pas-là.

Quand il en sera tems, vous sçauvez ma pensée.

Dona B E A T R I X.

Oh, oh ! Pour une enfant vous êtes avancée.

Vous sçavez, quand il faut, ou vous taire, ou parler ?

Dona C L A R I C E.

Mais... J'étudie un peu l'art de dissimuler.

Car on dit qu'à la Cour cet art est nécessaire,

Et qu'on n'y brille pas quand on est trop sincère.

Q 5.

342 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

Dona B E A T R I X.

**Comment donc ! De l'esprit ! De la réflexion !
Je vous connoissois mal. A quelle occasion
Me dites-vous cela ? Vous étiez si naïve :
Vous laissez-vous de l'être ?**

Dona C L A R I C E.

Oui. Par ce qui m'arrive.

**Je vois qu'il faut ici cacher ses sentimens ,
Etre contre soi même en garde à tous momens ,
Ecouter sans rien croire , & parler sans rien dire.**

Dona B E A T R I X.

Vous soupirez , je pense ?

Dona C L A R I C E.

Hélas ! Oui , je soupire.

Et j'en ai bien sujet.

Dona B E A T R I X.

Ce langoureux propos

**Marque que votre cœur n'est pas trop en repos.
Ce trouble a sûrement quelque cause secrète :
Allons , dites-la-moi ; car je suis très-discrete.**

Dona C L A R I C E.

Ma Tante, on dit que non.

Dona B E A T R I X.

Belle ingénuité !

Dona C L A R I C E.

Excusez , si je parle avec sincérité.

Dona B E A T R I X.

**Brifons sur ce sujet. Qu'est-ce qui vous tourmente ?
Il faut me l'avouer.**

Dona C L A R I C E.

Je n'oserois , ma Tante.

Dona B E A T R I X.

**Comment vous n'oseriez ? Oh bien ! Je prétens , moi ,
Que vous l'osiez.**

Dona C L A R I C E.

Je sçais tout ce que je vous doi.

Mais peut-être irez-vous révéler ma pensée.

J'en mourrois de dépit.

Dona B E A T R I X.

Non, je suis trop sensée.

Je sçais ce qu'il faut dire, & ce qu'il faut cacher.

Parlez à cœur ouvert.

Dona C L A R I C E.

Hé bien, j'y vais tâcher.

Mais interrogez-moi, je serai moins honteuse.

Dona B E A T R I X.

Toutes ces façons-là me rendent curieuse.

Connoissez-vous quelqu'un que vous aimiez à voir?

Qui touche votre cœur? Qui sçache l'émouvoir!

Dona C L A R I C E *en soupirant.*

Oui, ma Tante.

Dona B E A T R I X.

Fort bien. Et ce quelqu'un, ma Nièce,

Est-il digne de vous & de votre tendresse?

Dona C L A R I C E.

Il feroit mon bonheur, si je faisois le sien;

Mais j'ai cru qu'il m'aimoit, & je n'en crois plus rien.

Dona B E A T R I X.

Vous vous trompez, Clarice, il vous est très-fidelle.

Dona C L A R I C E.

Vous vous trompez vous même. Il me trouvoit si belle!

J'en étois si flattée! Et quelle est ma douleur

De voir que l'inconstant m'a dérobé son cœur!

Heureusement pour moi, j'ai sçu, malgré moi-même,

Jusques à cet instant lui cacher que je l'aime.

Non, il n'en sçaura rien, & j'en ai fait serment.

Dona B E A T R I X.

Vous avez tort.

Dona C L A R I C E.

Pourquoi?

Dona B E A T R I X.

J'aprens dans ce moment

Que son cœur tout à vous brûle d'avoir le vôtre.

344 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE;

Dona C L A R I C E.

S'il m'aimoit , pourroit-il me parler pour un autre ?

Dona B E A T R I X.

Pour un autre ?

Dona C L A R I C E.

Oui. L'ingrat veut que j'aime le Roi ;
Il m'en parle à toute heure. Hé ! Dépend il de moi
D'aimer, de n'aimer plus ? Je le croyois sincère ;
Mais c'est pour me tromper qu'il a voulu me plaire.

Dona B E A T R I X.

Je ne vous entens plus. Quel est cet inconstant
Qui parle pour un autre , & que vous aimez tant ?

Dona C L A R I C E.

Hé mais . . . C'est Dom Fernand.

Dona B E A T R I X.

Dom Fernand ! Ciel ! Qu'entens-je ?
Vous me faites ici l'aveu le plus étrange
Que l'on ait jamais fait.

Dona C L A R I C E.

Et pourquoi , s'il vous plaît ?
Dom Fernand est aimable.

Dona B E A T R I X.

Oui , je conviens qu'il l'est ;
Mais je sçais que le Roi vous aime , vous adore.
Et comment Dom Fernand peut-il vous plaire encore ?

Dona C L A R I C E.

Il me plaira toujours.

Dona B E A T R I X.

Je vous garantis , moi ,
Qu'il ne vous plaira plus ; & je veux que le Roi
Occupe tout entier ce petit cœur bizarre ,
Qui , sans me consulter s'abandonne & s'égare
Jusqu'à vouloir au Roi préférer Dom Fernand.
Le plaisant héroïsme ! Ah ! C'est bien maintenant . . .
Je mourrois de douleur , s'il sçavoit la foiblesse
Que vous avez pour lui. Combattez-la sans cesse ,
Et prenez soin sur-tout de la lui bien cacher.
Il vient. **Contraignez-vous.**

S C E N E I V.

Dom FERNAND, Dona BEATRIX,
Dona CLARICE.

Dona BEATRIX à Dom Fernand.

Vous veniez me chercher,

Sans doute ?

D. FERNAND.

Oui, Madame, & j'apprens par Jacinte...

Dona BEATRIX.

Je suis dans des frayeurs...

D. FERNAND.

Banissez toute crainte.

Dom Philippe & mon Pere ont fort pressé le Roi ;

Heureusement pour nous il n'écoute que moi.

Ils ont fait l'un & l'autre une démarche vaine.

Mon Frere restera ; soyez en bien certaine.

Dona BEATRIX.

Que vous me ravissez !

D. FERNAND *bas à Clarice.*

Ne pourrois-je un moment

Vous parler en secret ?

Dona BEATRIX à Dom Fernand.

Quoi ! Sérieusement ?

Dom Philippe demande à sortir de sa place ?

D. FERNAND.

Oui, Madame.

Dona BEATRIX.

Le lâche !

D. FERNAND.

Il n'est rien qu'il ne fasse

Pour en venir à bout. Mais il n'obtiendra rien.

346 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;
(Bas à Clarice.)

Le Roi veut avec vous avoir un entretien.

Dona B E A T R I X à D. *Fernand.*

Que lui dites-vous-là ?

D. F E R N A N D.

Moi ! Rien. Je me retire.

Dona. B E A T R I X.

Je vois que vous avez quelque chose à lui dire.

D F E R N A N D.

Nullement : je venois pour vous calmer l'esprit.

Vous voilà rassurée , & cela me suffit.

Dona B E A T R I X.

Non , Seigneur , vous aviez ici quelque'autre affaire.

D. F E R N A N D.

Sur quoi le croyez-vous ?

Dona B E A T R I X.

Mon Dieu , que de mystère !

Vous venez pour Clarice , & je sçais le sujet

Qui vous amene. En vain vous faites le discret.

D. F E R N A N D.

Madame , je ne sçais ce que vous voulez dire.

Dona B E A T R I X.

Vous croyez m'imposer , & c'est ce que j'admire ;

Mais sçachez qu'il n'est rien qui me puisse échaper ,

Et qu'on est bien adroit quand on peut me tromper.

D. F E R N A N D à *Dona Clarice.*

Vous avez donc parlé ?

Dona B E A T R I X.

Point du tout : c'est Jacinte.

Elle m'a mise au fait. Ainsi plus de contrainte.

Tenons ici conseil , & prenez mes avis ;

Tout n'en ira que mieux quand ils seroient suivis.

Vous voilà consterné !

D. F E R N A N D.

J'ai bien sujet de l'être.

Dona B E A T R I X.

Pourquoi ?

T R A G I - C O M E D I E . 347

D. F E R N A N D

Vous me perdrez dans l'esprit de mon Maître ,
Si vous dites un mot , avant qu'il en soit tems.

Dona B E A T R I X.

Seigneur , je sçais garder des secrets importants.
Je pourrois m'échaper sur quelque bagatelle ;
Pour cette affaire-ci , si quelqu'un la réveille ,
Ce ne sera pas moi ; n'ayez plus de frayeur.

D. F E R N A N D.

Madame , songez-y : votre propre bonheur
Va dépendre de vous.

Dona B E A T R I X.

Vous verrez ma prudence ;
Mettez-moi hardiment dans votre confidence.

D. F E R N A N D.

Puisque vous sçavez tout , je me taisois en vain.
Sûr de ce que je puis , je forme un grand dessein
Pour Clarice. Je sçais à quel point le Roi l'aime.
On peut tout espérer de son ardeur extrême.
Mais pour hâter l'effet de cette passion ,
Il faut parler , agir avec précaution ,
Prévenir tout obstacle , & disposer mon Frere ;
Car c'est lui que je crains.

Dona B E A T R I X.

Il nous seroit contraire ?

D. F E R N A N D.

Peut-être. Je connois sa façon de penser.

Dona B E A T R I X.

Il nous secondera , loin de nous traverser ,
J'en répons. Pour Clarice , elle est sous ma tutelle ;
Elle doit obéir ; je répons aussi d'elle.

Dona C L A R I C E à Dom Fernand.

Où me conduisez-vous ?

D. F E R N A N D.

Au comble des grandeurs.

Le sort va , sur nous tous , épuiser ses faveurs.
N'allez pas vous piquer d'une vaine prudence.

348. L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

Dona B E A T R I X.

Quoi ! vous la soupçonnez de cette extravagance ?

D. F E R N A N D.

Quand la fortune s'offre , on doit en profiter ;
Et tant qu'elle nous porte , il faut toujours monter.

Dona B E A T R I X *avec transport.*

Je vole , je m'élève , & je suis dans les nues.

(*A Dona Clarice.*)

Jusques au Firmament nous voilà parvenues ,
Mon enfant. Quel éclat ! Je sens en ce moment
Une espèce d'extase & de ravissement.
Mais animez-vous donc , & paroissez sensible
A cet effort brillant...

Dona C L A R I C E.

Cela m'est impossible.

Dona B E A T R I X.

Et par quelle raison ?

Dona C L A R I C E.

C'est que ce que j'apprens

Ne m'émeut point du tout.

Dona B E A T R I X.

Ces airs indifférens

Vous conviennent fort bien ! Comment ? Le Roi
vous aime ,

Et vous ?...

D. F E R N A N D.

Parlez plus bas.

Dona B E A T R I X.

Je suis hors de moi-même ;

(*Parlant d'un ton encore plus élevé.*)

On veut la faire Reine ; &...

D. F E R N A N D.

L'on vous entendra.

Oubliez ce projet.

Dona B E A T R I X.

Hé bien , on l'oubliera.

Mais vous ne sentez pas jusqu'où va la folie ,

Ni quel est le sujet de sa mélancolie.

C'est qu'elle a dans le cœur une inclination ,

Et se pique déjà de belle passion.

D. FERNAND à *Dona Clarice.*

Vous , Madame ?

Dona CLARICE à Dona Béatrix.

Ma Tante , épargnez-moi , de grace.

Dona BÉATRIX.

Non , non , dans votre cœur je vois ce qui se passe.

Dona CLARICE.

Il ne s'y passe rien.

Dona BÉATRIX.

Vous dépendez de moi.

Dona CLARICE.

Oui , ma Tante.

Dona BÉATRIX.

Et je veux que vous aimiez le Roi...

Et non pas Dom Fernand.

D. FERNAND à *Dona Béatrix.*

Qui peut vous faire croire ?

Qu'elle m'aime ?

Dona BÉATRIX.

Hé ! Seigneur , je sçais toute l'histoire.

D. FERNAND.

Par qui ?

Dona BÉATRIX.

Par elle-même ; & très-distinctement

Elle s'est plainte à moi du peu d'empressement

Que depuis quelques jours vous témoigniez pour elle.

Tandis que pour le Roi vous aviez tant de zèle.

Que vous dirai-je enfin ? Un Prince auprès de vous

Lui paroît méprisable.

D. FERNAND à *part.*

O triomphe trop doux !

(*A Dona Clarice.*)

Me dit-on vrai , Madame ?

350 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

Dona CLARICE à part.

Hélas !

Dona BEATRIX.

Elle soupire ;

Et vous entendez bien ce que cela veut dire.

D. FERNAND à part.

Je ne l'entens que trop. Que je serois heureux ,
Si l'amour pouvoit seul contenter tous mes vœux !

(A Dona Clarice.)

Madame , je n'ai point la vanité de croire
Que vous veuilliez pour moi renoncer à la gloire
Où vos divins apas peuvent vous élever.
Quand l'amour le voudroit , il faudroit le braver.
Songez qu'un Roi vous aime ; un Roi , dont la tendresse
Auroit de quoi charmer la plus grande Princesse :
Sa personne , son rang , tout vous parle pour lui.

Dona BEATRIX.

Et moi , je parle aussi. Je prétens qu'aujourd'hui
Vous brilliez à ses yeux , & lui faisiez connoître
Qu'il est autant aimé qu'il mérite de l'être.
Venez , belle indolente. Avant de vous montrer ,
Des plus riches atours je m'en vais vous parer.

(Dona Clarice , en sortant , jette un regard
triste & tendre sur Dom Fernand.)

S C E N E V.

Dom FERNAND seul.

OU suis-je ? Vous m'aimez , adorable Clarice ;
Mais en comblant mes vœux vous faites mon
suplice.

Je croyois aimer seul ; & sur ma passion
Je donnois la victoire à mon ambition ,
Et l'amour , par l'aveu qu'il me force de croire ,
Veut sur l'ambition remporter la victoire ;

Il le veut. Mais en vain il ose le tenter ,
 Et , quoiqu'il m'ait surpris , il ne peut me domter.
 Est-ce à moi de sentir & ses feux & ses flâmes ?
 L'amour ne doit régner que sur de foibles ames ;
 Et la mienne est d'un ordre & trop noble & trop grand
 Pour se soumettre aux loix d'un si lâche tyran.
 O noble ambition ! Tu seras la plus forte ;
 Et sur tous mes desirs ton intérêt l'emporte.
 C'est mon plus cher objet , c'est mon unique loi ,
 Et toute autre foiblesse est indigne de moi.

S C E N E V I.

Dom PHILIPPE , Dom FERNAND.

D. FERNAND.

Vous venez à propos. J'allois chez vous, mon Frere.

D. PHILIPPE.

J'allois chez vous aussi. Car il est nécessaire
 Que nous ayons ensemble un entretien secret ;
 Mon Pere vous a dit . . .

D. FERNAND.

Brisons sur ce sujet.

Je viens vous proposer deux projets magnifiques ,
 Dignes d'être admirés des plus grands politiques.
 Aux postes éclatans c'est peu de parvenir ,
 Mon Frere ; le grand art est de si maintenir.
 Comment s'y maintient-on ? Par des apuis durables,
 Or , j'en vois deux pour nous qui sont inébranlables ,
 Et dont je me tiens sûr pour peu que vous m'aidiez.
 Le voulez-vous ?

D. PHILIPPE.

J'attens que vous vous expliquiez :
 Et si votre projet n'est point une chimère . . .

352 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;

D. FERNAND.

Moi chimérique ! Moi !

D. PHILIPPE.

Passons, passons, mon Frere.

Je me défie un peu de votre ambition.

Mais nous n'entrerons point en explication.

Venez au fait.

D. FERNAND.

J'y viens. Mais trêve de sagesse :

Moins de raisonnemens, & plus de hardiesse.

Nous gouvernons tous deux. Quoi que nous hazardions,

Nous pouvons tout, pourvu que nous nous entendions.

D. PHILIPPE.

Voyons.

D. FERNAND.

Vous en ferez bien-tôt l'expérience.

Je médite, mon Frere, une double alliance.

La première, pour vous ; la seconde, pour moi.

Je serai le Beau-frere, & vous, l'Oncle du Roi.

Vous paroissez surpris ?

D. PHILIPPE.

Ce que je viens d'entendre ;

Avouez-le vous-même, a lieu de me surprendre.

Moi, l'Oncle de mon Maître ! Et vous, son Beau-frere ?

D. FERNAND.

Oui.

D. PHILIPPE.

Vous avez pu former ce projet inoui ?

D. FERNAND.

Pourquoi non ?

D. PHILIPPE.

Pourquoi non ! La question est belle !

Mon Frere, sçavez-vous comment cela s'appelle ?

D. FERNAND.

Un projet noble & grand.

D. P H I L I P P E.

Un projet insensé ,

Auquel un bon esprit n'auroit jamais pensé.

D. F E R N A N D.

Et si je vous prouvois que rien n'est plus facile ?

D. P H I L I P P E.

Si vous me le prouviez , vous seriez bien habile.

D. F E R N A N D.

Nous reviendrons à vous. Parlons de moi d'abord.

Vous sçavez qu'aujourd'hui le Connétable est mort.

D. P H I L I P P E.

Cette perte ne peut être assez déplorée

Par le Roi , par l'Etat . . .

D. F E R N A N D.

La perte est réparée :

J'ai demandé la Charge ; & j'en suis revêtu.

D. P H I L I P P E.

A votre âge ! Bon Dieu !

D. F E R N A N D.

L'âge , c'est la vertu ,

Le courage ; & non pas le nombre des années.

D. P H I L I P P E.

Mais . . .

D. F E R N A N D.

Les possessions que le Roi m'a données ;

Formeront désormais une Principauté

Que je fais ériger en Souveraineté.

Me voilà Prince , enfin ; & l'éclat dont je brille ,

Rapprochera de moi l'Infante de Castille.

D. P H I L I P P E.

Elle ? Connoissez-vous sa fierté , sa hauteur ?

D. F E R N A N D.

Oui : mais l'amour peut tout , & parle en ma faveur.

Vous ne m'en croyez pas ; mais croyez-en l'Infante ;

Ou plutôt ce billet , qu'écrit sa confidente.

(Il lui présente une Lettre.)

354 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

D. P H I L I P P E lit.

„ J'avois fait jusqu'ici des efforts superflus

„ Pour vous prouver mon zèle extrême :

„ Enfin , j'ai réussi ; la Princesse vous aime.

„ L'orgueil combat encor ; mais ne le craignez plus.

D. F E R N A N D.

Vous êtes étonné ? Su s je si chimérique ?

Sur ce qui vous regarde il faut que je m'explique !

A present. Vous sçavez que dès le premier jour

Votre Nièce Clarice a fait bruit à la Cour ;

Que sa rare beauté frappe , saisit , enchante ;

Que sa taille est divine , & sa voix ravissante ;

Que ses yeux . . .

D. P H I L I P P E.

Ils sont beaux ; mais demeurons-en là !

Et que concluez-vous enfin de tout cela ?

D. F E R N A N D.

Que le Roi l'aime.

D. P H I L I P P E.

Ensuite ?

D. F E R N A N D.

Et qu'en un mot , j'espère

La lui faire épouser.

D. P H I L I P P E.

Est-ce tout ?

D. F E R N A N D.

Oui.

D. P H I L I P P E.

Mon Frere ,

Je répons en trois mots ; & quoique très-concis ,

Mon discours sûrement sera clair & précis.

D. F E R N A N D.

J'écoute.

D. P H I L I P P E.

Votre idée , à l'égard de l'Infante ,

Est plus que téméraire , elle est extravagante.

D. FERNAND.

Mon Frere !...

D. PHILIPPE.

Je l'ai dit , je ne m'en dédis point ,
 Quoi qu'il puisse arriver. Et quant au second point ,
 Ma réponse sera pour le moins aussi nette ,
 Un Roi ne doit jamais épouser sa Sujette ,
 De quelqu'illustre sang qu'elle puisse sortir ,
 L'intérêt de l'état n'y sçauroit consentir.
 Comme cet intérêt m'est plus cher que ma vie ,
 Je souffrirai plutôt qu'elle me soit ravie ,
 Que de porter mon Prince à se deshonor.

D. FERNAND.

Quoi donc ! Contre vous-même ainsi vous déclarer.
 Clarice est votre Nièce.

D. PHILIPPE.

Et fût-elle ma Fille ,
 Dois je sacrifier mon Maître à ma famille ?
 Non , il n'en fera rien. Vous me pressez en vain ,
 Et je veux prévenir ce funeste dessein.
 D'ailleurs , vous , qui croyez être un grand politique ,
 Nous immolerez-vous à la haine publique ?
 Car vous risquez ici plus que vous ne pensez ;
 Et nous sommes perdus , si vous réussissez.

D. FERNAND.

Quelle indigne frayeur ! Un mot va vous confondre.
 Je suivrai mes desseins , & j'ose vous répondre
 Qu'ils auront le succès que je m'en suis promis ,
 Dussions-nous , vous & moi , devenir ennemis.
 Qu'un héroïsme vain cesse de vous séduire.
 Vous êtes mon ouvrage , & je puis le détruire.
 Adieu ; songez-y bien.



S C E N E V I I.

Dom P H I L I P P E *seul.*

TU crois m'intimider ;
Mais pour te traverser je vais tout hazarder.
Je veux rendre à l'Etat cet important service,
En dépit . . .

S C E N E V I I I.

Dom P H I L I P P E , Dom L O U I S.

D. P H I L I P P E.

AH ! Seigneur , une étoile propice ,
Vous amene vers moi. Vous ne pouviez jamais
Me trouver plus d'ardeur à conclure la Paix.
Pour la mieux cimenter , & couronner l'ouvrage ,
Je reviens au projet du double mariage ,
Si le Roi d'Arragon y pense absolument.

D. L O U I S.

Oui, Mon instruction m'ordonne expressément
De demander pour lui l'Infante de Castille.
Pour la Sœur de mon Maître , elle a chargé ma Fille
De tous ses intérêts. L'Infante d'Arragon
Lui donne plein-pouvoir de traiter en son nom ;
Pouvoir autorisé , confirmé par son Frere.

D. P H I L I P P E.

Par quel motif ?

D. L O U I S.

Il sçait qu'elle a l'ame trop fière ,
Le cœur trop délicat pour accepter un Roi,

A

A qui l'intérêt seul engageroit sa foi;
 Et que , pour l'épouser , il faudra qu'elle l'aime.
 C'est ma Fille, Seigneur, comme une autre elle-même,
 Qui seule a le pouvoir de la déterminer
 A refuser sa main , ou bien à la donner.
 Neen soyez point surpris. De notre aimable Infante,
 Ma Fille fut toujours l'unique Confidente ,
 La plus intime Amie ; ainsi sa volonté
 Va nous faire signer ou rompre le Traité.

D. PHILIPPE.

Une telle puissance est rare & merveilleuse ,
 Et rend mon entreprise incertaine , épineuse.

D. LOUIS.

Moi , j'ose en espérer un très-heureux effet.
 Ma Fille vous attend dans votre cabinet
 Pour traiter avec vous ; mais ne veut rien conclure
 Sur le Roi votre Maître , avant que d'être sûre
 Qu'il ressemble au portrait qu'on en fait en tous lieux.

D. PHILIPPE.

C'est un Prince accompli. Ses augustes ayeux.
 N'ont rien fait de si grand qu'il n'efface ou n'égale.

D. LOUIS.

Je le sçais. Mais , Seigneur , on craint qu'une Rivale
 N'ait déjà prévenu son inclination.
 Nous connoissons l'Infante. Elle a l'ambition
 De plaire uniquement à l'Epoux qu'on lui donne,
 Et souhaite son cœur bien plus que sa couronne.

D. PHILIPPE.

Elle aura l'un & l'autre , & je les lui promets.
 Entrons pour disputer nos divers intérêts ;
 Et de mon cabinet nous irons chez mon Maître ,
 Afin que votre Fille ait le tems de connoître
 Qu'il est digne des vœux de la Sœur d'un grand Roi,
 Et que tout l'univers doit penser comme moi.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

L'INFANTE , Dom LOUIS.

D. LOUIS.

Pourquoi si brusquement rompre la conférence,
Madame , où fuyez-vous ?

L'INFANTE.

Seigneur , la déférence ;

Le respect , que pour moi vous faites éclater ,
Trahit notre secret ; & je dois éviter
Un Ministre éclairé , prêt à me reconnoître.

D. LOUIS.

Hé qu'importe ? Le Roi , votre Frere & mon Maître ;
Madame , m'a permis de lui tout déclarer ,
Si dans nos intérêts je pouvois l'attirer.
Je viens de me convaincre , & vous voyez vous-même ;
Qu'il veut les embrasser avec un zèle extrême ;
Et je puis maintenant , avec juste raison ,
Lui découvrir en vous l'Infante d'Arragon.

L'INFANTE.

Me déclarer si-tôt à la Cour de Castille ?

D. LOUIS.

Pour toute autre que lui soyez encor ma Fille.
Dom Philippe est discret , & sa rare vertu . . .

L'INFANTE.

Cruelle politique , à quoi m'engages-tu ?
Où m'as-tu fait venir ?

TRAGI-COMEDIE. 359
D. LOUIS.

Dans nos tristes allarmes

Notre unique ressource est celle de vos charmes ;
Ils seront plus pour nous que mes efforts pressans.
Mon Maître s'est flatté qu'ils seroient tout-puissans.
Et qu'un jeune Monarque y devenant sensible ,
Sur l'accord proposé seroit moins inflexible.
C'est moi qui suggerai ce projet hazardé :
Le besoin l'exigeoit , il a persuadé.
Ne nous condamnez point ; par un sort trop funeste ;
Votre secours , Princesse , est le seul qui nous reste.
Si vous nous en privez , votre Frere périr.
Faites agir pour lui tant d'attraits , tant d'esprit ,
Dont le Ciel bienfaisant orna votre naissance.
Quelquefois le péril fait taire la prudence.

L'INFANTE.

Je ne le vois que trop. Mais il faut , tôt ou tard ,
Qu'on sçache qui je suis , & je cours le hazard
De me voir en ces lieux injustement blâmée.

D. LOUIS.

De ce scrupule vain cessez d'être allarmée.
Nous prendrons tout sur nous pour vous justifier ,
Quand le Traité conclu pourra se publier.
Mais cachez pour un tems le besoin qui nous presse.
Si vous vous déclarez , dites toujours , Princesse ,
Que vous avez risqué de venir en ces lieux.
Pour connoître le Roi , pour le voir de vos yeux ,
Pour l'épouser par choix , & non par politique.
Ce discours précieux tiendra de l'héroïque :
Je connois cette Cour , il y réussira ;
Et , loin de vous blâmer , on vous admirera.



S C E N E I I.

L'INFANTE, Dom PHILIPPE,
Dom LOUIS.

V D. P H I L I P P E à l'Infante.
Ous me fuyez envain. Toute votre prudence
Ne sçauroit me cacher votre illustre naissance.
Cent traits marqués, cet air, & si noble & si grand,
M'informent, malgré vous, de votre auguste rang.

D. L O U I S.

Oui, Seigneur, vous voyez une jeune Princesse,
Pour qui le Roi son Frere a porté sa tendresse.
Jusques à consentir, après de long refus,
Que les soupirs, les pleurs ont rendus superflus,
Qu'elle vînt avec moi sous le nom de ma Fille,
Demeurer quelques jours à la Cour de Castille.
Ce mystère est nouveau, mais si bien concerté,
Que jusques à présent il n'a point éclaté.

L'INFANTE à D. Philippe.

D'avance, vous sçavez le motif qui m'engage
A ce pas délicat. Par un barbare usage,
Des Filles de mon rang on oblige la foi,
Sans consulter leur cœur. A cette dure loi
J'ai voulu me soustraire, en jugeant par moi-même
Si le Roi votre Maître est digne que je l'aime,
Craignant de m'abuser sur les rapports flatteurs,
Qui nous viennent souvent par nos Ambassadeurs.

D. P H I L I P P E.

Ce projet me surprend, mais il est héroïque ;
J'y vois de vos vertus, une preuve authentique :
Et, vouloir que la main soit un présent du cœur,
C'est chercher dans l'hymen le souverain bonheur.
Princesse, en m'honorant de votre confiance,
De ma discrétion faites l'expérience.

L'intérêt de l'Etat à mes soins confié,
Se trouve avec le vôtre étroitement lié.
J'ose vous l'avouer avec cette franchise,
Qui d'abord sembleroit ne m'être pas permise,)
Mais que je crois devoir à votre illustre sang.
Je vous aiderai même à cacher votre rang,
Mais sans porter trop loin votre délicatesse,
Qui promet à mon Maître une extrême tendresse...

S C E N E I I I.

L'INFANTE, Dom PHILIPPE, JACINTE,
Dom LOUIS, Dona BEATRIX.

Dona B E A T R I X à Jacinte.

Q U'à mes ordres, Jacinte, on fasse attention.
Vîte, dépêchez-vous.

S C E N E I V.

L'INFANTE, Dom PHILIPPE,
Dom LOUIS, Dona BEATRIX.

D. PHILIPPE à Dona Beatrix.

Q Uelle indiscretion!
Quoi! Ne voyez-vous pas?...

Dona B E A T R I X.

J'appelle tout le monde,
Je vais, je viens, je cours, & nul ne me seconde.
Je n'en puis plus. Mon soin met tout en mouvement;
Et vous, vous demeurez ici tranquillement.

D. P H I L I P P E.

Mais devant Dom Louis soyez moins turbulente.

362 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

Dona B E A T R I X à D. Louis.

Ah ! pardonnez , Seigneur ; une affaire importante.
M'occupe tellement que je ne pensois pas . . .

(A l'Infante.)

Et vous aussi , Madame , excusez l'embarras . . .

L' I N F A N T E.

Ah ! Madame . . .

Dona B E A T R I X.

En courant , souffrez qu'on vous embrasse.

L' I N F A N T E.

Vous me faites honneur.

Dona B E A T R I X à D. Philippe.

Vous êtes tout de glace ,

Quand il faut . . .

D. P H I L I P P E.

Hé ! cessez . . .

Dona B E A T R I X à l'Infante.

Demain j'irai vous voir ;

Et je veux avec vous causer jusques au soir.

Je ne puis maintenant vous dire une parole ;

Je suis dans une joye ! . . . Oh ! j'en deviendrai fole.

D. P H I L I P P E à Dona Béatrix.

Mais quel est le sujet de ce bruyant transport ?

Dona B E A T R I X.

Vous ne le sçavez pas ?

D. P H I L I P P E.

Moi ? Non.

Dona B E A T R I X.

Vous avez tort ,

C'est vous qui , sûrement , auriez dû me l'apprendre.

Voulez-vous que le Roi vienne ici nous surprendre ,

Sans être préparé à le recevoir ?

D. P H I L I P P E.

Quoi !

Que nous dites-vous ?

Dona B E A T R I X.

Mais , je vous dis que le Roi

Va venir à l'instant, & qu'il nous l'a fait dire.

D. PHILIPPE à part.

Qu'entens-je ? juste Ciel !

D. LOUIS.

Seigneur, je me retire.

(A l'Infante.)

Ma Fille, venez-vous ?

L'INFANTE.

Moi ? Non, je vais rester.

Dona BEATRIX à l'Infante.

Oui, oui, restez ici ; je vais vous présenter.

D. PHILIPPE à part.

Autre imprudence. Il vient sans doute pour ma Nièce,
Tout va se découvrir aux yeux de la Princesse.

(A l'Infante.)

M'en croirez vous, Madame ; il n'est pas encor tems
Que vous voyiez le Roi ; différez

L'INFANTE.

Non, j'attends.

Qu'il paroisse en ce lieu.

D. PHILIPPE.

Mais je crains

L'INFANTE.

Hé ! De grace,

Souffrez, sans différer, que je me satisfasse.

L'instant est favorable, & j'en dois profiter.

D. PHILIPPE.

Puisque vous le voulez, je n'ose y résister.

Pour recevoir mon Maître, il faut que je vous quitte.

(A part.)

Et mon devoir m'y force. O fatale visite !

S C E N E V.

L'INFANTE, Dona B E A T R I X.

Vous allez voir un Prince accompli de tout point :
Et pour moi , j'avourai que je ne le vois point
Sans quelque émotion. Sa figure est charmante ;
Il a dans le regard une langueur touchante
Qui frappe , qui saisit , & qui va jusqu'au cœur.
Celle qu'il fera Reine aura bien du bonheur.

L' I N F A N T E.

En sa faveur , peut-être , êtes-vous prévenue ?

Dona B E A T R I X.

Vous le ferez de même à la première vûë.

L' I N F A N T E.

Sa visite chez vous ne doit plus m'étonner.
Il vous cherche , sans doute ?

Dona B E A T R I X.

On en va raisonner ,

Comme vous jugez bien ; & , sans m'en faire accroire ,
J'aurois quelque raison de m'en donner la gloire ;
Mais non , de cet honneur je ne suis point l'objet ;
Et le Roi vient ici pour un autre sujet.

L' I N F A N T E.

Pourriez-vous me le dire ?

Dona B E A T R I X.

Ah ! Je suis trop discrète.

Si vous me promettiez pourtant d'être secrète

L' I N F A N T E.

Oui.

Dona B E A T R I X.

Je n'aime rien tant que la discrétion ,
Elle est essentielle en cette occasion.
Vous sçavez donc . . . Mais , non ; j'ai juré de me taire.

L'affaire est délicate, & c'est un grand mystère.

L'INFANTE.

Si vous avez juré, je me garderai bien . . .

Dona B E A T R I X.

Mais je crois qu'avec vous je ne risquerai rien ;

Vous m'inspirez d'abord un fonds de confiance . . .

Au moins promettez-moi de garder le silence.

L'INFANTE.

Quoi ! Vous vous défiez ? . . .

Dona B E A T R I X.

Non ; je puis vous parler

Et m'ouvrir avec vous, sans rien dissimuler.

(*A demi bas, & confidemment.*)

Le Roi ne vient ici que pour y voir ma Nièce,

Dont il est amoureux.

L'INFANTE *vivement.*

Il auroit la foiblesse

De s'abaisser au point ? . . .

Dona B E A T R I X.

S'abaisser, dites-vous ?

Le Roi peut, sans rougir, devenir son Epoux.

Elle est d'un sang . . .

L'INFANTE *à part.*

Qu'entens-je ? Elle me désespère.

Dona B E A T R I X.

Quoi donc ! Ce que je dis vous met-il en colère ?

L'INFANTE *prenant un air tranquille.*

Non ; mais je ne crois pas que le Roi . . .

Dona B E A T R I X.

Pourquoi non ?

L'INFANTE.

Quand nous lui proposons l'Infante d'Arragon :

Y pensez-vous ? . . .

Dona B E A T R I X.

Fort bien. Ma Nièce est si charmante,

Qu'elle peut aisément faire oublier l'Infante.

366 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE

L' I N F A N T E.

J'espère que l'effet vous desabusera :

Et l'Infante est d'un rang.

Dona B E A T R I X.

Tout ce qu'il vous plaira.

L'Infante , je l'avoue , est d'un rang respectable ;

Elle est Sœur d'un grand Roi : mais Clarice est aimable.

Ah , le beau titre !

L' I N F A N T E.

On peut en produire un pareil.

Dona B E A T R I X.

J'en doute.

L' I N F A N T E.

Oseroit-on vous donner un conseil ?

Cette Princesse , un jour , peut être votre Reine ;

Ne vous exposez pas à mériter sa haine.

Dona B E A T R I X.

Je crains peu... Mais on vient. Sans doute c'est le Roi.

L' I N F A N T E à part..

Dans quel trouble je suis !

Dona B E A T R I X à l'Infante.

Tenez-vous près de moi.

S C E N E V I.

LE ROY , L'INFANTE , Dom PHILIPPE ,

Dona B E A T R I X.

LE ROY à D. Philippe.

C'Estez d'être surpris d'une telle visite.

Je sçais , quand il le faut , honorer le mérite :

Il est toujours présent à mon attention ,

Et le vôtre exigeoit cette distinction.

D. P H I L I P P E.

Sire , tant de bonté ne sert qu'à me confondre ;

Et mon silence seul . . .

TRAGI-COMEDIE. 367

Dona B E A T R I X *bas à D. Philippe.*

Je m'en vais lui répondre ;
Car les termes , Seigneur , ne me manquent jamais.

(*Au Roi.*)

Sire , si Dom Philippe . . .

D. P H I L I P P E *bas à Dona Béatrix.*

Hé quoi ! Vous osez ? . . .

Dona B E A T R I X *bas à D. Philippe.*

Paix.

Laissez moi parler.

D. P H I L I P P E *à part.*

Ciel !

Dona B E A T R I X *au Roi.*

Si c'est par son silence ,
Sire , qu'il vous répond , c'est que son éloquence ,
Trop foible & trop modeste en cette occasion ,
Quand il faudroit briller manque d'expression.
J'oserai donc pour lui . . .

(*Pendant la barangue de Dona Béatrix , D. Philippe
fait ce qu'il peut par signes , & en la tirant , pour
la faire taire ; & plus il paroît impatient , plus elle
élève sa voix.*)

D. P H I L I P P E *à part.*

Je souffre le martyre.

L E R O Y.

Moi-même , je me dis ce que vous voulez dire ,
Madame ; & je suis sûr de tous ses sentimens :
Ainsi dispensez-vous de tant de complimens.

Dona B E A T R I X.

Malgré moi je me tais , puisque l'on me l'ordonne .
Mais j'ai peine . . .

L E R O Y *apercevant l'Infante.*

Quelle est cette jeune personne ?

Dona B E A T R I X *vivement.*

Sire , permettez-moi de vous la présenter.
Elle m'en a priée , & j'ose me flâter
Que vous l'honorerez d'un accueil favorable.

R. 6

368 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

L E R O Y.

Je la trouve charmante.

Dona B E A T R I X *d'un air indifférent.*

Elle est assez aimable.

L E R O Y *à l'Infante.*

De grace, votre nom ?

L' I N F A N T E.

Sire, l'Ambassadeur

D'Aragon est mon Pere.

L E R O Y.

A cet air de grandeur,

On reconnoît en vous une illustre naissance.

Dona B E A T R I X.

Pour moi, je n'y vois rien...

D. P H I L I P P E *bas à Dona Béatrix.*

Hé ! Gardez le silence.

Dona B E A T R I X *bas à D. Philippe.*

Cela m'est impossible.

L E R O Y *à l'Infante.*

Hé quoi ! Jusqu'à ce jour

Avez-vous dédaigné de paroître à ma Cour ?

L' I N F A N T E.

Tant de rares beautés y charment votre vuë,

Que j'avois résolu d'y rester inconnuë ;

Mais le desir de voir un Prince si parfait,

Malgré moi m'a forcée à rompre ce projet.

L E R O Y.

Vous auriez dû vous rendre un peu plus de justice.

Dona B E A T R I X *à l'Infante.*

Sortons.

L E R O Y *à l'Infante.*

Non, demeurez.

Dona B E A T R I X *à D. Philippe.*

Je vais chercher Clarice ;

Et reviens avec elle.

D. P H I L I P P E *à part.*

Elle sort, Dieu merci.

Respirons ; & voyons la fin de tout ceci.

S C E N E V I I.

LE ROY, L'INFANTE,
Dom PHILIPPE.

LE ROY.

M Adame, permettez que je vous interroge.
De votre jeune Infante on nous a fait l'éloge.
On vante son esprit, ses graces, sa beauté.
Mais ce portrait charmant, ne l'a-t-on point flaté!
Je m'en raporte à vous.

L'INFANTE.

Je suis trop naturelle
Pour vous rien déguiser. Elle passe pour belle;
Du moins les Courtisans nous l'assurent ainsi;
Et c'est leur sentiment que je raporte ici.
Pour moi, je n'en dis rien, de crainte d'en trop dire.

LE ROY.

Non; la vérité simple est ce que je desirer.
Déclarez librement ce que vous en pensez.

L'INFANTE.

Je crois sur son sujet en avoir dit assez.
J'ajouterai pourtant, par pure obéissance,
Qu'elle paroît en tout digne de sa naissance;
Mais que si par la paix on l'unit avec vous,
Elle veut posséder le cœur de son Epoux;
Et que le seul bonheur de s'en voir Souveraine,
Peut lui faire goûter le bonheur d'être Reine.

LE ROY.

Elle veut dominer; c'est-là sa passion?

L'INFANTE.

Non; mais se faire aimer, c'est son ambition.
Elle veut tout un cœur, & le moindre partage
Seroit de son haut rang un affreux esclavage.
Du reste, à dominer elle n'a nul penchant.

370 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;
Elle ne connoît point de plaisir si touchant ,
Que les tendres douceurs d'une amour mutuelle :
Tous les autres plaisirs ne le font point pour elle.
Voilà ses sentimens : & dans cet entretien ,
En vous ouvrant mon cœur , je vous ouvre le sien.

L E R O Y.

Je vois qu'en sa faveur votre zèle est extrême.
La connoissez vous bien ?

L' I N F A N T E.

Aussi bien que moi-même.

L E R O Y.

C'est tout dire en deux mots. Mais , Madame , entre
nous ,

A-t'elle autant d'esprit & de charmes que vous ?

L' I N F A N T E.

Par cette question vous me rendez confuse.

Sur son propre sujet bien souvent on s'abuse . . .

Mais je crois . . .

L E R O Y.

Poursuivez.

L' I N F A N T E.

(Vous verrez si j'ai tort.)

Que ses traits & les miens ont beaucoup de rapport.

L E R O Y.

Vous la louez beaucoup. Mais j'aperçois Clarice.

S C E N E V I I I.

L E R O Y , L' I N F A N T E , Dom
P H I L I P P E , Dona B E A T R I X ,
Dona C L A R I C E.

C D. PHILIPPE à *Dona Béatrix*.
Ea vous encor ?

Dona B E A T R I X.

Moi-même. On va rendre justice.

A ma Nièce.

D. PHILIPPE à *Dona Béatrix* & à *Dona Clarice*.

Rentrez.

L'INFANTE apercevant *Clarice*.

O Ciel ! Qu'elle a d'apas !

Dona BEATRIX s'échappant des mains de *D. Philippe*.

Sire , vous voulez bien . . .

D. PHILIPPE voulant la retenir.

Vous ne rentrerez pas.

Dona BEATRIX.

(*A Clarice.*)

Non , vraiment. Avancez.

Dona CLARICE.

Je n'oserois , ma Tante :

LE ROY.

(*A part.*)

(*A l'Infante.*)

Quelle aimable pudeur ! Croyez-vous que l'Infante
Puisse effacer l'objet que l'on offre à mes yeux.

L'INFANTE.

Je ne sçais. Mais enfin , pour en décider mieux ,
Sire , considérez son auguste naissance ,
Et laquelle des deux vous offre une alliance
Vraiment digne d'un Roi , dont la gloire , l'honneur ,
L'intérêt de l'Etat , doivent régler le cœur.
De si nobles motifs sollicitant pour elle ,
Celle qui vous convient doit être la plus belle.
Le tems peut effacer les plus brillans attraits ,
Mais la splendeur du sang ne s'efface jamais.
Je crois vous avoir dit tout ce que je puis dire :
Souffiez que je me taise , & que je me retire.

LE ROY à l'Infante.

Puisqu'à rester ici je vous invite en vain ,

Dom Philippe du moins vous donnera la main.

(*A D. Philippe.*) (*Quand l'Infante est éloignée.*)

Conduisez-la. Son air , ses discours , tout me frappe :

Renouez l'entretien ; que rien ne vous échape.

Son dépit est trop vif ; il a trop éclaté

372 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;
Pour ne pas exciter ma curiosité.

D. P H I L I P P E *d'un air triste.*
J'obéis ; mais je crains que mon zèle inutile . . .

L E R O Y *d'un ton d'autorité.*
Ne perdez point de tems.

S C E N E I X.

L E R O Y , Dona B E A T R I X ;
Dona C L A R I C E.

Dona B E A T R I X *au Roi.*

S. Ans être trop subtile ,
Sire, j'ai deviné tout ce mystère-ci ,
Qui par moi sur le champ vous peut être éclairci .
L'Infante d'Arragon veut être votre Epouse.
Je conçois qu'elle est née inquiète & jalouse ;
Et que , pour pénétrer le fond de votre cœur ,
Elle envoie en ces lieux , avec l'Ambassadeur ,
Une jeune personne , aimable , insinuante ,
Qui , de cette Princesse adroite confidente ,
Veut vous persuader que presque trait pour trait
De sa Maitresse en elle on peut voir le portrait.
Le piège est bien tendu. Déjà cet artifice
Sembloit lui réussir , quand elle a vû Clarice ,
Dont les brillans-attraits ont ébloui ses yeux ,
Et fait naître en son cœur un dépit furieux.
Sa fuite vous le prouve ; & voilà le mystère.

L E R O Y.

Cela peut être vrai : mais laissons cette affaire
Aux soins de votre Epoux , sa pénétration
Bien tôt . . .

Dona B E A T R I X.

On est instruit de votre passion ,
Et l'on veut que l'amour cède à la politique . .

T R A G I - C O M E D I E. 373
L E R O Y.

A vaincre mon penchant c'est en vain qu'on s'applique.
Je viens vous l'avouer ; Clarice m'a charmé ;
Mais je cesse d'aimer , si je ne suis aimé.
On m'offre avec la Paix une illustre Princesse ;
Je devrois l'accepter , & vaincre ma tendresse ;
Ma raison me le dit : mais que ne peut l'amour
Quand il est animé par un tendre retour ?
S'il vous parle pour moi , permettez qu'il s'explique ;
Et je n'écoute plus raison ni politique.
L'intérêt de l'Etat va devenir le sien ;
Et sûr de votre cœur , j'écouterai le mien.

(*Dona Clarice baisse les yeux , & soupire.*)

Dona B E A T R I X. à *Dona Clarice.*

Répondez donc au Roi.

Dona C L A R I C E. à part.

Quel horrible supplice !

Dans quel trouble je suis !

L E R O Y.

Rassurez-vous , Clarice ;

Ouvrez moi votre cœur ; c'est tout ce que je veux.

Dût-il se refuser à mes plus tendres vœux ,

Qu'il se déclare , enfin. Puis-je espérer ? ...

Dona C L A R I C E.

Ah ! Sire ,

Quand je vous aimerois , devrois-je vous le dire ?

Dona B E A T R I X.

Oui , je vous le permets.

L E R O Y.

Cette aimable pudeur ,

Ce charmant embarras redouble mon ardeur.

Plus vous lui résistez , & plus elle est pressante.

Parlez.

Dona C L A R I C E.

Qu'exigez-vous d'une jeune innocente

Qui ne se connoît pas ? Vous m'aimez , dites-vous ;

C'est un honneur pour moi bien flâteur & bien doux ;

374 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE;
J'en suis reconnoissante autant qu'on le peut être ;
Mais enfin ...

LE ROY.

Achevez.

Dona CLARICE.

Je n'ose almer mon Maître ;
Je le respecte trop ; & ma timidité
Craint de lever les yeux sur votre Majesté.

LE ROY.

Ayez moins de respect, & soyez plus sensible.

Dona CLARICE.

Hélas ! Je le voudrois : j'y fais tout mon possible.

LE ROY.

Oubliez votre Roi ; songez à votre Amant.

Dona CLARICE.

Je n'y songe que trop.

LE ROY.

Ah , quel aveu charmant !

Répétez-le cent fois.

Dona CLARICE.

Que ne suis je Princesse !

Il m'aimerait.

LE ROY.

Hé quoi ! L'excès de ma tendresse
Peut-il mieux éclater ? Je vous offre ma foi.

Dona CLARICE.

Vous vous abaissez trop en vous donnant à moi.

LE ROY.

Je veux faire à l'amour ce tendre sacrifice.

Dona CLARICE.

Sire , j'en suis indigne ; & je me rends justice.

LE ROY.

Quand l'Univers entier reconnoîtroit mes loix ,
Je ne rougirois pas de faire un si beau choix.
D'un respect importun soyez moins obsédée ;
Concevez de vous-même une plus haute idée ;
Livrez-vous sans réserve aux tendres sentimens ;

Et songez que l'amour égale les Amans.

Dona CLARICE.

Un cœur ambitieux ne pense pas de même :

C'est son intérêt seul qu'il recherche & qu'il aime :

LE ROY.

Ma seule ambition est d'être aimé de vous.

Dona CLARICE.

Que ce langage est tendre ! Et qu'il me seroit doux,

Si, selon mes desirs, il partoît ! ... Je m'égare ...

Malgré moi ma foiblesse à vos yeux se déclare.

LE ROY *avec transport.*

Votre foiblesse ! O Ciel ! Hé quoi ! Selon mes vœux,

Votre cœur s'attendrit, & je vais être heureux ?

SCENE X.

LE ROY, Dom FERNAND, Dona
CLARICE, Dona BEATRIX.

LE ROY à Dom Fernand, qui paroît au
fond du Théâtre.

A Prochez, Dom Fernand. Tout parle pour Clarice :
Elle m'aime, & bien-tôt je lui rendrai justice.

Espérez tout de moi, pour m'avoir excité

A tout sacrifier à sa rare beauté.

Pour régner avec moi, le Ciel me la désigne.

Son unique défaut est de s'en croire indigne :

Je vous charge du soin de la desabuser.

(*A Dona Clarice.*)

Je vous laisse un instant, & vais tout disposer

Pour hâter le projet que mon amour m'inspire,

Et rompre tout obstacle au bonheur où j'aspire.

S C E N E X I.

Dom FERNAND, Dona CLARICE,
Dona BEATRIX.

Dona BEATRIX.

JE vais suivre le Roi , pour le mieux confirmer
Dans le flateur espoir qui vient de le charmer.
Seigneur , suivez votre ordre ; & , par votre sagesse ,
Au Trône qui l'attend , faites monter ma Nièce.

S C E N E X I I.

Dom FERNAND, Dona CLARICE.

D. FERNAND.

Vous aimez donc le Roi ? Vous l'en avez flaté ;
Je vois que cet aveu ne vous a pas coûté.

Dona CLARICE.

Moi , je l'aime ! Ah ! C'est lui qui s'obstine à le croire :
Il ne veut pas m'entendre.

D. FERNAND.

Avouez que la gloire
De charmer un grand Roi , flâte bien votre cœur ,
Et qu'un Amant tient peu contre un pareil honneur.

Dona CLARICE.

Je respecte le Roi. Mais dire que je l'aime ,
Il n'est rien de plus faux. S'il s'est trompé lui-même ,
Est-ce ma faute à moi ? Je le détromperai.

D. FERNAND.

Ah ! vous me perdriez.

Dona CLARICE.

Oui , je vous convaincrail
Que je ne suis point vaine , & point ambitieuse ;

Et que, sans être à vous, je ne puis être heureuse.

Vous verrez si le Trône a de quoi me tenter.

D. FERNAND *à part*.

O Ciel ! Qu'ai-je entendu ? J'ai peine à résister

Au charme décevant d'un si doux sacrifice ;

Et mon ambition met mon cœur au suplice.

Clarice, au nom du Ciel, modérez ce transport ;

Et, pour nous rendre heureux, faites vous un effort.

Dona CLARICE.

Que je suis malheureuse !

D. FERNAND.

Y pensez-vous, Clarice ?

De la félicité vous faites un suplice ?

Pour voir & pour sentir quel est votre bonheur,

Consultez votre esprit, & non pas votre cœur.

Quel bonheur est égal à celui d'une Reine ?

Est-il rien de si beau que d'être Souveraine ?

Quel brillant ! Quel éclat ! Quels honneurs ! Quels respects !

Les plus Grands de l'Etat sont vos humbles Sujets.

Un seul de vos regards est tout ce qu'on desire.

Daignez-vous dire un mot ? aussi-tôt on admire.

Tout s'empresse pour vous, & prévient vos desirs.

Sans cesse vous volez de plaisirs en plaisirs ;

Ils naissent en foule avec de nouveaux charmes :

On écarte de vous les soucis, les alarmes,

L'embaras de penser, pour n'offrir à vos yeux

Que des objets rians, amusans, gracieux.

Loin d'essuyer jamais un discours trop sincère,

Jamais on ne vous dit que ce qui peut vous plaire.

Jour consulter vos goûts, ou vos aversions,

Chacun vous asservit toutes ses passions.

Du souple Courtisan l'ame vous est soumise.

Méprisez-vous quelqu'un ? D'abord il le méprise.]

En aimez-vous un autre ? Il l'adore aussi-tôt.

Tout est à votre gré, perfection, défaut,

Vice ou vertu. Les mœurs, les façons, le langage,

378 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;
Tout se règle sur vous , & tout vous rend hommage ;
Et si quelque bonheur approche du divin ,
C'est le charme éclatant du pouvoir souverain.

Dona C L A R I C E.

Tout cela vous ravit , & j'y suis insensible.
Vous m'étalez en vain . . .

D. F E R N A N D.

O Ciel ! Est-il possible ?

Pour jouir un seul jour de cet auguste rang ,
Je sacrifierois tout , je donnerois mon sang.

Dona C L A R I C E.

Ingrat ! Si vous m'aimiez . . .

D. F E R N A N D.

Quoi , moi ! Si je vous aime ?

Ah ! Rien n'est comparable à mon amour extrême.
Ai-je pû résister à mes transports jaloux ,
Quand j'ai cru que mon Maître étoit aimé de vous ?
Non , jamais à mes yeux vous ne fûtes si belle
Qu'au moment que j'ai cru vous trouver infidelle.
Vous seule avez trouvé le chemin de mon cœur ;
Je ne puis qu'avec vous goûter un vrai bonheur.
Mais enfin , ma raison veut être la plus forte ,
Et sur tout mon amour votre intérêt l'emporte.

Dona C L A R I C E.

C'est le vôtre plutôt , c'est votre ambition.
Votre cœur ne connoît que cette passion.
Vous m'en donnez , ingrat , une preuve éclatante.
Que je me veux de mal ! Que ne suis je inconstante !
Que j'aurois de plaisir à me venger de vous !

D. F E R N A N D.

Hé ! Pourquoi m'accabler d'un injuste courroux ?
Vous connoîtrez bien-tôt le prix d'une Couronne.
En renonçant à vous , c'est moi qui vous la donne.
Vous ne l'oublierez point , j'ose encor m'en flâter.

Dona C L A R I C E.

Je ne m'en souviendrai que pour vous détester.

D. FERNAND.

D'un funeste penchant triomphons l'un & l'autre;
Dérobons à l'amour & mon cœur & le vôtre.
On se lasse à la fin de goûter ses douceurs ;
Mais plus de la fortune on reçoit de faveurs ,
Et plus de leur éclat une ame est enchantée.
De mon ambition cessez d'être irritée ;
Je n'en ai que pour vous.

Donna CLARICE *d'un ton de colère.*

Hé bien , je vous croirai.

Vous pouvez dire au Roi que je l'épouserai ,
Que je l'aime . . . Attendez , ne dites rien encore ;
Peut-être je me trompe. Il jure qu'il m'adore ;
Il est jeune , charmant ; il est Roi : mais mon cœur . . .
N'importe ; en l'épousant je fais votre bonheur ,
Du moins vous le croyez ; cela doit me suffire.
Allez donc l'assurer . . . Juste Ciel ! Quel martire !
Ma bouche veut parler ; & mon cœur la retient.
Vainement contre vous le dépit me prévient ,
Dès que je vous regarde . . . Ah ! C'est trop de foiblesse ;
Vous ne méritez pas cet excès de tendresse ;
Et puisque votre cœur m'a pû manquer de foi ,
Je lui laisse le droit de disposer de moi.

D. FERNAND.

Non , je n'accepte point un pouvoir si funeste ;
Le dépit me le donne , & le cœur le déteste.
Vous me fuyez en vain. O Ciel ! Fais qu'en ce jour
L'intérêt , la raison , triomphent de l'amour.

Fin du troisième Acte.



ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L'INFANTE, Dom LOUIS.

Dom LOUIS.
Dom Philippe, Madame, est chez la Sœur du Roi.

Calmez-vous. Attendons-le; & différez...

L'INFANTE.

Qui, moi!

Je pourrois retenir mon dépit, ma colère!
Moi, rester en Castille! Ah! Si le Roi mon Frere
Lui-même étoit témoin des affronts qu'on m'y fait...

D. LOUIS.

De son juste courroux il suspendroit l'effet.
Dans cet instant critique imitez sa prudence.
Vous sauvez son Etat.

L'INFANTE.

Ah! Mon obéissance

N'a déjà que trop fait. Que peut-elle de plus?
Pour apuyer vos soins, les miens sont superflus.
Ma gloire souffre trop à la Cour de Castille.
Je veux partir.

D. LOUIS.

Songez que passant pour ma Fille,
Vous n'exposerez point l'honneur de votre sang.

L'INFANTE.

Mais ma Rivale, enfin...

D. LOUIS.

Elle n'est point d'un rang
Qui

Qui vous doivent allarmer ; & les soins du Ministre
Triompheront enfin de l'obstacle sinistre
Qu'une indigne Rivale opose à nos efforts.
Un Roi ne se rend pas à ses premiers transports ;
La gloire a sur son cœur un empire suprême,
Et sçaura . . .

S C E N E I I.

L'INFANTE, Dom PHILIPPE,
Dom LOUIS.

D. PHILIPPE.

Nous voici dans un péril extrême ;
Et pour Clarice enfin le Roi s'est déclaré ;
Princesse, toutefois rien n'est desespéré.
La raison, mon crédit, la gloire de mon Maître,
Vont combattre pour vous, triompheront peut être.
J'aurai d'autres secours dont je ne parle pas ;
Mais je compte encor plus sur vos divins apas :
Ils ont frappé le Roi, qui lui-même l'avoue.
Depuis qu'il vous a vûë, à toute heure il vous loue.
Dès qu'il vous connoitra, je ne sçaurois douter
Qu'il n'échape du piège où l'on veut l'arrêter.

(à D. Louis.)

Mais avant qu'à ses yeux l'Infante se déclare,
C'est un événement qu'il faut que je prépare ;
Seigneur, consentez-vous au projet du Traité,
Sur le pied que tantôt nous l'avons arrêté ?
De ce que j'entreprends c'est le préliminaire.
Armé de ce Traité je puis vaincre mon Frere.
Sans les conditions que j'exige de vous,
La guerre est infaillible ; il l'emporte sur nous.

D. L O U I S.

Je puis les accorder, si la double alliance

382 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE;

Entre les deux Etats remet la confiance.

Affuré de ce point , je signe aveuglement.

D. P H I L I P P E.

Je suis content. Le Roi viendra dans un moment.

Il n'est pas encore tems que vous parliez , Princesse;

Je vous avertirai dans l'instant.

L' I N F A N T E.

Je vous laisse ,

Et vais chez Dom Louis attendre vos avis ,

Qui seront de ma part exactement suivis.

S C E N E I I I.

Dom P H I L I P P E *seul.*

QUoi qu'il puisse arriver suivons notre entreprise.
Je cours mille dangers , mais mon cœur les méprise,
On veut perdre mon Maître , & je dois le sauver.
A la Ville , à la Cour , tout va se soulever.
On murmure déjà. Mon Epouse imprudente ,
Fait éclater par-tout une joye insolente.
Je vois avec douleur son orgueil indiscret ,
Quoiqu'il paroisse agir pour hâter mon projet.
Plus elle éclatera , plus d'obstacles vont naître.
Mais au fond je rougis Ah ! Je la vois paroître.



S C E N E I V.

Dom PHILIPPE , Dona BEATRIX.

JE vous trouve à propos, je vous cherchois.

D. PHILIPPE.

Qui, moi ?

Dona BEATRIX.

Oui. Faites compliment à la Tante du Roi.

D. PHILIPPE *lui faisant une profonde révérence.*

Ah ! Madame....

Dona BEATRIX.

Bon Dieu ! Vous voilà bien tranquille !

D. PHILIPPE.

Pourquoi non ?

Dona BEATRIX.

Songez-vous que la Cour & la Ville

Viendront bien tôt ici vous faire compliment ?

D. PHILIPPE *en sôûriant.*

Vous avez donc parlé ?

Dona BEATRIX.

Non pas ouvertement.

Mais à plusieurs Amis j'ai fait la confidence

Du sujet de ma joye ; & j'ai grande espérance

De voir bien-tôt l'envie en mourir de dépit.

N'ai je pas bien fait ?

D. PHILIPPE.

Oui. Le jugement, l'esprit,

Brillent également dans tout ce que vous faites ;

Et je suis pénétré de la joye où vous êtes.

Dona BEATRIX.

Vous plaisantez , je pense ?

D. PHILIPPE.

Ah ! Mon Dieu , point du tout.

384 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

Dona B E A T R I X.

Mais plaïsantez , ou non , je suis venue à bout
De me voir dans l'Etat la troisième personne.
Le Roi , la Reine , & moi. Si près de la Couronne
Je vais avoir un titre à qui tout doit respect ;
Et vous tout le premier.

D. P H I L I P P E.

Je suis trop circonspect
Pour disputer vos droits.

Dona B E A T R I X.

La Reine étant ma Nièce,
Vous jugez aisément que me voilà Princesse.

D. P H I L I P P E.

C'est ce que je pensois ; & vous n'avez pas tort.

Dona B E A T R I X.

Pour la première fois nous voilà donc d'accord !

D. P H I L I P P E à part.

Sa folle vanité lui tourne la cervelle ;
Et me sert malgré moi. L'occasion est belle ;
Il en faut profiter.

Dona B E A T R I X.

Pourquoi tant de froideur ?
Etes-vous insensible à ce nouvel honneur ?

D. P H I L I P P E.

Moi ! j'en suis transporté.

Dona B E A T R I X.

Plus de Philosophie :
J'en suis lasse à mourir ; je vous le signifie.
Allons , l'air de grandeur ; jouissons de nos droits.
Que je vais triompher !

D. P H I L I P P E.

Ah ! vraiment , je vous crois.

Dona B E A T R I X.

Ah ! Quel plaisir pour moi , lorsque je pourrai dire ,
Le Roi mon Neveu !

D. P H I L I P P E.

Oui.

Dona B E A T R I X.

Mon Neveu ! Quel empire

Je vais prendre à la Cour ! Si tôt qu'on me verra ,
D'un air respectueux chacun se rangera.

C'est la Tante du Roi , dira-t-on. Place , place ,
Messieurs , diront mes gens , avec un air d'audace.

Et moi , j'avancerai d'un pas majestueux ,
Noble , fier , temperé d'un souris gracieux ;

Et tous les Courtisans placés à mon passage ,

Empressez à me voir , me rendront leur hommage ,

Auquel je répondrai d'une inclination

Dédaigneuse , distraite , & de protection.

Vous verrez , vous verrez avec quelle noblesse

Je soutiendrai le titre & le rang de Princesse.

D. P H I L I P P E.

Oui , vous ferez merveille ; & , sans plus différer ,

Je vous conseille , moi , de vous en emparer.

Aussi-bien à présent l'affaire est déclarée.

Dona B E A T R I X.

Pas encor tout-à fait.

D. P H I L I P P E.

Mais elle est assurée ,

Et vous n'en doutez pas.

Dona B E A T R I X.

Oh ! Non , assurément.

D. P H I L I P P E.

Que n'éclatez-vous donc dès ce même moment ?

Dona B E A T R I X.

Parlez-vous tout de bon ?

D. P H I L I P P E.

Tout de bon , je vous jure.

Vous ne sçauriez mieux faire ; & je vous en conjure.

Dona B E A T R I X.

Vous me soulagez bien , car je n'en pouvois plus.

Mais on m'a commandé le secret là-dessus ,

Et je l'ai mal gardé. Dom Fernand , votre Frere ,

M'en a fait le reproche. Il est fort en colere.

386 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,
Non, non, je me tairai.

D. P H I L I P P E à part.

Bon. La discrétion

Lui viendra par esprit de contradiction.

(Haut.)

Et moi, je vous soutiens que notre politique
Est de rendre au plutôt cette affaire publique,
Par-là nous l'assurons.

Dona B E A T R I X.

Rien de mieux raisonné.

Je vous trouve aujourd'hui l'esprit si bien tourné,
Que je me sens pour vous un retour de tendresse.
Je vais faire beau bruit.

D. P H I L I P P E.

Envoyez-moi ma Nièce :

Elle est simple, innocente; il faut la prévenir.

Tête-à-tête un moment je veux l'entretenir.

Dona B E A T R I X d'un air majestueux.

Oui, Seigneur; près de vous je la ferai conduire.

A tenir bien son rang prenez soin de l'instruire.

Inspirez lui sur-tout une noble fierté.

D. P H I L I P P E d'un air très-respectueux.

Princesse, tout sera sagement concerté.

(Elle sort, en lui faisant une révérence fière &
dédaigneuse.)

S C E N E V.

Dom P H I L I P P E seul.

Oui, l'éclat qu'elle a fait, celui qu'elle va faire,
Mieux que tous mes efforts déconcerte mon Frere;
Et tous les bons Sujets alarmez comme moi,
Vont venir m'appuyer pour détromper le Roi.
Mais Clarice paroît. Voyons si sa folie
Est au même degré.

SCENE VI.

Dou PHILIPPE, Dona CLARICE.

D. PHILIPPE à part.

DE sa mélancolie,
De son air consterné, je ne sçais qu'augurer.

(Haut.)

Madame, qu'avez-vous ? Venez vous de pleurer ?
Quoi ! Reine, ou peu s'en faut !...

Dona CLARICE.

Hé ! Cessez, je vous prie,
D'augmenter mes malheurs par cette raillerie.

D. PHILIPPE.

Vos malheurs ! Mais le Roi vous a donné son cœur ;
Vous allez être Reine ; est ce un si grand malheur ?

Dona CLARICE.

Oui, c'en est un pour moi.

D. PHILIPPE.

D'où vous vient cette idée !

Dona CLARICE.

Vous le pensez aussi, j'en suis persuadée.

D. PHILIPPE à part.

Qu'entens-je ! Est-ce raison ? Insensibilité ?
Est-ce un cœur que l'orgueil n'a point encor gâté ?
Il faut approfondir ce surprenant mystère.

(Haut.)

Vous ne me dites rien ? Quoi ? Pouvez-vous vous taire
A la veille d'un jour pour vous si glorieux ?
Je ne vois point la joye éclater dans vos yeux.
Je ne vois ni fierté, ni hauteur. Quel miracle !
Aux volontés du Roi craignez-vous quelque obstacle ?

388 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

Dona C L A R I C E.

Plût au Ciel !

D. P H I L I P P E.

Plût au Ciel ! Je ne sçais où j'en suis.

Pour voir dans votre cœur je fais ce que je puis ;

Mais je m'y perds. Comment ! vous tenez ce langage ?

Insensible aux grandeurs à la fleur de votre âge ;

Raisonnez vous , Clarice , ou ne sentez-vous rien ?

Dona C L A R I C E.

Oui , Seigneur , je raisonne & je raisonne bien.

D. P H I L I P P E.

Je commence à vous croire , & vous ai méconnuë.

Un prodige nouveau vient s'offrir à ma vûë.

Ecoutez moi , Clarice , & raisonnons tous deux.

Le Trône ne peut donc satisfaire vos vœux ?

Dona C L A R I C E.

Non.

D. P H I L I P P E.

Non ! Que faudroit-il pour vous rendre contente ?

Dona C L A R I C E.

Un séjour sans éclat , une vie innocente ,

Avec un tendre Epoux , qui , content de mon cœur ,

En me donnant le sien , pût faire son bonheur.

D. P H I L I P P E *à part.*

Je voulois lui prêcher la raison , la sagesse ;

Mais je suis le disciple , & voilà ma Maîtresse.

(*Haut.*)

Plus je vous examine , & plus je suis charmé ,

Clarice ; à votre égard j'étois très-allarmé ;

Je croyois que l'orgueil vous rendroit indocile ;

Mais sur votre sujet me voilà bien tranquile.

(*A demi bas*)

Nous sommes seuls ici. Parlez de bonne foi.

Dona C L A R I C E.

Oui ; je vous dirai tout.

D. P H I L I P P E (*plus bas.*)

N'aimez-vous pas le Roi ?

Dona CLARICE.

Hélas ! Non.

D. PHILIPPE.

Comment, non ! Mais c'est un grand Monarque,
C'est un Prince accompli.

Dona CLARICE.

Que m'importe ? Une marque
Que je ne l'aime pas, c'est que tous les honneurs
Que l'on me rend déjà, me font verser des pleurs.

D. PHILIPPE.

Pour un autre, du moins vous n'êtes pas sensible ?

Dona CLARICE.

Ah ! Que vous vous trompez !

D. PHILIPPE.

O Ciel ! Est-il possible !

Quel est l'heureux mortel que vous lui préférez ?

Dona CLARICE.

Un perfide, un ingrat.

D. PHILIPPE.

Qui, vous ! Vous soupirez

Pour un ingrat ! Et c'est ?

Dona CLARICE.

Votre Frere lui-même.

D. PHILIPPE.

Mon Frere ! Vous l'aimez ?

Dona CLARICE.

Oui, Seigneur, oui je l'aime ;
Et je sacrifierois mille Trônes pour lui.
Mais ce qui va bien plus vous surprendre aujourd'hui,
C'est qu'il m'adore aussi.

D. PHILIPPE.

Vous vous trompez. L'Infante
Est l'objet de ses vœux.

Dona CLARICE.

O nouvelle accablante !
Mais il ne l'aime pas. Non, il ne peut l'aimer ;
Ce n'est que par son rang qu'elle a scû le charmer.

390 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRÈTE,
Elle a trop peu d'apas pour le rendre infidelle.
Il m'a juré cent fois une amour éternelle ;
Mais il me sacrifie à son ambition.

D. P H I L I P P E.

Vous ne triomphez pas de cette passion !

Dona C L A R I C E.

Envain je l'ai tenté ; rien ne peut l'en défendre.

D. P H I L I P P E *à part.*

Rien n'est désespéré. Ce que je viens d'apprendre
M'est un nouveau moyen de le déconcerter.
Peut-être le moment viendra d'en profiter.

(*Haut.*)

Ma Nièce , où je me trompe , ou vous serez heureuse.
Rentrez. Ne dites rien. Votre ame généreuse
Mérite que le Roi fasse votre bonheur.

Dona C L A R I C E.

Qu'il garde sa Couronne , & me laisse mon cœur.

S C E N E V I I.

Dom P H I L I P P E *seul.*

Tant de perfections ne fixent point mon Frere!
Tout entier occupé de sa vaine chimere.
Il en fait son idole ; & mes soins jusqu'ici,
Mes raisons, mes conseils, n'ont pu . . . Mais le voici.
Instruit de son secret je m'en vais le confondre,
Et le réduire au point de ne pouvoir répondre.



SCENE VIII.

Dom PHILIPPE, Dom FERNAND.

H D. PHILIPPE.
E bien ! Vous triomphez ?

D. FERNAND.

Oui , je suis satisfait ;

Et bien-tôt mes projets auront un plein effet.

Je viens vous annoncer le double mariage.

Vous ne dites plus rien !

D. PHILIPPE.

J'admire votre ouvrage ,

Chef d'œuvre de prudence & de raisonnement.

Mais voudriez-vous bien m'écouter un moment ?

Si de vous la raison ne peut se faire entendre ,

Des reproches du cœur pouvez vous vous défendre ?

Le domptez vous si bien , que sur sa passion

Vous donniez la victoire à votre ambition ?

Sur tous vos sentimens a-t-elle tant d'empire.

D. FERNAND.

Je ne vous entends point. Que voulez-vous me dire ?

D. PHILIPPE.

Vous ne m'entendez point ! Le tems est précieux :

Il faut en profiter. Je vais m'expliquer mieux ,

Et vous me comprendrez. Clarice vous adore ,

Et le Trône , sans vous , est un don qu'elle abhorre.

Un cœur si généreux , bien loin de vous toucher ,

A vos vastes desirs ne peut vous arracher ?

Toutefois vous l'aimez autant qu'elle vous aime.

D. FERNAND.

Moi ! d'où le sçavez-vous ?

D. PHILIPPE.

Je le sçais d'elle-même.

392 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE.

D. FERNAND.

Puisqu'elle vous l'a dit, je ne m'en défens plus.
Mais l'amour fait sur moi des efforts superflus ;
Et loin de lui céder une lâche victoire ,
Je suis mon intérêt , & j'écoute ma gloire.
Le Roi m'en récompense. Il m'accorde sa Sœur ;
Et j'éleve Clarice au comble du bonheur.

D. PHILIPPE.

Clarice qui vous aime , épouserait mon Maître ?

D. FERNAND.

Il croit en être aimé ; cela suffit.

D. PHILIPPE.

Peut-être.

On le détrompera.

D. FERNAND.

Qui ?

D. PHILIPPE.

Moi.

D. FERNAND.

Vous n'oseriez.

D. PHILIPPE.

Comment, je n'oserois !

D. FERNAND.

Non. Vous me perdriez ;

Et ma chute seroit votre perte infaillible.

D. PHILIPPE.

A de pareils motifs je ne suis point sensible.

Je crains tout pour l'Etat , & ne crains rien pour moi.

Soyez-en sûr. D'ailleurs , je connois trop le Roi ,

Pour craindre de sa part une ombre d'injustice.

Mon unique frayeur est qu'il ne vous punisse.

Je vous aime , mon Frere , & mon zèle discret

Jusqu'à l'extrémité gardera le secret.

Je vais faire parler l'intérêt , la prudence :

Si vous rendez le Roi sourd à leur remontrance ,

Plus de ménagement ; je révélerai tout.

D. FERNAND.

Gardez-vous , croyez-moi , de me pousser à bout.

D. PHILIPPE.

Je vous l'ai déjà dit. Mon zèle est à l'épreuve

(*Il montre le Traité.*)

Du plus terrible obstacle : en voyez-vous la preuve ?

Avec l'Ambassadeur j'ai conclu ce Traité :

Et j'enchaîne par-là votre témérité.

D. FERNAND.

Vous l'enchaîneriez , vous ? Il faut que je périsse ,

Ou que dans un moment mon projet s'accomplisse.

D. PHILIPPE.

Hé bien , vous périrez , ou je périrai , moi.

Je ne vous connois plus quand il s'agit du Roi.

Le voici.

SCENE IX.

LE ROY , Dom PHILIPPE ,
Dom FERNAND.

LE ROY à D. Philippe.

Votre Frere a pris soin de vous dire
Ce qui m'amene ici ?

D. FERNAND.

Je viens de l'en instruire.

D. PHILIPPE.

Oui , Sire , il me l'a dit : mais votre Majesté

(*Il presente le Traité au Roy.*)

Peut-elle m'ordonner de rompre ce Traité ?

Sans répandre du sang vous faites des conquêtes.

Tous vos peuples ravis vont par d'aimables fêtes

Célébrer vos bontez , & les fruits d'une Paix ,

Qui vous fera rentrer dans vos vrais intérêts.

394 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ,
L E R O Y.

Je veux bien consentir que la Paix soit conclue ;
Mais en me réservant la puissance absolue
De ne donner ma main qu'en consultant mon cœur.
Je n'engage ni moi , ni l'Infante ma Sœur.

D. P H I L I P P E.

Vous refusez les nœuds que l'Arragon propose ?

L E R O Y.

Je n'y puis plus penser. Vous en sçavez la cause.
Je donne à votre Nièce & mon cœur & ma foi ;
Ma Sœur à Dom Fernand.

D. P H I L I P P E.

O Ciel ! Est-ce mon Roi

Qui me parle ?

L E R O Y.

Quoi donc !

D. P H I L I P P E.

Ma Nièce votre Epouse ?

Non, non, de votre honneur mon ame est trop jalouse,
Pour vous laisser descendre à cette indignité.
L'approuver , c'est commettre une infidélité ;
Et vous la conseiller , c'est une perfidie.
Une telle union ne peut être applaudie
Que par vos ennemis secrets , ou déclarez.

D. F E R N A N D.

Mon Frere !

D. P H I L I P P E.

Téméraire ! Hé quoi ! Vous osez
Abuser des bontez d'un si généreux Maître.

(*Se jettant aux pieds du Roi.*)

Vous, épouser sa Sœur ! Ah ! daignez vous connoître,
Grand Roi. Pour un moment jetez les yeux sur vous.
Voyez quelle distance entre un Monarque & nous.
Une indignation publique & légitime
De l'Univers entier va vous ravir l'estime ;
De vos tendres Sujets vous perdez tous les cœurs ;
Et c'est-là , pour un Roi , le plus grand des malheurs.

D. FERNAND *au Roi.*

Permettez qu'en deux mots...

D. PHILIPPE *au Roi.*

On cherche à vous surprendre.

La vérité vous parle; un grand Roi doit l'entendre.

Oui, Sire, ouvrez les yeux. L'intérêt de l'Etat,

Voilà la passion digne d'un Potentat.

Le bonheur de son peuple est l'objet qui l'enchaîne;

Il ne doit écouter ni l'amour, ni la haine;

Et son cœur généreux, toujours maître de soi,

D'un devoir si sacré doit s'imposer la loi.

LE ROY.

Je ne m'en cache point; votre discours me touche.

D. PHILIPPE.

Tous vos vrais serviteurs vous parlent par ma bouche.

D. FERNAND *au Roy.*

Et de quoi vous sert donc le pouvoir souverain,

Si votre autorité peut reconnoître un frein?

Qui veut vous l'imposer, vous insulte, & vous brave;

Et d'un Prince absolu cherche à faire un esclave.

D. PHILIPPE.

Pernicieux conseils! Si vous vous y rendez,

Que devient votre Etat?

LE ROY.

Dom Fernand, répondez.

Il me frappe, il m'étonne; & l'air dont il s'énonce...

SCENE X.

LE ROY, Dom PHILIPPE, Dom
FERNAND, Dona BEATRIX,
Dona CLARICE.

LE ROY *voyant Dona Clarice.*

AH! Dans ces yeux charmans je lis votre réponse.

D. P H I L I P P E à part.

Ciel!

L E R O Y.

Elle est sans réplique : on n'y peut résister.
Dom Philippe, voyez, dois-je vous écouter ?
Non ; quoiqu'à vos discours l'esprit veuille se rendre,
Le cœur moins convaincu ne sçauroit les entendre.

D. P H I L I P P E.

Si je vous disois tout, un trop juste dépit
Mettroit bien-tôt d'accord & le cœur & l'esprit.
Par un mot, un seul mot, je confondrois mon Frere :
Mais je veux bien encor . . .

L E R O Y.

Quel est donc ce mystère.

D. P H I L I P P E.

Si Clarice le veut, elle peut l'éclaircir ;
Faites parler son cœur.

Dona B E A T R I X.

Comment donc ! la noircir
Dans l'esprit du Roi ! Vous ! Lorsque votre tendresse
Devoit tout employer pour cacher sa foiblesse ?

L E R O Y.

Sa foiblesse ? Ah ! Qu'entens-je ? Et quels soupçons
affreux ! . . .

D. F E R N A N D.

Sire, défiez-vous d'un complot dangereux.
On veut me perdre.

L E R O Y.

Non ; je connois votre Frere,
Et ne condamne en lui qu'un zèle trop austère,
Contre mes passions prompt à se soulever :
Il ne veut point vous perdre ; il cherche à me sauver.

D. F E R N A N D.

Quoi, Sire, vous croyez ? . . .

L E R O Y.

Je vous rendrai justice.
Mais sur ce que j'entens, il faut qu'on m'éclaircisse.

D'un doute injurieux mon esprit est blessé.
Madame achevera ce qu'elle a commencé.
J'attens d'elle un aveu clair, précis, & fidelle.

D. FERNAND *au Roi.*

Mon sort dépendra-t'il ?...

LE ROY *à D. Philippe & à Clarice.*

Qu'on me laisse avec elle.

(*A Dom Fernand d'un air irrité.*

Sortez.

D. FERNAND *bas à Dona Béatrix.*

Je suis perdu, si dans cet entretien...

Dona BEATRIX *bas à Dom Fernand.*

Comptez sur ma prudence, & n'appréhendez rien.

SCENE XI.

LE ROY, Dona BEATRIX.

Dona BEATRIX *à part.*

V Oici l'occasion de la faire paroître.

LE ROY.

Madame, je pourrois prendre le ton de Maître,
Et me servir ici de mon autorité,
Pour vous faire parler avec sincérité:
Mais je vous connois trop, pour avoir lieu de craindre
Que jusqu'à m'imposer vous puissiez vous contraindre.
Ce que vous me direz ne fera point d'éclat.
Je sçais me modérer.

Dona BEATRIX *à part.*

Le pas est délicat;

Et j'ai besoin ici de toute ma sagesse.

LE ROY.

Parlez à cœur ouvert.

Dona BEATRIX.

Votre délicatesse,

398 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,
Sire (vous m'ordonnez de parler franchement)
Vous force à desirer un éclaircissement :
Mais oserai-je ici dire ce que je pense ?
Vous devriez plutôt m'ordonner le silence.

LE ROY.

Et par quelle raison ?

Dona BEATRIX.

Vous pouvez être heureux,
Et l'amour se dispose à combler tous vos vœux.
Mais chercher des défauts dans l'objet que l'on aime,
A sa félicité c'est s'opposer soi-même.

LE ROY.

Non ; il faut m'expliquer ce que vous avez dit.

Dona BEATRIX.

Sire, cela doit il occuper votre esprit ?

LE ROY.

Sans doute.

Dona BEATRIX.

C'est un fait de si peu d'importance
Qu'il ne mérite pas seulement qu'on y pense.

LE ROY.

Toutefois Dom Philippe en parloit autrement.

Dona BEATRIX.

Son indiscretion me révolte.

LE ROY.

Comment ?

Dona BEATRIX.

Peut-on faire d'un rien une importante affaire ?
Je suis bien plus prudente, & je sçaurai me taire.

LE ROY.

Mais quand je veux qu'on parle, il est bon d'obéir.

Dona BEATRIX.

Parler sur ce sujet, ce seroit vous trahir.

LE ROY.

Non ; vous sçavez combien Clarice m'intéresse,
On devroit, disiez-vous, me cacher sa foiblesse,
Et vous trouviez mauvais que l'on m'ouvrit les yeux ;

Qu'on me desabusât; mais c'est ce que je veux.

Vous avez commencé; continuez, Madame.

Clarice ressent-elle une secrète flâme ?

M'a-t'on ravi son cœur ? Quelqu'un l'a-t'il surpris ?

Dona B E A T R I X.

Un cœur trop innocent est aisément épris;

Mais les impressions qui peuvent le surprendre ,

Ne tiennent pas long-tems:oui, lorsqu'un Roi si tendre,

Si jeune , si charmant , prétend les effacer ,

Il n'a qu'à dire un mot; & c'est vous abaisser

Que de craindre . . .

L E R O Y.

Ainsi donc, vous convenez vous-même

Qu'il est quelque mortel , dont le bonheur extrême

A prévenu mes vœux ?

Dona B E A T R I X.

Hé ! quand cela seroit ,

Sire , à votre bonheur rien ne s'oposeroit.

L E R O Y.

Mais Clarice aime donc , & n'a pû s'en défendre ?

Dona B E A T R I X.

Après tout , s'il est vrai qu'on ait pû la surprendre ,

La gloire de se voir dans un rang éminent ,

Lui doit faire bien-tôt oublier Dom Fernand.

L E R O Y.

Dom Fernand ! C'est pour lui que son cœur se déclare ?

Dona B E A T R I X.

On a cru l'entrevoir.

L E R O Y.

L'événement est rare.

Dona B E A T R I X.

Et même très heureux. Car fut-il adoré ,

D'un zèle trop parfait il se sent pénétré ,

Pour profiter d'un foible à vos vœux si contraire.

Non , Sire , Dom Fernand n'aspire qu'à vous plaire ;

Et pour vous le prouver , sans rien exagérer ,

Je sçais un incident qu'il faut vous déclarer ;

400 L'AMBITIEUX ET L'INDISCREPTE,
Tantôt devant moi même il a pressé ma Nièce
De l'oublier pour vous, de vaincre sa foiblesse.

L E R O Y.

Dom Fernand sçait qu'on l'aime ?

Dona B E A T R I X.

Oui, Sire, en vérité ;

Vous devez récompense à sa fidélité.

L E R O Y *en soupirant.*

En effet, je ne puis assez la reconnoître ;

Et ma reconnoissance à l'instant va paroître.

(*A part.*)

De quel mystère affreux je viens d'être informé !

Il faut que par Clarice il me soit confirmé.

(*Il sort.*)

SCENE XII.

Dona B E A T R I X *seule.*

IL sort très-satisfait ; & , grace à ma sagesse,
On va revoir ici le calme & l'allegresse.

Fin du quatrième Acte.



A C T E V.

SCENE PREMIERE.

Dom FERNAND *seul.*

O Ciel ! On m'a perdu ; je n'en puis plus douter.
Ma disgrâce est enfin sur le point d'éclater.
Je n'ai pû voir le Roi. Les Courtisans soupçon-
nent

Le péril où je suis , & déjà m'abandonnent.
Ceux même qu'aux emplois j'ai pris soin d'élever ,
Évitent mon abord , ou semblent me braver.
Tandis que tout me fuit, la foule est chez mon Frere ;
Et je me trouve seul. Quel revers ! Mais j'espère...
Hé ! que puis je espérer.

SCENE II.

Dom FELIX , Dom FERNAND.

D. FERNAND.

Vous me l'aviez prédit ;
Je perds tous mes amis en perdant mon crédit.

D. FELIX.

Il n'est point de grandeur qui soit inébranlable ,
Et qui mette à-couvert d'un revers effroyable.
Un instant nous élève , un instant nous détruit ,
Et , par l'événement , vous voilà trop instruit.

D. FERNAND.

Quoi ! venez-vous vous-même augmenter ma misère ?

402 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

D. F E L I X.

Non. Votre adversité vous rend le cœur d'un Pere,
Insensible aux malheurs qui causent vos soupirs,
Mais prompt à soulager vos cruels déplaisirs.
Le Ciel vous rend à vous. Acceptez un azile,
Et venez avec moi vivre heureux & tranquile.

D. F E R N A N D.

Ah ! Seigneur, vos plaisirs ne sont pas faits pour moi.
Votre tranquillité m'inspire de l'effroi.
Moi ! Dans la solitude en proie à mes pensées,
J'irois me consoler de mes grandeurs passées,
Et du comble d'honneurs où j'allois parvenir ?
Quel état languissant ! Peut-on le soutenir ?
Non, non, dans cet état je vivrois misérable,
Et serois à moi-même un poids insupportable.
Un cœur tel que le mien déteste le repos.
Pour moi la vie obscure est le plus grand des maux :
Et, pour m'en préserver, innocent, ou coupable,
Il n'est aucun effort dont je ne sois capable.

D. F E L I X.

Y pensez-vous, mon Fils ? Quel est votre dessein ?

D. F E R N A N D.

Je veux parler au Roi.

D. F E L I X.

Vous le verriez en vain ;
Votre aspect ne feroit qu'irriter sa colére.

D. F E R N A N D.

Voilà ce que je dois aux vertus de mon Frere ;
L'ingrat fait son devoir de me desesperer.

D. F E L I X.

Ce qu'il fait contre vous doit le faire admirer.
Loin de le condamner, je l'approuve, & le louë.

D. F E R N A N D.

Contre moi vainement votre amitié l'avouë.
Je ne veux voir le Roi qu'un quart-d'heure, un instant,
Et je reprends sur lui mon premier ascendant.

D. F E L I X.

Ne vous en flâtez point ; & connoissez un Maître ,
Que jusques à present vous n'avez pû connoître ;
Mais dont les yeux ouverts cherchent la vérité ,
Et le sauvent du piège où vous l'avez jetté.
Gardez-vous , croyez-moi , d'en attendre la preuve.

D. F E R N A N D.

Quoiqu'il puisse arriver , j'en veux faire l'épreuve.

D. F E L I X.

Ciel ! Quel aveuglement produit l'ambition !
Mon Fils , que votre état me fait compassion !
Que je suis affligé de ce desordre extrême !
Ouvrez, ouvrez les yeux , & vous verrez vous-même ;
Que votre esprit séduit mettoit un trop haut prix
A des biens qu'un grand cœur regarde avec mépris ;
Que vous idolâtrez une vaine chimère.

D. F E R N A N D.

Toutefois vous voyez qu'elle charme mon Frere :
C'est pour en jouir seul qu'il agit contre moi.

D. F E L I X.

Il n'agit contre vous que pour servir son Roi.

D. F E R N A N D.

A ses fausses vertus je ne rends point hommage.
Il croit que le malheur abattra mon courage ,
Que , sans aucun combat , je vais tout lui céder ;
Mais c'est dans le péril qu'il faut tout hazarder ;
C'est dans l'adversité qu'un grand courage brille.
Au surplus , j'ai pour moi l'Infante de Castille :
Sur l'esprit de son Frere elle a trop de pouvoir
Pour souffrir qu'on m'opprime ; & bien-tôt ...

D. F E L I X.

Vain espoir !

Du plus ardent dépit la Princesse est frappée.
Vous feignez de l'aimer , mais on l'a détrompée ;
Elle sçait que Clarice occupe votre cœur :
N'attendez de sa part que haine & que fureur.

404 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

D. FERNAND.

O Fortune ! Ainsi donc , pour arrêter ma course ,
Tu viens de m'enlever ma dernière ressource !
Que dis-je , ma dernière ? Ah ! J'en sçaurai trouver
Pour périr glorieux , ou pour me relever.

D. FELIX.

Ne suivez point , mon Fils , un aveugle courage.
Venez , rentrez au port , & cédez à l'orage.

D. FERNAND.

Je bouleverserai plutôt tout l'Univers ,
Que de souffrir l'horreur d'un si cruel revers.

D. FELIX.

Par pitié pour vous-même , écoutez votre Pere.

D. FERNAND.

Non , je n'écoute plus que ma juste colere.

D. FELIX.

Adieu. Puisque mon cœur te sollicite en vain ,
Ingrat , je t'abandonne à ton mauvais destin.

SCENE III.

Dom FERNAND *seul.*

O Pouvoir ! O grandeur ! Seuls objets que j'envie ,
Soutiendrai-je sans vous ma déplorable vie ?
Quoi que vous me coûtiez , revenez à l'instant ;
Périssant avec vous , je périrai content.



SCENE

S C E N E I V.

Dom FERNAND, Dona BEATRIX.

A Dona CLARICE.
H ! Seigneur, vous voici.

D. FERNAND.

La fortune infidelle

S'écarte loin de moi ; tout me fuit avec elle :
Je suis dans la disgrâce ; & je n'ai plus d'Amis.
Votre indiscretion m'a perdu.

Dona BEATRIX.

Je gémis,

Je pleure, je m'agite, & je suis désespérée,
Du Palais, des honneurs vous m'ouvriez l'entrée ;
Je l'ai fermé moi-même, & pour vous & pour moi ;
Mais je m'en punirai. Je m'impose la loi
De ne plus dire un mot, & me vouë au silence.

D. FERNAND.

Madame, c'est trop tard vous faire violence.
Le mal est fait.

Dona BEATRIX *d'un ton audacieux.*

Seigneur, je le réparerai.

Le Roi va revenir, & je lui parlerai,
Et malgré Dom Philippe : & j'ose vous promettre
Que dans votre splendeur je m'en vais vous remettre ;
Oui, j'emploierai tant d'art, & d'esprit, & de feu...

D. FERNAND *très-vivement.*

Hé ! Madame, de grace, observez votre vœu :
Pour vous, comme pour moi, vous ne pouvez mieux
faire.

Dona BEATRIX.

Notre ennemi triomphe, & je pourrai me taire ?
Il ne sera pas dit qu'ayant causé le mal,
Je vous laisse essuyer un revers si fatal.

Tome III.

T

406 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;

J'ai scû dans ce moment faire une découverte,
Qui , peut-être pourra retarder votre perte.
Ecoutez ; il s'agit d'un important secret.

D. F E R N A N D.

Quel est-il ?

Dona B E A T R I X.

Je passois auprès du Cabinet ;
Il étoit entr'ouvert ; & , sans être aperçuë ;
J'ai satisfait long-tems mon oreille & ma vûë.
„ Votre Altesse , bien-tôt , (disoit l'Ambassadeur)
„ Pourra paroître ici dans toute sa splendeur.
„ Oui , Princesse , (a repris à l'instant Don Philippe)
„ Il faut vous découvrir , l'obstacle se dissipe ;
„ Dès qu'on vous connoitra vous obtiendrez la paix ;
„ Je veux qu'un double hymen l'affermisse à jamais ,
„ Et rétablisse enfin une union sincere
„ Entre le Roi mon Maître , & le Roi votre Frere.
Il faut que Don Philippe ait perdu la raison ,
Ou qu'il ait près de lui l'Infante d'Arragon.

D. F E R N A N D.

Ah ! Vous m'ouvrez les yeux ; & cette confidente ,
Fille de Dom Louis , elle même est l'Infante.
Oui , plus j'y réfléchis , & moins j'en puis douter.

Dona B E A T R I X.

Vous voyez qu'il est bon quelquefois d'écouter.
Hé bien , que pensez vous de cette découverte ?

D. F E R N A N D.

Qu'étant faite par vous , elle avance ma perte ;
Mais que si vous pouviez renfermer ce secret ,
Je pourrois réparer tout le mal qu'il m'a fait.

Dona B E A T R I X.

Est-il possible ! O Ciel !

D. F E R N A N D.

J'en conçois l'espérance.

Dona B E A T R I X.

Pour la seconde fois je me vouë au silence,
Sur cet événement faites réflexion ;
Et comptez désormais sur ma discrétion.

S C E N E V.

Dom FERNAND *seul.*

O Ciel ! Quel incident ! Quelle heureuse ressource !
 La fortune m'invite à prendre une autre course ;
 Et puisque la Castille a juré mon malheur ,
 Il faut que l'Arragon ... Voyons l'Ambassadeur ;
 Et rompons un Traité , trop honteux à son Prince.
 Il achete la Paix au prix d'une Province :
 A l'Infante sa Sœur allons offrir mon bras ;
 Je veux la mériter ; ou qu'un noble trépas ,
 Fruit de mon desespoir , rétablisse ma gloire.
 Je puis en Arragon transporter la victoire ;
 J'en ai de sûrs moyens ... Que dis je , malheureux !
 A quel horrible excès j'ose porter mes vœux !
 De mon ambition détestable furie !
 J'oserais trahir , qui ? Mon Maître & ma Patrie !
 Par ce double attentat je pourrais m'élever !
 O toi , que je bravois , Amour , viens me sauver !

S C E N E VI.

Dom FERNAND , Dona CLARICE.

U Dona CLARICE.
 N discours indiscret a causé votre perte ,
 Seigneur ; l'occasion qui vient de m'être offerte ,
 Peut encor vous sauver. Le Roi va revenir.
 Je l'attends Sans témoins il veut m'entretenir.
 Peut-être il doute encor. Je crois que par moi-même
 Il cherche à pénétrer à quel point je vous aime.

D. FERNAND.

Puisqu'il veut vous revoir , j'ai lieu de le penser.

408 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;
Tantôt en niant tout , je l'ai fait balancer.
Son cœur combat pour vous. Il attend, pour se vaincre,
Que de nos feux secrets il puisse se convaincre.
Mais qu'allez-vous lui dire ?

Dona C L A R I C E.

Hélas ! Je n'en sçais rien.
Je viens vous consulter. S'il est quelque moyen.
De calmer son couroux , tâchez de m'en instruire.
Je voudrois vous servir , & je crains de vous nuire.
Que n'ai je assez d'esprit pour cacher mon secret ?
Déjà plus d'une fois j'ai formé ce projet.

D. F E R N A N D.

Je ne puis me sauver que par votre artifice ;
Mais malgré vos bontez il faut que je périsse.
On peut , vous suggérant un langage trompeur ,
Y former votre esprit & non pas votre cœur.

Dona C L A R I C E.

Que je suis malheureuse ! Hé quoi ? Jusques à feindre,
Je ne pourrai donc pas un moment me contraindre ?
Et faire violence à tous mes sentimens ?
Donnez-m'en les moyens ; & si je vous démens
Que faut-il dire au Roi ? Dicter-le moi vous-même.

D. F E R N A N D.

Que vous l'aimez.

Dona C L A R I C E.

Qui , moi ! Lui jurer que je l'aime !
Ah ! Qu'il me coûteroit cet aveu si trompeur !

D. F E R N A N D.

Laissez moi donc périr.

Dona C L A R I C E.

Rassurez-vous , Seigneur.

D. F E R N A N D.

Envain à mes malheurs vous êtes si sensible :
Vous ne pourrez ...

Dona C L A R I C E.

Pour vous rien ne m'est impossible :
Et sur moi je vais faire un si puissant effort ,

TRAGI-COMEDIE. 409

Que ma bouche & mon cœur ne seront plus d'accord.
Je vous perds pour jamais. Mais, Seigneur, il
n'importe.

L'ardeur de vous servir doit être la plus forte.
Pour la première fois je vais dissimuler.

D. FERNAND.

Obtenez que le Roi daigne encor me parler.
S'il m'entend un moment, je vais rentrer en grâce :
Et si de ses soupçons il reste quelque trace,
Je sçaurai l'effacer ; & dès le même instant
Je veux lui révéler un secret important.

(Il sort.)

SCENE VII.

Dona CLARICE seule.

O Ciel ! Qu'ai-je entrepris ? Aurai-je l'assurance...
Moi, feindre ! Moi, tromper ! Je frémis quand j'y
pense.

Mon cœur, mon foible cœur, me le permettras-tu ?
Quel reproche il me fait, & qu'il est combattu !
Mais j'aperçois le Roi.

SCENE VIII.

LE ROI, Dona CLARICE.
UN GARDE.

LE ROY.

JE crois, belle Clarice,
Que vous n'userez point avec moi d'artifice ;
Sûr de votre innocence, & de votre candeur,
Je sçais que je vais lire au fond de votre cœur :

410 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;
Ses secrets sentimens sont ce qui m'intéresse.
Tantôt je vous ai fait l'aveu de ma tendresse.
Je me suis rapellé cent fois notre entretien.
En m'ouvrant votre cœur vous séduisiez le mien ,
Et s'il faut déclarer enfin ce que je pense ,
Aveuglé par l'amour , j'en ai cru l'aparence ,
Et je prenois pour moi , par trop d'empressement ,
Tout ce que vous disiez en faveur d'un Amant.
Vous ne me trompiez pas. Je me trompois moi-même :
Et je m'impute rien qu'à ma foiblesse extrême.
Vous tremblez !

Dona C L A R I C E *à part.*

Ma frayeur va bien tôt m'accuser.

Ah ! Qu'un cœur innocent sçait mal se déguiser !

L E R O Y.

Que me répondez-vous ?

Dona C L A R I C E.

Hélas ! Que vous répondre ?

Sire , le seul soupçon suffit pour me confondre.

L E R O Y.

Pourquoi tant de frayeur ? Suis-je un cruel Tyran ?

Je ne veux que deux mots. Aimez-vous Dom Fernand ?

M'aimez vous ?

Dona C L A R I C E.

Quoi ! Mon cœur insensible à la gloire

Que vous daignez m'offrir ? ... Pourquoi voulez-
vous croire

Qu'il ose dédaigner ? ...

L E R O Y.

Expliquez-vous sans fard.

Vous voulez m'imposer ; vous en ignorez l'art.

Quoi donc ! A m'obéir rien ne peut vous contraindre ?

Je vais punir celui qui vous apprend à feindre ;

Ses jours m'en répondront ; & dans l'instant ...

Dona C L A R I C E.

Hélas !

Du crime de mon cœur ne le punissez pas.

Suspendez la rigueur d'un Arret redoutable,
Si j'ai tâché de feindre, il n'en est pas coupable.

LE ROY.

Vous l'aimez ?

Dona CLARICE.

Je l'adore, & vous verrez ma mort,
Si de votre courroux vous suivez le transport.

LE ROY.

Son sort dépend de vous.

Dona CLARICE *avec transport.*

De moi !

LE ROY.

Oui, de vous même.

Dona CLARICE.

Mais à quel prix ?

LE ROY.

Il faut m'avouer qu'il vous aime.

Dona CLARICE.

Ah ! Si je vous l'avoue, il est perdu.

LE ROY.

J'entends.

L'aveu qui vous échape est tout ce que j'attends.

Je vois à quel excès vous êtes alarmée ;

Vous n'aimeriez pas tant, si vous n'étiez aimée.

(*Au Garde.*)

Qu'on dise à Dom Fernand que je veux lui parler.

SCÈNE IX.

LE ROY, Dona CLARICE.

LE ROY *à part.*
LE traître ! Avec quel front il sçait dissimuler !
Mais malgré ses détours & son adresse à feindre,
Pour lire dans son cœur, je m'en vais me contraindre.
Heureux ! Si je pouvois, en voulant l'éprouver,

412 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,
Y voir les sentimens que j'y devois trouver.
Il vient. Voyons enfin s'il poussera l'audace
Jusqu'à nier encor. . . .

S C E N E X.

L E R O Y , Dom F E R N A N D ,
Dona C L A R I C E .

D. F E R N A N D .

ME faites-vous la grace ,
Malgré mes ennemis , de vouloir m'écouter ,
Sire ; & de ce bonheur puis-je encor me flatter ?
Je ne viens point ici vous rapeller mon zèle ,
Ni les heureux succès d'un serviteur fidèle.
Mon respect me soumet à votre volonté ;
Mais , Sire , vous pouvez sçavoir la vérité.
Clarice est devant vous. Son cœur sans artifice ,
A dû faire pour moi pencher votre justice.
On ose m'accuser de vous avoir trompé :
Un si cruel soupçon doit être dissipé ;
Et j'ose me flatter que celle qui m'écoute ,
Sur ma sincérité ne vous laisse aucun doute.

L E R O Y .

Oui. Par son témoignage à la fin éclairci ,
Je sçais ses sentimens & les vôtres aussi ;
Je ne balance plus , & démêle sans peine
Tous ceux à qui je dois mon estime ou ma haine.

D. F E R N A N D .

Ah ! Je ne dois plus craindre votre courroux ,
C'est à mes ennemis d'en ressentir les coups :
Et je pourrois d'un mot perdre qui m'a sçu nuire.

L E R O Y .

Parlez : je dois sçavoir. . . .

D. FERNAND.

Je vous obéis, Sire :

Je révèle à regret des complots odieux.

Vos faveurs, mes exploits m'ont fait des envieux ;
Qui, moins pour vous servir, que pour ternir ma gloire,
Sauvent un ennemi, que bien-tôt la victoire
Auroit mis dans vos fers. Ce n'est point un soupçon.
Je sçais qu'on vous trahit pour le Roi d'Arragon.

L E R O Y.

On me trahit ? Comment ? Et quel est donc le traître ?

D. FERNAND.

Mon silence suffit pour le faire connoître :
Mon cœur s'émeut pour lui. Daignez me dispenser
De nommer, . . .

L E R O Y.

Votre Frere ! Osez-vous le penser ?

Dom Philippe est fidèle ; & j'en ai fait l'épreuve.

Vous me trompez.

D. FERNAND.

Hé bien, puisqu'il en faut la preuve,

Je puis la donner.

L E R O Y.

Vous !

D. FERNAND.

J'aprens en ce moment

Ce que je vais vous dire avec frémissement.

O Ciel ! Dans quel péril on jette la Castille !

Celle, que Dom Louis fait passer pour sa Fille,

Et qui même à vos yeux se produit sous ce nom,

C'est . . . Le croiriez-vous ?

L E R O Y.

Qui ?

D. FERNAND.

L'Infante d'Arragon.

L E R O Y.

L'Infante d'Arragon !

414 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;

D. FERNAND.

Sire, c'est elle-même :

On n'en peut plus douter.

LE ROY.

Ma surprise est extrême !

Que fait-elle à ma Cour ?

D. FERNAND.

Avec elle en secret ,

Mon Frere , du Traité concerte le projet ;

Et vous pouvez juger que la double alliance

Est le fruit dangereux de cette intelligence.

De-là tous les efforts qu'on a faits contre moi.

Je n'ai point d'intérêt que celui de mon Roi ;

On le sçait : mais on veut que la Paix soit conclue ;

J'ose la traverser ; ma perte est résolue

D'un crime impardonnable on tâche à me noircir.

Mais....

LE ROY.

Clarice est sincère , & vient de m'éclaircir.

Je sçais à votre égard tout ce que je dois croire.

D. FERNAND.

Ah ! Si vous le sçavez , je vais goûter la gloire

De triompher enfin d'un Ministre jaloux ,

Qui met tout son bonheur à m'éloigner de vous.

S C E N E X I.

LE ROY, Dom PHILIPPE,
Dom FERNAND, Dona CLARICE.

D. PHILIPPE.

AH ! Sire , pardonnez si je suis téméraire.

Jusqu'à vouloir fléchir votre juste colere.

Si mon zèle pour vous a jamais éclaté ,

J'en demande le prix à votre Majesté.

La grace de mon Frere est le seul où j'aspire :

Daignez me l'accorder. Je la demande, Sire,
Avec toute l'ardeur & tout l'empressement,
Qui peuvent adoucir votre ressentiment.

D. FERNAND.

Sans user auprès du Roi d'un si froid stratagème,
Qui va, dès cet instant, tourner contre vous-même,
Tâchez de le fléchir, non pour moi, mais pour vous,
Que votre crime expose à son juste courroux.

D. PHILIPPE.

Moi, je suis criminel, mon Frere!

D. FERNAND.

Oui, vous l'êtes.

Quelle couleur donner à tout ce que vous faites?
Comment justifier tant de ressorts secrets,
Que vous faites agir pour hâter vos projets?

D. PHILIPPE.

Mon unique projet est de servir mon Maître.

D. FERNAND.

Dites son ennemi. L'on a sçu reconnoître
Celle qui vous engage à le servir si bien.

D. PHILIPPE.

Je vous entends: par là vous ne prouverez rien
Qui me rende coupable, & qui vous justifie.

D. FERNAND.

Quoi! Quand cette Princesse en vous seul se confie?
Quand vous seul?...

D. PHILIPPE.

Ce sec et n'a rien que d'innocent;

Depuis plus de deux mois, par un effort puissant
Je tâche d'arrêter une Guerre onéreuse
Par les conditions d'une Paix glorieuse.

Le Roi m'en est témoin; je n'atteste que lui;
Et je sçaurai prouver que ce n'est qu'aujourd'hui
Que j'ai connu l'Infante, en dépit d'elle-même.
Elle n'est point ici par un ordre suprême;
Et son propre intérêt l'attire à cette Cour:
C'est son unique objet.

416 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE,

LE ROY.

Hé, quel est-il ?

D. PHILIPPE.

L'amour.

Oui, votre gloire, Sire, en tous lieux répandue,
A charmé la Princesse ; & sans être connuë,
Elle a voulu sçavoir & juger par ses yeux,
Si vous confirmeriez des bruits si glorieux.
Je sçais qu'elle a pour vous la plus vive tendresse ;
Mais ayant soupçonné que vous aimiez ma Nièce,
Elle étoit sur le point de quitter votre Cour.
A peine ai je obtenu le reste de ce jour,
Afin d'en profiter, en employant mon zèle
Pour vous déterminer à prononcer pour elle.

LE ROY à D. Philippe.

Qu'on cherche Dom Louis. Je veux dès ce moment...

D. PHILIPPE.

L'Infante est avec lui dans mon appartement.

LE ROY à D. Philippe.

Avec l'Ambassadeur priez-la de paroître ;
Mais ne lui dites point que l'on m'a fait connoître
Sa naissance & son rang que je veux ignorer,
Jusqu'à ce qu'il soit tems de le lui déclarer.

S C E N E X I I.

LE ROY, Dom FERNAND,

Dona CLARICE.

D. FERNAND.

JE tâche d'effacer un soupçon légitime,
Et croit vous ébloüir en colorant son crime ;
Mais à votre prudence on ne peut imposer.
Quoique pour me bannir il ose m'accuser
D'être votre Rival, d'être aimé de Clarice,
J'ose tout espérer d'un Roi, dont la justice

A toujours éclaté pour les moindres Sujets.
J'en fais mon bouclier ; & ne crains désormais ,
Que le trop prompt effet des projets de mon Frere.
Il ne sçait que parler , mais mon bras peut tout faire.

S C E N E X I I I.

LE ROY , L'INFANTE , Dom LOUIS ,
Dom PHILIPPE , Dom FERNAND ,
Dona BEATRIX , Dona CLARICE.

LE ROY à D. Louis.

Enfin à l'Arragon je veux donner la Paix ,
Et par un double hymen l'affermir à jamais.

D. FERNAND.

O Ciel ! Je suis perdu.

LE ROY à D. Louis.

C'est à quoi je m'engage.

(A l'Infante.)

Je m'y suis résolu sur votre témoignage.
Voyez , auprès de moi quel est votre crédit ,
Madame ; & rappelez ce que vous m'avez dit ,
Que votre air , que vos traits representoient l'Infante.
Si vous lui ressemblez , l'image est si charmante ,
Qu'à l'objet qu'elle peint , je suis prêt de jurer
Tout ce qu'en sa faveur l'amour peut désirer.
De ma foi , de mon cœur , présentez-lui l'hommage.
Je vous charge du soin d'accomplir votre ouvrage.

L'INFANTE.

L'Infante d'Arragon va faire son bonheur
De payer ce present par le don de son cœur.
Vous l'aurez pour jamais , en lui donnant le vôtre ,
Qu'on disoit que l'amour destinoit pour une autre.

418 L'AMBITIEUX ET L'INDISCRETE ;

L E R O Y *baissant la main de l'Infante.*
Non, divine Princesse, il sera tout à vous.

L' I N F A N T E *se jettant aux pieds du Roi.*
Ah ! Sire, pardonnez...

L E R O Y *la relevant.*

Acceptez un Epoux
Qu'un Traité que j'approuve aujourd'hui vous assure.
Mais il est tems aussi de venger mon injure.

(*A Dom Fernand.*)

Tu vois que tes discours ne m'ont point imposé.
Mes yeux se sont ouverts ; je suis desabusé.
Toutes tes trahisons adroitement voilées ,
Par toi-même à la fin m'ont été révélées.
Oui, ton Frere, ton Roi, jusqu'à ta passion ,
Tu sacrifiois tout à ton ambition.
Jamais on n'a plus loin poussé la perfidie.
Tu devrois sur le champ la payer de ta vie ;
Mais ma clémence impose à mon ressentiment.
Qu'un exil rigoureux borne ton châtement.
Sors de ma Cour, ingrat ; je sens que ta presence
Ne pourroit y souffrir la Paix & l'Innocence.
Je destine à Clarice un autre Epoux que toi.

(*Dom Fernand sort.*)

Dona C L A R I C E.

Ah ! ne m'imposez pas une si dure loi !
Au lieu de le punir, c'est me punir moi-même.
Plus il est malheureux, plus je sens que je l'aime.
En vain à Dom Fernand on voudroit m'arracher,
Puisqu'un Roi si charmant n'a pû m'en détacher.
Partager sa disgrâce est toute mon envie.
Si vous nous séparez, il y va de ma vie :
Oui, Sire, à vos genoux j'expire en ce moment,
Si vous me condamnez à cet affreux tourment.

L' I N F A N T E *bas au Roi.*

Oserois-je me joindre à l'aimable Clarice ?
Souffrez qu'en sa faveur mon ame s'attendrisse.
Accordez-lui l'Epoux que demande son cœur :

TRAGI-COMEDIE. 419

Vous me rendrez heureuse en faisant son bonheur.

LE ROY.

Je vous entens, Madame ; il faut vous satisfaire :

Je n'ai plus de desir que celui de vous plaire ;

Et je vais vous prouver que je suis pour jamais

Uniquement soumis à vos divins attraits.

C'en est fait ; je me rends. Rassurez-vous, Clarice,

Je remplirai vos vœux ; mais je ferai justice.

(*A l'Infante.*)

Vous, venez recevoir & mon cœur & ma foi.

SCENE DERNIERE.

Dom PHILIPPE, Dona BEATRIX.

Dona B E A T R I X.

Vous voilà bien content ! Vous restez près du Roi ;
Votre Frere vivra vis-à-vis de sa Femme ;

Moi vis à-vis de vous. Les beaux exploits !

D. P H I L I P P E.

Madame,

Votre zèle indiscret, disons la vérité,

Nuit plus à Dom Fernand que ma fidélité.

Comment n'auriez-vous pas la fortune contraire ?

Il n'a pû se borner ; vous n'avez pû vous taire.

L'exil est un remède à son ambition.

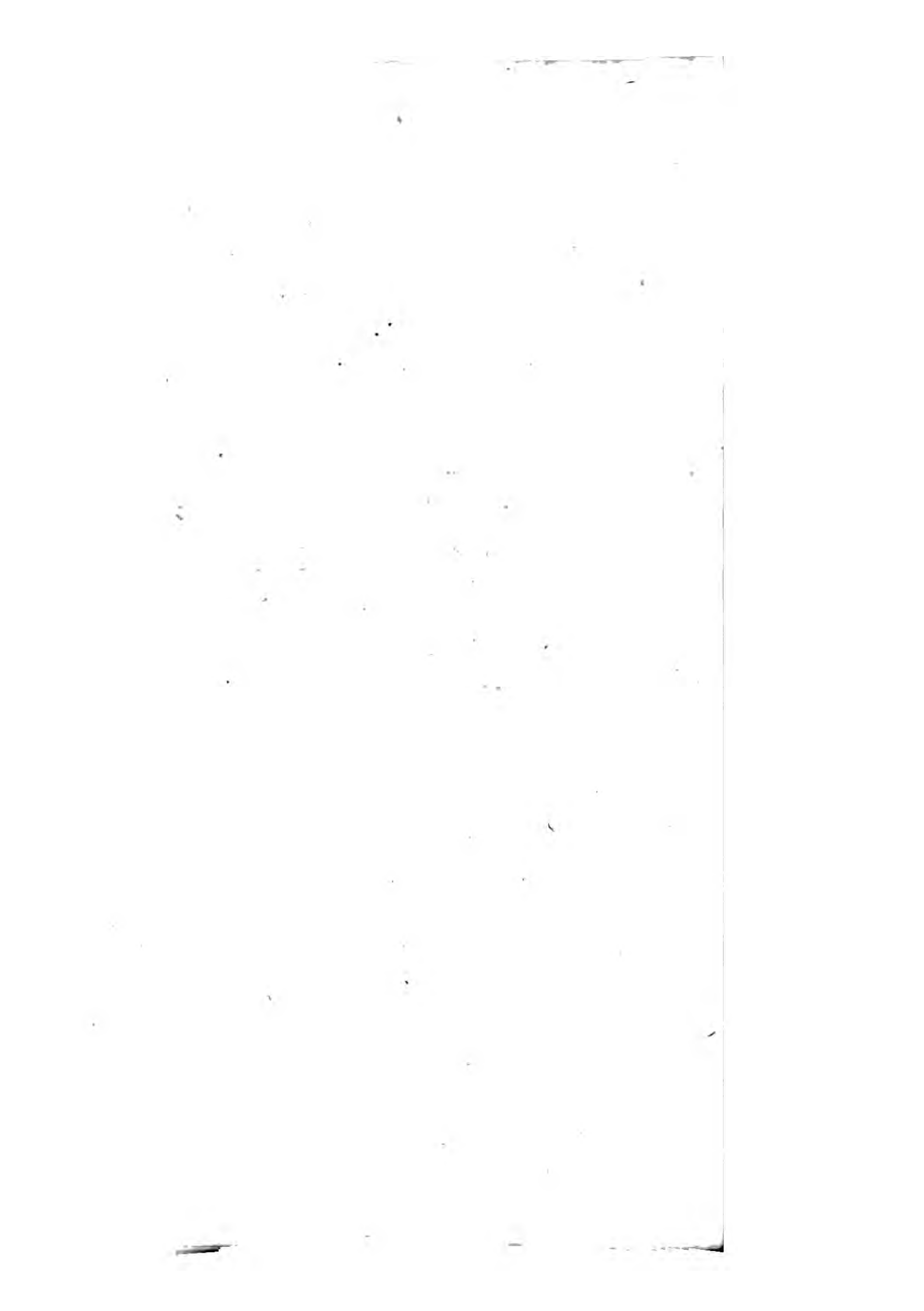
Puissai-je en trouver un pour l'indiscrétion !

Fin du cinquième & dernier Acte.

L'AMOUR USÉ,

C O M E D I E.

EN CINQ ACTES EN PROSE.





LETTRE

DE MONSIEUR

NE'RICAUT DESTOUCHES ;

A MONSIEUR

LE COMTE DE L***,

Sur la Comédie intitulée

L'AMOUR USÉ.



Nous a dit vrai , Monsieur : Ma Comédie , cette même Comédie , dont vous aviez entendu la lecture avec tant de plaisir , & dont vous aviez si bien auguré , vient d'être reçue du Public , comme le plus mauvais Ouvrage qu'on ait jamais mis au Théâtre.

Je vois d'ici que cela vous afflige , car vous me faites l'honneur de m'aimer ; & d'ailleurs , votre amour propre ne trouve

guères son compte à cette catastrophe ; & doit être à peu près aussi blessé que le mien.

Non-seulement vous aviez applaudi *l'Amour usé* ; vous m'aviez dit vingt fois qu'à moins que le Public n'eût fait vœu de ne plus rire à la Comédie , vous ne doutiez point que celle-ci ne le divertît infiniment. Vous m'aviez souvent pressé de la donner aux Comédiens , qui de leur côté l'ont souhaitée , reçue & répétée comme un Ouvrage dont le succès n'étoit point douteux, & qui comptoient si bien que celui-ci me feroit honneur , qu'ils ont pris le parti de l'annoncer & de l'afficher sous mon nom , profitant de mon absence pour me donner , à mon insçu , cet air de confiance & de supériorité que le Public ne permet qu'à ses Favoris , & qu'il a trouvé trop présomptueux de ma part , ce qui n'a pas peu contribué , si j'en crois certaines gens , à la disgrâce que je viens d'essuyer.

L'événement n'a donc que trop prouvé , Monsieur , que nous nous sommes tous trompez , vous , vos amis , les miens , un grand nombre d'autres personnes , les Comédiens , & moi sur-tout , en jugeant si favorablement de ma Comédie ; & il faut que désormais nous demeurions humblement d'accord que nous n'avons point de goût , ou que nous disions hardiment que c'est le Public qui n'en a plus.

Remettez-vous , Monsieur , ce n'est ni l'un ni l'autre. Je crois encore , en dépit de l'envie , que nous avons de bonnes raisons pour bien augurer de l'Ouvrage ; & je vous assure que ce n'est point le Pu-

blic qui l'a condamné.

J'ai trop souvent éprouvé son indulgence & son équité , pour me persuader qu'il m'ait fait cette injustice ; & le Parterre m'a tant de fois prodigué ses applaudissemens , que je ne dois pas non plus lui attribuer ma disgrâce.

A qui vous en prenez - vous donc , me demanderez - vous ? A mes Ennemis , aux nombreux partisans du mauvais goût , contre lesquels je me suis élevé courageusement & publiquement..

Jugez si tant d'Ennemis rangez en bataille dans le Parterre , pour combattre ma Comédie , & la faire tomber , ont pû permettre que le bon goût , dont les troupes ne sont pas nombreuses , pût la soutenir contre un choc si violent. Ajoutez à cette Armée formidable de Frondeurs , une troupe d'Etourdis & d'Enfans perdus , toujours prêts à se joindre au plus grand nombre , sans avoir d'autre motif que celui de se jeter du côté des plus forts , & vous conviendrez qu'il étoit moralement impossible que l'Ouvrage pût se défendre , & se préserver d'une entière défaite. Aussi devez - vous , Monsieur , vous tenir pour dit , que jamais Auteur n'a été mieux battu que je viens de l'être en cette funeste journée.

Travaillez présentement pour le Public , & flâtez - vous que trente-cinq ans de travaux heureux , vous mettront à couvert de l'ignominie.

Pour vous convaincre , Monsieur , du guet à - pan formé contre moi , voici quelques détails de l'Action.

A peine voulut-on se donner la patience d'écouter le premier Acte.

Dès le commencement du second , ce fut un si furieux déchaînement , que les clameurs étouffèrent la voix des Acteurs. Ils eurent beau prier humblement le Parterre effrené , de leur faire au moins la grace de les écouter jusqu'à la fin de la Piece. Toutes leurs prières , tous leurs efforts furent inutiles.

Dès qu'on prêtoit un moment de silence , & que quelque endroit de ma Comédie sembloit devoir prendre , les ennemis se soulevoient tout-à-coup , & faisoient retentir la Sale d'un bruit affreux , déconcertoient les Acteurs déjà trop intimidés , & empêchoient absolument les Spectateurs bien intentionnez , ou indifférens , de pouvoir juger si l'Ouvrage étoit bon ou mauvais.

Eh , le moyen de juger au milieu d'un pareil tumulte ? J'ai vû vingt personnes , au moins , qui ont assisté à cette première Representation , & qui m'ont juré que , bien loin d'avoir pû décider du mérite de l'Ouvrage , il ne leur en étoit pas resté la moindre idée.

Ces mêmes personnes m'ont prié de leur en faire lecture , & après l'avoir entendue , sont tombées dans un étonnement que je ne puis vous représenter , & qui produisoit en même tems la plus vive indignation.

Ce qui va vous surprendre encore plus que tout ce que je vous ai déjà dit , Monsieur , c'est que ces quatre Notaires qui vous paroissent si heureusement & si plaisamment amenez , & former un spectacle & un incident si nouveau , ont mis nos Frondeurs en fureur.

La répétition fréquente de ce mot , *C'est Monsieur* , que vous croyiez avec moi devoir exciter les plus grands éclats de rire , n'a excité que des clameurs & des huées effroyables ; & si vous voulez en croire Messieurs de la Cabale , jamais on n'a rien mis de si pitoyable sur la Scène.

Enfin , pour achever cette tragique narration , jamais Ouvrage n'a été si furieusement attaqué , ni si misérablement mis en pièces.

Mais , malgré cette honteuse défaite , je ne rabats rien jusqu'ici , Monsieur , de la bonne opinion que nous avons de ma Comédie , sur la foi de tant de personnes de goût qui l'avoient trouvé très-plaisante , & remplie de traits , d'incidens & de caractères tout nouveaux. Je ne suis pas même affligé de sa disgrâce , parce que je suis convaincu , par mille raisons que je n'ai fait qu'effleurer , & dont je vous ferai quelque jour un ample détail , que cette disgrâce est le pur effet d'une Cabale envenimée , conjurée contre moi depuis très-long tems , & qui avoit déjà fait son essai sur ma *Belle Orgueilleuse* , qu'elle n'a pû faire tomber tout-à-fait , à la vérité , mais qu'elle a tâché de décrier par toute sorte de moyens , dont le moins dangereux a été de la tourner en ridicule sur un Théâtre , où le mauvais goût règne & triomphe , & pervertit insensiblement le goût de notre Nation.

J'ai donc fait imprimer *l'Amour usé* , & j'appelle du Peuple au Sénat ; c'est-à-dire , d'un Parterre injuste & tumultueux , à ce petit nombre de Juges équitables & paisibles , qui composent l'élite du Public ,

& que je respecte comme Juges sans apel.

Ce n'est pas que je regarde cette Comédie comme un Ouvrage de grand poids. Au contraire , je conviens avec mes Ennemis mêmes , qu'elle est dépourvue de ces ornemens séducteurs , qui forcent quelquefois l'envie à se contenir , & à se ronger secrettement.

Le sujet , comme vous l'avez remarqué , Monsieur , & comme je vous l'ai souvent avoué moi-même , en est simple , peu élevé , purement comique. Il n'a point d'autre objet , que celui de faire rire les Spectateurs , & n'est soutenu ni par la versification , qui souvent fait admirer des fadaïses , ou des pensées fausses , ni par ce fond touchant , intéressant , pathétique , qu'on dérober quelquefois à Melpomène , pour transporter à Thalie le don des larmes ; heureux don que le bon goût ne lui refuse pas toujours , mais qu'il ne lui prodigue jamais , & que les partisans de ce bon goût ne peuvent lui voir usurper trop long-tems , & avec trop d'empire , sans protester hautement contre cette usurpation.

J'offrois & j'offre au Public *l'Amour usé* , comme une de ces bagatelles amusantes qui délassent du Tragique , ou de ce Comique noble & sublime qui se pique d'en aprocher , & de tendre plutôt à se faire admirer qu'à faire rire.

Molière n'a pas toujours donné des *Misantropes* , des *Tartuffes* , & des *Femmes Sçavantes*. On l'a vû descendre avec succès jusques aux *Pourceaugnacs* , aux *Scapins* , & aux *Sganarelles*.

Après avoir essayé de l'imiter dans ses nobles

nobles élans , j'avois crû pouvoir marcher sur les traces de ce grand homme , en volant quelquefois , comme lui , terre à terre ; ou , pour m'expliquer plus naturellement , Monsieur , j'avois imaginé qu'après avoir tâché de plaire aux Spectateurs les plus délicats , on me permettroit d'amuser ceux dont le goût n'est pas si relevé ; d'autant plus que je tenois cette entreprise dans une saison presque morte pour les Spectacles , pendant laquelle on a toujours permis aux Auteurs & aux Acteurs , de n'avoir d'autre objet que d'égayer le Public.

C'est cet usage reçu depuis très-long-tems qui m'a fait succomber indiscrettement , & malgré toutes mes belles résolutions de ne plus rien donner au Théâtre , aux longues & pressantes instances de la plupart de mes meilleurs Amis , qui m'ont , pour ainsi dire , arraché des mains une Pièce , que je n'avois faite que pour me réjouir dans ma solitude , & que pour amuser ceux qui me font quelquefois l'honneur de venir s'y promener & philosopher avec moi.

On m'assura que le Public me sauroit gré de cette bagatelle , & la recevroit favorablement sur ce pied-là , en attendant des Ouvrages plus sérieux que je lui préparois , & dont un ou deux devoient paroître cet Hyver. C'étoit , me disoit-on , *pelotter* en attendant partie.

Oh , disent les Frondeurs , le Public n'aime point qu'on *pelotte* devant lui. Je réponds à cela que je suis donc le seul à qui ce Spectateur terrible ne le permet pas. Eh , combien pourrois-je nommer d'Auteurs qui n'ont jamais fait que *pelotter* , & qui néanmoins ont

paru l'amuser beaucoup ? J'avoue qu'il ne les estime pas, mais du moins il les supporte. Que dis-je ? Il les suit quelquefois, & presque toujours même, avec bien plus d'empressement que ceux qui jouent partie, & qui se font admirer par les plus beaux coups.

J'avois donc raison de présumer, ce me me semble, qu'il auroit pour moi la même indulgence, & je suis encore persuadé qu'il l'auroit eue. Mais mes Envieux secrets, mes Ennemis déclarés, les Partisans du mauvais goût, & les pitoyables Rivaux du Théâtre François, Théâtre si digne des plus hauts apuis, & si négligé presentement, quoiqu'il ait tant fait d'honneur à notre Nation ; tous ces gens-là, dis-je, qui, depuis très-long-tems, épioient l'occasion de se venger de moi, se sont habilement servis de celle que je leur offrois, pour mettre à fin leur odieuse entreprise, & pour me décourager par un affront si sensible, qu'un juste dépit me fit prendre une ferme résolution de ne plus m'exposer à de pareilles avanies.

Mais j'espère que leur triomphe ne sera pas de longue durée, & que le Public me vengera de la Cabale. Comme il est toujours équitable quand il juge lui-même & de sang froid, il trouvera bon que j'appelle à lui d'un jugement inique, & d'un Arrêt qu'on lui a surpris ; & que je le mette à portée, par l'impression de ma Pièce, de discuter tranquillement les faits, & de prononcer sans distraction.

Je sçais que mes Ennemis vont remuer Ciel & Terre, pour me faire perdre mon procès une seconde fois. Mais les Lecteurs ne se gouvernent pas comme un Parterre, où mille gens s'ameutent de propos délibéré, pour dé-

concerter les Acteurs, & pour empêcher qu'on ne les écoute. Le Cabinet est un Tribunal sévère, à la vérité, mais toujours aussi juste que redoutable : c'est ce qui me fait espérer le gain de ma cause, quoique je l'aye perdue au premier Tribunal où je l'ai portée ; Tribunal qui n'est rien moins qu'infailible, comme je pourrois le prouver par une infinité d'exemples.

Je vous envoie ma Pièce imprimée. Lisez-la, faites-la lire à vos Amis, & voyez ensemble si je vous ai séduits, quand je vous en ai fait moi-même la lecture. Recueillez les voix, mais pesez-les scrupuleusement ; car il y a telle voix dont je fais plus de cas que de cent autres ; & si celles de cette espèce condamnent mon Ouvrage, je le tiens pour bien condamné : mais si elles prononcent qu'il méritoit un meilleur sort, toutes les criailleries de vingt petits Auteurs, & les plattes ironies des mauvais plaisans, ne m'empêcheront pas de croire qu'il est bon.

Au surplus, il vous plaira de remarquer que je ne donne à ma Pièce que le titre de *l'Amour usé*, & que je n'y joins plus celui du *Vindictif généreux*, qui me paroît surabondant, & porter à faux, parce que le *Vindictif* dans cette Comédie, n'est qu'un personnage épisodique qu'on ne doit nullement envisager comme le vrai sujet de l'Ouvrage. Je sçais que ce second titre a causé l'erreur de plusieurs de mes Juges, qui s'étant imaginés que mon sujet étoit le Vindictif, & qui, ne le voyant point tenir le premier rang, ni agir assez souvent ni assez finement dans la Pièce, ont conclu fort injustement que j'avois manqué mon principal Rôle. Mais,

je le répète, il ne s'agit pas ici proprement du *Vindictif*, mais de l'*Amour usé*. C'est-là mon sujet, & je l'ai rempli selon toutes les règles du *Dragmatique*. Je m'en raporte aux Lecteurs judicieux qui les connoissent, & je refuse le jugement des Lecteurs prévenus, qui s'obstineront à croire que cet Ouvrage est mauvais, parce qu'il n'a pas eu le bonheur de réussir au Théâtre. Le plus sûr & l'unique moyen de bien décider quand il s'agit de pareilles matières, c'est de suivre toujours son propre sentiment, & de ne le soumettre jamais à celui des autres. On peut quelquefois avoir un goût faux, mais il est encore plus honteux de n'en point avoir, & de ne se régler que sur le goût d'autrui.

Je suis, Monsieur, &c.

A C T E U R S.

LISIDOR, vieux Militaire.

ISABELLE, vieille fille.

DAMON, ancien Ami de Lisidor, & parent d'Isabelle.

ANGELIQUE, jeune Orpheline.

LE CHEVALIER, Amant d'Angélique.

FRONTIN, Valet-de-Chambre de Lisidor.

LISETTE, Femme-de-Chambre d'Isabelle.

LA JONQUILLE,

M. SUBTIL,

M. GRIFFART,

M. PATACLIN,

M. JOUFFLU,

} Notaires.

La Scène est à Paris, dans la Maison de Lisidor.



L'AMOUR USE, COMEDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.



VOUS voilà bien rêveuse, Mademoi-
selle!

ISABELLE.

Ah!

LISETTE.

Vous soupirez?

ISABELLE.

J'en ai bien sujet.

LISETTE.

Ne seroit-ce point une indiscretion, que de vous
demander ce qui vous afflige?

ISABELLE.

Un mal sans remède.

LISETTE.

Sans remède! Il faut que ce soit un mal bien étran-
ge. Vous me le cachez à moi que vous honorez de-
puis si long-tems de votre confiance?

Mon mal n'est point caché, Lisette ; il n'est que trop visible.

LISETTE.

Il ne l'est point pour moi. Confiez-le-moi donc, je vous en conjure ; peut-être y pourrai-je remédier.

ISABELLE.

Cela n'est pas possible, ni à toi, ma chère Lisette, ni à qui que ce puisse être.

LISETTE.

Vous m'effrayez ! Mais enfin dites-moi ce que c'est.

ISABELLE.

C'est que je m'aperçois... que je ne suis plus jeune : Et, ce qui m'afflige le plus, Lisette, c'est que je n'ai jamais tant souhaité de l'être.

LISETTE.

J'avoue que je ne connois aucun remède au mal dont vous vous plaignez. Vous sçavez qu'il y a des secrets pour le pallier ; mais il n'y en a point pour le guérir.

ISABELLE.

Voilà mon desespoir. Hélas ! Que ne donnerois-je point pour n'avoir que vingt ans ?

LISETTE.

Si cet âge-là se pouvoit racheter, ce seroit une marchandise bien chère. Mais après tout, Mademoiselle, n'êtes-vous pas encore assez jeune pour le bonhomme Lisidor que vous aimez depuis tant d'années ? Que ne l'épousiez-vous il y a vingt cinq ans ? Vous seriez peut-être veuve de lui presentement.

ISABELLE.

Plût au Ciel ! Un enchaînement d'obstacles & de traverses nous a empêché de nous marier quand nous nous aimions. Il avoit un Tuteur avare & chicaneur, qui n'a jamais voulu lui rendre compte de son bien ; & qui, pour s'en dispenser plus aisément, vouloit lui faire épouser sa fille. De mon côté, j'avois une

tante éternelle , dont j'attendois toute ma fortune ; mais elle exigeoit que je demeurasse auprès d'elle , & que je ne me mariasse point de son vivant : il n'y a que cinq ans qu'elle est morte , & que je me trouve en liberté de prendre un Epoux. Quand je me suis vûe libre & maîtresse d'un gros bien , mon vieux Amant étoit à la guerre ; d'ailleurs , ses procès ne viennent que de finir. Je les ai tous gagnez pendant son absence ; & , graces à mes soins , il est aussi riche que moi. Cette maison-ci lui appartient ; il m'a priée d'en prendre possession & d'y demeurer : j'y vivois tranquille & contente ; mais il arrive enfin , il arrive , & se propose d'y loger avec moi.

L I S E T T E.

Après vous avoir épousée ?

I S A B E L L E.

C'est ce qui me désole.

L I S E T T E.

Vous ne l'aimez donc plus ?

I S A B E L L E.

Je te l'avoue. Mais ne me décelez pas , Lisette ; car j'ai de fortes raisons pour lui cacher mon changement.

L I S E T T E.

Comptez sur ma discrétion. Mais si votre passion est usée , pourquoi souhaiter si vivement d'être plus jeune que vous n'êtes ?

I S A B E L L E.

Pourquoi ? Je n'oserais jamais te le déclarer ; je me le cacherois à moi-même , si cela m'étoit possible.

L I S E T T E.

Ah ! Si j'osois gager contre ma Maîtresse , je gagerois que je devine.

I S A B E L L E.

Que devines-tu , mon enfant ?

L I S E T T E.

Qu'une nouvelle inclination...

Taisez-vous , Lifette.

L I S E T T E.

Je me tairai si vous voulez. Mais en sera-t'il moins vrai que quelque jeune-homme aimable a surpris votre cœur ?

I S A B E L L E.

Otez vous de mes yeux

L I S E T T E.

Mademoiselle

I S A B E L L E.

Sortez, vous dis-je. Je n'aime point qu'on se pique de me deviner. Ne vous montrez plus que quand je vous rapellerai.

L I S E T T E *feignant de sortir.*

J'obéis.

I S A B E L L E *d'un ton languissant.*

Lifette !

L I S E T T E *du même ton.*

Mademoiselle !

I S A B E L L E.

Revenez.

L I S E T T E.

Je crains de vous fâcher encore ; j'en serois au désespoir : & il vaut mieux que je me retire.

I S A B E L L E.

Revenez , encore une fois ; je vous pardonne votre indiscretion.

L I S E T T E.

Avez-vous quelque ordre à me donner ?

I S A B E L L E *l'embrassant.*

Ah , ma pauvre Lifette !

L I S E T T E.

Tenez , Mademoiselle , laissez-moi sortir ; car je devinerois encore quelque chose.

I S A B E L L E.

Eh bien , devine tout ce que tu voudras.

L I S E T T E.

Ah ! Me voilà bien soulagée. Permettez que je vous fasse deux ou trois petites questions.

I S A B E L L E.

Hélas ! Très-volontiers.

L I S E T T E.

Vous allez , au moins deux ou trois fois chaque jour , chez votre cousine Célimène , qui vous étoit fort indifférente il n'y a pas trois mois. Pourquoi ces fréquentes visites ? Qu'avez-vous vû chez elle qui vous y attire si souvent ?

I S A B E L L E.

Ah ! J'y ai vû Te le dirai-je ?

L I S E T T E.

Je crois que vous ferez bien.

I S A B E L L E.

J'y ai vû

L I S E T T E.

Achevez donc , s'il vous plaît.

I S A B E L L E.

Je ne sçaurois.

L I S E T T E.

Oh ! Je m'en vais achever , moi. Vous y avez vû ce jeune Chevalier dont elle vous avoit tant vanté la figure , l'esprit & les graces. Vous l'aurez regardé ; il vous aura dit quelques douceurs ; vous les aurez écou tées par complaisance.

I S A B E L L E.

Oh , oui , par pure complaisance.

L I S E T T E.

La complaisance aura fait naître le goût ; le goût sera devenu par degrez une passion si douce & si vive , qu'il vous est impossible de vous en défendre. N'est-ce pas-là l'histoire ?

I S A B E L L E.

Je suis bien honteuse de te l'avouer , car elle prouve que je suis inconstante.

Voyez le grand malheur ! Y a-t'il rien de plus naturel à notre Sexe , que de changer d'inclination ? Est ce notre faute , si nos cœurs sont volages , & si nos passions sont si-tôt. usées ? La vôtre n'a que trop duré ; & je vous regardois comme un prodige. D'ailleurs , quel est l'Amant de soixante ans qui pourroit tenir dans un cœur de femme , contre un Amant qui n'en a que vingt-deux ? Cela seroit contre toutes les règles.

ISABELLE.

Paix. Quelqu'un entre ici.

SCENE II.

LA JONQUILLE, ISABELLE,
LISETTE.

QU'ISABELLE à la Jonquille.
Ue veux-tu ?

LA JONQUILLE.

C'est Monsieur Damon , Mademoiselle , qui demande à vous parler.

ISABELLE.

Dis lui que je n'y suis pas.

LA JONQUILLE.

Dame ! Je lui ai dit que vous y étiez.

ISABELLE.

Eh bien , va-t'en lui dire que je n'y suis plus Attends : Dis-lui que je suis malade , & que je ne vois personne Comment , tu ne sortiras pas ?

LA JONQUILLE.

Mademoiselle , c'est que ce Monsieur ,

ISABELLE.

Hé bien , ce Monsieur ?

L A J O N Q U I L L E.

M'a demandé d'abord comment vous vous portiez ;
& je lui ai répondu , tout bonnement , que vous étiez
en parfaite santé.

I S A B E L L E.

Vous êtes un sot , mon Ami.

L I S E T T E.

Oui , un sot ; entendez-vous , Monsieur de la Jon-
quille ? Apprenez de moi qu'on ne peut jamais sçavoir
comment une Maîtresse se porte , avant que de lui
avoir demandé comment elle veut se porter.

L A J O N Q U I L L E.

Hé bien , je m'en vais dire à Monsieur Damon que
Mademoiselle veut être malade aujourd'hui.

I S A B E L L E.

Autre sotise ! Dis-lui que je suis occupée d'une affai-
re pressante , & que je le prie de remettre sa visite à
un autre jour.

(*La Jonquille va & revient.*)

Encore ?

L A J O N Q U I L L E.

Il faut bien que je vous informe que M. Damon
m'a demandé si votre Prétendu est arrivé.

I S A B E L L E.

Que veux-tu dire avec ton Prétendu ?

L A J O N Q U I L L E.

Hé ! Mais , ce Monsieur qui vient pour vous épou-
ser , qui s'appelle , je crois , Li , Li , Li , Lisidor. Que
vous plaît-il que je réponde à M. Damon ?

I S A B E L L E.

De quoi se mêle-t'il ?

L A J O N Q U I L L E.

C'est ce que je m'en vais lui demander.

I S A B E L L E.

Bh bien , a-t'on jamais vu un pareil imbécile ?

L A J O N Q U I L L E.

Oh Dame ! Je ne sçai plus que dire ni que faire.

V. G.

Te voilà bien embarrassé ! Ne conçois-tu pas que Mademoiselle ne veut pas voir M. Damon, & qu'il faut que tu trouves le moyen de le renvoyer poliment.

LA JONQUILLE.

Oh ! S'il ne tient qu'à cela, je m'en vais lui signifier qu'il n'a qu'à s'en retourner ; &, s'il veut sçavoir pourquoi, je lui répondrai que ce n'est pas son affaire.

ISABELLE.

Ce petit coquin-là me feroit perdre patience. Allez, Lisette, allez lui parler vous-même ; & faites en sorte qu'il me laisse en repos. Vous avez de l'esprit ; ajustez cela ; & revenez au plus vite.

SCENE III.

ISABELLE *seule.*

Damon veut me parler ! Quoi ? Cet homme-là m'obsédera toujours ? Je ne pourrai jamais m'en défaire ! Que me veut-il ? Ne soupçonneroit-il point ma nouvelle passion ? M'auroit-il épiée jusques chez ma cousine ? J'en meurs de peur. Il est d'une sagacité que je redoute ; & un Amant maltraité a des yeux d'Argus. Mais je me fais des frayeurs paniques, ma Cousine est sûre & discrète ; & je me suis conduite avec tant de précaution, qu'il est impossible qu'on me soupçonne.



SCENE IV.

ISABELLE, LISETTE.

E ISABELLE.
H bien, Lisette?

LISETTE.

Je viens de congédier M. Damon le plus honnêtement du monde ; mais , malgré tous mes mensonges polis , il m'a paru très piqué du compliment ; & il m'a dit , en remontant en carrosse , qu'il repasseroit ici bientôt , pour sçavoir si M. Lisidor seroit arrivé.

ISABELLE.

Que lui importe qu'il arrive ou non ? Damon fait son plaisir de me tourmenter , & d'être le fléau de ma vie.

LISETTE.

Mais aussi vous le haïssez bien.

ISABELLE.

Je le hais . . . tout ce qu'on peut haïr.

LISETTE.

Le pauvre homme ! Moi , je ne puis m'empêcher de le plaindre ; car , au fond , je croi qu'il vous aime toujours.

ISABELLE.

Point du tout. Il y a dix ans qu'il est persuadé que je ne l'aimerais de ma vie , & qu'il a pris son parti sur cela ; mais c'est l'homme le plus vindicatif qui soit jamais né. Pour me punir de ce que je n'ai jamais pu le souffrir , il s'applique à me véxer , à m'assommer de ses visites , à épier mes démarches , à contrôler mes actions , & à me rendre malheureuse.

LISETTE.

Que ne le chassez-vous une bonne fois ?

L' A M O U R U s É,
I S A B E L L E.

Je le chasse tous les jours, & il revient le moment d'après ; quelquefois je n'en suis pas fâchée. Quand je suis de mauvaise humeur , je me fais un plaisir de la passer sur lui. Une Femme est toujours bien aise d'avoir à sa suite un Amant qu'elle maltraite , & à qui elle fait essuyer tous ses caprices. D'ailleurs , il faut te l'avouer , comme il est homme de Robe , & homme fort accrédité , il m'a rendu mille services pendant le cours de mes Procès , & de ceux que j'ai soutenus pour Lisidor , dont il est ami très-intime malgré leur rivalité. En un mot , Damon est pour moi de tems en tems , ce qu'on appelle un mal nécessaire.

L I S E T T E.

En vérité , je ne comprends pas comment vous l'avez pris en aversion ; car tout le monde convient qu'il a bien de l'esprit , & que c'est l'homme de France le plus généreux.

I S A B E L L E.

Tout cela est vrai. La raison m'a souvent parlé pour lui : Mais est-ce la raison qui nous fait aimer ?

L I S E T T E.

C'est bien plus souvent la folie.

I S A B E L L E.

Hélas ! cela n'est que trop vrai. Par exemple , ne suis-je pas folle de vouloir rompre des engagements raisonnables , pour épouser un jeune étourdi ?

L I S E T T E.

Quoi, Mademoiselle , vous voulez épouser le Chevalier ?

I S A B E L L E.

Oui , mon enfant ; il faut que je l'épouse , ou que je meure.

L I S E T T E.

Après tout , il vaut mieux faire une folie que de mourir. Mais , que dira Lisidor ?

ISABELLE.

Je vais te parler à cœur ouvert ; car , toute réflexion faite , je ne puis me passer de ton secours. Mon dessein est d'amuser Lisidor, & d'épouser secrètement le Chevalier.

LISETTE.

Croyez-vous que le Chevalier se prête à ce dessein ?

ISABELLE.

J'ai lieu de m'en flâter. C'est un jeune homme de condition , tout des plus aimables , à la vérité ; mais Cadet d'une nombreuse famille , qui , par un revers de fortune , est obligé depuis quelque tems de vivre en Province. Tu vois aisément par-là , Lisette , que le Chevalier doit se tenir très-heureux que je lui sacrifie ma personne & mes biens.

LISETTE.

Assûrément , ce seroit un petit impertinent , s'il ne vous aimoit pas de tout son cœur.

ISABELLE.

Aussi puis-je me vanter qu'il m'adore. Oh ça , sçais-tu ce qu'il faut faire ?

LISETTE.

Tout ce que vous voudrez ; vous n'avez qu'à dire.

ISABELLE.

Compte sur ma reconnoissance.

LISETTE *lui faisant la révérence.*

Oh ! J'y compte aussi , Mademoiselle.

ISABELLE.

Lisidor doit arriver aujourd'hui ; peut-être dans le moment : c'est ce qui redouble mon embarras. Il faut que tu m'aides à lui persuader que je l'aime toujours , & à lui cacher que j'en aime un autre.

LISETTE.

Ne vous mettez point en peine. J'aime ces petites manœuvres à la folie ; & j'y réussis merveilleusement.

Mais ce n'est pas tout : Il va me presser de l'épouser ; il s'agit d'éluder la proposition , & de le dépaïser le mieux que nous pourrons , jusqu'à ce que j'aye épousé le Chevalier.

L I S E T T E.

Mais dépêchez-vous donc.

I S A B E L L E.

Mes mesures sont fort avancées. Je m'en vais de ce pas chez mon Notaire , qui m'a promis un secret inviolable. Dès demain , dès ce soir même , je me marie , si , comme je n'en doute point , le Chevalier a le même empressement que moi.

L I S E T T E.

Mais comment demeurerez-vous ensemble ? Car vous m'avez dit que Lisidor venoit occuper ici un appartement.

I S A B E L L E.

Laisse-moi faire ; je le ferai consentir à recevoir ééans le Chevalier , sans qu'il en conçoive le moindre soupçon.

L I S E T T E.

L'idée me paroît singulière , & même très-plaisante. Mais allez vite chez votre Notaire. Je vais attendre ici Lisidor ; & je le dépaïserai si bien , que vous aurez loisir de vous arranger.

I S A B E L L E.

Sur tout , garde-moi bien le secret.

L I S E T T E.

Allez , Mademoiselle , vos affaires sont en bonnes mains.



S C E N E V.

L I S E T T E *seule.*

LA vieille folle ! S'entêter d'un jeune godelureau , & vouloir tromper un ancien Amant ! Un honnête homme ! Monsieur Lisidor ! Le meilleur de tous les humains ! Par ma foi , cela n'est pas bien. Mais moi , qui moralise , ne lui ai-je pas promis de la seconder ? Cela est vrai ; & je sens que ma conscience en murmure. Oh ! Ma conscience , ma conscience ! . . . Elle prendra patience , s'il lui plaît ; quand mon intérêt parle , c'est à elle à se taire.

S C E N E V I.

D A M O N , L I S E T T E.

D A M O N *entrant mystérieusement.***L**isette.L I S E T T E *d'un air surpris.*

Qui est-ce ? Ah ! c'est vous , Monsieur Damon ! Quoi ! Déjà de retour ? Je vous croyois bien loin d'ici.

D A M O N.

J'ai fait semblant de me retirer , & je me suis tenu en embuscade au détour de la rue. Dès que j'ai vu ta Maîtresse sortie , je suis rentré pour te dire un mot.

L I S E T T E.

Dépêchez-vous , je vous prie ; car , si ma Maîtresse me surprenoit avec vous , je lui deviendrois très-suspecte ; elle vous craint comme la peste.

Et elle me hait à proportion ; n'est-il pas vrai ?

LISETTE.

C'est la plus belle haine qu'on ait jamais sentie.

DAMON.

Je m'en aperçois depuis long-tems ; & c'est l'unique récompense que j'aye reçue de mes assiduez & de mes services.

LISETTE.

Pourquoi vous obstinez-vous donc à la voir ?

DAMON.

Pour la desespérer. Je me venge par-là de ses mépris & de ses injustices.

LISETTE.

Vous y réussissez à merveille ; car je puis vous assurer, sans vous flâter, que le plus grand de ses chagrins, c'est de ne pouvoir se défaire de vous.

DAMON.

Tant mieux. Je prendrai soin, je t'assure, de mettre sa haine en action.

LISETTE.

Vous aimez donc bien la vengeance ?

DAMON.

C'est tout mon amusement. Mais je le borne à de pures malices ; & je serois bien fâché de me satisfaire par quelque trait qui pût être vraiment préjudiciable à ta Maîtresse : au contraire, je me sacrifierois encore pour tout ce qui pourroit lui être avantageux.

LISETTE.

C'est-à-dire que vous vous bornez à la faire bien pester ?

DAMON.

Je t'avouë que j'en fais mes délices. Toutes les fois que je la gêne, que je la dérange, que je l'embarrasse, je suis au comble de mes vœux. Souvent elle perd patience ; elle me brusque, elle me gronde, elle me chasse ; & tout cela me réjouit infiniment.

C O M E D I E.
L I S E T T E.

447

Voilà un plaisir tout nouveau , & votre caractère est original. Pardon , si je vous parle avec tant de liberté.

D A M O N.

Oh ! Je suis ravi que tu me connoisses. Il y avoit long - tems que j'avois envie de m'ouvrir à toi , & de gagner ta confiance. Tu pourras aisément contribuer à mes petites vengeances , & m'en fournir quelquefois les occasions ; si tu t'y prêtes de bonne grace , tu verras bien tôt que , si je suis vindicatif , je suis , tout au moins , aussi généreux.

L I S E T T E.

On me l'a dit. Et , comme vous m'assurez d'ailleurs que vous ne voulez vous amuser que par de petites tracasseries , je ne croirai pas faire un grand mal en vous procurant les moyens de vous donner carrière : Je crois même , qu'au lieu de trahir ma Maîtresse , je la servirai très-utilement.

D A M O N.

Cela se pourroit. Je l'empêche quelquefois de se donner de grands travers.

L I S E T T E.

Et c'est un service que vous pourrez encore lui rendre bien plutôt que vous ne pensez.

D A M O N.

A quelle occasion ?

L I S E T T E.

Vous le sçauvez quand il en sera tems.

D A M O N.

Tiens , Lifette , voilà dix louis ; ne me déguise rien :

L I S E T T E.

Gardez votre argent , & donnez-vous patience ; car je vous déclare que je ne veux encore rien vous dire. Il faut que je prenne conseil d'un homme que j'attens aujourd'hui.

D A M O N.

Quel homme ?

C'est le Valet-de-chambre de votre ancien ami
Monsieur Lifidor.

D A M O N.

Et ce galant homme est donc votre conseil ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur.

D A M O N *en riant.*

Par conséquent votre Amant ?

L I S E T T E.

Oh ! vous voulez tout sçavoir. Mais je vous avertis
que je ne dis jamais que ce que je veux.

D A M O N.

Pour une fille, c'est une grande vertu. Vous ne vou-
lez donc point de mes dix louis ?

L I S E T T E.

Je ne dis pas cela : Et je les prendrai . . . par com-
plaisance, pourvû que vous me laissiez maîtresse de
mon secret.

D A M O N *lui présentant la bourse.*

Tant que tu voudras ; mais à condition que tu ne
le garderas pas toujours.

L I S E T T E.

Nous verrons ce que Frontin décidera.

D A M O N.

Il arrive avec Lifidor, aparemment ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur.

D A M O N.

Eh, dis-moi, mon Enfant : Isabelle est-elle bien
ravie de l'arrivée de son vieux Amant ?

L I S E T T E.

Hom, hom !

D A M O N.

Quoi ?

L I S E T T E.

Hé, hé !

D A M O N.

Pas trop , n'est-ce pas ?

L I S E T T E.

Oh ! Vous êtes trop dangereux , & je me sauve.
En souriant.) Jusqu'au revoir , Monsieur.

D A M O N.

Sans adieu , Lifette ; je me recommande à Monsieur rontin.

L I S E T T E.

Je vous procurerai ses bonnes graces ; & j'ose me vanter que je puis les promettre quand je suis sûre qu'on les payera tout ce qu'elles valent.

D A M O N.

Je t'entens. Et moi je ne plains point la dépense , quand il s'agit de me satisfaire.

L I S E T T E.

Sur ce pied-là , Monsieur , nos talens sont à votre service.

Fin du premier Acte.



A C T E I I

S C E N E P R E M I E R E.

L I S E T T E *seule.*

L'AGREABLE nouvelle que je viens d'apprendre ! Voilà donc le bon homme Lisidor arrivé ! Il faut que je l'attende ici de pied ferme , pour le sonder , pour le dépaïser , & pour le faire donner dans le panneau. Ce sont-là , si je m'en souviens , les trois points de mon instruction. Reste à les exécuter : je me sens de merveilleuses dispositions à y réussir ; & j'oserois me répondre du succès , si j'avois concerté mes manœuvres avec mon aimable Frontin. Mon aimable Frontin ! Mais je l'aime donc toujours ? Oui , ma foi , quand je songe que je suis sur le point de le revoir , je sens que le cœur me bat. Mais que ne paroît-il donc , cet animal-là ? Il y a une heure qu'il devrait être ici. Est-ce que sa passion pour moi seroit usée comme celle de ma Maîtresse pour son Maître ? Oh ! je n'en crois rien. Notre amour n'a que cinq ans ; & cinq ans ne m'auront pas effacée . . . Hom ! Ne jurons de rien , cependant. Bien souvent un tems plus court éteint les plus vives amours. Pour moi , je n'ai rien à me reprocher. Mais si Frontin m'est infidèle , je proteste , je jure . . . que je m'en consolerais. Ah ! le voici lui-même , si je ne me trompe. Je devrois lui cacher ma joie ; mais je n'en ai pas la force.

S C E N E I I.**L I S E T T E , F R O N T I N .**

A **L I S E T T E .**
H, Ciel ! Est-ce toi , mon pauvre Frontin ?

F R O N T I N .

Moi-même , en propre original.

L I S E T T E .

Que j'ai de joie de te revoir !

F R O N T I N .

Que je vais avoir de plaisir de t'embrasser !

L I S E T T E .

Tout doux , Monsieur Frontin. Songez que nous devons nous marier , & qu'il n'est pas séant que votre future Epouse vous laisse prendre des libertez d'avance.

F R O N T I N .

Tu les rabattras.

L I S E T T E .

Non , non , je ne veux rien rabattre.

F R O N T I N .

Mais songe donc , mon adorable , qu'il y a cinq ans que je ne t'ai vuë.

L I S E T T E .

Je n'y ai que trop songé.

F R O N T I N .

Mais , là , sérieusement , tu m'aimes donc toujours ?

L I S E T T E .

Comme le premier jour que je t'aimai.

F R O N T I N .

Et moi , je t'aime comme le premier jour que je te vis. Ton minois , ta vivacité , ton esprit , me tourmentent la cervelle.

L' A M O U R U s é ,
L I S E T T E .

Et présentement , comment me trouves-tu ?

F R O N T I N .

Je te trouve embellie ; c'est tout le changement que je remarque en toi.

L I S E T T E .

Oh , oh ! Tu es devenu bien galant ! Tel Maître, tel Valet. On voit bien que tu es au service du plus amoureux , & du plus constant de tous les hommes.

F R O N T I N .

Pour amoureux , oui. Pour constant , néant.

L I S E T T E .

Comment ? Monsieur Lisidor n'est plus amoureux de ma Maîtresse.

F R O N T I N .

Non , ma chère ; mais je lui ai fait serment de n'en rien dire ; & tu vois bien que ma conscience ne me permet pas de te révéler son secret.

L I S E T T E .

Ta conscience me paroît aussi délicate que la mienne. Laissons-les parler , & allons notre train. Si ton Maître est inconstant , ma Maîtresse est infidèle.

F R O N T I N .

Tout de bon ?

L I S E T T E .

Oui. Elle aime un jeune Chevalier.

F R O N T I N .

Il est amoureux d'une Orpheline de dix-neuf ans ?

L I S E T T E .

Son Chevalier n'a pas un sou.

F R O N T I N .

Sa Poulette n'a pas une obole.

L I S E T T E .

Elle veut se marier secrètement avec lui.

F R O N T I N .

Il veut se marier secrètement avec elle.

L I S E T T E .

L I S E T T E.

Elle m'a fait confidence de son dessein , afin que
je l'aide à tromper Lisidor.

F R O N T I N.

Et il m'a confié son projet , afin que je l'aide à
tromper Isabelle.

L I S E T T E.

Bon ; inconstance réciproque. Tout est égal des
deux côtes ; & je m'en réjouis de tout mon cœur.

F R O N T I N.

Tu as raison. Jamais nous n'aurons une plus belle
occasion de faire fortune. Quand nos Maîtres nous
confient leurs secrets , ils sont à notre discrétion ;
leur bourse nous est ouverte , tant qu'ils ont besoin
de nous. Faisons bien valoir ce besoin , & pressurons
vivement.

L I S E T T E.

Va , va , je m'en tire comme un autre.

F R O N T I N.

Et c'est mon fort à moi. Je puis , dire sans me
vanter , que j'ai toujours eu une vive inclination
pour l'argent ; mais tien , depuis que j'ai dessein de
t'épouser , ce n'est plus une inclination , c'est une
fureur. J'ai déjà fait ma main fort honnêtement. Il
faut augmenter nos fonds. C'est à quoi nous allons
travailler tous deux. Mais séparons-nous , mon en-
fant , de peur qu'on ne soupçonne notre intelligence.
Mon Maître va venir dans le moment , s'il peut se
résoudre à quitter sa nouvelle Maîtresse ; car il ne la
perd guères de vûë.

L I S E T T E.

Apprends-moi qui elle est , je te prie.

F R O N T I N.

C'est une personne de très-bonne famille. A quatre
ans elle perdit sa mere. Son pere , vieux Officier ,
brave homme , mais homme de plaisir , ayant mangé
son bien au Service , une Majorité de Place , avec

454 **L' A M O U R U s é ,**
une Pension modique , faisoient toute sa richesse. Il
est mort depuis six mois ; & toute sa richesse est morte
avec lui.

L I S E T T E.

Belle succession !

F R O N T I N.

La pauvre Angélique sa fille , qui vivoit sous la
direction d'une vieille Tante , s'est trouvée sans au-
tre ressource , que celle de sa jeunesse.

L I S E T T E.

Ah , le mauvais fond , si la fortune ne le fait pas
valoir !

F R O N T I N.

C'est en Flandres que mon Maître l'a vûë dans ce
triste état. Il a commencé par avoir pitié de cette
belle affligée. La pitié s'est tournée en amour ; &
l'amour en proposition de mariage.

L I S E T T E.

Et la Belle a pû l'écouter de la part d'un Amant
si suranné ?

F R O N T I N.

Ce n'est pas la Belle qui a écouté , c'est sa Tante.
Flattées d'un mariage secret qu'on leur propose avec
des avantages considérables , elles se sont laissées
conduire à Paris , où le bon homme les tient ca-
chées depuis trois jours , très-impatient de conclure
ce Mariage , dont le Contrat est déjà dressé , & dont
il fixera le jour , dès qu'il aura pû rompre ses enga-
gemens avec Isabelle. Mais j'aperçois le bon homme.
Tenons-nous sur nos gardes ; car il est fin & soupçon-
neux.



SCENE III.

LISIDOR, LISETTE, FRONTIN.

LISIDOR.

AH, te voilà, Lisette ? Bon jour, friponne. Comment te portes-tu ? Comment se porte ta Maîtresse ? Est-elle ici ? Que te disoit Frontin ? Que lui répondois-tu ? Y a-t'il long-tems que vous êtes ensemble ?

LISETTE *fort vite.*

Bon jour, Monsieur. Je me porte bien. Ma Maîtresse est en bonne santé. Elle vient de sortir. Frontin ne m'a rien dit. Je ne lui ai rien répondu. Il n'y a pas une minute qu'il est avec moi.

LISIDOR.

La réponse est vive & précise. Cette fille a de l'esprit.

FRONTIN.

Et du plus fin : je m'y connois.

LISETTE.

Quand je n'en aurois point du tout, je fers une Maîtresse qui en a tant, qu'il faudroit que je fusse imbécile, si je n'en prenois pas quelque teinture.

LISIDOR.

Isabelle effectivement est la personne du monde la plus spirituelle.

LISETTE.

Et la plus charmante.

LISIDOR.

Oui, oui, je me souviens qu'elle l'étoit autrefois.

LISETTE.

Autrefois ? Elle l'est bien encore.

LISIDOR.

Je le veux croire. Mais si tu l'avois vûë il y a trente ans !

Mon Dieu ne dattiez pas de si loin. Un Amant bien tendre doit ignorer l'âge de sa Maîtresse.

Oui, quand rien ne l'en fait souvenir.

C'est le cas où vous êtes. Il y a des beautés éternelles.

Elles sont bien rares.

Vous en retrouverez une ici. Elle n'a presque rien perdu de ses charmes ; ni vous non plus, en vérité.

Crois-tu cela, friponne ?

Oui, je le crois ; & ma Maîtresse va vous le confirmer.

J'ai bien peur du contraire. Les années, les fatigues de la guerre ont bien altéré mes traits.

Vos traits ne vous donnent que trente ans tout au plus.

Ils cachent donc la moitié de mon âge.

Vous avez beau vous dénigrer, vous n'y gagnerez rien ; car Isabelle vous aime avec une passion, une tendresse, une fidélité...

Oh ! En ce Pays-ci les Femmes sont si fidèles !

Paris est donc bien changé ?

Je vais annoncer votre retour à Mademoiselle, pour lui procurer au plutôt le plaisir inexprimable de vous revoir.

LISIDOR.

Je te suis obligé : mais si elle a quelque affaire pressante , ne l'en détourne pas. Entends tu , Lisette ?

LISETTE.

Ah ! Monsieur , que dites vous ? Sa plus pressante affaire est celle de jouir de votre agréable présence. Sans adieu , Monsieur. Ne vous impatientez pas , je vous prie ; je vais vous l'envoyer le plutôt qu'il me sera possible.

SCENE IV.

LISIDOR , FRONTIN.

J'Enrage.

LISIDOR.

FRONTIN.

Voilà une personne qui vous aime furieusement.

LISIDOR.

Qui ? Lisette ?

FRONTIN.

Non pas , non pas. Votre Maîtresse.

LISIDOR.

Quelle Maîtresse ?

FRONTIN.

Eh , parbleu , l'ancienne.

LISIDOR.

L'ancienne ! L'ancienne ! Je ne le vois que trop. Je suis bien malheureux ! Tout le monde se plaint que les femmes sont inconstantes ; & moi j'enrage de les trouver trop fidèles.

FRONTIN.

Il faut que votre étoile soit bien maligne ! Mais dans l'humeur où je vous vois , vous allez rompre brusquement avec Isabelle ?

La peste, que je n'ai garde ! Le dépit, la jalousie se mettroient d'abord en campagne. On pourroit découvrir mes nouveaux engagements, & les rompre en vertu des anciens, qui sont des plus forts, comme tu sçais.

FRONTIN.

Vraiment oui, je le sçais. Si votre secret transpire, vous êtes perdu.

LISIDOR.

Prends bien garde de le laisser échaper.

FRONTIN.

J'y fais mon possible; mais j'ai bien de la peine à le retenir.

LISIDOR.

Comment, coquin, tu serois homme à me trahir?

FRONTIN.

Non, je suis à toute épreuve. Mais si l'on alloit m'offrir de l'argent?

LISIDOR.

Il n'y a pas long-tems que je t'ai donné trente pistoles.

FRONTIN.

Cela est vrai : mais trente autres encore me rendroient bien plus sûr de moi.

LISIDOR.

Tiens, les voilà.

FRONTIN.

Cela me rend les forces.

(*A part.*) LISIDOR.

Le fripon ! Va, mon cher enfant, tu seras content. Ah ! Morbleu, voici ma vieille Maîtresse. Cours vite où tu sçais, & dis à mon adorable, que je la rejoindrai bien-tôt.

SCENE V.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE *accourant.*

Est-ce bien lui-même ? Ne m'a-t-on point flattée ?
Non , c'est une vérité. Vérité charmante ! Je
vous revols donc , mon cher , mon bien aimé Lisidor !

LISIDOR.

Ma belle , mon aimable , ma charmante Isabelle !

ISABELLE.

Je suis dans une joye....

LISIDOR.

Et moi , dans un transport....

ISABELLE.

Qui me bouleverse les sens.

LISIDOR.

Qui me fait extravaguer.

ISABELLE.

Je n'en puis plus.

LISIDOR.

Je me meurs.

ISABELLE.

Tâchons de nous remettre ; car en vérité cet état-
là est trop violent.

LISIDOR.

Oui, si violent, que j'ai bien de la peine à le soutenir.

ISABELLE.

L'excès de la joye est si dangereux ?

LISIDOR.

La joye excessive glace le sang.

ISABELLE.

Cela est vrai , au moins. Le froid me prend depuis
la tête jusqu'aux pieds.

LISIDOR.

Je vous en offre autant. Je me sens tout-à-coup
aussi froid qu'un marbre.

ISABELLE.

Voyez l'effet du saisissement !

LISIDOR.

Oh ! Je suis si saisi , si saisi.. que je n'ai pas la force
de vous regarder.

ISABELLE.

Moi , je vous regarde ; mais c'est avec une certaine
nonchalance... un certain sang froid... qu'on prendroit
pour de l'indifférence.

LISIDOR.

Voilà comme je suis. Les grandes passions ont des
symptômes bien étranges.

ISABELLE.

Il faut les sentir pour les connoître. Mais essayons
de nous calmer , mon cher Lisidor. Voyons-nous...
regardons-nous... parlons-nous comme... si... nous
ne nous aimions plus.

LISIDOR.

C'est justement ce que j'allois vous proposer.

ISABELLE.

Rien n'est si beau que de se posséder.

LISIDOR.

Oh , la tranquillité est une grande vertu ! C'est la
source de la santé. Les passions , au contraire , met-
tent l'esprit hors de son assiette , & précipitent la cir-
culation.

ISABELLE.

Oui , cela cause... des agitations.

LISIDOR.

Qui sont très-inquiétantes. Quand on n'est plus
jeune , il ne faut plus s'occuper que de sa santé.

ISABELLE.

A propos de sa santé , comment va la vôtre ?

LISIDOR.

Mal , depuis quelque-tems.

ISABELLE.

Hélas ! Je suis tout de même. Ne me trouvez-vous pas bien changée ?

LISIDOR.

Vous me paroissez toujours très-aimable. Mais , à vous dire le vrai , vous n'êtes plus la même. Et moi , comment me trouvez-vous ?

ISABELLE.

Toujours charmant. Mais vous n'êtes plus si jeune , si frais , si dispos que vous étiez.

LISIDOR.

Vraiment non , je ne suis plus si jeune. Je me sens d'une foiblesse, d'un anéantissement, qui vous feroient pitié.

ISABELLE.

Et moi , mon pauvre Ami , je n'ai plus de goût pour rien. Le rhume ne me quitte point ; je tousse jour & nuit. (*Elle touffe.*)

LISIDOR.

Je suis dans le même état. (*Il touffe.*) Je crains même d'être pulmonique. (*Ils touffent tous deux.*)

ISABELLE.

Je vois que nous sommes confisqués. Quelle pitié ! Mais , tenez , malgré nos infirmités , il faut nous aimer toujours.

LISIDOR.

C'est bien dit , aimons-nous ; nous nous en tiendrons là tant que nous le jugerons à propos.

ISABELLE.

Oui , oui , rien ne nous presse. Vivons dans une bonne petite amitié. C'est quelque chose de si doux que l'amitié !

LISIDOR.

Elle n'est point incommode , point inquiète , point turbulente comme l'Amour.

L'AMOUR Usé,
ISABELLE.

Oh, si, l'Amour ! il est ridicule à notre âge.

LISIDOR *d'un ton gai.*

Vous ne m'aimez donc plus, ma charmante ?

ISABELLE.

Ce n'est pas cela que je veux dire ; mais seulement,
qu'il faut nous aimer désormais, sans nous en parler.

LISIDOR.

Vous avez raison ; & je veux être un coquin si je
vous en parle de ma vie.

S C E N E V I.

DAMON, LISIDOR, ISABELLE.

DAMON.

Avec votre permission, Mademoiselle, il faut
que j'embrasse mon cher Lisidor. J'apprends vo-
tre retour avec joye ; & je viens, comme votre plus
ancien Ami, vous féliciter l'un & l'autre de ce qu'en-
fin vous voilà réunis. Personne ne prend plus de part
que moi, je vous jure, au plaisir que vous ressentez
l'un & l'autre.

LISIDOR *froidement.*

Je vous en rends mille graces, mon cher Damon.

ISABELLE *sur le même ton.*

Monsieur, vous nous faites bien de l'honneur.

DAMON.

Oh, oh ! Qu'est-ce que cela veut dire ? Je croyois
vous trouver dans les transports, dans les ravissements,
dans les extases, & vous voilà presque immobile.

ISABELLE.

C'est que la surprise...

LISIDOR.

A des effets... bien surprenans.

D A M O N.

D'accord. Mais vous devriez en être remis, & vous témoigner réciproquement....

I S A B E L L E.

Vous ne songez pas que nous ne sommes plus jeunes, & que ce qui nous convenoit autrefois, seroit très-ridicule aujourd'hui.

L I S I D O R.

Nous nous aimons présentement comme des personnes raisonnables doivent s'aimer. L'Amour guide la Jeunesse; la Vieillesse guide l'Amour.

D A M O N.

Hom! Il est bien foible, quand il se laisse mener.

I S A B E L L E.

Pour moi, je ne suis plus amoureuse que de la raison.

D A M O N.

Si bien donc que c'est la raison qui va vous marier? Tant mieux. Un mariage de raison est toujours plus heureux qu'un mariage d'inclination. Rien ne s'oppose plus au vôtre; & je ne doute point que vous n'ayez fixé le jour. A quand la nôce? J'y veux danser, je vous en avertis.

I S A B E L L E.

Nous n'avons encore rien déterminé sur cela.

L I S I D O R.

Que diable! Est-ce qu'on débute d'abord par un mariage? Vous ne nous donnez pas le tems de respirer. C'est une affaire qu'il faut préparer à loisir.

D A M O N.

Eh, mon Dieu, il y a si long-tems que vous vous préparez. Il me semble que tout ce qui vous reste à faire, c'est de signer la minutte du Contrat que Monsieur Subtil a dressé pour vous il y a vingt-cinq ans.

I S A B E L L E.

Oh! il y a bien des clauses à réformer dans cette minutte-là.

Sans doute. Il faut la relire, & en peser mûrement les articles.

ISABELLE.

On ne pense pas à un certain âge, comme on pensoit dans sa jeunesse.

LISIDOR.

Les dispositions sont bien différentes. Quand nous dictâmes la minutte du Contrat, nous pouvions nous flatter de nous donner des héritiers. Et moi qui vous parle, moi, j'aurois répondu d'une postérité nombreuse. . . . Mais aujourd'hui je ne compterois pas sur un fils unique.

ISABELLE à Damon.

Voyez quelle révolution! Vous jugez bien, qu'étant aussi riches que nous le sommes, il faut que nous prenions de sages précautions, par rapport aux biens que nous pourrions laisser.

DAMON.

Vous voilà bien embarrassés! Il faut stipuler dans le Contrat, que vous laissez vos biens au dernier vivant; c'est ainsi qu'en usent des personnes qui s'aiment aussi tendrement que vous faites, & qui craignent de mourir sans héritier.

ISABELLE.

Vous avez raison. Mais. . .

DAMON.

Quoi, mais!

ISABELLE.

Il faut que vous sçachiez que j'ai un Neveu. . .

LISIDOR.

Vous avez un Neveu?

ISABELLE.

Oui, un Neveu que j'aime passionnément, & à qui je veux assurer la plus grande partie de ma succession.

LISIDOR.

Cela est très-raisonnable.

D A M O N.

Comment ? Vous approuvez cela ?

L I L I D O R.

Pourquoi non , puisque je suis dans le même cas ?
J'ai une Nièce charmante... que j'aime à l'adoration,
& que je veux faire mon héritière.

D A M O N.

Voilà de bons parens !

I S A B E L L E.

Y a-t'il rien de plus naturel ?

L I S I D O R.

Tenez , ma chère Isabelle , il me vient une idée ,
qui , je croi , ne vous déplaira pas : J'ai envie , si vous
le trouvez bon , d'envoyer chercher ma Nièce au plu-
tôt , & de lui donner céans un appartement ; elle est
jeune & sans expérience ; vous avez de l'esprit ; vous
êtes sage & prudente. Faites-moi la grace , Mademoi-
selle , de la prendre ici sous votre direction.

I S A B E L L E.

Volontiers , pourvu que vous preniez mon Neveu
sous la vôtre , & que vous consentiez qu'il demeure
avec nous. C'est un bon enfant , un joli garçon ; mais
il est si jeune , si étourdi , si folâtre , qu'on ne peut
veiller de trop près à sa conduite.

L I S I D O R.

C'est un emploi fatigant , à la vérité ; mais je m'en
charge tout mon cœur , par reconnoissance de ce
que vous voulez bien faire pour ma Nièce.

I S A B E L L E.

Je vous répons d'elle.

L I S I D O R.

Et moi , de votre Neveu.

I S A B E L L E.

Pour vous prouver d'avance , combien votre Nièce
m'est chère , je vous promets que je lui ferai un pre-
sent qui ne sera pas indigne d'elle.

L'AMOUR Usé,
LISIDOR.

Je vous en remercie de tout mon cœur; & je vous jure
que j'en userai de même à l'égard de votre cher neveu,

DAMON.

Parbleu, vous m'étonnez bien tous deux. Je ne
vous avois jamais entendu parler de ce neveu, ni de
cette nièce.

ISABELLE.

Vous ne sçavez pas que j'avois une sœur mariée en
Bretagne ?

LISIDOR.

Et moi, un frère établi en Provence ?

DAMON.

En Provence ? C'est ce que j'ignorois.

LISIDOR.

Cela est vrai pourtant.

DAMON à Isabelle.

Et pour ce qui est de votre sœur, Mademoiselle, on
a toujours dit qu'elle étoit morte sans enfans.

ISABELLE.

Sans enfans ! En vérité, je vous trouve admirable !
Ma sœur aura été mariée vingt ans sans avoir eu du
moins un fils ? Quand vous le verrez ici, qu'aurez-
vous à dire ?

DAMON.

Pas le mot.

LISIDOR.

Et quand ma nièce paroîtra, que pourrez-vous
m'objecter ?

DAMON.

Oh ! Rien du tout.

ISABELLE.

Eh bien, je m'en vais chercher mon neveu. Bon jour.

LISIDOR.

Et moi, ma nièce. Bon soir.

SCENE VII.

DAMON *seul.*

Ouais ! Je ne comprends rien à tout ceci. Point de joie de se revoir ; plus d'empressement de se marier. L'un ne paroît occupé que de sa nièce ; l'autre ne pense qu'à son neveu. Voilà un neveu & une nièce qui me sont bien suspects ! Cela pique ma curiosité. D'ailleurs, on veut se cacher de moi , je le sens bien ; & j'en suis vivement offensé. J'entrevois un mystère que je ne puis pénétrer encore ; mais il faut que j'en vienne à bout , à quelque prix que ce soit. Ce sera pour moi un régal délicieux ; & un vrai plaisir ne coûte jamais trop.

Fin du second Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE *seule.*

MON Notaire a fait ce que je desirois. Je suis très-contente de la minute : mais je n'ose encore la signer. Les engagements que j'ai contractez avec Lisidor , sont de nature à ne pouvoir se rompre que d'un consentement mutuel. C'est à quoi il faut parvenir enfin ; & j'espère que ce sera bien-tôt.

SCENE II.

ISABELLE, LISETTE.

LISETTE.

AH ! Vous voilà , Mademoiselle ? Je ne sçavois pas que vous fussiez rentrée ; & je meurs d'impatience de sçavoir comment vous vous êtes tirée de votre première entrevue avec Lisidor.

ISABELLE.

Le mieux du monde , ma chère Lisette. Lisidor est le mortel le plus docile & le plus crédule qui soit jamais né. Plus de soupçons , plus de défiance , plus de jalousies. C'est un mouton , ou pour mieux dire, c'est un idiot.

LISETTE.

Il a donc bien changé ?

I S A B E L L E.

Je ne le reconnois pas. Mais je n'ai garde de m'en plaindre. Je voudrois qu'il fût encore plus stupide & plus imbécile. Après tout, que puis-je désirer davantage ? Il consent que mon Neveu demeure ici.

L I S E T T E.

Comment votre Neveu ?

I S A B E L L E.

Oui, mon Neveu, mon Enfant.

L I S E T T E.

Eh ! Où est-il donc ce Neveu ? Je ne l'ai jamais vu.

I S A B E L L E.

Tu le verras bien-tôt. C'est mon Chevalier, celui que j'aime, celui que j'épouse.

L I S E T T E.

Quoi ! Mademoiselle, ce Chevalier que vous aimez est votre Neveu ?

I S A B E L L E.

Eh non, il ne l'est pas. C'est un titre que je lui donne, afin d'avoir un prétexte honnête pour lui faire occuper ici un appartement.

L I S E T T E.

Ah ! J'entens votre affaire. Et Monsieur Lisidor a cru cela sur votre parole ?

I S A B E L L E.

Il n'a pas fait la moindre objection, & ne s'est pas même avisé d'en douter.

L I S E T T E.

Il faut qu'il radotte ; car s'il avoit une once de jugement, il sentiroit que vous le trompez.

I S A B E L L E.

Hélas ! le pauvre homme n'a plus aucune sensibilité.

L I S E T T E.

Je ne m'étonne pas si vous vous défaites de lui. A quoi vous seroit-il bon ?

I S A B E L L E.

A rien du tout. Nous sommes convenus de nos faits

470 L' A M O U R U s É,
aussi tranquillement que je le desirois.

L I S E T T E.

Quel en est le résultat ?

I S A B E L L E.

De vivre désormais ensemble comme deux bons amis. Tu vois bien ce que cela veut dire.

L I S E T T E.

Mais cela veut dire que vous ne vous aimez plus.

I S A B E L L E.

Tu vas trop loin , Lisette. Nous ne sommes plus amoureux l'un de l'autre , à la vérité ; mais nous ferons succéder à l'amour une tendre amitié.

L I S E T T E.

Abus que tout cela. Cette amitié prétendue qu'on fait parade de substituer à l'amour , n'est qu'un masque honnête pour cacher le dégoût , pour déguiser l'inconstance , & pour la rendre un peu moins odieuse. Tous les Amans qui dégénèrent en Amis , sont de francs hypocrites , qu'on ne devrait point souffrir dans un pays bien policé. L'amitié ne peut résider dans un cœur qu'une passion plus violente occupe tout entier. Des Amis peuvent devenir de vrais Amans ; mais des Amans ne peuvent point devenir de vrais Amis.

I S A B E L L E.

Tout le monde est donc dans l'erreur ?

L I S E T T E.

Dites que tout le monde y veut être. Ceux qui la prêchent le plus vivement , sont ceux qui sentent mieux le contraire.

I S A B E L L E.

En vérité , Lisette , je crois que tu as raison. Car non-seulement je n'aime plus Lisidor ; mais je voudrois ne l'avoir jamais aimé , que nous ne nous fussions jamais vus , ou que nous prissions une ferme résolution de ne nous revoir jamais.

L I S E T T E.

Vous voyez que je ne raisonne pas en l'air, & que mes maximes sont fondées sur l'expérience.

I S A B E L L E.

Tu as trop d'esprit pour une Femme-de-chambre.

L I S E T T E.

Aussi n'étois-je pas née pour l'être. Enfin, je ne suis pas la dupe des apparences; & je conclus, avec juste raison, que l'amour & l'amitié meurent toujours en même-tems.

I S A B E L L E.

Cependant, Lisette, je me sens encore un fonds de complaisance pour Lisidor; & comme je l'ai trouvé aussi liant & aussi facile que je le desirois, au sujet de mon Neveu prétendu, j'ai cru devoir l'en récompenser de ma part, en consentant qu'il amenât ici sa Nièce.

L I S E T T E.

Monsieur Lisidor a une Nièce?

I S A B E L L E.

Oui. Mais une Nièce véritable, qu'il veut faire son héritière.

L I S E T T E *à part.*

Friponnerie de part & d'autre.

I S A B E L L E.

Cette circonstance est heureuse pour moi; n'est-il pas vrai, Lisette?

L I S E T T E.

Oh! Très-heureuse, assurément.

I S A B E L L E.

Car en feignant d'imiter Lisidor, j'arrive à mes fins sans lui donner le moindre soupçon. Oh ça, il faut présentement que je te donne tes instructions.

L I S E T T E.

Voyons.

I S A B E L L E.

Voici l'adresse du Chevalier. Elle t'indique la rue &

472 L' A M O U R U s É ,
la maison où il demeure. Tu les trouveras facilement,
car ce n'est pas loin d'ici.

L I S E T T E.

Fort bien. Et que voulez-vous que je lui dise à ce
Chevalier.

I S A B E L L E.

Ce que je viens de te confier. Mais recommande-
lui le secret, ma chère Lisette, & fais-lui bien com-
prendre que son bonheur dépend de sa prudence & de
sa discrétion ; qu'il faut tromper... le Public, & si fine-
ment Lisidor, qu'il ne puisse pas pénétrer le mystère.

L I S E T T E.

Tout cela est très-bien imaginé. Mais il me vient un
scrupule.

I S A B E L L E.

A toi ?

L I S E T T E.

Un scrupule qui me tourmente, & que j'aurai peine
à détruire.

I S A B E L L E.

Et quel est-il ?

L I S E T T E.

Vous convenez que Monsieur Lisidor est la bonté
même. Cependant vous voulez le tromper ; & vous
avez besoin de mes soins & de mon adresse pour y
réussir ?

I S A B E L L E.

J'en demeure d'accord.

L I S E T T E.

Vous y gagnerez, selon les apparences. Mais moi
qu'y gagnerai-je, s'il vous plaît ? Des reproches,
que me fera ma conscience, qui a toujours eu une
aversion presque invincible pour tout ce qui blesse la
candeur & la bonne foi. Voyez quelle violence il
faudra que je me fasse pour vous aider à rompre vos
premiers engagemens, en abusant de la simplicité
d'un honnête-homme ! Cela me paroît un crime ef-

froyable ; & je me fais même un scrupule de garder
votre secret.

I S A B E L L E.

Quoi ! ma chère Lisette , tu m'abandonnerois au
besoin ? Tu voudrois me perdre ?

L I S E T T E.

Prenez-vous-en à ma conscience.

I S A B E L L E.

N'y auroit-il pas moyen de la gagner ?

L I S E T T E.

Je crains bien que non. Du moins suis-je très-assu-
rée qu'elle ne se rendra pas pour une bagatelle.

I S A B E L L E *tirant sa bourse.*

Je le croi. Mais ce n'est pas une bagatelle que ceci.
Regarde , Lisette.

L I S E T T E.

Ah ! Mademoiselle , cachez-moi cela.

I S A B E L L E.

Pourquoi ?

L I S E T T E.

C'est que je crains ma foiblesse.

I S A B E L L E.

Tiens , garde cette bourse ; elle est bien condition-
née , & je t'en fais present.

L I S E T T E *ouvrant la bourse & tirant quelques pièces.*

Ah , maudites espèces ! Il n'y a point de conscience
qui tienne contre vous.

I S A B E L L E.

Eh bien , tu te rends donc , Lisette ?

L I S E T T E *serrant la bourse.*

En voilà la preuve. (*A part.*) Ma foi , l'hypocrisie
est un bon métier ; & je ne m'étonne plus si tant
d'honnêtes gens s'en mêlent.

I S A B E L L E.

Va vite où je t'ai dit. Une affaire pressée m'oblige de
sortir ; & je reviens à l'instant pour recevoir mon cher
Neveu. Mais que vois-je ? Le voici lui-même.

SCENE III.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISETTE.

Q LISETTE à Isabelle.
 Uoi ! C'est-là ce Chevalier ?

ISABELLE.

Eh vraiment oui, Lisette.

L I S E T T E.

La peste ! Vous choisissez bien vos Neveux ?

ISABELLE.

Que venez-vous faire ici, Chevalier ? Il n'est pas encore tems que vous y paroissiez. Je tremble que Lisidor ne vous voye, avant que je vous aye instruit de mes intentions, & de la manière dont vous devez vous conduire en sa présence.

LE CHEVALIER.

Quel est ce Lisidor, Mademoiselle ?

L I S E T T E au Chevalier.

Dites ma Tante.

LE CHEVALIER.

Ma Tante ! Que veut dire cette Fille ?

ISABELLE.

Je l'avois chargée de vous mettre au fait de ce qui vient de se passer ici, & de la résolution que j'ai prise sur votre sujet. Elle devoit pour cela vous aller trouver de ma part. Vous nous prévenez, & je devrois m'expliquer avec vous sur le champ ; mais le bonhomme pourroit arriver trop-tôt ; c'est pourquoi je conclus, mon cher Chevalier...

L I S E T T E à Isabelle.

Dites mon cher Neveu.

LE CHEVALIER.

Ma Tante, mon Neveu ; je ne comprends rien à tout cela.

Je vous débrouillerai ce mystère chez ma Cousine Dorimène, où je vais me rendre dans le moment. Venez m'y trouver au plus vite, je vous en conjure, & ne vous montrez point ici que vous ne soyez au fait.

LE CHEVALIER.

Cela suffit, Mademoiselle. Partez, & je vous suis.

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LISETTE.

LE CHEVALIER.

A Ce que je puis voir, vous êtes Femme-de-chambre, & Confidente d'Isabelle?

LISETTE.

Vous devinez juste.

LE CHEVALIER.

Ne pourriez-vous point d'avance me donner quelque idée des intentions de votre Maîtresse?

LISETTE.

Je n'y vois nul inconvénient. Elle veut faire votre fortune.

LE CHEVALIER.

Et par quel moyen?

LISETTE.

En vous épousant; mais très-secretement, je vous en avertis. Que dites-vous à cela?

LE CHEVALIER *froidement.*

Que je lui suis très-redevable, & que je tâcherai de mériter ses bontés.

LISETTE.

Oh, oh, votre reconnaissance me parolt bien froide! Ah, ma pauvre Maîtresse, que vous êtes folle!

L'AMOUR USÉ,
LE CHEVALIER.

Quelle folie fait-elle donc ?

L I S E T T E.

Celle de vous épouser. En est-il une plus grande ?

L E C H E V A L I E R.

Je vous entens. Vous voulez dire que je suis trop jeune pour elle ?

L I S E T T E.

Eh non, non, vous n'êtes pas trop jeune pour elle ; mais elle est trop vieille pour vous. Parlez franchement. Est-ce que vous l'aimez ?

L E C H E V A L I E R.

Je ne dis pas que j'en sois amoureux... positivement.

L I S E T T E.

Positivement ? Comment l'êtes vous donc ?

L E C H E V A L I E R.

Comme un honnête-homme ; comme un homme capable de reconnaissance.

L I S E T T E.

Quand l'amour n'est nourri que de reconnaissance, ah, qu'il est maigre & languissant !

L E C H E V A L I E R.

Vous ne valez rien, Mademoiselle Lifette !

L I S E T T E.

Vous vous trompez, Monsieur le Chevalier. Je ne suis pas méchante ; mais je connois le cœur humain ; & je m'en vais gager tout ce que vous voudrez que vous avez quelqu'inclination.

L E C H E V A L I E R.

A quoi connoissez-vous cela ?

L I S E T T E.

A vos yeux, où je vois une certaine langueur qui vous décele ; à certains soupirs qui vous échappent, quoique vous vous efforciez de les retenir. Oui, ma foi, vous êtes amoureux.

L E C H E V A L I E R.

Oh, oh, ceci n'est pas mauvais ! Vous vous piquez donc de deviner les gens ?

L I S E T T E.

Si je m'en pique ! Je ne m'y trompe jamais. Par exemple , j'ai deviné tantôt que ma Maîtresse étoit amoureuse de vous ; me suis-je trompée ?

L E C H E V A L I E R.

Je me flatte que non.

L I S E T T E.

Et je devine que vous aimez quelque jeune personne que vous ne pouvez épouser , parce que vous n'avez pas assez de bien pour elle , ou qu'elle n'en a pas assez pour vous.

L E C H E V A L I E R.

Il faut que tu ayes un démon familier qui te révèle ce qu'il y a de plus caché.

L I S E T T E.

Mon démon familier c'est le bon sens. On devine tout quand on raisonne juste. Est-il naturel qu'un jeune-homme comme vous ne soit pas amoureux , & qu'il sacrifie une passion violente , à une personne qui n'en peut plus inspirer ? C'est un prodige qui ne peut arriver que par un coup de désespoir.

L E C H E V A L I E R.

Aparemment que ta Maîtresse t'a donné ordre de sonder mon cœur ?

L I S E T T E.

Non , en vérité. Et pour vous prouver ce que je vous dis , ma Maîtresse est assez folle pour se persuader que vous l'aimez à la fureur.

L E C H E V A L I E R.

Pourquoi donc veux tu lire dans mes pensées ?

L I S E T T E.

Pour vous aider , si je puis , à devenir heureux , & pour empêcher ma Maîtresse de se rendre malheureuse.

L E C H E V A L I E R.

Elle ne peut l'être avec moi.

L' A M O U R U s É,
L I S E T T E.

Elle le fera malgré vous. Quand on n'a point de goût pour une femme, on ne peut jamais la rendre heureuse.

L E C H E V A L I E R.

J'avoue que c'est une tâche bien difficile.

L I S E T T E.

Difficile ? Vous le trouverez . . . impossible. Tout ce que vous pourrez faire , ma Maîtresse & vous , quand vous serez mariez , c'est de vous faire enrager l'un & l'autre.

L E C H E V A L I E R.

Tu me parles si raisonnablement , que tu commences à gagner ma confiance.

L I S E T T E.

Si vous me connoissiez un peu mieux , vous me la donneriez sans réserve. Et pour commencer à la mériter , je vous conseille d'y penser à deux fois , avant que d'épouser Isabelle. Non qu'elle n'ait beaucoup de mérite , & que j'aye dessein de la trahir ; mais quand je considère vos âges , vous me faites tous deux grande pitié.

L E C H E V A L I E R.

Je conviens que nous sommes fort à plaindre , elle , de m'aimer ; & moi , d'être obligé de l'épouser. Mais que veux-tu , ma pauvre enfant ! Ma naissance est mon seul apanage : & la naissance , sans aucun bien , n'est qu'un fardeau insupportable. La personne que j'aime , & que j'épouserois , si j'étois riche , est aussi malheureuse que moi. C'est une fille de qualité , jeune , aimable , spirituelle , charmante , en un mot , mais nous nous sommes séparés malgré nous , parce que la fortune nous a maltraités également. J'ai le cœur percé , quand je me rapelle sa situation. Sa mere est morte il y a long-tems ; elle vient de perdre son pere , & je ne lui connois de parens qu'une vieille tante , aussi peu riche que sa nièce.

L I S E T T E.

Ce que vous me confiez me rapelle une histoire qu'on m'a contée ce matin. Dites moi, je vous prie, Monsieur le Chevalier, la personne dont vous me parlez, est elle de Paris ?

L E C H E V A L I E R.

Non : elle est née, & vit en Province.

L I S E T T E.

Eh, pourrois-je vous demander qui étoit son Pere ?

L E C H E V A L I E R.

Un vieux Officier, Major d'une Place de guerre, où j'ai demeuré six mois en garnison.

L I S E T T E.

Qu'entends-je ? Est-il possible que le hazard produise une aventure si merveilleuse !

L E C H E V A L I E R.

Que veux tu dire ? Qu'y a-t'il de merveilleux dans tout ceci ?

L I S E T T E.

J'en suis si frappée, que je n'ose pousser plus loin mes questions ; mais je suis la Fille du monde la plus trompée, si vous ne revoyez pas aujourd'hui votre aimable Maîtresse.

L E C H E V A L I E R.

Où ?

L I S E T T E.

Dans cette maison-ci.

L E C H E V A L I E R.

Qu'y viendrait elle faire ?

L I S E T T E apercevant *Frontin & Angélique.*

Hé ! Tenez, vous allez le sçavoir.



S C E N E V.

ANGELIQUE, FRONTIN, LISETTE,
LE CHEVALIER.

ANGELIQUE à *Frontin*, sans voir le Chevalier,

C'est donc ici la maison de Lisidor ?

FRONTIN.

Oui, Mademoiselle.

ANGELIQUE.

Je n'y entre qu'en tremblant.

LE CHEVALIER.

Que vois-je ? En croirai-je mes yeux ?

FRONTIN à *Angélique*.

Un peu de courage, Mademoiselle ; vous vous y accoutumerez.

ANGELIQUE.

Jamais mon pauvre Frontin, jamais.

LISETTE au Chevalier.

Qu'avez-vous, Monsieur ? Vous pâlissez ?

LE CHEVALIER.

Je ne sçais si je rêve, ou si je veille.

ANGELIQUE à *Frontin*.

Je regarde cette maison comme un tombeau, où je vais m'enterrer toute vive. Où est donc ma Tante ! Je crois qu'elle m'a quittée ?

FRONTIN.

On vient de la conduire à l'appartement que vous devez occuper.

ANGELIQUE.

Allons la trouver.

LE CHEVALIER d'une voix foible.
C'est elle. Angélique ?

COMÉDIE.
ANGÉLIQUE.

481

Qu'entends-je ?

LE CHEVALIER.

Belle Angélique !

ANGÉLIQUE.

Ah Ciel ! Quel son de voix vient de me frapper ? Je
frémis.... Fuyons.

LE CHEVALIER.

Arrêtez un moment.

ANGÉLIQUE.

Je n'en puis plus.

LE CHEVALIER.

Quoi ? C'est vous, ma chère Angélique ?

ANGÉLIQUE.

Quoi ? C'est vous, mon cher Chevalier ? Par quelle
aventure nous revoyons-nous ? Pourquoi me cher-
chez-vous ? Ne nous étions-nous pas promis de nous
fuir à jamais ?

LE CHEVALIER.

Il est vrai. Mais que venez-vous faire ici ?

ANGÉLIQUE.

J'y viens pour y mourir de regret & de douleur.

FRONTIN.

Que diable veut dire ceci ? Allons, Mademoiselle,
allons rejoindre votre Tante.

ANGÉLIQUE.

Je vous suis. Je ne puis faire un pas. Je ne respire
plus.

LISETTE.

Je crois qu'elle s'évanouit.

FRONTIN.

Au secours donc, Lisette ! Ceci devient tragique.

LISETTE.

Eh, vraiment oui ; c'est une reconnaissance.

LE CHEVALIER *se jettant aux genoux d'Angélique.*

Regardez moi, belle Angélique ; reprenez vos
sens, ou je vais expirer à vos pieds.

L'AMOUR USÉ,
ANGÉLIQUE.

Pourquoi me rappelez-vous à la vie ? Laissez-moi mourir ; c'est l'unique bonheur qui me reste à souhaiter.

LE CHEVALIER.

Vivez pour l'amour de moi.

ANGÉLIQUE.

Je ne veux plus vivre , puisque je ne puis être à vous.

FRONTIN.

Oh , oh ! Voici une plaisante scène ! Est-ce qu'ils jouent la Comédie ?

LISETTE.

Non , mon garçon ; ce qu'ils disent n'est point étudié. C'est la nature qui parle.

LE CHEVALIER à Angélique.

Du moins expliquez-vous. Dites-moi le sujet qui vous amène dans cette maison.

ANGÉLIQUE.

Si je vous le disois , Chevalier , j'en mourrois de honte ; & je veux croire encore que vous en seriez désespéré.

FRONTIN à Lisette.

Mais , si je ne me trompe , Lisette , ces jeunes gens-là s'adorent ?

LISETTE.

Eh , vraiment oui. Les pauvres enfans sont bien dignes de compassion ; & je ne puis m'empêcher de pleurer.

FRONTIN.

Ah ! Ne pleure pas , je te prie ; car je pleurerois aussi ; & cela seroit ridicule. Monsieur , & Mademoiselle , abrez , s'il vous plaît vos doléances ; car mon maître est sur le point de rentrer ; & la scène que vous jouez , ne le divertiroit pas.

LE CHEVALIER.

Ton maître ? Et qui est-il ? De quoi se mêleroit-il ?

De quel droit trouveroit-il mauvais ce que je dis à Mademoiselle, & ce qu'elle me répond ? Est-elle sous sa puissance ?

F R O N T I N.

Pas encore tout-à-fait ; mais . . .

L E C H E V A L I E R.

Comment mais ? . . . Achève, ou je t'assomme.

L I S E T T E.

Doucement, Monsieur le Chevalier.

L E C H E V A L I E R à *Frontin*.

Explique toi tout-à-l'heure.

F R O N T I N.

Diable ! Voilà un homme bien pétulant.

L E C H E V A L I E R.

Explique toi, te dis-je ; & ne crois pas m'échaper.

A N G E L I Q U E.

Frontin, ne lui dites rien, je vous en prie.

L E C H E V A L I E R.

S'il ne parle pas, il est mort.

F R O N T I N.

Me voilà dans une belle situation ! Monsieur, considérez, s'il vous plaît, qu'en qualité de valet fidèle, je suis obligé de garder le secret de mon Maître.

L E C H E V A L I E R.

Ce secret me regarde comme lui ; & je prétens le sçavoir à l'instant. Allons, parle ; & commence par me dire le nom de ton Maître.

F R O N T I N.

Oh ! volontiers ; car son nom n'est pas un secret ; Il s'appelle Monsieur Lisidor.

L E C H E V A L I E R.

Monsieur Lisidor, soit. Est-ce qu'il connoît Mademoiselle ?

F R O N T I N.

Oh, oui, Monsieur, très-parfaitement.

L E C H E V A L I E R.

Depuis quel tems ?

Depuis environ deux mois.

LE CHEVALIER.

A-t'il la hardiesse de l'aimer ?

FRONTIN.

Monsieur. . . . C'est un homme très-hardi.

LE CHEVALIER.

Nous verrons. Et quel est son dessein ?

FRONTIN.

C'est ce que je ne sçais pas.

LE CHEVALIER *tirant son épée.*

Ah ! Tu ne le sçais pas ?

ANGELIQUE.

Que faites-vous, Chevalier ?

LISETTE.

Voulez-vous tuer mon Prétendu ?

LE CHEVALIER.

Il ne tient qu'à lui de se sauver de ma fureur. *Qu'il*
réponde exactement à toutes mes questions. Ton Maître a résolu d'épouser Mademoiselle ?

FRONTIN.

Oui, & non.

LE CHEVALIER.

Comment, oui & non ? Parle plus clairement, ou je jure que dans ce moment même. . . .

FRONTIN.

Voici la vérité toute pure. Mon Maître veut épouser Mademoiselle, à la vérité ; mais il veut l'épouser secrètement, par des raisons indispensables.

LE CHEVALIER.

Quelles sont ces raisons ?

LISETTE.

Ma Maîtresse vous attend pour vous en dire de pareilles, qui l'obligent aussi à vous épouser en secret.

ANGELIQUE.

Ah Ciel ! Quoi, Monsieur le Chevalier se marie avec votre Maîtresse !

La vérité m'est échappée ; & il n'y a plus moyen de la retenir. D'ailleurs, je ne vois point de meilleur expédient , pour vous calmer l'un & l'autre , que de vous apprendre que vos fortunes sont pareilles. Monsieur épouse ma Maîtresse par nécessité : la même nécessité vous contraint d'épouser le Maître de Frontin. Vous n'avez rien à vous reprocher l'un & l'autre.

A N G E L I Q U E.

Cela n'est que trop vrai.

L E C H E V A L I E R.

Nous ne devons nous en prendre qu'à notre mauvaise fortune. Quoi , charmante Angélique , vous voir entre les bras d'un autre ? Je n'y survivrai point.

A N G E L I Q U E.

Ma plus douce consolation , Chevalier , c'est que la mort me délivrera bien-tôt de l'horrible tourment auquel ma Tante m'a condamnée.

L E C H E V A L I E R.

Non , infidèle , vous vous consolerez dans les bras d'un Epoux aimable.

F R O N T I N.

Oui , d'un Epoux de soixante ans ; cela sera consolant.

L E C H E V A L I E R.

De soixante ans !

F R O N T I N.

Tout au moins.

A N G E L I Q U E *au Chevalier.*

Vous voyez combien je suis à plaindre ! C'est vous qui vous consolerez de ma perte , avec une épouse dont les charmes tout-puissans sur vous. . .

L I S E T T E.

Oui , ces charmes-là n'auront cinquante ans que dans six semaines.

A N G E L I Q U E.

Cinquante ans !

L'AMOUR USE,
LE CHEVALIER.

Voyez, ma chère Angélique, voyez si je suis moins à plaindre.

ANGÉLIQUE.

Reprenons donc le dessein de ne nous revoir jamais.

LISETTE.

Vous vous verrez tous les jours, à toute heure, à tous momens.

ANGÉLIQUE.

Juste Ciel ! & par quelle fatalité ?

LISETTE.

C'est que vous demeurerez ici tous deux ; l'un, comme Neveu de ma Maîtresse ; & l'autre comme Nièce de son Maître.

ANGÉLIQUE.

Quelle bizarrerie !

LE CHEVALIER.

J'y trouve de grands motifs de consolation.

ANGÉLIQUE.

Pour moi, je n'y vois que de nouveaux sujets de m'affliger.

LISETTE.

Ne désespérons de rien ; & gardez bien le secret sur ce que nous venons de vous révéler. Vous, Monsieur le Chevalier, allez trouver Isabelle ; & vous, Mademoiselle, allez prendre possession de votre appartement. Conduis-la, Frontin.

ANGÉLIQUE.

Au moins, Chevalier...

LISETTE.

Plus de discours. Séparez-vous. Sauf à renouveler l'entretien quand l'occasion s'en présentera.

ANGÉLIQUE en s'en allant.

Hélas !

LE CHEVALIER.

Juste Ciel !

SCENE VI.

L I S E T T E *seule.*

L'Avanture est neuve ; & je la trouve si touchante , que je m'en sens toute émuë. Je suis presque tentée d'employer mon adresse à rompre les mariages ridicules qui vont séparer ces pauvres Amans. Séparer ! Mais ils vivront ensemble ; ils se verront ; ils se parleront ; ils s'aimeront ; & peut-être plus vivement que s'ils étoient mariés. Les jolis événemens que cela produira ! Je me les imagine d'avance , & j'en ris de tout mon cœur. Ah ! Monsieur, Damon , si vous sçaviez ce qui se passe , que vous seriez bien vengé ! Quelle abondante matière pour votre humeur caustique ! Et que ne me donneriez-vous point , si je lui fournissois un aliment si succulent ! Ma foi , j'en suis bien tentée. Allons voir s'il ne rôde point encore dans la maison. Pourvu que je trouve mon compte en tout ceci , je n'aurai pas de peine à vaincre mes scrupules.

Fin du troisième Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

L I S E T T E *seule.*

IL me semble que Monsieur Damon nous néglige bien ! Je croyois qu'il étoit ici ma Maitresse : j'ai beau parcourir la maison , je ne le trouve nulle part. Seroit-il tombé dans l'inaction , lui , qui veut tout sçavoir & tout voir , & qui s'embarrasse plus des affaires des autres que des siennes ? Mais le voici qui court après Frontin. Il veut le faire jaser , sans doute ; & je le reconnois à cette manœuvre.

SCENE II.

DAMON, LISETTE, FRONTIN.

Mais *DAMON à Frontin.*
Ais écoutez moi.

FRONTIN.

Non , Monsieur ; je suis honnête garçon , & je n'écoute point les gens qui veulent me corrompre.

L I S E T T E à part.

Fort bien. Voilà Frontin sur le ton que j'ai pris avec ma Maitresse : Il va faire valoir les scrupules. (*A Damon.*) Monsieur , je suis votre très-humble servante.

DAMON.

Bon jour , Lisette.

C O M E D I E.
L I S E T T E.

489

Vous avez quelque affaire avec Monsieur Frontin ,
apparement ?

D A M O N.

Oui. Mais Monsieur Frontin fait le rétif, quoique
je ne lui demande que deux mots.

F R O N T I N.

Vous n'aurez pas seulement une syllabe. La peste !
On ne me fait pas jaser si facilement.

D A M O N.

Dis-moi ce que c'est que cette Nièce, & d'où elle
sort tout-à-coup.

F R O N T I N.

Je suis sourd.

L I S E T T E.

Je parie que vous voudriez sçavoir aussi ce que c'est
que ce Neveu, & où ma Maîtresse l'a pris ?

D A M O N.

Oui, ma foi, je le voudrois ; & je te prie de me le
dire.

L I S E T T E.

Je suis muette.

D A M O N *à part.*

Elle est muette, & il est sourd ? Voilà de maîtres
fripons.

L I S E T T E *fièrement.*

Frontin est un homme incorruptible.

F R O N T I N *du même ton.*

Lisette est une fille impénétrable.

D A M O N *après avoir un peu rêvé.*

Oh ça, mes enfans, je vois que vous êtes en bon-
ne intelligence, & que vous ne parlez & n'agissez que
de concert.

F R O N T I N.

Cela peut être ; cela peut n'être pas.

D A M O N.

C'est répondre en Normand.

FRONTIN *faisant la révérence.*

Monsieur , j'ai l'honneur de l'être.

DAMON.

Ah , tant mieux ! Cela me donne bonne espérance.
Et Mademoiselle Lifette , de quel Païs est-elle ?

LISETTE *faisant la révérence.*

Monsieur , je suis du Mans.

DAMON.

Encore mieux. Me voilà en Païs de connoissance.
Les braves gens ! Je ne m'étonne pas si vous vous aimez.

LISETTE.

Pourquoi non ? Quand on s'aime en tout bien &
en tout honneur , & quand on a dessein de s'épouser...

FRONTIN.

Vous jasez , Lifette ! Cela n'est pas de votre Païs.

LISETTE.

Va , va , je sçai bien à qui je parle ; & je prévois
que ceci va tourner à bien.

DAMON.

Il ne tiendra qu'à vous.

LISETTE.

Je m'en étois doutée. J'ai l'honneur de vous con-
noître ; & l'on ne parle que de vos générositez.

DAMON.

Je ne plains rien pour me satisfaire.

LISETTE.

C'est le moyen d'être toujours satisfait.

DAMON.

Cela posé , allons en avant. Vous voulez , dites-
vous , vous marier tous deux ?

FRONTIN.

Dès que nous aurons fait fortune. Je viens de com-
mander notre Contrat qui est déjà fort avancé. Il n'y
a qu'un petit article qui nous arrête , & qui demeure
en blanc , jusqu'à ce que nous puissions le remplir.

D A M O N.

Et quel est cet article ?

F R O N T I N.

C'est celui du bien des futurs Epoux. A vous dire le vrai , Monsieur , nous ignorons encore la somme totale.

D A M O N.

Je vous la dirai , moi ; & je me charge de la stipuler.

L I S E T T E *faisant la révérence.*

Ah ! Monsieur , c'est un soin dont nous vous chargerons volontiers.

D A M O N.

Parlons sérieusement. Je suis un vieux garçon très-riche , comme vous sçavez. Je n'ai que des héritiers collatéraux , encore bien plus riches que moi ; & je ne suis pas moins en volonté qu'en état de faire du bien à mes amis. Soyez des miens , je vous donne de quoi vous marier.

F R O N T I N.

Un moment , s'il vous plaît , Monsieur. Lisette , un petit mot. (*Il tire Lisette à l'écart.*) Voilà un homme bien séduisant !

L I S E T T E.

Je n'en connois point de plus dangereux.

F R O N T I N.

Il veut pomper notre secret.

L I S E T T E.

Oui ; mais il le payera bien.

F R O N T I N.

Succomberons-nous à la tentation ?

L I S E T T E.

Ne sommes-nous pas convenus de faire fortune ?

F R O N T I N.

Cela est vrai.

L I S E T T E.

Où en trouverons-nous une plus belle occasion ?

Nulle part.

L I S E T T E.

Elle se présente de si bonne grace ...

F R O N T I N.

Qu'en conscience il en faut profiter. Ce qui m'arrête, c'est qu'il y aura un peu de trahison dans notre fait.

L I S E T T E.

D'accord. Mais il vaut mieux trahir les autres, que de se trahir soi-même.

F R O N T I N.

Il n'y a pas de réplique à cela. Quel est le scrupule qui peut tenir contre une si belle sentence ?

D A M O N.

Eh bien, votre conseil est-il fini ?

F R O N T I N.

Oui, Monsieur. Parlez, & nous répondrons.

D A M O N.

Voici le fait : Isabelle & Lisidor m'ont régélé d'un Neveu & d'une Nièce... Ah, vous riez tous deux ! J'y suis, sur ma parole. Je gage que ce sont eux-mêmes qui se sont donnés ces Parens-là ?

F R O N T I N.

Gagez hardiment.

L I S E T T E.

Si vous perdez, je paye pour vous.

D A M O N.

Fort bien. Je conclus de tout ceci, qu'ils se donnent le change l'un à l'autre, & que chacun le prend de son côté pour arriver à ses fins. Ai-je deviné ? Vous riez encore ? Bon, riez toujours. Le Neveu est quelque aimable étourdi, dont Isabelle s'est entêtée ; & la Nièce, quelque jeune personne indigente, dont mon vieux ami s'est coëffé. Vous ne me dites rien.

F R O N T I N.

Eh, que dirons-nous ? Vous devinez tout.

D A M O N.

Si je devine tout , voilà un desordre effroyable.

L I S E T T E.

Oh ! doucement. Leurs projets sont ridicules ; mais ils sont légitimes.

D A M O N.

Comment légitimes ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur. De part & d'autre on veut épouser... Secrettement , à la vérité. Cela va faire ici deux petits ménages les plus jolis du monde.

D A M O N.

Quelle heureuse découverte ! Rien n'est plus plaisant. Sans doute qu'ils se marient à l'insçu l'un de l'autre ?

F R O N T I N.

Vraiment oui. Les contrats sont tout prêts , & chaque parti a son Notaire de confiance.

D A M O N.

Eh , qui sont-ils ces Notaires ?

F R O N T I N.

Celui de mon Maître demeure au coin de cette rue.

L I S E T T E.

Et celui de ma Maîtresse , presque vis-à-vis.

D A M O N.

Bon ! Je les connois tous deux ; & j'ai déjà un plan dans ma tête. Mais , dites-moi , je vous prie , avez-vous vu la Nièce & le Neveu ?

L I S E T T E.

Oui, Monsieur.

D A M O N.

Sont-ils d'une figure aimable ?

F R O N T I N.

Charmans l'un & l'autre. La jeune personne me paroît aussi sage & aussi modeste , qu'elle est aimable & spirituelle ; d'ailleurs , elle est fille de condition.

D A M O N.

Ah ! morbleu , s'ils pouvoient s'aimer !

C'est une affaire faite.

D A M O N.

Tout de bon ?

L I S E T T E.

Nous venons d'en être témoins. Ils sont au *désespoir* de ce que leur mauvais sort les force de renoncer à leurs penchans.

D A M O N.

Ah ! Je suis enchanté. Il me vient une idée très-plaisante , & qui peut avoir son exécution. Il faut que vous m'aidiez.

L I S E T T E.

De tout notre cœur.

D A M O N.

Ne pourrois-je point voir ces jeunes gens-là ?

L I S E T T E.

Tenez , voici notre jeune-homme qui revient fort à propos. Frontin , va te mettre en sentinelle , pour empêcher qu'on ne nous surprenne.

D A M O N.

C'est fort bien dit.

F R O N T I N.

J'y vais.

S C E N E I I I.

L E C H E V A L I E R , D A M O N ,
L I S E T T E.

L I S E T T E *au Chevalier.*

QUoi ! Monsieur le Chevalier déjà de retour ?

L E C H E V A L I E R.

Oui. Votre Maîtresse m'a mis au fait en peu de mots.

& m'a renvoyé en me recommandant le secret. Mais, morbleu, je suis découvert !

L I S E T T E.

Comment donc ?

L E C H E V A L I E R.

Voici un homme qui me connoît.

L I S E T T E.

Qui ? Monsieur Damon ?

L E C H E V A L I E R.

Lui-même. C'est l'intime Ami de mon Pere.

L I S E T T E.

Ce n'est pas ma faute. Mais, après tout, c'est tant mieux pour vous.

L E C H E V A L I E R.

Tant pis, au contraire.

L I S E T T E.

Tant mieux, vous dis-je.

D A M O N.

Oh, oh, c'est vous, Chevalier ! Que cherchez-vous ici ?

L I S E T T E.

Il vient voir sa Tante.

L E C H E V A L I E R à Lisette.

Que diable lui dites-vous ?

L I S E T T E.

Ce qu'il faut lui dire.

D A M O N.

Sa Tante ! (*Au Chevalier.*) Votre Tante est céans !

L E C H E V A L I E R.

Monsieur... on me l'a dit.

D A M O N.

Mais, Chevalier, ou je me trompe fort, ou votre Tante n'est point à Paris ; elle vit en Province avec Monsieur votre Pere.

L I S E T T E.

Tout ce qu'il vous plaira. Mais, Monsieur a céans une Tante, & une Tante qui est de vos meilleures amies.

L'AMOUR USÉ,
LE CHEVALIER.

Morbleu, vous gâtez mes affaires.

L I S E T T E.

Au contraire, je les arrange.

D A M O N à *Lifette*.

Seroit-ce Isabelle ?

L I S E T T E.

Elle-même.

D A M O N *riant*.

Ah, le trait est ravissant ! Quoi, c'est vous, Chevalier, qui devez l'épouser ?

L E C H E V A L I E R.

Du moins, c'est elle qui m'épouse. Vous êtes donc dans la confidence ?

D A M O N *riant*.

Oui, oui, j'y suis ; & je sçais tout. Eh, comment, aimable & jeune comme vous êtes, avez-vous pu vous résoudre à faire un si sot mariage ?

L E C H E V A L I E R.

Eh, que ne fait-on pas pour avoir du bien ?

D A M O N.

Je ne souffrirai point cela. Je suis trop ami de Monsieur votre Père . . .

L E C H E V A L I E R.

Laissez Isabelle faire ma fortune, ou faites-la vous-même.

D A M O N.

De tout mon cœur ; pourvu que vous fassiez ce que je voudrai.

L E C H E V A L I E R.

Oh, parbleu, je suis à vos ordres, & très-humble ; & très-obéissant serviteur de quiconque aura la bonté de me tirer de l'état où je suis. Jugez de la nécessité où je me trouve, puisque j'épouse une vieille folle.

D A M O N.

Vous ne l'épouserez point, Chevalier, si vous voulez suivre mes avis.

LE CHEVALIER.

Volontiers. Je m'abandonne à vous.

DAMON.

Vous n'y perdrez pas, sur ma parole. Vous êtes Fils d'un homme de condition, qui m'a rendu les services les plus essentiels, & qui méritent que je tâche de m'en acquitter : l'occasion s'en présente, & j'en profite avec plaisir. Mais seconde-moi par votre discrétion : dissimulez adroitement ici ; & cachez votre passion pour la Nièce, jusqu'à ce qu'il soit tems de la faire éclater.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Vous sçavez...

DAMON.

Oui, je sçai ce qui vient de se passer ; & je m'en réjouis de tout mon cœur. Mais il ne faut pas qu'on nous voye ensemble ; allez m'attendre chez moi. Je vais, dès ce moment, travailler pour votre bonheur ; & je vous informerai de ce que j'aurai fait, & de ce que vous aurez à faire vous-même pour seconder mes soins.

LISETTE.

Sans adieu, Monsieur ; je m'en vais chercher ma Maîtresse, & vous me trouverez toujours prête à suivre vos ordres.

DAMON.

Cela suffit ; & je compte sur toi.

SCENE IV.

DAMON *seul.*

Il me paroît que je m'engage bien promptement, & que ma générosité va me mener loin. Qu'importe ? Puis-je mieux employer mes biens, dont le quart me suffiroit pour vivre splendidement ? Et puis-

je faire en ma vie une plus belle action , que celle de secourir le mérite indigent , & de m'acquitter envers un bienfaiteur à qui je dois presque toute ma fortune ? D'accord. Mais cette action est elle bien pure , & n'y entre-t'il point un peu de dépit , de malice & de ressentiment ? Ne suis-je pas piqué contre Lisidor qui se cache de moi , & contre Isabelle que j'ai si long tems aimée , & qui m'a toujours méprisé ? Ne suis-je pas ravi de trouver l'occasion de me donner carrière , & de venger mon amour propre , qui n'a point vieilli , & qui ne vieillira jamais ? Au fond , cela n'est que trop vrai ; mais aussi je suis trop délicat. Si tout le monde examinait les motifs de ses actions , ma foi , les meilleures ne seroient pas trop bonnes : ainsi , trêve d'examen , & suivons notre plan. S'il a le succès dont je me flâte , je me donne trois plaisirs à la fois ; celui de me venger , de rire , & de bien faire. Voilà trois objets trop attrayans pour y résister ; & je vais m'y livrer de tout mon cœur.

S C E N E V.

ANGELIQUE , LISETTE , DAMON.

A N G E L I Q U E à Lisette.

Où, je vous rencontre à propos , Lisette , pour vous prier de dire au Chevalier...

L I S E T T E.

Est-ce pour me faire cette prière que vous vouliez me parler à l'écart ? Adieu , Mademoiselle ; si vous avez quelque chose à dire au Chevalier , vous pouvez prendre la peine de lui parler vous-même.

A N G E L I Q U E.

Moi-même ? Ecoutez-moi , de grace. Bien loin de vouloir lui parler , je suis très-résolue de ne le plus voir.

L I S E T T E à *Damon*.

Tenez, Monsieur, voici la personne en question, la Nièce prétendue de Monsieur Lisidor. Qu'en dites-vous ?

D A M O N.

Je la trouve charmante ! Je suis ravi de faire connoissance avec vous, Mademoiselle. Vous dites que vous ne voulez plus voir le Chevalier ; & je veux, moi, que vous le voyiez sans cesse.

A N G E L I Q U E.

Qui est ce Monsieur, Lisette ?

L I S E T T E.

Monsieur est un galant homme, à qui vous avez bien de l'obligation.

A N G E L I Q U E.

Moi ?

L I S E T T E.

Vous, & qui n'est occupé presentement qu'à faire votre bonheur.

A N G E L I Q U E.

Eh, je n'ai pas l'honneur de le connoître.

D A M O N.

Moi, je vous connois, ma belle Enfant. Je suis informé de votre naissance, de votre sagesse, de vos infortunes, & du ridicule mariage que vous êtes sur le point de contracter. Vous me voyez pénétré de votre malheur, résolu de faire mes efforts pour l'empêcher, & souhaitant de vous rendre aussi heureuse désormais que vous êtes à plaindre aujourd'hui.

A N G E L I Q U E.

Ah ! Monsieur, vous m'étonnez ! Eh, comment ai-je pû mériter un protecteur si généreux ?

D A M O N.

Par votre mérite & votre triste situation. Mon plus grand bonheur est d'employer mes biens à de pareilles actions. Je n'exige même aucune reconnoissance de ceux que j'ai le plaisir d'obliger ; parce que ce plaisir

300 L' A M O U R U s é ,
est plus vif que celui qu'ils ressentent de mes bienfaits.
Je me paye d'avance.

A N G E L I Q U E.

Ah , Monsieur ! Qu'il est rare de trouver des cœurs
comme le vôtre , & que j'envie votre bonheur !

D A M O N.

Si vous l'enviez , vous le méritez. Les sentimens
que vous faites éclater , redoublent mon empresse-
ment à vous secourir.

A N G E L I Q U E.

Vous dispensez , dites-vous , de la reconnoissance ;
& moi , je ne m'en dispense jamais. Je vous regarderai toute ma vie comme mon propre Pere.

D A M O N.

J'en adopte le titre avec ravissement , & je vais en
commencer les fonctions. Je commence par vous re-
commander de ne mettre plus aucun obstacle aux ten-
dres sentimens que vous avez pour le Chevalier.

L I S E T T E à *Angélique.*

Voilà un Pere bien tyrannique !

A N G E L I Q U E.

Ah , Monsieur ! Que je vais avoir de plaisir à vous
obéir !

D A M O N.

Je ne doute point de votre soumission. La seconde
loi que je vous prescris , c'est de répondre aux ardeurs
de Lisidor , par toute l'indifférence & toute la froi-
deur qu'il mérite.

A N G E L I Q U E.

Frontin , qui m'a mise au fait de l'infidélité de ce
bon homme , m'a déjà pressée de lui en faire un scrupule , pour l'obliger , s'il est possible , à rentrer en lui-même : Mais , s'il persiste à vouloir m'épouser , & s'il a toujours l'apui de ma Tante , quel parti voulez-vous que je prenne ?

D A M O N.

Celui de feindre de vous rendre à ses instances , & de
consentir

consentir au mariage secret. Il n'en fera que mieux puni.

ANGELIQUE.

Je vous avoue que j'ai peine à me résoudre à lui causer de l'affliction, & à le tourmenter. Il est ridicule, à la vérité; mais il vouloit faire ma fortune. Je dois lui en être redevable; & tout ce qui ressemble à l'ingratitude, me paroît odieux.

DAMON.

Au lieu d'être ingrate en le détournant de vous épouser, vous l'empêcherez d'être ridicule, & de manquer à ses engagements.

ANGELIQUE.

Vous me persuadez, Monsieur; & je crois ne pouvoir mieux faire, que de m'abandonner à vos conseils.

DAMON.

Un jour vous me remercirez de les avoir suivis.

LISETTE.

Brisons l'entretien. Venez à votre appartement, Mademoiselle, jusqu'à ce que Lisidor vous demande. Je crois que le voici lui même. Sortons avant qu'il vous voye.

SCENE VI.

DAMON, LISIDOR.

DAMON.

AH! C'est vous, mon Ami? Eh bien, comment vont vos amours?

LISIDOR.

Quelles amours?

DAMON.

Eh mais.... Vos amours avec Isabelle?

LISIDOR.

Avec Isabelle? Ma foi, cela va bien doucement.

D A M O N.

C'est ce qu'il me paroît. Je ne vois point ici de préparatifs de nôtres.

L I S I D O R.

Oh ! Je veux me marier sans préparatifs. Me prenez vous pour un vieux fou ?

D A M O N.

Je n'ai garde. Je sçais que vous êtes la sagesse même.

L I S I D O R.

Suis-je d'un âge à faire un mariage d'éclat ?

D A M O N.

Non. Je vous crois d'humeur à vous marier très-discrettement.

L I S I D O R.

Eh ! Ne fais-je pas bien ?

D A M O N.

Très-bien , je vous assure.

L I S I D O R.

Me croyez-vous assez fat pour inviter des *Parents*, des *Amis*, des *connoissances* ? Pour faire un festin ? Pour donner le bal ? Pour amener tout le quartier ?

D A M O N.

Non , non ; vous êtes trop prudent pour cela.

L I S I D O R.

Tenez ; si je fais tant que de me marier , je ne veux pas avoir un seul témoin de la sottise que je ferai.

D A M O N.

Si ? Vous n'êtes donc pas encore bien résolu ?

L I S I D O R.

Je suis très-résolu d'une certaine façon , & très-peu résolu de l'autre. Vous ne m'entendez pas ; & j'en suis ravi.

D A M O N.

Pardonnez-moi , pardonnez-moi ; je vous entends peut-être mieux que vous ne pensez.

L I S I D O R.

Mieux que je ne pense ? Qu'entendez vous par-là ?

C O M E D I E.

503

D A M O N.

Eh, eh... Que vous êtes bien embarrassé.

L I S I D O R.

Cela est vrai. J'ai mille affaires qui me roulent dans la tête ; & vous me feriez grand plaisir, mon ami, si vous vouliez, pendant deux ou trois jours, me laisser le loisir d'y rêver.

D A M O N.

Non, je ne vous quitte point ; & je veux vous aider de mes conseils.

L I S I D O R.

Eh ! je n'en ai que faire.

D A M O N.

Songez que je suis tout à votre service.

L I S I D O R.

Eh, que diable ! Voulez-vous me servir malgré moi ? Brisons là-dessus, je vous prie. Laissez-moi tout entier à moi-même. Nous nous reverrons la semaine prochaine.

D A M O N.

La semaine prochaine ! Je ne puis demeurer si longtemps sans vous voir. Plus je m'aperçois de votre inquiétude, plus j'ai d'envie de vous servir.

L I S I D O R.

Eh ! ventrebleu, je vous en dispense. Peste soit des gens qui veulent se rendre nécessaires malgré qu'on en ait !

D A M O N.

Oh ! oh ! Voilà une brusquerie à laquelle je ne m'attendois pas ! Ah, mon pauvre Ami, mon pauvre Ami !...

L I S I D O R.

Eh bien, mon pauvre Ami ! Que voulez-vous dire ?

D A M O N.

Rien. Je vous quitte. Mais j'ai une grace à vous demander.

Quelle grace ?

DAMON.

Comme j'aime tout ce qui vous appartient , & que j'apprens que votre nièce est ici , procurez-moi l'honneur de lui rendre mes respects.

LISIDOR.

Vous la respecterez une autre fois. Bon soir.

DAMON.

Encore une brusquerie ! Oh ! parbleu , je ne vous reconnois plus.

LISIDOR.

Mais aussi de quoi vous avisiez-vous de venir me tracasser de vos offres de services , de vos avis , de vos respects , quand je suis accablé de soins & d'inquiétudes ? Votre amitié m'est chère ; vos respects sont obligeans ; vos conseils sont très-bons ; mais je n'en aurai besoin de long-tems , je vous en avertis.

DAMON.

Peut-être plutôt que vous ne pensez.

LISIDOR.

Eh bien , attendez que je vous les demande.

DAMON.

Cela suffit. Je me souviendrai de vos incartades ; & , si je prends la liberté de m'en ressentir , vous aurez la bonté de m'excuser. Jusqu'au revoir.



S C E N E VII.

LISIDOR *seul.*

Quel maudit homme est-ce-là ? Si je n'avois pas pris les plus justes mesures pour lui cacher mon dessein , je croirois qu'il l'auroit pénétré. Mais je ne dois attribuer tout ce qu'il m'a dit qu'à son empressement indiscret. Au diable soit le fâcheux ! Il m'a bouleversé tous les sens. Pendant que je suis de mauvaise humeur , il faut que j'aille trouver ma vieille maîtresse , afin d'achever de la dégoûter de moi , si je puis , & de la déterminer à rompre nos engagements. J'aurai bien de la peine à l'y résoudre ; car elle m'aime à la rage. O Ciel , daigne m'inspirer , & m'accorder les moyens de me faire haïr.

Fin du quatrième Acte.

A C T E V.

SCENE PREMIERE.

DAMON, LISETTE.

T D A M O N.
A Maitresse est elle rentrée ?

L I S E T T E.

Pas encore. Elle nous laisse le tems de nous entretenir. Mais dépêchons, s'il vous plaît ; car depuis qu'elle a l'amour en tête, elle ne fait qu'aller & venir, & son agitation augmente à chaque instant.

D A M O N.

La folle ! Je lui prépare une scène qui va bien me réjouir, & qui ne la réjoûira pas, sur ma parole.

L I S E T T E.

Puis-je vous demander le plan de cette Comédie ?

D A M O N.

Je n'ai pas le loisir de t'en faire le détail. Qu'il te suffise de sçavoir, Lisette, que mes mesures sont bien prises, que j'en espere un plein succès.

L I S E T T E.

Avez-vous vu les Notaires ?

D A M O N.

Oui, mon enfant; ils seront ici dans un quart d'heure; & comme je leur ai donné de bonnes instructions, tout se prépare au dénouement. Il m'en coûtera cher, à la vérité; mais j'en serai pleinement dédommagé par le plaisir que j'aurai de me venger. Que la vengeance est un friand ragoût ! C'est un mets divin.

Que le plaisir de le savourer ne vous fasse pas oublier, s'il vous plaît, que vous devez me marier avec Frontin. Songez à ce que vous nous avez promis. Je compte sur cela, je vous en avertis; & je vous avoue ingénument, Monsieur, que je ne serois pas fâchée de conclure.

D A M O N.

Vous êtes donc pressée, Lisette ?

L I S E T T E.

Oh ! Point du tout. Mais vous sçavez, Monsieur, qu'il faut faire une fin.

D A M O N.

Je t'entends, friponne. Sois sûr que je ne plaindrai rien pour te rendre heureuse.

L I S E T T E.

Ni moi, pour vous procurer une vengeance complète.

D A M O N.

Voici Lisidor. Il n'est pas encore tems que je lui parle ; & je vais donner ordre à tout. Sans adieu.

S C E N E I I.

L I S I D O R , L I S E T T E.

N'Est-ce pas-là Damon qui sort ?

L I S E T T E.

Lui-même.

L I S I D O R.

Ne verrai-je jamais que ce visage-là ? Que te disoit-il ?

L I S E T T E.

Rien, Monsieur. Il demandoit ma Maîtresse. Je lui ai dit qu'elle étoit sortie ; & il s'est retiré sur le champ.

LISIDOR.

Tant mieux. Où est donc allée Isabelle? Je voulois lui parler, & je ne l'ai point trouvée.

LISETTE.

Je crois qu'elle va bien-tôt rentrer. Voulez-vous que je lui dise quelque chose de votre part?

LISIDOR.

Non, non. Il faut que je lui parle moi-même; & cela presse beaucoup.

LISETTE.

Je vous l'enverrai, dès qu'elle sera revenue.

LISIDOR.

N'as-tu point vû ce maraud de Frontin?

LISETTE.

Maraud, Monsieur? C'est un très-honnête garçon.

LISIDOR.

Oui: mais cet honnête garçon est un impertinent que je ne trouve jamais quand j'ai besoin de lui.

LISETTE.

Le voici fort à propos. Ne le grondez pas, je vous en prie.

LISIDOR.

Laisse-nous.

— SCENE III.

LISIDOR, FRONTIN.

LISIDOR.

AH, te voilà, Frontin? Il y a une heure que je t'attens. D'où viens-tu?

FRONTIN.

Monsieur, je viens... de chez mon Notaire.

LISIDOR.

De chez ton Notaire? Tu as un Notaire, toi?

Pourquoi non ?

LISIDOR.

Eh, Que viens-tu de faire chez lui ?

FRONTIN.

J'y viens de passer un Contrat... de constitution.

LISIDOR.

Que diable veux-tu dire ?

FRONTIN.

Monsieur, c'est qu'il m'est rentré quelques fonds,
& je viens de les placer.

LISIDOR.

Sur qui ?

FRONTIN.

Sur une personne qui a caution valable, & qui me
donne toutes mes sûretés.

LISIDOR.

Laissons-là tes affaires, & parlons des miennes. Ma
vieille Maîtresse est-elle rentrée ?

FRONTIN.

Elle vient d'arriver avec son neveu. Peste, que
c'est un joli garçon !

LISIDOR.

Eh, ne t'a-t-elle rien dit ?

FRONTIN.

Pas le mot. Elle me paroît toute occupée de ce neveu.

LISIDOR.

Tant mieux. Tu crois donc qu'elle ne se doute
de rien ?

FRONTIN.

De rien, absolument.

LISIDOR.

Par ma foi, cela est trop plaisant ! Parce que je fais
semblant de tousser, elle croit que je suis confisqué.
Avec une crédulité d'enfant, elle donne dans tous
les contes que je lui fais, & ne prend pas le moindre
ombrage de la charmante nièce que je me donne.

De la meilleure foi du monde, elle consent que cette nièce demeure ici, & la prend même sous sa direction. Trouves-tu pas cela réjouissant ? J'en ris de tout mon cœur. (*Il rit à gorge déployée.*)

FRONTIN *l'imitant.*

Et moi aussi ; ha, ha, ha.... Mais ne sentez-vous pas quelques remords d'abuser ainsi de la simplicité d'Isabelle ?

LISIDOR.

Au fond, cela me fait pitié.

FRONTIN.

J'en ai le cœur meurtri. Tout ce qui blesse la bonne foi, me répugne ; & entre nous, je trouve que votre probité baisse autant que l'esprit d'Isabelle.

LISIDOR.

Que veux-tu, mon garçon ? J'aime à la rage. Et l'amour est plus fort que la probité.

FRONTIN.

Quand épousez-vous votre chère nièce ?

LISIDOR.

Le plutôt que je pourrai. Je prépare tout sous main. Notre Contrat de mariage est tout prêt : mais avant que j'ose le signer, il faut que je tire adroitement d'Isabelle une promesse qu'elle a de moi. Heureux, si j'en suis quitte pour lui rendre la sienne !

FRONTIN.

Il ne fera pas aisé d'en venir-là.

LISIDOR.

Je n'en désespère pas. Isabelle me paroît en train de consentir à tout.

FRONTIN.

Je le crois : mais voici votre aimable Nièce.



S C E N E . I V.

ANGELIQUE, LISIDOR, FRONTIN.

L LISIDOR.
A pauvre enfant vient me chercher.

F R O N T I N.

En doutez-vous ? Toutes les femmes vous adorent. Il faut que vous ayez un caractère...

A N G E L I Q U E,

Je venois sçavoir, Monsieur, si vous étiez arrivé. Ma Tante & moi, nous nous étonnions d'être si long-tems chez vous, sans que vous y fussiez.

L I S I D O R.

Pardon, ma belle enfant. L'impatience que j'ai de vous épouser, est cause que j'ai passé deux heures chez mon Notaire, pour y dicter les articles de notre Contrat. Je viens de terminer cette affaire; & vous en serez très-contente.

A N G E L I Q U E

Je crois que c'est votre intention.

L I S I D O R.

Oui, je vous le jure.

A N G E L I Q U E.

Mais je doute qu'elle puisse avoir son effet.

L I S I D O R.

Et par quelle raison, je vous prie ?

A N G E L I Q U E.

Parce que je suis cause que vous manquez à vos anciens engagements. Selon ce que Frontin m'a confié par votre ordre, afin de m'obliger au mystère que vous souhaitez, je vais occuper la place d'une personne que vous aimez depuis très-long-tems.

L I S I D O R.

Eh ! Morbleu, c'est à cause de cela que je ne l'aime plus.

L'AMOUR Usé,
ANGÉLIQUE.

Supposé que vous ne l'aimiez plus, Monsieur, votre manque de foi n'en est pas moins blâmable; & je me fais un vrai scrupule d'en être la cause.

LISIDOR.

Vous n'en êtes que la cause innocente; & je prens sur moi toute la faute. Demandez à ce garçon si on peut vous en faire le moindre reproche.

FRONTIN.

Eh si donc! Cela seroit impertinent. (*bas à Angélique.*) Ferme sur les scrupules.

ANGÉLIQUE.

J'entens dire tous les jours à ma tante, qui n'est pas encore bien âgée, que de son tems on aimoit mieux mourir que d'être infidèle.

FRONTIN.

Oh bien, Mademoiselle, on aime mieux l'être aujourd'hui, que de s'ennuyer un quart-d'heure. La constance est devenue ridicule.

LISIDOR.

Fort bien, mon garçon; tu dis des merveilles.

ANGÉLIQUE.

Ridicule, tant qu'il vous plaira. Pour moi, je m'en piquerai toujours.

LISIDOR.

Vous me ferez donc toujours fidèle?

ANGÉLIQUE.

Oui, si je vous le promets.

FRONTIN *bas.*

Bonne réponse!

LISIDOR.

Si vous me le promettez, dites-vous? Est-ce que vous balancez?

ANGÉLIQUE.

Plus que jamais, depuis que je sçais que vous vous êtes promis à une autre.

LISIDOR.

Mais la personne à qui je me suis promis, consent
que je lui manque de parole.

ANGÉLIQUE.

Elle y consent ?

FRONTIN.

Oui, vraiment, & du meilleur de son cœur. Elle
seroit même très-fâchée que Monsieur se piquât de la
vieille mode. (*Bas à Angélique.*) Répossez vive-
ment.

ANGÉLIQUE.

Si cette personne est si complaisante, Monsieur,
pourquoi lui faire un mystère de notre mariage, & me
faire passer pour votre Nièce ?

LISIDOR *après avoir un peu rêvé.*

Oh, pourquoi, pourquoi ? C'est que je ne veux
pas qu'Isabelle soupçonne que je romps avec elle par
inconstance. Cela pourroit la piquer & déranger mes
mesures.

ANGÉLIQUE.

Vous la trompez donc ?

LISIDOR *en colère.*

Eh, morbleu, oui, je la trompe... mais sans la
tromper... Car... si... dans le fond... étant d'ac-
cord pour la forme... vous entendez bien... elle
& moi... nous nous réservons... Oh ! ma foi, vous
êtes trop scrupuleuse.

FRONTIN *feignant d'être en colère.*

Il n'y a pas moyen d'y tenir. (*Bas à Angélique.*)
Courage, il ne sçait plus ce qu'il dit.

LISIDOR *à Frontin.*

Que lui dis-tu ?

FRONTIN.

Je la gronde tout bas, par respect pour vous.

LISIDOR.

C'est bien fait. (*A Angélique.*) N'est-il pas vrai que
si?... Aide moi, Frontin.

314 L'AMOUR Usé,
FRONTIN à Angélique.

Oui. Cela n'est-il pas vrai ?

LISIDOR.

Laisse-moi donc finir. N'est il pas vrai , dis-je , que si je trompe Isabelle , c'est uniquement pour l'amour de vous , & que l'action du monde la moins honnête , devient louable pour une si belle cause ?

ANGÉLIQUE.

Ce discours est fort obligeant pour moi ; mais il ne détruit point mes scrupules.

LISIDOR.

Laissons les scrupules aux petits esprits.

ANGÉLIQUE.

Vous prenez donc sur vous tout le mal que je puis faire en vous épousant ?

LISIDOR.

Oui , ma belle Enfant ; je prens sur moi tout ce qui peut blesser votre délicatesse. (*A part.*) Jusqu'où nous mène la passion , quand elle est la plus forte ?

ANGÉLIQUE.

Ce que vous venez de dire me rassure ; & puisque vous persistez dans votre dessein , je cesse de vous faire des objections.

LISIDOR.

Ah ! vous me charmez.

S C E N E V.

LISSETTE , LISIDOR , ANGÉLIQUE ,
FRONTIN.

LISSETTE.

MA Maîtresse m'envoye vous dire , Monsieur , que son Neveu vient d'arriver céans , & vous demande si vous avez le loisir de recevoir ses respects.

De tout mon cœur. Dis-lui que je l'attens avec impatience.

SCENE VI.

LISIDOR, ANGELIQUE, FRONTIN.

LISIDOR.

ON dit que c'est un jeune homme fort aimable , & fort bien élevé.

FRONTIN.

Je crois que vous en ferez content.

LISIDOR.

Isabelle m'en a fait un portrait très-avantageux , qui m'a donné un grand desir de le connoître.

FRONTIN.

Il faudra , je crois , aussi que Mademoiselle Angélique fasse connoissance avec lui.

ANGELIQUE.

Très volontiers.

LISIDOR.

Mon Dieu , cela ne presse pas.

SCENE VII.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISIDOR, ANGELIQUE, LISETTE, FRONTIN.

ISABELLE *au Chevalier.*

Entrez , je vous prie. (*A Lisidor.*) Vous voulez bien , Monsieur , que je vous presente mon cher Neveu.

LISIDOR.

Vous me faites bien de l'honneur, Mademoiselle. Et

516 L'AMOUR Usé,
vérité, voilà un jeune homme de bon air.

LE CHEVALIER.

Monsieur, je suis votre serviteur.

LISIDOR.

Et moi, le vôtre assurément. (*A Isabelle.*) Souffrez
aussi, Mademoiselle, que je vous présente ma chère
Nièce.

ISABELLE.

Voilà, sans mentir, une Demoiselle bien aimable.

ANGÉLIQUE.

Vous êtes bien obligeante, Mademoiselle.

LISIDOR.

Elle est impatiente de vous embrasser. Permettez
qu'elle ait cet honneur.

ISABELLE *embrassant Angélique.*

C'est un vrai plaisir pour moi.

LISIDOR.

Je la mets sous votre direction. Vous m'avez promis
de l'honorer de vos conseils.

ANGÉLIQUE.

Et moi, je vous promets, Mademoiselle, que je
me ferai gloire de les suivre.

ISABELLE.

Je crois que vous n'en aurez pas besoin ; mais ne les
épargnez point, je vous prie, s'ils peuvent vous être
utiles. Vous m'avez promis aussi, Monsieur, que
vous prendriez soin de mon Neveu ; & je me flâte que
vous tiendrez votre parole.

LISIDOR.

Il peut compter sur tous les bons avis que je serai
capable de lui donner.

ISABELLE *au Chevalier.*

Mon Neveu, remerciez donc Monsieur.

LE CHEVALIER.

Monsieur, vous pouvez compter aussi sur toute la
docilité & toute la reconnaissance que vous méritez
de ma part.

L I S I D O R.

Je me flâte que je serai très-content de vous.

L E C H E V A L I E R.

C'est de quoi je ne vous répons pas : mais vous aurez la bonté de me pardonner.

L I S I D O R à Isabelle.

J'aime cette modestie dans un jeune homme. C'est le même caractère que ma Nièce ; & vous ne la trouverez pas moins docile.

I S A B E L L E.

Je suis charmée de la voir , & de faire connoissance avec elle.

A N G E L I Q U E.

C'est une reconnoissance qui m'est bien précieuse ; & je vous supplie d'y joindre l'honneur de votre amitié.

L I S I D O R.

Peut-on mieux répondre ? Il faut que je l'embrasse pour lui en témoigner ma joie.

A N G E L I Q U E *le repoussant.*

Mon Oncle , dispensez-m'en , je vous supplie.

L I S I D O R.

Mais , ma Nièce , il n'y a point de mal à cela.

A N G E L I Q U E.

Pardonnez-moi , mon Oncle.

L I S E T T E à Angélique.

Voilà une Nièce bien scrupuleuse ! Toute autre que Mademoiselle seroit persuadée qu'un Oncle peut embrasser sa Nièce sans conséquence.

A N G E L I Q U E.

Je ne suis pas si familière avec le mien.

I S A B E L L E à Angélique.

Vous trouveriez donc mauvais que j'embrassasse mon Neveu ?

L E C H E V A L I E R.

Oh ! Pour cela , oui , ma Tante. Cela feroit rougir Mademoiselle : & il faut épargner sa pudeur.

Un peu de patience. Quand nous aurons vécu quelque-tems ensemble, tout s'arrangera, tout s'ajustera de manière, que nous n'aurons tous qu'une façon de penser.

ISABELLE.

Oui, oui, nous nous accoutumerons les uns aux autres, & nous nous passerons toutes nos petites foiblesses.

LISIDOR.

C'est bien dit. L'indulgence réciproque est l'ame de la société. Permettez, Mademoiselle, que je fasse un petit présent à Monsieur, de trente actions que je viens d'acheter pour lui.

ISABELLE.

En vérité, cela est trop généreux. Et voilà une attention digne de vous. Prenez, mon Neveu.

LE CHEVALIER.

Je n'oserois, ma Tante.

ISABELLE.

Je le veux absolument.

LE CHEVALIER.

Je vous obéis.

ISABELLE à Angélique.

Et vous, Mademoiselle, recevez cet écrain de pier-
ries : elles vous serviront mieux qu'à moi; & j'étois
impatiente de vous les remettre.

ANGÉLIQUE.

Vous me rendez confuse; & je n'oserois...

LISIDOR.

Prenez, ma Nièce; vous désobligeriez Mademoiselle, en la refusant. (*Bas à Isabelle.*) Je meurs d'envie de vous parler en particulier.

ISABELLE bas à Lisidor.

J'allois vous proposer la même chose. Lisette, conduisez la Nièce de Monsieur à l'appartement qui lui est destiné.

COMÉDIE. 519
LE CHEVALIER.

Vous permettrez aussi, ma Tante, que j'aie prendre possession du mien.

ISABELLE.

Oui, mon Neveu; Frontin va vous y conduire.
(*A Frontin.*) C'est celui que ton Maître occupoit il y a cinq ans.

FRONTIN.

Où! Je le connois, je le connois. Venez, Monsieur, je vous mènerai bien.

LE CHEVALIER *à Frontin.*

Je n'ai pas peur de me méprendre en te suivant.

ISABELLE *au Chevalier.*

Nous vous rejoindrons dans un moment.

LE CHEVALIER.

Ne vous contraignez pas, ma Tante. Je tâcherai de ne me point ennuyer.

SCÈNE VIII.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE.

Où ça, tout naturellement, entre nous, & sans complaisance, que pensez-vous de mon Neveu?

LISIDOR.

Sur ma foi, sur mon honneur, c'est le plus aimable garçon qu'on puisse voir.

ISABELLE.

Vous me ravissez; mais là, tout de bon, en êtes-vous content?

LISIDOR.

On ne peut l'être davantage. Et de ma Nièce, qu'en pensez-vous? Parlez moi sincèrement, comme si vous parliez à vous-même.

Je vous assure que je suis charmée de votre Nièce. Elle est belle ; elle est polie ; elle a tout-à-fait bon air ; & je lui crois bien de l'esprit.

LISIDOR.

Elle en a comme un Ange. Plus vous la connoîtrez, plus vous l'aimerez. Du moins, voilà l'effet qu'elle a fait sur moi.

ISABELLE.

Je n'en suis point surprise.

LISIDOR.

Je ne m'étonne point non plus que vous aimiez tant votre Neveu.

ISABELLE.

Le moyen de s'en défendre ?

LISIDOR.

On ne le peut pas. Ma foi, c'est une aimable chose que la jeunesse !

ISABELLE.

Rien n'est plus touchant, je vous l'avoue. Cela vous divertit ; cela vous amuse.

LISIDOR.

Oui, cela vous ranime, cela vous fait renaître. Tenez, quand je vois ma Nièce, il me semble que je n'ai que vingt ans.

ISABELLE.

Et moi, quand je vois mon Neveu, je suis aussi folle que quand je m'amusois avec une poupée.

LISIDOR.

Les pauvres enfans ! Ils méritent bien que nous leur donnions tous nos soins, toute notre attention, toute notre amitié.

ISABELLE.

Cela est vrai, au moins. Pour moi, je ne veux plus m'occuper que de mon Neveu.

LISIDOR.

Et moi, que de ma Nièce. Il faut que chacun de nous

~~tre~~ côté, nous leur assurons notre bien.

I S A B E L L E.

Nous ne pouvons rien faire de plus raisonnable.

L I S I D O R.

Rien de plus honnête.

I S A B E L L E.

Rien de plus généreux. Et quant à notre mariage...

L I S I D O R.

Oh, notre mariage !... Il viendra, quand il pourra.

I S A B E L L E.

Je croi que le plus tard vaudra le mieux.

L I S I D O R.

Ma foi, quand il ne viendrait point du tout...

I S A B E L L E *en souriant.*

Ce ne seroit pas un grand malheur, n'est-ce pas ?

Qu'en dites-vous ?

L I S I D O R.

Un grand malheur !... Je ne sçai... si ce ne seroit pas un bonheur pour nous.

I S A B E L L E.

Ecoutez... Cela pourroit bien être. Les choses changent de face, suivant les différens points de vuë.

L I S I D O R.

Sans doute. Il y a telle chose qui paroît merveilleuse dans un tems, & qui n'est rien moins que cela dans un autre.

I S A B E L L E.

Nous ne sommes plus jeunes.

L I S I D O R.

Ni plus guéres aimables.

I S A B E L L E.

Nos feux sont bien refroidis.

L I S I D O R.

Notre passion tire à sa fin. Le mariage acheveroit de l'éteindre.

I S A B E L L E.

De-là nous passerions à la froideur.

LISIDOR.

Et de la froideur à la haine.

ISABELLE.

Cela seroit affreux. Cette idée-là me fait frémir.

LISIDOR.

Pourquoi donc nous rendre malheureux ?

ISABELLE.

En effet ; ne sommes nous pas encore nos maîtres ?

LISIDOR.

Oui. Et si nous nous marions une fois , cela tiendra malgré nous. C'est une terrible chose que le mariage !

ISABELLE.

Il m'épouvante , je l'avouë.

LISIDOR.

Eh bien , ne nous marions point.

ISABELLE.

Ce qui me fâche , c'est que nous avons des engagements.

LISIDOR.

Ne peut-on pas les rompre ? On s'engage , on se dégage , on se rengage. Voilà le train du monde.

ISABELLE.

Et ce train-là est fort joli , fort amusant. Si on ne changeoit pas quelquefois , la vie seroit insupportable.

LISIDOR.

On se pendroit. Voici votre promesse , si je ne me trompe ?

ISABELLE.

Oui , je la reconnois. Et je crois que voici la vôtre.

LISIDOR.

Justement. Eh bien , que ferons-nous de ces papiers-là ?

ISABELLE.

Eh mais . . . je ferai ce que vous voudrez.

LISIDOR *prêt à déchirer, en soupirant.*

Hem ?

ISABELLE *de même.*

Hem.

LISIDOR *commençant de déchirer.*

Voyez vous ce que je veux faire ?

ISABELLE *de même.*

Très-bien. Voyez-vous aussi ?

LISIDOR.

Courage !

ISABELLE.

Ferme !

LISIDOR.

Je déchire au moins.

ISABELLE.

Et moi aussi.

LISIDOR.

Voilà qui est fait.

ISABELLE.

C'est une affaire finie.

LISIDOR.

Me voilà bien soulagé.

ISABELLE.

Je me sens légère comme une plume.

LISIDOR.

Vous comprenez bien pourtant qu'il faudra sauver les apparences, & feindre que nous persistons.

ISABELLE.

Nous ferons courir le bruit que nous sommes mariés ; le croira qui voudra ; peut-être y reviendrons-nous ; que sçait-on ?

LISIDOR.

Il n'y a qu'heur & malheur en ce monde. Sans adieu, ma bonne Amie.

ISABELLE.

Jusqu'au revoir, mon bon Ami. Car nous n'avons plus d'autre engagement que l'amitié.

L'AMOUR Usé,
LISIDOR.

Non, vraiment ; & en tout cas, vous pouvez prendre un autre Mari que moi.

ISABELLE.

Oh ! Je veux mourir Fille.

LISIDOR.

Et moi, garçon. C'est une affaire résolue. (*à part.*)
Allons voir ma chère Pouponne.

SCENE IX.

ISABELLE *seule.*

GRace à Dieu, me voilà libre ; mais ce ne sera pas pour long tems ; & je serai bien-tôt rengagée. Je nage dans la joye. Je ne me possède pas.

SCENE X.

LISETTE, ISABELLE.

LISETTE.

OH, oh ! vous voilà de bonne humeur ? Je croi que vous dansez ?

ISABELLE.

J'en aurois bien envie.

LISETTE.

Et d'où vous vient cette saillie joyeuse ?

ISABELLE *avec transport.*

Tout est cassé, tout est brisé, tout est rompu. Quel bonheur ! Je suis maîtresse de mes actions.

LISETTE.

Que de belles choses vous allez faire ?

ISABELLE.

Nous venons de nous expliquer Lisidor & moi. Nous
avons

C O M E D I E.

525

avons fait une exacte revûe de nos sentimens l'un pour l'autre ; & de la meilleure foi du monde nous nous sommes avoués que nous ne nous aimions plus.

L I S E T T E.

J'entends. Votre amour étoit si vieux & si cassé , qu'il n'en pouvoit plus.

I S A B E L L E.

Oui , le pauvre amour étoit tout usé , tout délabré.

L I S E T T E *apercevant les morceaux de papier.*

Je crois qu'en voici les pièces ?

I S A B E L L E.

Tu dis vrai. C'est tout ce qui reste de nos engagements.

L I S E T T E.

Si bien que le Chevalier ne sera plus votre Neveu ? Vous allez l'épouser publiquement ?

I S A B E L L E.

Publiquement ! Cela me donneroit un ridicule qui me feroit mourir de honte. Et puis , veux-tu que je te dise ? J'aime le mystère ; il assaisonne le plaisir , & le rend plus durable.

L I S E T T E.

Vous pensez délicatement. Mais à propos , j'oubliois de vous dire que Monsieur Damon est dans l'anti-chambre , & qu'il demande à vous parler.

I S A B E L L E.

Cet homme-là est né pour m'importuner. Que me veut-il ?

L I S E T T E.

Vous allez l'apprendre de lui même. Le voici.

I S A B E L L E.

Retire-toi.



S C E N E X I.

DAMON, LISIDOR, ISABELLE.

LISIDOR à Damon.

Oui, mon cher Damon, vous êtes mon ancien ami ; mais vous me forcez à vous dire encore, que la plus grande preuve que je desiré de votre amitié, c'est que vous ne vous mêliez plus de mes affaires.

DAMON.

Il y a des occasions, mon cher Lisidor, où nous devons nous faire un devoir essentiel de servir nos Amis en dépit d'eux-mêmes ; & je veux vous convaincre aujourd'hui que personne ne s'occupe plus vivement que moi de ce qui vous intéresse, aussi-bien que Mademoiselle.

LISIDOR.

Je vous ai déjà dit que je vous en dispense.

ISABELLE.

Et moi aussi. Mais quel est le sujet de ce beau compliment ?

LISIDOR.

Monsieur veut nous prouver qu'il nous aime, en nous pressant de nous marier dès ce soir.

ISABELLE.

Ecoutez, mon cher Monsieur, vous me permettez de vous dire une chose en amie.

DAMON.

Quoi, Mademoiselle ?

ISABELLE.

C'est qu'il y a vingt ans, tout au moins, que vous avez le talent de m'ennuyer.

DAMON.

Je vous suis obligé de la confidence. Je m'en doutois depuis long-tems.

ISABELLE.

Faites moi donc la grace , une bonne fois , de prendre congé pour toujours.

DAMON.

C'est une grace que vous obtiendrez bien-tôt. Mais croyez-moi tous deux ; exécutez tout au plutôt les anciennes promesses que vous vous êtes faites l'un à l'autre , & ne vous occupez que de cela.

LISIDOR.

Parbleu, nous avons bien d'autres affaires.

DAMON.

Celle-ci est la plus pressante.

LISIDOR.

La plus pressante ? Oh ! Je vous réponds que non.

ISABELLE à Damon.

Nous savons mieux que vous ce qui nous presse le plus.

DAMON.

En un mot, Mademoiselle , & comme votre parent & comme votre ami , je ne puis approuver que vous différiez davantage à remplir vos engagements : tout le monde les connoît ; tout le monde est bien assuré que rien ne peut plus s'y opposer ; & tout le monde va vous tympaniser , si vous balancez un instant.

LISIDOR.

Que tout le monde s'aïlle promener ! Nous ne dépendons que de nous-mêmes ; & nous ferons ce qui nous conviendra.

DAMON.

Vous le prenez tous deux sur ce ton-là ?

LISIDOR.

Oui.

DAMON.

Oh bien , il faut donc que je vous serve malgré vous-même ; & j'ai un moyen infailible de vous rendre tous deux raisonnables.

ISABELLE.

Raisonnables ! Je vous en défie.

Vous m'en défiez ! Entrez, Monsieur Subtil.

S C E N E X I I.

M. SUBTIL, LISIDOR, ISABELLE,
D A M O N.

QUI diable m'amène ici cet original-là ?

M. S U B T I L.

Mademoiselle & Messieurs, très-humble serviteur.

L I S I D O R.

Que voulez-vous ?

M. S U B T I L.

Voilà un beau compliment que vous me faites, à moi, votre ancien ami ? A moi, qui puis dire, *sans* vanité, qu'il suffit de me connoître pour m'estimer ; & que je suis connu de gens de la plus noble, de la plus haute, de la plus sublime volée ?

L I S I D O R.

Je vois bien que vous êtes toujours le même.

M. S U B T I L.

Oui ; toujours gai, toujours vif, & toujours semillant.

L I S I D O R.

Eh bien, Monsieur le Semillant, pour quelle affaire venez-vous ici ?

M. S U B T I L.

Pour une affaire qui vous remettra de bonne humeur. J'apporte un Contrat de Mariage à signer. Où sont donc les futurs Epoux ?

I S A B E L L E.

Que voulez-vous dire ?

M. S U B T I L.

On dit que le Futur est un dégourdi, & que la Future est belle au parfait, au sublime, au suprême.

L I S I D O R.

Quel galimathias nous faites-vous ici ?

M. S U B T I L.

Galimathias, Monsieur ? Il n'y en eut jamais dans mes discours ni dans mes Actes. Celui que j'apporte est dressé par moi-même ; & vous y sentirez toute la clarté, toute la précision, & toute l'éloquence de l'étude : car moi, je ne sçais ce que c'est que de verbiager ; & j'ai le style coulant, sublime, énergique.

L I S I D O R.

Sçavez-vous, Monsieur Subtil, que ma patience est à bout ? Au fait. De quoi s'agit-il ?

M. S U B T I L.

Du Contrat de Mariage de Monsieur le Chevalier de Boisdouillet & de Mademoiselle Angélique de Préfleury, (*A Damon.*) Ne m'avez-vous pas dit, Monsieur, qu'ils avoient établi céans leur domicile ?

D A M O N.

Du moins quant à présent.

M. S U B T I L à *Lisidor.*

Vous voyez que je ne viens pas à fausses enseignes. Je suis circonspect au parfait, au sublime, au suprême degré.

L I S I D O R.

Mon pauvre Monsieur Subtil, vous êtes fou au degré le plus haut, le plus parfait, le plus sublime.

M. S U B T I L.

Est-ce être fou que d'apporter un Contrat de Mariage à signer ?

I S A B E L L E.

Le Contrat de qui ?

M. S U B T I L.

De ladite Demoiselle Angélique, & dudit sieur Chevalier.

L I S I D O R.

Qui vous a dit qu'ils vouloient se marier ? Qui vous a chargé de faire leur Contrat ?

L'AMOUR Usé,
S U B T I L montrant Damon.

C'est Monsieur.

L I S I D O R à Damon.

Vous ?

D A M O N.

Moi-même.

I S A B E L L E à Damon.

Et sur quoi fondé, s'il vous plaît ?

D A M O N.

Sur leur inclination mutuelle, sur le desir qu'ils
ont de s'épouser, & sur les promesses qu'ils se sont
faites en ma présence.

I S A B E L L E.

Mon Neveu ?

L I S I D O R.

Ma Nièce ?

D A M O N.

Oui, votre Nièce & votre Neveu. Ils s'aiment pas-
sionnément ; ils m'en ont fait confidence ; & c'est moi
qui les marie.

L I S I D O R.

Je tombe des nuës.

I S A B E L L E.

Je suis confonduë.

S C E N E X I I I.

LISIDOR, ISABELLE, DAMON,
M. GRIFFART, M. PATACLIN,
M. S U B T I L.

M. S U B T I L.

O H, oh ! Voici deux de mes Confreres ! Bon-
jour, Monsieur Griffard. Serviteur, Monsieur
Pataclin.

C O M E D I E
I S A B E L L E.

351

Que vois je ?

L I S I D O R.

Que veut dire ceci ?

M. S U B T I L.

Peut-on sçavoir ce qui vous amène ici, Messieurs ?

M. G R I F F A R D.

J'apporte le Contrat de Mariage entre Monsieur
Lisidor & Mademoiselle de Préfleury.

M. P A T A C L I N.

Et moi, celui de Mademoiselle, ci-présente, &
de Monsieur le Chevalier de Boisdouillet.

L I S I D O R à Isabelle.

Comment, morbleu, vous épousez votre Neveu ?

I S A B E L L E.

Pourquoi non ? Vous épousez bien votre Nièce.

L I S I D O R.

Ah ! Je suis bien aise de sçavoir vos petites ma-
nœuvres, Mademoiselle.

I S A B E L L E.

Et moi, de découvrir les vôtres, Monsieur.

M. S U B T I L.

C'est un coup fourré. L'aventure est plaisante, au
sublime, au parfait.

L I S I D O R à M. Griffard.

Et qui vous a dit d'apporter ici votre minutte.

M. G R I F F A R D montrant Damon.

C'est Monsieur.

I S A B E L L E à M. Pataclin.

Et vous, qui est-ce qui vous a prié de venir ici ?

M. P A T A C L I N montrant Damon.

C'est Monsieur.

L I S I D O R.

C'est Monsieur ! Toujours Monsieur ! Que le Dia-
ble emporte Monsieur ! Par où, je vous supplie, avez-
vous découvert nos secrets ?

Par vous-même. Ce Neveu & cette Nièce que vous vous êtes présentés l'un à l'autre, m'ont fait d'abord soupçonner vos intentions. J'ai dit à ces Messieurs, que je connoissois pour être vos Notaires, que vous m'aviez mis dans votre confidence; ils m'ont cru, & m'ont initié dans vos mystères. C'est moi qui les ai pressé de venir ici, leur faisant entendre que vous n'aviez plus de raisons pour tenir vos Mariages secrets.

ISABELLE.

Voici un beau tour que vous nous jouez !

DAMON.

C'est un tour d'ami; puisque je vous sauve la plus grande extravagance que vous puissiez faire l'un & l'autre.

M. SUBTIL.

Ma foi, cela est vrai au sublime.

DAMON.

Quand vous serez de sang froid, vous m'en remercerez. Croyez-moi, rentrez en vous-mêmes. Le moindre éclat vous expose à la risée publique. Prenez votre parti.

S C E N E X I V.

LISIDOR, ISABELLE, DAMON,
ANGELIQUE, LE CHEVALIER,
M. GRIFFARD, M. SUBTIL,
M. PATACLIN.

A ISABELLE au Chevalier.
H, te voilà, perfide !

LISIDOR à Angélique.

C'est donc vous, petite traîtresse ?

LE CHEVALIER.

Ma Tante.... En vérité.... Je vous demande bien pardon.

ANGELIQUE.

Mon Oncle... Je vous assure... que je suis bien confuse....

ISABELLE.

Comment, j'aurai donné mes pierreries à mon Rival?

LISIDOR.

Et moi, mes actions à l'Amant de ma Maîtresse?

ANGELIQUE.

Cela n'est pas juste. Tenez, Mademoiselle, prenez votre Ecrain.

LE CHEVALIER à Lisidor.

Monsieur, voilà vos actions.

LISIDOR.

S'ils ne sont point fidèles, ils sont honnêtes gens du moins. Mais pourquoi nous avoir trompés? Pourquoi consentiez-vous à nous épouser?

DAMON.

Par nécessité. Il ne suffit pas d'être jeune & aimable, il faut avoir de quoi vivre.

LISIDOR.

Et seront-ils plus riches étant mariés ensemble? Qu'est-ce qui fait votre fortune?

LE CHEVALIER & ANGELIQUE,

montrant Damon.

C'est Monsieur.

LISIDOR.

Enfin, c'est Monsieur qui fait tout.

SCENE DERNIERE.

ISABELLE, LE CHEVALIER, LISIDOR,
ANGELIQUE, LISETTE, FRONTIN.
M. SUBTIL, M. JOUFFLU, DAMON,
M. PATACLIN, M. GRIFFART.

M. S U B T I L.

A A ! Je crois que voici mon Confrere, Monsieur Joufflu ! Encore un Notaire ? Par ma foi c'est la journée des brancards.

L I S I D O R.

Que Diable nous veut encore celui-ci ? Pour quelle affaire venez-vous céans ?

M. J O U F F L U.

Vous voyez les deux personnes qui m'ont prié d'y venir. Ils ne veulent pas se marier sans la permission de leurs Maîtres, & sans les supplier de leur faire l'honneur de signer la Minutte de leur Contrat.

L I S I D O R.

Comment ? Frontin & Lisette s'épousent ?

I S A B E L L E.

Et qui est-ce qui vous donne de quoi vous marier ?

LISETTE & FRONTIN montrant Damon.

C'est Monsieur.

L I S I D O R.

Encore Monsieur ? (*A Damon.*) Parbleu, vous faites bien des affaires en peu de tems !

F R O N T I N à Damon.

Monsieur, vous aurez la bonté de signer le premier ; car c'est de vous que nous tenons tout le bien que nous mettons en communauté.

D A M O N.

Et, avec votre permission, s'il vous plaît, combien est-ce que je vous donne ?

M. J O U F F L U.

Il est stipulé que le Sieur Frontin apporte mille écus en mariage.

D A M O N.

Mille écus !

F R O N T I N.

Hélas ! Ce n'est pas trop ; & je suis modeste.

M. J O U F F L U.

Et il reconnoît avoir reçu mille écus de la Demoiselle Lifette.

D A M O N.

Comment diable ! Mais vous taillez en plein drap.

L I S E T T E.

Comme l'étoffe est bonne , nous nous sommes fait bonne mesure.

D A M O N.

Je le vois bien. Mais je fais bon de tout ; & je signerai.

M S U B T I L à Isabelle & à Lisidor.

Oh ça , Monsieur & Mademoiselle , on dit vulgairement qu'il faut faire une fin. Voici la minute de votre Contrat , que je garde depuis vingt-cinq ans ; elle est presque aussi usée que vos amours. Voulez-vous que je vous parle au vrai , au sincère , au naturel , sans ambiguïté , sans circonlocution ? Vous n'avez rien de mieux à faire que de signer cette minute.

D A M O N.

Toutes sortes de raisons vous y obligent. Vous vous êtes égarés l'un & l'autre ; rentrez dans le bon chemin ; & priez ces Messieurs de garder le secret. Pour moi , je vous le promets sur mon honneur , si vous suivez mon conseil.

L I S I D O R à Isabelle.

Eh bien , qu'en dites-vous ?

I S A B E L L E.

Hélas ! Tout ce que vous voudrez.

Vous n'avez rien à vous reprocher ; la faute est égale. Allons , une bonne résolution.

LISIDOR.

Voilà qui est fait.

ISABELLE.

Je me rends,

DAMON.

Ce n'est pas tout. Soyez généreux , je vous en donne l'exemple. Vous avez aimé ces jeunes-gens-ci. Vous tenez les dons que vous leur avez faits , & qu'ils vous ont remis : Aurez vous la dureté de les reprendre ?

ISABELLE *prenant les actions de Lisidor.*

Tenez , Chevalier ; gardez cela pour vous souvenir de la tendre Isabelle.

LECHEVALIER *lui baisant la main.*

Vous serez toujours ma chere tante.

LISIDOR *reprenant l'écrin d'Isabelle.*

Voilà les pierreries , petite friponne ; portez les pour l'amour de moi.

ANGELIQUE.

Oui , mon cher oncle , je vous le promets.

DAMON.

Allons signer les nouvelles , & l'ancienne minute.

M PATACLIN.

Mais , s'il vous plaît , que deviendront les nôtres ?

LISIDOR.

On vous en fait présent.

M GRIFFARD.

Et qui les payera ?

LISIDOR *montrant Damon.*

C'est Monsieur.

DAMON.

Volontiers. Plût au Ciel que j'eusse assez de bien , pour rendre tout le monde heureux & raisonnable !

Fin du cinquième & dernier Acte.

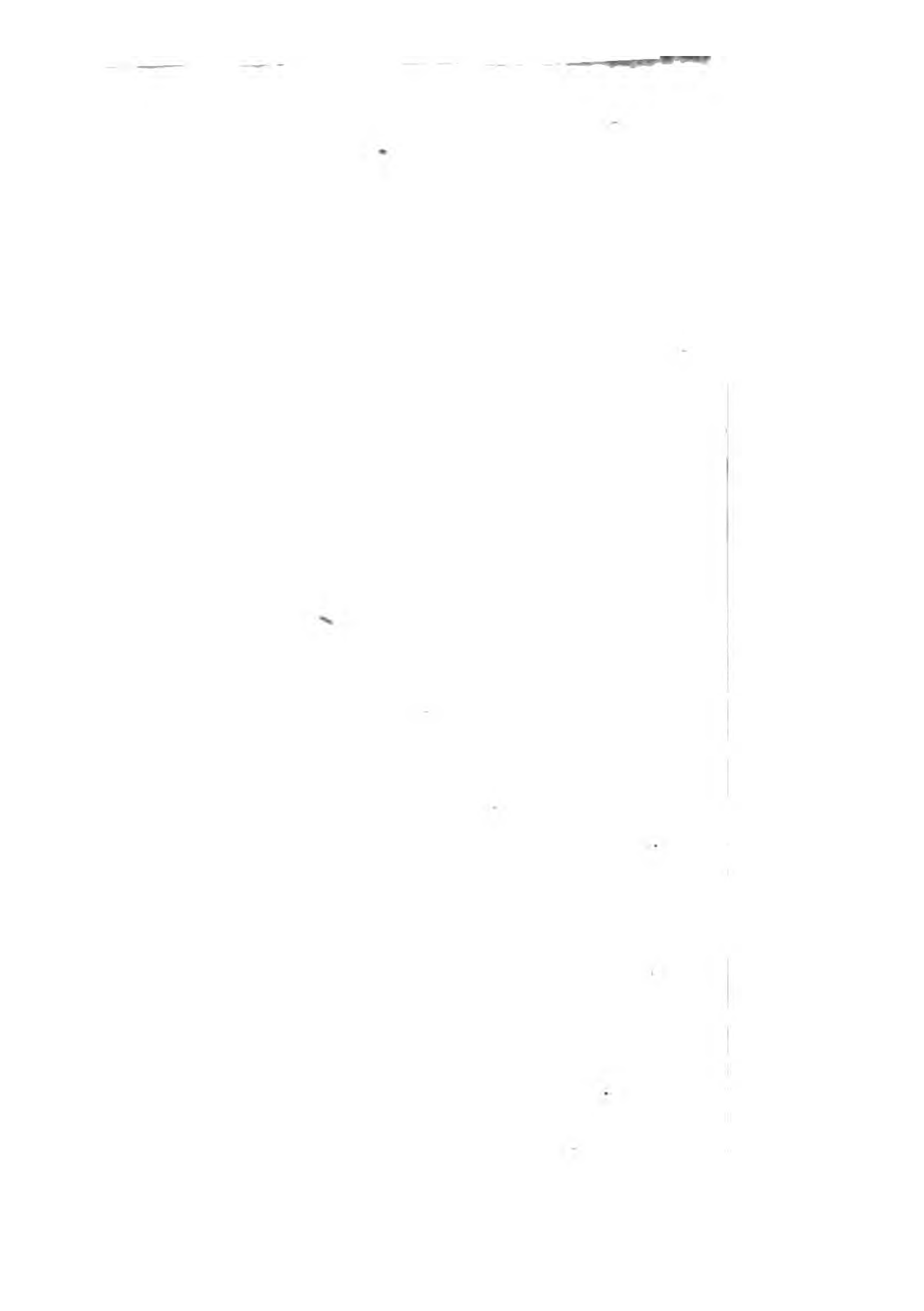
LE MARIAGE

DE RAGONDE ET DE COLIN,,

OU

LA VEILLÉE DE VILLAGE,,

Divertissement en Musique.





TROISIÈME
L E T T R E
A M O N S I E U R
T A N E V O T.



N vérité, Monsieur, vous m'étonnez ! Est-il possible qu'on représente les AMOURS DE RAGONDE sur le Théâtre de l'Opéra, & que cette bagatelle y attire tout Paris ? J'en suis émerveillé, je vous l'avoue. Ce qui redouble ma surprise, c'est que quelques Beaux esprits osent se vanter hautement d'être les Auteurs de ce petit Poëme lyrique ; si peu de gloire ne valoit pas la peine de mentir. Mais, si vous m'avez étonné, Monsieur, je vais bien vous surprendre à mon tour : Apprenez que c'est moi qui l'ai composé pour S. A. S. Mademoiselle la Duchesse du Maine, & qui l'ai fait représenter

à Sceaux dans le mois de Décembre 1714. J'ose même ajouter, que cette illustre Princesse l'honora de ses applaudissemens, & je me flâte qu'elle n'a pas oublié que j'en suis l'Auteur, aussi-bien que d'un autre Divertissement qui avoit précédé celui-ci, le vingt-deuxième de Novembre de la même année, & qui étoit intitulé, LE MYSTERE, OU LES FESTES DE L'INCONNU: ce furent deux espèces d'*improptu*; car, à mesure que je composois les vers, feu M. Mouret les mettoit en musique avec une facilité merveilleuse; en sorte que le Poëte & le Musicien sembloient se disputer à qui auroit plutôt fini sa tâche, pour satisfaire l'impatience d'une Princesse, à qui nous souhaitions de donner des marques de notre zèle, & de l'ambition que nous avions tous deux de contribuer à ses nobles amusemens, & d'y joindre le mérite de la diligence; mérite qui, dans ces sortes d'occasions, a beaucoup plus d'éclat & de succès, que la parfaite régularité d'un Ouvrage qu'on a pris soin de méditer & de corriger long-tems: aussi le Public a-t'il dû sentir que les vers & la musique des *Amours de Ragonde* n'étoient pas la production d'un long travail; mais peut-être que cette espèce de négligence a je ne sçai quoi de facile & de naturel, qui a saisi les Spectateurs: car ordinairement ce ne sont pas les Ouvrages les plus travaillez qui ont les plus grands

succès ; & tout ce qui approche le plus de la **nature**, a presque toujours le bonheur de **plaire** : c'est à quoi principalement j'**attribue** le succès de mon petit Opera.

Tout négligé qu'il est, néanmoins, il s'en **faut** bien que je donne mon suffrage à ce **qu'on** y a retranché ou ajouté, sans avoir eu la précaution de me consulter. Je proteste sur tout contre certaines petites maximes **que** je trouve dans l'Exemplaire que vous **venez** de m'envoyer : ces fadeurs ne me **vont** point du tout ; & , pour vous convain-
cre que je n'y ai nulle part , je vous envoie l'Ouvrage tel que je l'ai composé , & tel qu'il paroîtra dans le Recueil de mes Poë-
sies diverses.



A C T E U R S.

RAGONDE, vieille Païssanne.

COLETTE, Fille de Ragonde.

MATHURINE, Voisine de Ragonde.

LUCAS, Amant de Colette.

COLIN, jeune Païsan aimé de Ragonde.

THIBAUT, Magister du Village.

TROUPE de Païsans & de Païssannes qui dansent.

TROUPE DE LUTINS.

La Scène est dans le Village de Sceaux.



LE MARIAGE DE RAGONDE ET DE COLIN ;

O U

LAVEILLÉE DE VILLAGE,

Divertissement en Musique.

PREMIER INTERMEDE.

L A V E I L L E E.

*Tous les Acteurs & les Actrices , avec les Danseurs
& les Danseuses , sont autour d'une table Les Actrices
& les Danseuses travaillent ; les unes filent à la que-
nouille , les autres au rouet ; quelques-unes tricotent
des bas , &c.*

R A G O N D E.



LLONS , mes enfans , à l'ouvrage.
Tandis que je travaillerons ,
J'avons ici les garçons du villa-
ge

Qui vont nous divertir par d'aimables chansons.

COLIN, LUCAS, & THIBAUT.

Vraiment , j'en avons de nouvelles ,
Que vous trouverez des plus belles.

LA VEILLÉE DE VILLAGE ;

L U C A S.

Notre Magister que voici
 N'a jamais si bien réussi ;
 Il a plus d'esprit , ce me semble ,
 Que tout notre Village ensemble.

T H I B A U T *gravement.*

Vous me rendez justice , en me traitant ainsi.

R A G O N D E.

Et les airs sont-ils beaux ?

L U C A S.

Oui , pargué , je m'en pique ;
 Car c'est moi , Dieu merci ,
 Qui les ai tous mis en musique.

T H I B A U T.

Nous sommes habitans de Sceaux ;
 Pour combler tous nos vœux , ce bonheur doit suffire,
 Rassemblons-nous ici pour chanter & pour rire.
 L'Été , nous danserons à l'ombre des ormeaux.

Nous sommes habitans de Sceaux ;
 Pour combler tous nos vœux , ce bonheur doit suffire.

R A G O N D E.

Vous chanterez tous trois à votre tour.
 Mais vos chansons parlent-elles d'amour ?
 Je veux par-tout de la tendresse ;
 Sans cela , nargue des plaisirs.
 Et je sens les mêmes desirs
 Que je sentoís dans ma verte jeunesse.

L U C A S & T H I B A U T.

Tatigué , la belle vieillesse !

R A G O N D E.

Vieillesse ! A moi , vieillesse ! O , les impertinens !

Je suis un peu moins jeune que ma Fille ,
 Mais je parois mille fois plus gentille.

J'ai la vivacité , j'ai tous les agrémens

Qu'on admiroit en moi dans mon jeune printems.

Pour mes apas plus d'un amant s'empresse.

DIVERTISSEMENT, 545
LUCAS & THIBAUT.

Tatigué, la belle vieille !

RAGONDE.

Vieille ! A moi, vieille ! O, les impertinens !

Allons, mes enfans, à l'ouvrage.

Tandis que je travaillerons,

J'avons ici les garçons du Village,

Qui vont nous amuser par d'aimables chansons.

(*Ritournelle.*)

THIBAUT.

L'Hyver qui commence son cours,

Nous fait quitter les champs & les boccages.

Nous attendons dans nos Villages,

Que le zéphir ramène les beaux jours.

Nous nous rassemblerons tous pendant la nuit obscure.

Que ces momens ont de douceurs !

Tout nous porte au plaisir ; & , malgré la froidure ,

L'amour nous fait sentir ses plus vives ardeurs.

LUCAS.

Superbes habitans des Villes ,

Votre bonheur n'est point l'objet de nos desirs ;

L'abondance & l'éclat régneront dans vos plaisirs.

Nos jeux sont moins brillans , mais ils sont plus tranquilles.

Air de Musette.

COLIN.

Accourez tous , jeunes garçons ,

Venez aussi , jeunes fillettes ;

Ecoutez nos tendres chansons ,

Et dansons tous ensemble au son de nos Musettes.

De cet Hyver faisons un doux Printems ;

L'Amour l'ordonne , & nous est favorable.

Quand on sçait aux plaisirs donner tous les instans ,

Toute saison est agréable.

RAGONDE.

Il chante mieux que vous , mon aimable Colin ;

Je lui veux attacher ce ruban de ma main.

LA VEILLÉE DE VILLAGE.

C O L I N.

Laissez ; reprenez votre ouvrage.

R A G O N D E.

Mon cher enfant , reçois cette faveur ;

C'est un présent de mariage.

C O L I N.

Reprendre un Epoux à votre âge !

R A G O N D E.

Oui , mon poupon ; oui , mon cher cœur.

N'est ce donc pas assez que trois mois de veuvage ?

Je ne puis plus supporter ses ennuis.

Voici le tems des longues nuits ;

Et , si bien-tôt je ne m'engage ,

Mon honneur à la fin pourra faire naufrage.

Un plaisir légitime est tout ce que je veux.

LUCAS , THIBAUT ., MATHURINE.

Ragonde avec Colin , le charmant assemblage !

R A G O N D E.

Que je nous aimerons ! Que je serons heureux !

LUCAS , THIBAUT , MATHURINE.

Ragonde avec Colin , le charmant assemblage !

R A G O N D E.

Ah , les jolis enfans que je ferons tous deux !

Embrasse moi.

C O L I N.

Laissez ; reprenez votre ouvrage.

R A G O N D E.

Je croi que tu m'aimeras bien.

C O L I N.

Non , morgué , je n'en ferai rien.

E N S E M B L E.

RAGONDE. § Je crois que tu m'aimeras bien.

C O L I N. § Non , morgué , je n'en ferai rien.

R A G O N D E.

Tu fais le dégoûté ! Mais vois comme je brille.

A qui , donc en veux-tu ?

COLIN.

J'en veux à votre fille.

RAGONDE.

A ma fille ! Merci de moi !

Je t'étrangleroïis avec elle,

Plutôt que de la voir mariée avec toi.

(Tendrement.)

Veux-tu me voir mourir ?

COLIN.

C'est une bagatelle.

Mourez, j'y consens de bon cœur,

Pourvu que j'épouse Colette.

RAGONDE.

C'est donc ainsi que l'on me traite !

Traître, tu sentiras l'effet de ma fureur.

Veux-tu me voir mourir ?

COLIN.

J'y consens de bon cœur,

Pourvu que j'épouse Colette.

(A Colette.)

Je crois que tu m'aimeras bien,

COLETTE.

Non, Colin, je n'en ferai rien.

ENSEMBLE.

COLIN. Je crois que tu m'aimeras bien.

COLETTE. Non, Colin, je n'en ferai rien.

MATHURINE. AIR.

Pargué, Colin, tu te moques du monde,

De refuser Dame Ragonde !

Elle est vieille, il est vrai, je ne l'ignorons pas ;

Mais elle a des écus : & vivent les apas

Par qui la cuisine se fonde.

Aga, qu'en, mon pauvre Colin,

Tu seras riche, & n'auras point d'ombrage.

Si tu prens une jeune femme en ce siècle malin,

Bien-tôt tu verras le voisin

Partager avec toi les soins de ton ménage.

LA VEILLÉE DE VILLAGE;
R A G O N D E.

Oui , traître , tu m'épouseras ,
Ou bien tu t'en repentiras.
Si tu prens une autre pour Femme ,
Je vais jeter un sort sur toi ;
Et je te jure , sur mon ame ,
De te faire mourir & de crainte , & d'effroi.

C O L I N.

Me croyez-vous assez sot pour vous croire ?

M A T H U R I N E.

Colin se rendra quelque jour.
Ne parlons plus de votre amour ,
Et que chacun conte une histoire.

L U C A S.

J'en sçais une , morgué , qui vous divartira.

R A G O N D E.

Je vais en dire une charmante.

C O L I N.

Ecoutez celle-ci , vous en ferez contente.

R A G O N D E.

Je m'en vais commencer , & Colin me suivra.

L U C A S.

Non , morgué.

C O L I N.

C'est à moi.

R A G O N D E.

Paix. La mienne est plaisante.

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Luc. { Climéne , en son jeune Printems ,
Dançoit un jour sur la fougere ;
Elle agaçoit , devant sa Mere ,
Un Berger qui l'aimoit depuis assez long-
tems.

RAG. { Un jeune Berger de vingt ans
Aimoit une jeune Bergere ;
Mais il plaisoit fort à la Mere ,
Qui vouloit l'épouser en dépit de ses dents.

Une

COL.

Un vieille avoit quatre dents
Qui branloient , & ne tenoient guère ;
Elle vouloit être encor mère ,
En épousant par force un Berger de vingt
ans.

C O L E T T E.

Quoi , parler tous ensemble ! Eh , bon Dieu ! Quelle
honte !

Chacun , à votre tour , vous direz votre conte.

L U C A S *seul.*

Climéne , en son jeune printems ,
Dançoit un jour sur la fougere ;
Elle agaçoit , devant sa mere ,

Un Berger qui l'aimoit depuis assez long-tems.

La vieille se mit en colere ;

Il prit , pour l'adoucir , un ton doux , langoureux ;
Elle l'aima , fit voir bien de l'or à ses yeux :
Et , d'Amant de Climéne , il devint son Beau-pere.

R A G O N D E *seule.*

Un jeune Berger de vingt ans ,
Aimoit une jeune Bergere ;
Mais il plaisoit fort à la mere ,

Qui vouloit l'épouser en dépit de ses dents.

La bonne femme étoit forcière.

Pour punir le Berger insensible à ses feux ,
Elle en fit un matou qui devint furieux ,
Et se précipita du haut d'une goutiere.

C O L I N.

Une vieille avoit quatre dents ,
Qui branloient & ne tenoient guère ;
Elle vouloit être encor mère ,

En épousant par force un Berger de vingt ans.

Il méprisa cette Mégere.

Elle voulut punir ce Berger dédaigneux :

550 LA VEILLÉE DE VILLAGE,
Mais lui, pour prévenir ses desseins dangereux,
L'envoya soupier au fond de la rivière.

R A G O N D E.

Il suffit ; je t'entends , & tu me connoîtras.

L O L E T T E à Ragonde.

J'avons , Lucas & moi , concerté la manière
Dont il faut vous venger ; ne vous désolez pas.

M A T H U R I N E.

M'en croirez-vous ? Laissons cette matière.

Dançons , dançons , je ne sçaurions mieux faire.

CHOEUR DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

Dançons , dançons , je ne sçaurions mieux faire.

*Ils dansent plusieurs Entrées , & l'Intermede finit par
une Contredanse , où tous les Acteurs , & toutes les
Actrices se mêlent.*

Fin du premier Intermede.



SECOND INTERMEDE.

LES LUTINS.

SCENE PREMIERE.

LE MAGISTER, LUCAS.

O LUCAS.
 UI, le petit traître d'Amour
 Met tout en feu dans le Village,
 Il nous attaque nuit & jour,
 Et veut que j'aimions à tout âge.

Ragonde, qui devrait se montrer la plus sage,
 Est folle de Colin, qui ne veut point l'aimer;
 Pour Colette, sa fille, il soupire sans cesse;
 Elle se rit de sa tendresse;

Colette a sçu me plaire, & j'ai sçu la charmer.

LE MAGISTER.

Ah, quel charivari!

LUCAS.

Ce qui me désespere
 C'est que Colette est fille de sa mere.

LE MAGISTER.

Comment est-elle folle aussi?

LUCAS.

Non, elle est sage Dieu merci;
 Mais par un injuste caprice,
 Ragonde ne veut pas que je soyons heureux,
 Si Colin ne consent à contenter ses vœux:

Voyez quelle injustice!

Ah morgué queu tempérament!

A soixante ans être encore tout de flamme!

C'est un enchantement.

Bb 2

LA VEILLÉE DU VILLAGE,
LE MAGISTRE.

Elle est amoureuse, elle est femme,
Rien ne pourra guérir ce fol entêtement.
Tu sçais dans ses desseins combien je m'intéresse.
Puisque sur son esprit la raison ne peut rien,
Pour lui donner Colin il faut user d'adresse.

LUCAS.

M'y voilà résolu, Colette le veut bien.
Heureusement pour nous la nuit est fort obscure :
Sous ce déguisement affreux
Je prépare à Colin une triste aventure.
Colette a feint tantôt de se rendre à ses feux,
Lui jurant de venir le trouver en ces lieux,
Dès le moment que sa mere endormie
Lui laisseroit le tems d'échaper à ses yeux;
Colin qui l'aime à la folie,
Va s'y rendre au plutôt dans l'espoir d'être heureux.
J'ai mis dans notre intelligence
Quelques jeunes garçons déguisés comme moi,
Et la vieille amoureuse a conçu l'espérance,
De s'assurer Colin, par la crainte & l'effroi,
Vous nous seconderez.

LE MAGISTRE.

Tu verras des merveilles.
Quand il s'agit de faire un tour malin,
Je ne plains point ni mes soins, ni mes veilles.

LUCAS.

Quelque bruit, ce me semble, a frappé mes oreilles.
Retirons-nous, c'est l'amoureux Colin.

SCENE II.

COLIN *seul.*

Amais la nuit ne fut si noire ;
Mais son obscurité favorise mes vœux.

Colette va venir. Que je serai joyeux!
Mon bonheur est si grand, que j'ai peine à le croire.

Hâte toi de me rendre heureux :

Accours, mon aimable Colette,

La nuit nous cache aux regards curieux.

Que de momens perdus ! Ah, que je les regrette !

Et toi, vieille marâtre, objet trop odieux,

Qui veut faire adorer tes paupières vermeilles,

Ah, puisse le sommeil si bien fermer tes yeux,

Que jamais tu ne te réveilles.

(On entend une symphonie lugubre & des voix confuses.)

J'entens un bruit affreux. Il redouble. Quels cris !

(Plusieurs voix crient de loin d'un ton étouffé.)

Colin, Colin, Colin.

C O L I N.

Je tremble, je frissonne.

(Deux Lutins dansent, ou plutôt courent autour
de lui, & ils lui soufflent dans le visage ..)

On court autour de moi ; je n'entens plus personne.

(Plusieurs voix sur le ton marqué ci-dessus.)

Colin, Colin, Colin.

(Deux autres Lutins dansent une Entrée aussi forte
vive, & lui donnent des coups de pied.)

C O L I N.

Ah, ce sont des Esprits !

Fuyons. Je ne le puis. La force m'abandonne.

Hélas ! Je craignois que le jour

Ne vînt trop tôt chasser la nuit obscure :

Que ne puis-je à présent avancer son retour !

Maudite nuit ! Maudit amour !

Mais il faut que je me rassure.

Peut être on m'a joué ce tour,

Ou ma seule frayeur cause cette aventure.

Allons ferme, Colin ; faisons bonne figure.

J'ai ma lanterne, par bonheur,

Ouvrons la. Je me sens revenir le courage.

Par la mort, si quelqu'un ose me faire peur,

Bb 3

554 LA VEILLÉE DE VILLAGE ,

Je lui déchirerai les yeux & le visage.

(Deux Lutins entrent ; l'un lui arrache sa lanterne ,
& éteint la lumière , l'autre lui donne un soufflet :
le tout se fait en même tems.)

C O L I N.

Je suis mort. Au secours. Ne puis-je m'en aller ?

(Deux autres Lutins viennent avec chacun un flambeau allumé , & s'oposent à sa fuite , se présentant toujours devant lui , ensuite ils lui disent :)

Si tu fors de ta place
Nous allons t'étrangler.

C O L I N.

Je crois que le sabat vient ici s'assembler.

Eh , messieurs les Sorciers , je vous demande grace.

T R O I S L U T I N S.

Si tu fors de ta place ,
Nous allons t'étrangler.

(Plusieurs Démones viennent danser une Entrée , & par leurs gestes augmentent sa frayeur :)

T R O I S L U T I N S.

Nous courons par tout le monde
Pour tourmenter les humains :
Ils n'échappent de nos mains
Que par l'ordre de Ragonde.

P R E M I E R L U T I N.

Elle a sur nous un pouvoir absolu ,

D E U X I È M E L U T I N.

Jusqu'au fond des Enfers sa voix se fait entendre ,

T R O I S I È M E L U T I N.

Les Démones , les Sorciers près d'elle vont se rendre ,
Et sont toutes les nuits ce qu'elle a résolu.

C H Œ U R D E L U T I N.

Vos secrets & votre puissance ,
Ragonde , inspire le respect :
Ministres de votre vengeance ,
Nous frémissons à votre aspect.

(Entrée de plusieurs Lutins & Démones qui menacent)

Colin , & qui ensuite le prennent & l'enlèvent.)

COLIN.

Au secours on m'emporte,
Ragonde , hélas ! me laissez-vous périr ?

SCENE DERNIERE.

RAGONDE , COLIN , LE MAGISTER,
LUCAS, Troupe de Lutins & de Démon.

RAGONDE.

EH bien, Traître , veux-tu mourir ;
Ou contenter l'ardeur qui me transporte ?
Ces Lutins pour jamais vont se saisir de toi
Si tu ne me promets de me donner ta foi.

COLIN.

Ah , dissipez mes cruelles alarmes ,
Adorable Ragonde , & je suis tout à vous.
Oui, ç'en est fait , je me livre à vos charmes
Je fais de vous aimer mon bonheur le plus doux.

RAGONDE.

Mais il faut m'épouser , c'est un point nécessaire.

COLIN.

Me voilà soumis à vos loix.
Je vous épouserois cent fois ,
Plutôt que d'attirer sur moi votre colere.

RAGONDE.

Puisque mon cher Colin ne songe qu'à me plaire.
Démon rentrez dans les Enfers.
Partez , Lutins , volez au bout de l'Univers.

Fin du second Intermede.

TROISIÈME INTERMEDE.
LA NOCE ET LE CHARIVARI.

Marche de Paysans & de Paysannes. Lucas donne la main à Colette, & Ragonde couronnée de fleurs, & parée ridiculement, est conduite par Colin. Après que la marche est finie, le Magister dit ces paroles.

A **L E M A G I S T E R.**
 La nôce, à la nôce, allons, accourez tous,
 Rions, chantons, dansons, faisons les fous.
CHOEUR DE PAYSANS ET DE PAYSANNES.

A la nôce, à la nôce, allons, accourez tous,
 Rions, chantons, dansons, faisons les fous.

L E M A G I S T E R.

Pour célébrer un double mariage
 Nous assemblons tout le Village.

Que Lucas est heureux ! Quels seront ses plaisirs !
 Mais Colin va jouir d'un plus doux avantage :

Ragonde, objet de ses soupirs,
 Se livrera bien-tôt à ses brûlans desirs :
 O nuit ! viens achever ce charmant assemblage !
C H O E U R.

O nuit ! viens achever ce charmant assemblage !
 A la nôce, à la nôce, allons, accourez tous ;
 Rions, chantons, dansons, faisons les fous.

L U C A S.

J'ai soupiré long tems pour l'aimable Colette,
 Colette soupiroit pour moi :

J'étois Amans, je vivois sous sa loi,
 Et je goûtois tous deux une douceur parfaite.
 Me voilà son Epoux, & ce lien charmant
 L'oblige à m'obéir ; c'est la loi du Village :
 Mais pour faire un bon mariage,

DIVERTISSEMENT.

557

**Colette & moi j'agissons prudemment :
Je voulons ignorer que je somm'en en ménage.
Colette est ma Maîtresse , & je suis son Amant.**

C O L E T T E.

Lucas , je t'en fais ma promesse ,
Je serai toujours ta Maîtresse ;
Tu seras mon Amant , & non pas mon Epoux ;
C'est le moyen de nous aimer sans cesse.
Pour conserver des noms si doux ,
Ne sois jamais querelleur ni jaloux ,
Garde-toi de brûler d'une nouvelle flamme ;
Si je m'en aperçois , je le dis entre nous ,
Dès le moment je te traite en Epoux ,
Et je deviens ta femme.

L E M A G I S T E R.

Chantons , chantons ensemble , & que l'écho répète :
Vive Lucas , vive Colette ;
Ils ont trouvé tous deux
Le secret d'être heureux.

C H O E U R.

Chansons , chantons ensemble , & que l'écho répète :
Vive Lucas , vive Colette ;
Ils ont trouvé tous deux
Le secret d'être heureux.

P R E M I E R E E N T R E E.

L E M A G I S T E R.

CE n'est que dans notre Village ,
Ce n'est que dans ce beau séjour
Qu'on trouve le secret d'être heureux en ménage :
Ailleurs , quand on s'engage
Le jour du mariage ,
A peine est il un heureux jour.

Bb 5

LA VEILLÉE DE VILLAGE,
C H O E U R.

Chantons, chantons ensemble, & que l'écho répète:

Vive Lucas, vive Colette;
Ils ont trouvé tous deux
Le secret d'être heureux.

SECONDE ENTRE'E.

R A G O N D E à Colin.

O N Chante Lucas & Colette;
Et l'on ne parle point de nous.

C H O E U R.

Vivez, vivez, heureux Epoux,
Goûtez une douceur parfaite.

C O L I N *en pleurant.*

Quelle douceur, hélas!

L U C A S.

Quoi, Colin, tu verses des larmes
Dans ce moment pour toi si plein de charmes?

C O L I N.

Je ne pleurerois pas
Si Lucas étoit à ma place,
Et si j'étois à celle de Lucas.

R A G O N D E.

Quoi même après l'hymen tu me mépriseras?

C O L I N.

Que voulez vous donc que je fasse?
Je ne pleurerois pas
Si Lucas étoit à ma place,
Et si j'étois à celle de Lucas.

R A G O N D E.

Tu dois oublier Colette,
Elle est jeune, elle est follette,
Elle pourroit trahir tes feux;

DIVERTISSEMENT.

559

Mais avec moi tu seras plus heureux :

Je ne serai volage ni coquette.

Tu peux compter sur ma fidélité.

Pour tout autre que toi tu me verras cruelle.

C O L I N.

Eh qui diable seroit tenté

De vous rendre infidelle ?

R A G O N D E.

Merci de moi ;

Me traiter de la sorte ,

Après m'avoir donné ta foi !

La fureur me transporte.

Démons , Lutins , Sorciers , accourez me venger

D'un Mari qui veut m'outrager.

C O L I N *se jettant à ses pieds.*

Pardon , ma cher Epouse ,

Mon amour pour Colette expire à vos genoux.

R A G O N D E.

Garde-toi bien de me rendre jalouse ,

Et songe à t'acquitter des devoirs d'un Epoux.

(Tous les Paysans & Paysannes qui avoient disparu pendant le Dialogue de Ragonde & de Colin , viennent avec tous les instrumens propres pour un charivari.)

L E M A G I S T E R.

Que l'on chante par tout le monde

Le bonheur de Colin , les plaisirs de Ragonde.

C H Œ U R.

Que l'on chante par tout le monde

Le bonheur de Colin , les plaisirs de Ragonde.

L E M A G I S T T E R.

Son cœur sensible à soixante ans

Resseut les feux les plus ardens :

Pour contenter sa flamme ,

La bonne femme ,

Prend un jeune Mari ,

Charivari , charivari , charivari.

**LA VEILLÉE DU VILLAGE,
C H O E U R.**

Charivari, charivari, charivari.

L U C A S.

Pour éviter la disgrâce ordinaire ,
Colin-délicat & jaloux ,
Ne veut point devenir l'Epoux
D'une jeune Bergere.

Colette est à ses yeux moins belle que sa mere.
Suivez , jeunes garçons , l'exemple que voici ,
Charivari, charivari, charivari.

C H O E U R.

Charivari, charivari, charivari.

LUCAS, LE MAGISTER, RAGONDE

Que l'on chante par tout le monde

Le bonheur de Colin , les plaisirs de Ragonde.

L E M A G I S T E R.

Vive la bonne femme & le jeune mari ,
Charivari, charivari, charivari.

C H O E U R.

Vive la bonne femme & le jeune mari.

Charivari, charivari, charivari.

(On danse, & l'Intermede finit par la même marche
qui l'a commencé, & par un Charivari.)

FIN DU TROISIEME INTERMEDE.

[Vous venez de lire le-Balet des *Amours de Ragonde*, tel que je l'ai composé.

Voici présentement les *Fêtes de l'Inconnu*, qui sont
d'un ton bien plus sérieux, & qu'on peut regarder
comme une espèce de Pastorale.

Le Dieu du Mystere y préside d'abord , parce que la
personne qui donnoit cette fête à Madame la Duchesse
du Maine, souhaitoit extrêmement de n'être point con-
nuë; & qu'il n'y avoit que moi qui fusse dans la confiden-
ce: c'est pourquoi je m'avisai d'introduire HARPOCRATE,
le Dieu du silence, pour en faire l'Ordonnateur de la
Fête, qui ne manqua pas d'avoir un très-grand succès,
que l'on doit beaucoup plus attribuer à l'air mystérieux
dont elle fut donnée, qu'au mérite de l'Ouvrage.]

LES FESTES DE L'INCONNU.

Divertissement en Musique.

Pour S. A. S. Madame la Duchesse du Maine.

Donné à Sceaux le Jeudi 22 Novembre 1714.

A C T E U R S.

LE MYSTÈRE.

CERÈS.

ASTRÉE.

AGLAURÉ.

CYDIPPE.

TYRCIS.

LICIDAS.

UN LABOUREUR.

UN MOISSONNEUR.

LES SUIVANS du Mystère.

TROUPE de Bergers & de Bergères.

La Scène est dans le Château de Sceaux.



LES FESTES DE L'INCONNU,

Divertissement en Musique.

PREMIER INTERMEDE.

Qui sert de Prologue.

LE MYSTERE, DEUX SUIVANS.

LE MYSTERE.



E Dieu du jour est descendu sous l'onde,
Le Sommeil en tous lieux a verté ses
pavots.

Tandis que l'Univers goûte un profond
repos,

C'est au Dieu du mystère à régner dans le monde.

PREMIER SUIVANT.

Où sommes-nous ? Quel important projet

Vous a conduit ici pendant la nuit obscure ?

Ne pourrons-nous apprendre ce secret ?

Le cacher plus long-tems c'est nous faire une injure.

LE MYSTERE.

Non, je ne prétens point vous cacher mes desseins ;

Tous deux confidens du Mystère ,

Vous possédez cet art si salutaire

Et si peu connu des humains .

364 **LES FESTES DE L'INCONNU ;**
C'est l'art de sçavoir tout , & de sçavoir le taire.

Vous êtes dans ce beau séjour
Où les mortels & les Dieux chaque jour
S'empressent d'admirer l'auguste LUDOVISE ;
J'y viens aussi pour lui faire ma cour ;
Secondez moi , l'instant nous favorise.

DEUXIÈME SUIVANT.

Avez-vous pû former cette entreprise ?
Vous vous livrez à des soins superflus ;

Et le mystère est inutile
Dans un séjour que les vertus ,
Et l'innocence ont choisi pour asyle.

LE MYSTÈRE.

Ma-presence devient nécessaire en ces lieux ,
Et j'y vais ordonner une fête nouvelle.

PREMIER SUIVANT.

Pour faire éclater votre zèle
Vous deviez y conduire & les ris & les jeux.

LE MYSTÈRE.

Ils vont suivre mes pas , & s'offrir à nos yeux.

DEUXIÈME SUIVANT.

Mais que dois je augurer d'un si profond silence ?
Je ne vois point ici cette magnificence ,
Ces superbes apprêts , ces spectacles charmans

Qui rendent les nuits plus brillantes *

Que les plus beaux jours du Printems.

LE MYSTÈRE.

Ces fêtes sont trop éclatantes ,

On y veut rapeler cette simplicité ,
Leur unique ornement , quand on les fit éclore.

PREMIER SUIVANT.

Sans pompe & sans éclat plairont-elles encore ?

LE MYSTÈRE.

Un inconnu s'en est flatté ;

Pour charmer le bon goût il n'est pas nécessaire

* On apeloit ces Fêtes de Sceaux , les GRANDES
NUITS , parce qu'elles se donnoient pendant la nuit.

De recourir à tant d'éclat ;
Souvent un plaisir simple , innocent , délicat ,
 Est plus propre à le satisfaire.

L'Inconnu qui m'employe a formé cet espoir.

PREMIER SUIVANT.

Je crains qu'il ne s'en fasse accroire.

LE MYSTERE.

Pour ne point hazarder sa gloire

Il a recours à mon pouvoir.

DEUXIEME SUIVANT.

Ne pouvons nous sçavoir son nom & sa naissance ?

LE MYSTERE.

(*Tous les Suivans du Mystère entrent , & il leur dit tout bas , le nom de l'Inconnu.*)

Ecoutez tous . . . Vous sçavez nos secrets ;

Qu'ils soient ensevelis dans un profond silence.

LES DEUX SUIVANS.

Vous pouvez être sûr que nous ferons discrets.

LE MYSTERE à tous ses Suivans.

Secondez mes soins & mon zèle ,

O vous qui possédez mon art mystérieux :

Commencez avec moi cette fête nouvelle ,

Et cachons l'Inconnu qui la donne en ces lieux.

PREMIERE ENTRE'E.

DEUX SUIVANS forment l'Entrée.

PREMIER SUIVANT.

Tout réussit par le Mystère :

Par son secours mille guerriers

Ont plus moissonné de lauriers ,

Que par la valeur téméraire :

Un amant subtil & discret ,

Un ministre prudent qui cache son secret ,

Ont rarement un sort contraire ;

Tout réussit par le Mystère.

SECONDE ENTRE'E. DEUXIEME SUIVANT.

Sans le mystère, il n'est rien d'agréable :
 Lorsqu'en dépit d'un jaloux curieux ,
 On aime un objet adorable
 Qui, d'un regard tendre & mystérieux ,
 Promet un retour favorable ,
 Tous les instans sont doux & précieux :
 Mais la beauté la plus aimable ,
 Que sans trouble & sans crainte , on voit à chaque
 instant ,
 Malgré tous ses apas rend l'amour languissant :
 Sans le Mystère , il n'est rien d'agréable.

TROISIE'ME ENTRE'E. LE MYSTERE ET LES DEUX SUIVANS.

Tendres Amans , qui soupirez
 Des rigueurs de vos inhumaines ,
 Aimez constamment , espérez
 L'heureux instant qui finira vos peines :
 Mais quand l'Amour comblera vos desirs ,
Cachez votre bonheur & tâchez de vous taire ;
 Ce Dieu veut toujours du mystère ,
Et les plaisirs secrets sont les plus doux plaisirs.

(Tous les Danseurs forment une Entrée. Un des Suivans du Mystère représente l'Inconnu ; deux autres Suivans représentent les Curieux qui veulent le connoître ; & les autres Suivans s'oposent à leur curiosité ; ce qui fait une danse dans le goût des Pantomimes , & finit le premier Intermede.)

II. INTERMEDE.

ASTRÉE, AGLAURE, CYDIPPE.

QUEL **AGLAURE.**
sujet vous oblige à descendre des Cieux ?
Déesse, daignez nous le dire :
Va-t'on revoir ce siècle heureux,

Où les premiers mortels vivoient sous votre empire ?

ASTRÉE.
Non ; pour leurs successeurs il n'auroit point d'attraits ;
Astrée a pour jamais abandonné la terre.

AGLAURE.
La paix les a sauvés des horreurs de la guerre ;
Joignez votre présence à ses nouveaux bienfaits.
Quoi ? N'est-il plus permis de former l'espérance
De voir encor régner l'innocence & la paix ?

ASTRÉE.
Nymphes, n'espérez pas que jamais ma présence
Ramène les humains sous mes paisibles loix.
J'ai beau les appeler, ils sont sourds à ma voix,
Et ne m'ont opposé que trop de résistance.

CYDIPPE.
Et pourquoi quittez-vous le céleste séjour,
S'ils n'ont pas mérité cette faveur nouvelle ?

ASTRÉE.
C'est **LUDOVISE** qui m'appelle.
Au milieu des plaisirs de sa brillante cour,
Souvent cette auguste mortelle
Desire l'aimable retour
Du siècle fortuné, dont l'image fidelle
Enchante les cœurs vertueux ;
Je vais en offrir à ses yeux
Une peinture naturelle ;
Ce sera le parfait modèle

568 **LES FESTES DE L'INCONNU ;**
Des plaisirs simples , innocens ,
Qui feront désormais ses doux amusemens.

O vous ! qui me rendez de sincères hommages ;
Et qui chérissiez mes bienfaits ,
Quittez vos hameaux , vos bocages ,
Reste innocent de mes premiers sujets.

Jeunes Bergers , tendres Bergères ,
Venez dans ces beaux lieux , seconder mes desirs ;
Chantez , chantez vos jeux & vos plaisirs ,
Et mêlez vos concerts à vos danses légères.

(*Astrée, Aglaure & Cydippe, redisent ensemble ces quatre derniers vers ; après quoi les Bergers & les Bergères paroissent.*)

MARCHE DE BERGERS ET DE BERGERES.

U N B E R G E R.

Dans nos champs & sur nos côteaux ,
Les plaisirs nous suivent sans cesse.
Nous n'avons pour toute richesse ,
Que nos chiens & nos troupeaux.

Ces biens ont pour nous tant de charmes ,
Que nous ne formons point d'inutiles desirs ;
Et nous n'aurions jamais de craintes ni d'alarmes ,
Si l'amour quelquefois ne troubloit nos plaisirs.

P R E M I E R E E N T R E ' E .

U N A U T R E B E R G E R *chante l'Air*
suivant , accompagné d'une Musette.

D Ans mon jeune Printems , je vis la belle Anette
Assise au borde d'un clair ruisseau ;
Je me mis auprès d'elle , & laissai mon troupeau ,
Pour chanter ses apas sur ma tendre Musette.

Elle fut sensible à mes chants ,
Et me promet de n'être point cruelle.
Je suis heureux depuis ce tems ;
J'aime toujours Anette , Anette m'est fidelle.

SECONDE ENTRE'E.

E G L O G U E chantée par deux Bergers.

TYRCIS, LYCIDAS.

J TYRCIS.
E veux chanter mon aimable Phillis.

LYCIDAS.

Je veux chanter ma charmante Climéne.

TYRCIS.

Elle n'a pour mes feux que rigueurs & mépris.

LYCIDAS.

Elle est insensible à ma peine.

TYRCIS.

Malgré les maux dont m'accable l'amour ,
J'aimerois mieux mourir , que de briser ma chaîne.

LYCIDAS.

Je meurs pour ma belle inhumaine ,
Et mon tourment m'est plus cher que le jour.

TYRCIS.

Rien n'est si brillant que l'Auróre ,
Lorsqu'elle vient ouvrir la barrière des Cieux.

Ma Phillis est plus belle encore.

LYCIDAS.

La mere des Amours sçut charmer tous les Dieux ,
Quand l'onde mit au jour cette beauté naissante.

Climéne est encor plus charmante.

TYRCIS.

Je suis soumis à votre loi ,
Aimable & cruelle bergère ;
Et demain vous aurez ma brebis la plus chère.

Je suis tout à l'Amour, je ne suis plus à moi.
Pour vous marquer, Climène, une flâme parfaite,
Je vous donne aujourd'hui mes chiens & ma houlette.

E N S E M B L E.

Amour, doux tyran de nos cœurs,
Languirons nous toujours sous le poids de nos chaînes?
Fidèles & constans, nous ressentons les peines:
Fais-nous goûter enfin tes charmantes douceurs.

E N T R E' E

D'une Bergère & d'un Berger.

A A G L A U R E.

A U bon vieux tems de l'innocence,
Les discours n'étoient point trompeurs;
On pouvoit lire dans les cœurs,
Et l'on jugeoit sur l'apparence.
On balançoit à faire un choix,
Pour ne tomber jamais dans l'inconstance;
On rougissoit d'aimer plus d'une fois;
Et l'Amour & l'Hymen étoient d'intelligence.

C Y D I P P E.

De ce bon tems & de nos jours,
Voici quelle est la différence.
On ne peut plus juger sur l'apparence;
On fait gloire de l'inconstance;
L'Hymen est le tombeau des plus tendres amours.
CHOEUR DE BERGERS ET DE BERGERES.
Dans nos hameaux, dans nos bocages,
Suivons les loix du bon vieux tems;
Ne soyons trompeurs ni volages.
Faisons tous nos plaisirs des plaisirs innocens,
Que l'on goûte à tous les instans
Dans nos hameaux, dans nos bocages.
Ils dansent tous en rond, & finissent l'Intermède.

III. INTERMEDE.

CERES, UN LABOUREUR,
UN MOISSONNEUR.

LE LABOUREUR.

EN quels lieux nous conduisez-vous ?
Ce superbe Palais ne fut point fait pour nous.
Dans ces demeures magnifiques,
Vous nous voyez étonnez, éperdus :
Mais, pour l'éclat qui s'offre à nos regards confus,
Nous ne changerions pas nos cabanes rustiques.

CERES.

Ne soyez point surpris de vous voir en ces lieux ;
Et que chacun de vous s'empresse
A divertir une auguste Princesse,
Qui se fait révéler des mortels & des Dieux.

LE MOISSONNEUR.

Eh, pouvons nous aspirer à lui plaire ?
Tout notre art se réduit à fendre des sillons,
A semer nos guérêts, à cueillir nos moissons.
Vous nous avez appris cet art si nécessaire,
C'est le seul que nous possédons.

LE LABOUREUR.

Les plaines, les côteaux, les vallons, les montagnes,
Produisent par nos soins mille dons précieux.
Mais nous ignorons tous dans nos riches campagnes,
L'art de plaire aux mortels, qui comptent pour ayeux,
Et les Monarques, & les Dieux.

CERES.

Ne craignez pas qu'on vous méprise
Dans ce Palais dont la beauté,
L'éclat & l'ornement causent votre surprise.
La candeur, la sincérité,
Ont des charmes pour LUDOVISE.

572 LES FESTES DE L'INCONNU ,

Venez tous , ne me quittez pas.

LE LABOUREUR & LE MOISSONNEUR.

Puisque vous l'ordonnez , nous marchons sur vos pas.

MARCHE DE LABOUREURS , DE MOISSONNEURS ,

ET DE MOISSONNEUSES.

C E R F' S *adresse ces mots à la Princesse.*

Des habitans du céleste séjour ,

On voit en vous une parfaite image :

Ils ont quitté les Cieux pour venir tour-à-tour

Vous rendre un éclatant hommage.

Recevez le mien en ce jour.

Mon cortége est peu magnifique ;

Et je n'offre à vos yeux , dans votre aimable cour ,

Que les jeux innocens d'une troupe rustique.

Pour vos amusemens , c'est tout ce que je puis.

Jetez sur nous des yeux propices ;

Et daignez aujourd'hui recevoir les prémices

De nos moissons & de nos fruits.

(Ils viennent tous, en dansant, mettre aux pieds de la Princesse, les uns, de petites gerbes de bled, & les autres des corbeilles pleines de fruits & couronnées de roses.

(On danse plusieurs entrées.)

UN LABOUREUR,

Avant que le Printems ramène la verdure ,

Nous disposons la terre à nous offrir ses dons.

AUTRE LABOUREUR..

Si-tôt que le zéphir ranime la nature ,

Il nous promet d'amples moissons.

LE MOISSONNEUR.

L'Eté comble notre espérance :

On nous voit , pleins d'ardeur , dépouiller les sillons ;

Et recueillir une heureuse abondance.]

TOUS TROIS ENSEMBLE.

Mais quand l'Hyver vient de soler nos champs,

Et de ses noirs frimats couvrir toute la terre ,

Dans un profond repos nous passons notre tems ,

Et nous bûvons tous ensemble à plein verre.

Entrée générale , qui finit le Divertissement.

L A F E S T E
D E L A
NYMPHE LUTECE,

Troisième Divertissement,

Pour S. A. S. Madame la Duchesse du Maine;

A C T E U R S.

LA NYMPHE LUTECE.

UN DÉPUTÉ DE LA VILLE.

L'ORDONNATEUR.

SUITE DE LA NYMPHE.

SUITE DE L'ORDONNATEUR.

CHOEUR.

UN VIEILLARD.

UNE VIEILLE.

LA NYMPHE DE SCEAUX.

La Scène est à Paris.



LA FESTE DE LA NYMPHE LUTECE,

Troisième Divertissement.

SCENE PREMIERE.

LA NYMPHE LUTECE à S. A. S.



VOI ! Vous vous préparez à sortir de ces lieux ?

Arrêtez, auguste Princesse ;

Daignez sur moi jeter les yeux,

Et combler les desirs de la Nymphé Lutèce.

On vient avec ardeur des plus lointains climats,

Pour admirer l'éclat de ma superbe Ville ;

Mais tant d'honneurs ont pour moi peu d'apas,

Et je jouis d'une gloire stérile,

Lorsque dans ce séjour je ne vous retiens pas.

Ah ! Que n'a-t'il de quoi vous plaire !

Vous en seriez le plus bel ornement ;

Je n'aurois plus de vœux à faire,

C c 2

576 LA FESTE DE LA NYMPHE LUTECE,
Et le bruit de mon nom croîtroit incessamment.
Quelle honte pour moi, Princesse,
Si pour vous retenir mon zèle en vain s'empresse!

S C E N E I I.

LA NYMPHE LUTECE, UN DEPUTE
DE LA VILLE.

LE DEPUTE.

Nymphe, je viens me joindre à vous;
Et seconder votre entreprise.

Si nous pouvons fléchir l'*auguste Ludovise*,
De tous vos habitans que le sort sera doux!

Pour vous offrir leur tendre hommage;
Ils m'ont tous envoyé vers ce Palais charmant;
Princesse, répondez à leur empressement.

Les Dieux, dont vous êtes l'image,
Des mortels exaucent les vœux,
Quand les cœurs les portent vers eux.

De nos cœurs, en ce jour, écoutez le langage;
Ils se donnent à vous, daignez les recevoir,
Et laissez-nous jouir du charmant avantage
De vous aimer, & de vous voir.

L A N Y M P H E.

De votre Ayeul comblé de gloire,
L'Univers attentif admiroit autrefois
Les célèbres exploits;

Et nous honorerons à jamais sa mémoire.

LE DEPUTE.

Vous avez ses vertus, son esprit & son cœur;
Il aimoit ce séjour, il en goûtoit les charmes.
Quand vous voulez partir, vous voyez nos alarmes.
Par vos bontez pour nous, imitez ce vainqueur.

LA NYMPHE & LE DÉPUTÉ.

A nos tendres respects Ludovise est sensible ;
Elle accepte nos cœurs , elle exauce nos vœux :
Efforçons-nous , s'il est possible ,
A mériter un bien si précieux.

S C E N E I I I.

LA NYMPHE LUTECE , LE DÉPUTÉ
L'ORDONNATEUR.

On entend une symphonie fort vive & fort gaye.

LA NYMPHE.

Quel bruit interrompt de ces lieux
Le silence paisible !

L'ORDONNATEUR.

On vient de vous offrir l'hommage de nos cœurs ;
Et moi , pour vos plaisirs , je ferai cent miracles.
Je suis l'Ordonnateur des jeux & des spectacles ;
Et les nôtres pour vous auront mille douceurs.

Vous verrez sur la scène

De nos anciens Héros les surprenans exploits ;

Et la tragique Melpomène

Y versera le sang des Princes & des Rois.

Ici , la riante Thalie

Se raille plaisamment des modes & des mœurs ;

Et sa fine plaisanterie

Corrige & divertit de nombreux spectateurs.

T O U S T R O I S.

Que d'efforts désormais l'une & l'autre vont faire ,

Pour vous amuser & vous plaire !

LA NYMPHE.

Dans un Palais superbe & somptueux *

* La Salle de l'Opéra.

578 LA FESTE DE LA NYMPHE LUTECE,
Qu'habitent les neuf Sœurs & le Dieu du Parnasse,
Vous entendrez des sons plus gracieux
Que les tendres accords du Chantre de la Thrace.

L'ORDONNATEUR.

Vous y verrez des Héros langoureux,
Jurer des flammes éternelles;
Neptune, Jupiter, & tous les autres Dieux,
Soupirer tendrement pour des beautés mortelles.

LE DÉPUTÉ.

Vous y verrez cent prodiges divers,
Le Palais éclatant du Maître du tonnerre,
Le noir séjour du tyran des enfers,
Les charmes de la paix, les horreurs de la guerre,
Des campagnes, des prés, des fleuves, & des mers.

L'ORDONNATEUR.

De nouveaux Céladons dans un sombre bocage,
Y mêleront leur voix au murmure des eaux;

Et, pour rimer avec les clairs ruisseaux,

Vous entendrez mille petits oiseaux,

Accorder leur tendre ramage

Au doux son des chalumeaux.

TOUS TROIS.

Que de charmes!

Que d'alarmes!

Que de soupirs!

Que de desirs!

Que de tourmens! Que de peines!

Que de constance dans les chaînes!

L'ORDONNATEUR.

Enfin, nos lyriques Auteurs

Epuiseront pour vous Phébus & les neuf Sœurs.

LE DÉPUTÉ.

D'autres amusemens que la saison présente,

Bien loin de tromper votre attente,

Vous feront bien-tôt voir, que ces aimables lieux

Sont le digne séjour des Héros & des Dieux.

DIVERTISSEMENT.

579

LA NYMPHE.

Toute ma suite s'apprête

A vous donner une agréable fête ;

Ce n'est qu'un simple essai des spectacles charmans,
Que nous vous préparons pour vos amusemens.

L'ORDONNATEUR.

Ma suite va se joindre à la troupe galante ,
Qu'appelle en ce Palais cette Nymphé brillante.

S C E N E I V.

Marche de la suite de la Nymphé Lutèce , & de celle de l'Ordonnateur. La suite de la Nymphé entre par une porte du Sallon , & celle de l'Ordonnateur par l'autre porte qui y fait face. Après que la marche est finie , le Chœur dit :

C H Œ U R.

O L'heureux jour ! O l'heureux jour !
Gardons-en à jamais l'agréable mémoire.
LUDOVISE avec nous habite ce séjour.
Chantons notre bonheur , célébrons notre gloire.



PREMIERE ENTRE'E.
UNE NYMPHE.

Aimables jeux , secondéz nous ;
Accourez , brillante jeunesse :
Tendres amours , rassemblez vous.
Suivons toujours cette auguste Princesse.
Puisse-t'elle en ces lieux goûter mille douceurs !
Qu'en dépit de l'hyver , Zéphire anime Flore ;
Et qu'on chante avec nous du couchant à l'aurore ,
L'auguste LUDOVISE est la reine des cœurs.
C H OE U R.
L'auguste LUDOVISE est la Reine des cœurs.

II. ENTRE'E.
UN VIEILLARD.

Sous le fardeau des ans , je plie & je succombe.
J'irai bien tôt rejoindre mes Ayeux ;
Et mon centième hyver me conduit sous la tombe.
Mais , puisqu'enfin j'ai pû me traîner en ces lieux ,
Je quitte sans regret ma nombreuse famille.
Je ne crains plus qu'on me ferme les yeux ;
J'ai vû du Grand CONDE' l'auguste & digne fille.

ENTRE'E D'UN VIEILLARD
ET D'UNE VIEILLE.

*(On entend une symphonie vive , ce qui marque la
colère de la Nymphé de Sceaux , qui arrive dans ce mo-
ment pour interrompre la fête.)*

S C E N E V.

LA NYMPHE DE SCEAUX ,

& les Acteurs de la Scène précédente.

LA NYMPHE DE SCEAUX à la Princesse.

QUoi ! Vous vous laissez éblouir !
Se peut-il qu'en ces lieux vous trouviez quelques
charmes ?

Verrez-vous sans pitié mes cruelles alarmes ?
Mon éclat , mes honneurs , vont-ils s'évanouir ?

J'ai caché ma douleur profonde ,
Quand vous avez quitté mon aimable séjour
Pour aller voir le plus grand Roi du monde.

Je vous vois sans regret dans sa brillante cour ;
Mais je ne puis souffrir que la Nymphé Lutèce —
Deformais l'emporte sur moi.

Quittez , quittez ces lieux , adorable Princesse ,
Et dissipez enfin mon trouble & mon effroi.

LA NYMPHE LUTÈCE.

Nous ne prétendons pas vous ravir l'avantage
Dont vous jouissiez avant nous.

Mais souffrez du moins un partage ,
Qui n'a rien de honteux pour vous.

Songez , Nymphé de Sceaux , que je suis votre égale ;
Que ma superbe Ville est le séjour des Rois ,

Qu'ils m'ont souvent honoré de leur choix ,
Et qu'en moi vous avez une digne rivale.

LA NYMPHE DE SCEAUX.

Je veux bien avec vous partager mes honneurs.
J'approuve vos desirs , & je les favorise.

Unissons nos soins & nos cœurs ,
Pour amuser l'auguste LUDOVISE.

**582. LA FESTE DE LA NYMPHE LUTECE ,
E N S E M B L E.**

**Unissons nos soins & nos cœurs ,
Pour amuser l'auguste LUDOVISE.**

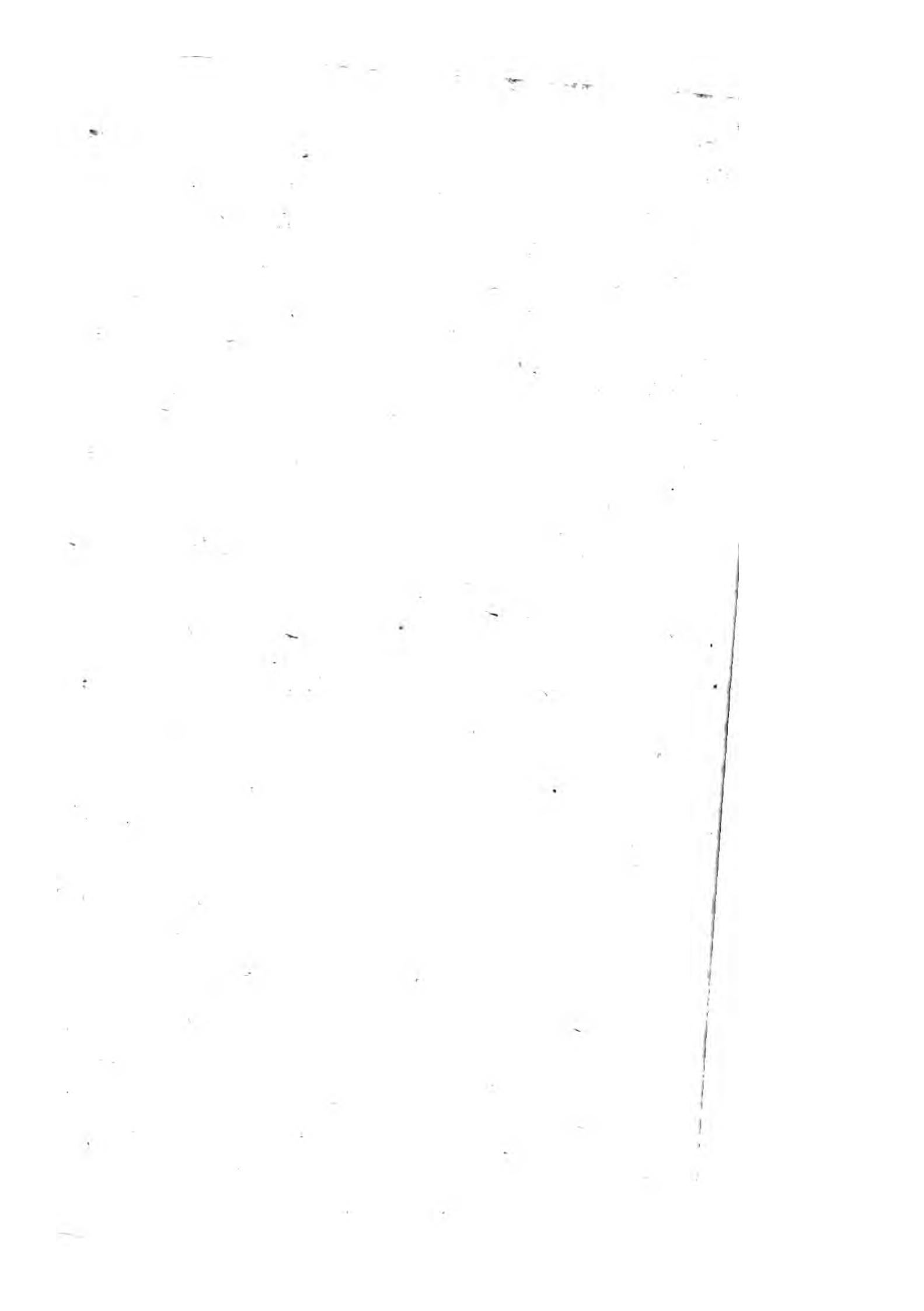
C H O E U R.

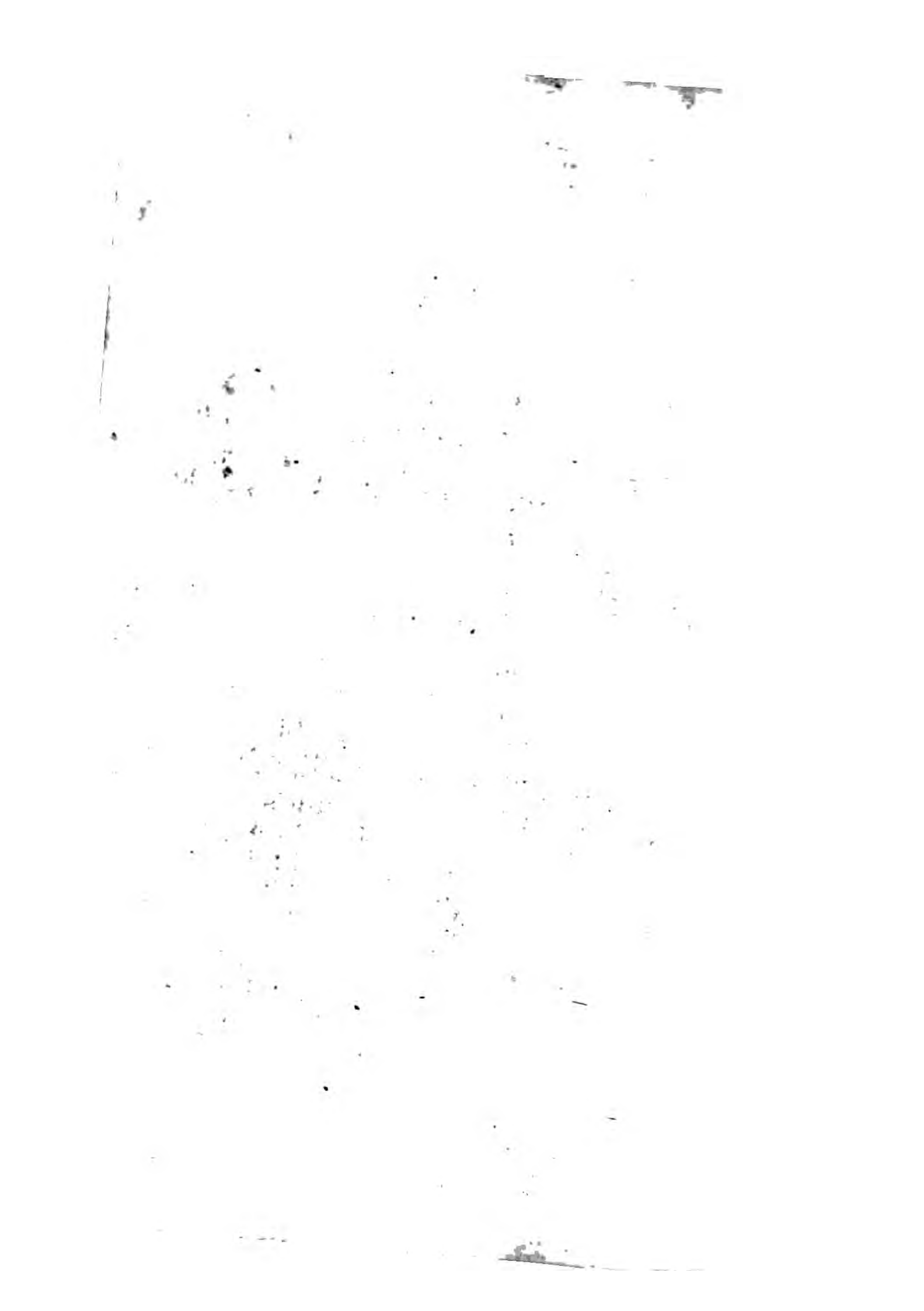
**O , l'heureux jour ! O , l'heureux jour !
Gardons en à jamais l'agréable mémoire.
LUDOVISE avec nous habite ce séjour ;
Chantons notre bonheur , célébrons notre gloire.**

*On danse une Entrée générale qui finit
le Divertissement.*

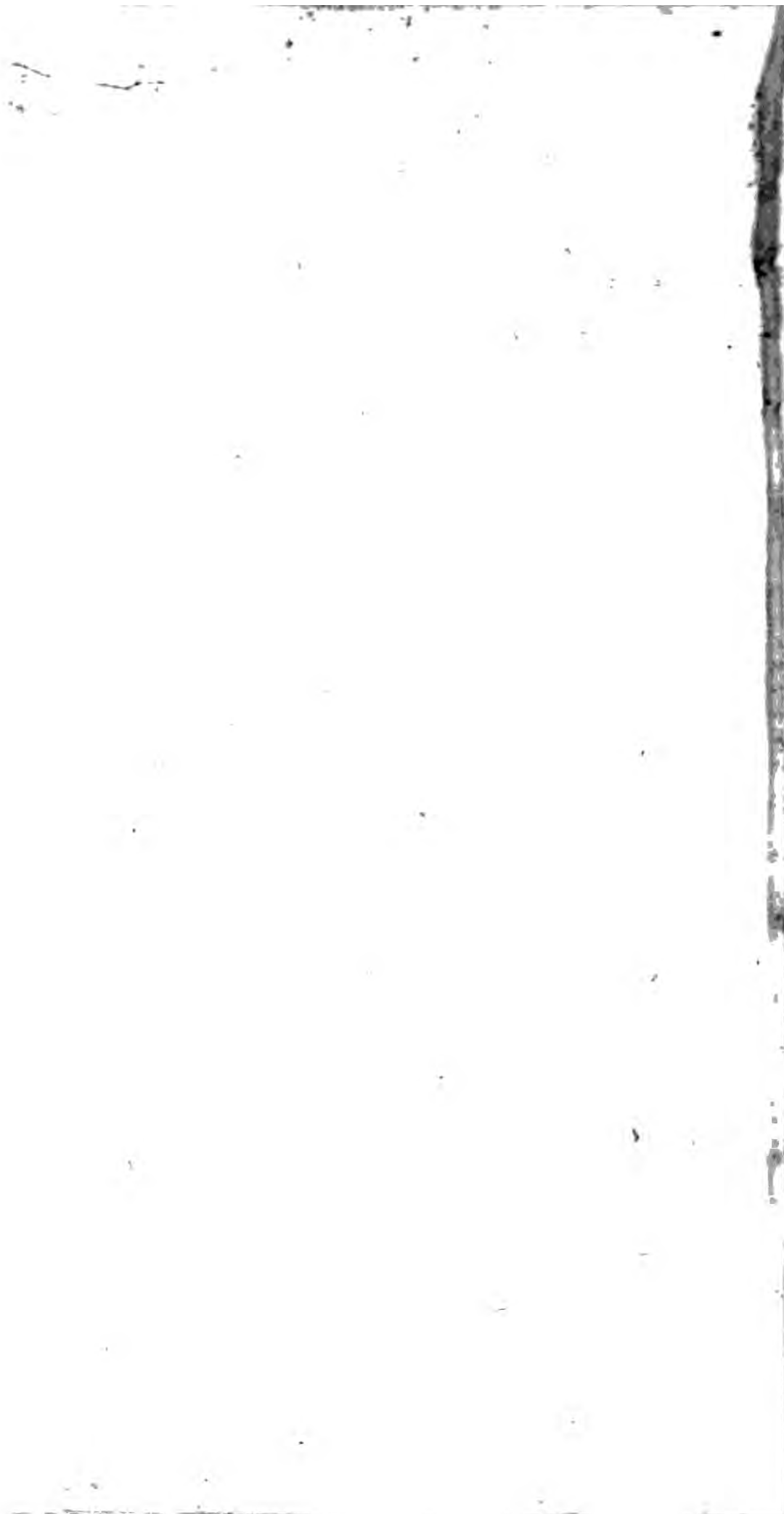
Fin du troisième Volume.

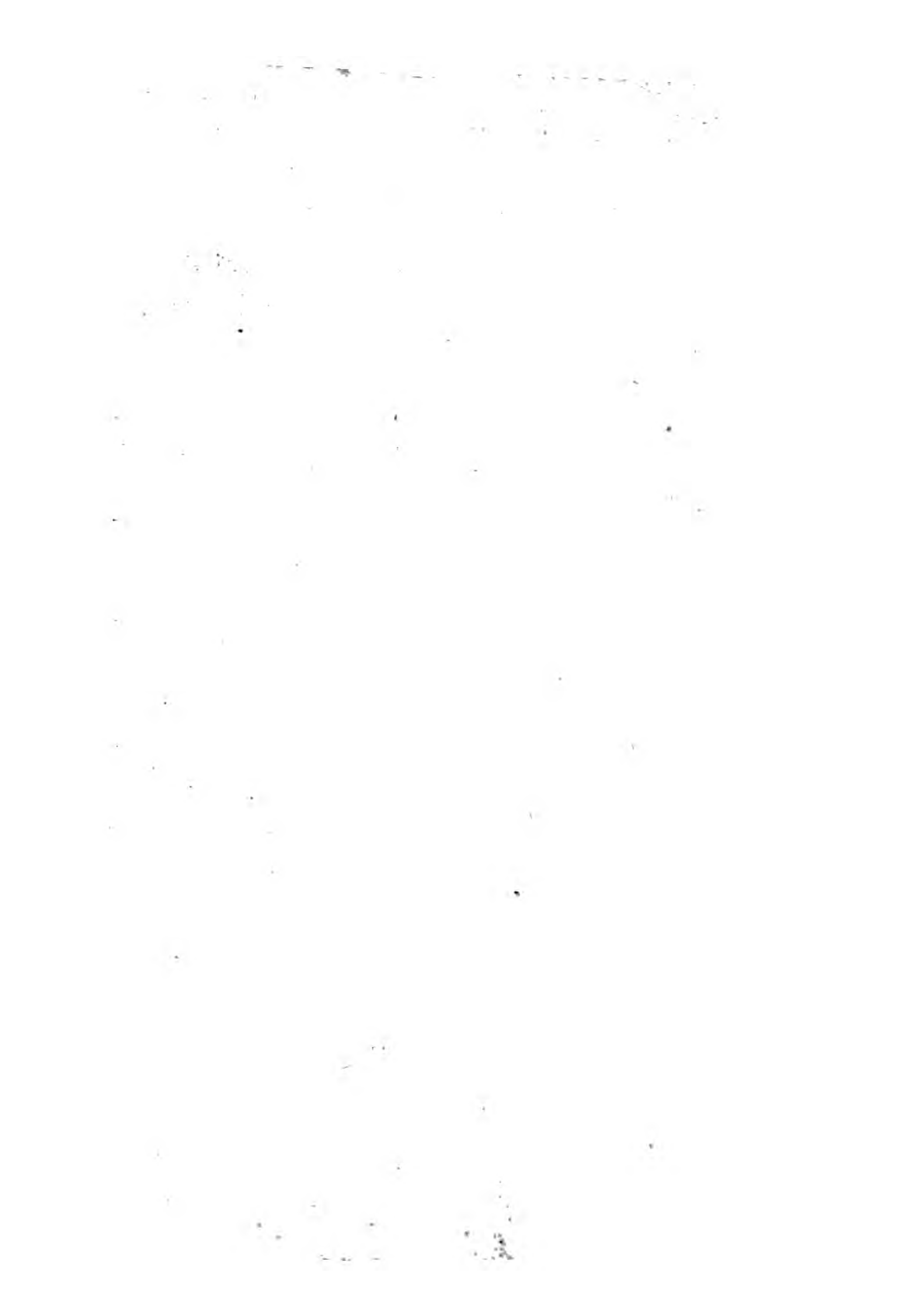
73746730

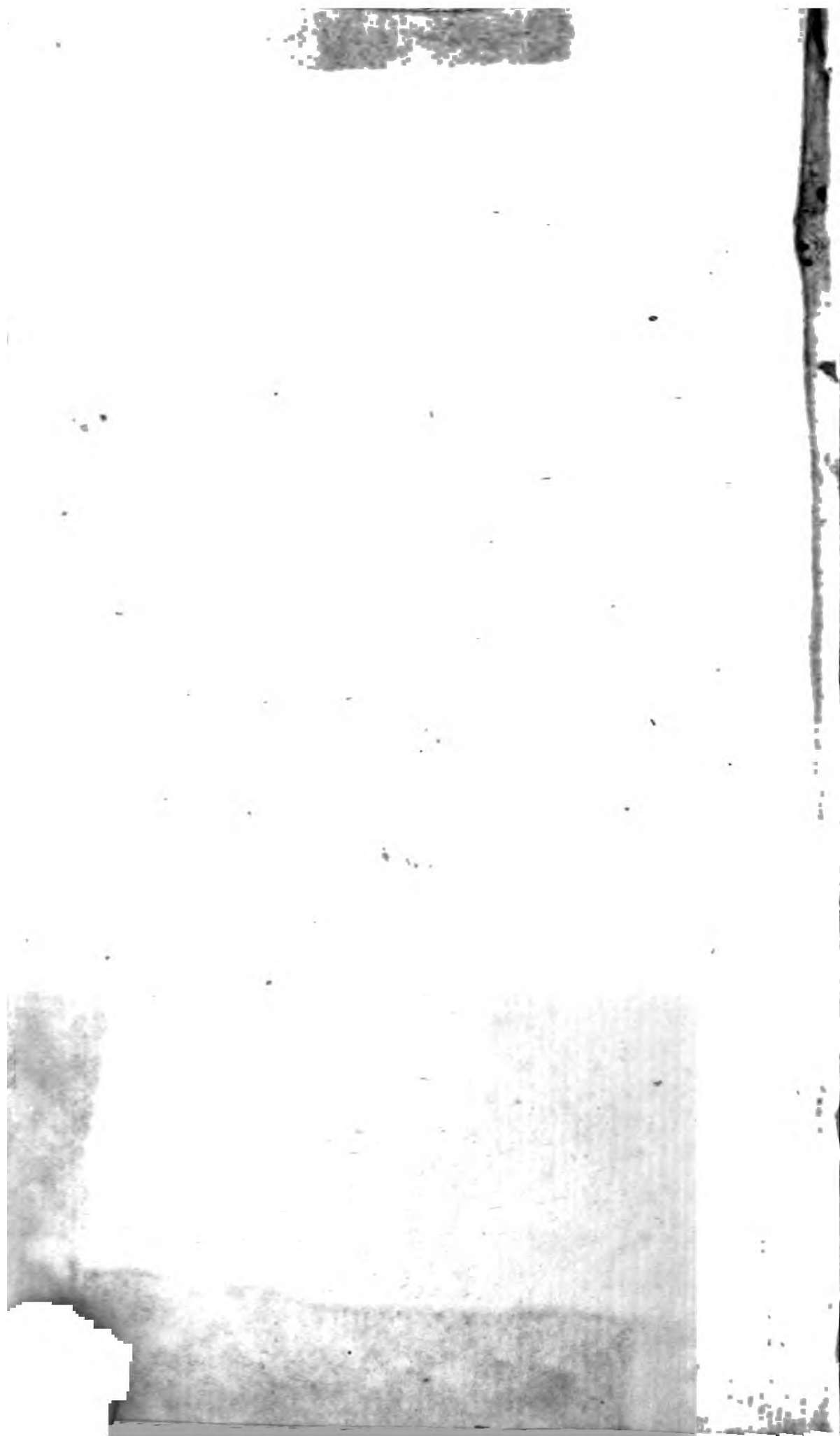












Vet. Fr. II A. 1112



**ZAHAROFF
FUND**

